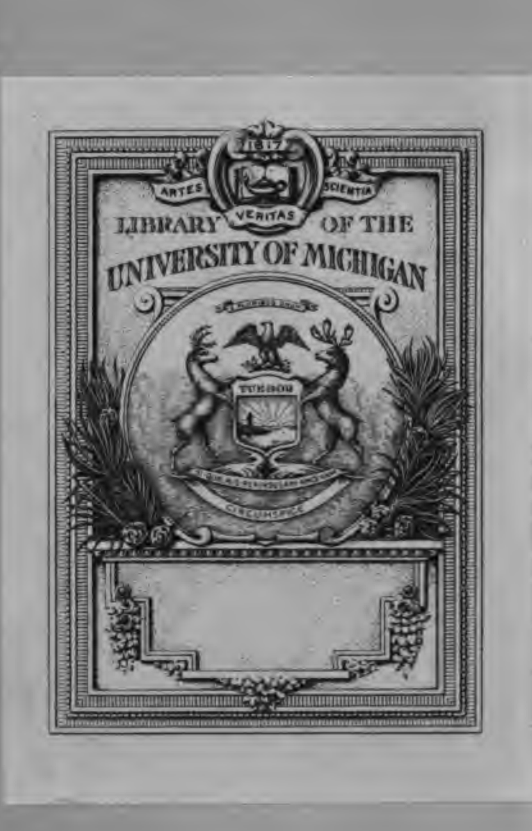



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



THÉATRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

V

PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET V. RENAULT
6, rue des Poitevins, 6.

THÉATRE CHOISI

DE

F.-A. DUVERT

TOME CINQUIÈME

PARIS

G. CHARPENTIER, EDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1877

L'HOMME BLASÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 novembre 1843.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

PERSONNAGES

NANTOUILLET[1].
POLIVEAU, vieux fat ridicule[2].
ALFRED, jeune élégant[3].
RAVINARD, serrurier[4].
JOSEPH, domestique de Nantouillet[5].
JEAN REMY, fermier[6].
LE JUGE DE PAIX[7].
UN PETIT PAYSAN[8].
LOUISE, filleule de Nantouillet[9].
Mme DES CANARIES[10].
TROIS AMIS DE NANTOUILLET ET PAYSANS.

La scène est, au premier acte, chez Nantouillet, à la campagne; au deuxième acte, chez Jean Remy.

1. M. Arnal. — 2. M. Adolphe. — 3. M. Richard. — 4. M. Leclerc. — 5. M. Ballard. — 6. M. Amant. — 7. M. Camiade. — 8. Mademoiselle Irène. — 9. Madame Doche. — 10. Mademoiselle Juliette.

L'HOMME BLASÉ

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon; à droite, au premier plan, une fenêtre ouverte donnant sur un balcon de plain-pied, on y aperçoit une barre de bois servant d'appui provisoire; au fond, à droite, l'entrée d'un petit salon fermé par une porte vitrée et garnie de rideaux; deux autres portes vitrées, au fond, donnant sur le jardin; à gauche, au deuxième plan, une riche cheminée surmontée d'une glace sans tain, au travers de laquelle on aperçoit encore le jardin; au premier plan, une petite porte conduisant aussi au jardin. Une causeuse est placée à gauche du spectateur; une chaise à droite près de la fenêtre, et faisant face au public; deux autres sont placées dans les intervalles des portes du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

JOSEPH, RAVINARD.

Joseph époussette les meubles et range le salon. Ravinard vient du fond, à gauche; il a une trousse de serrurier et porte sur l'épaule une grille de balcon.

JOSEPH.

Enfin, vous v'là, Ravinard! et cet appui du balcon qui donne sur la rivière?

RAVINARD.

Le balcon demandé, le voilà... Bonjour, monsieur Joseph; ça va bien?

JOSEPH.

Pas mal, et vous?... enfin c'est bien heureux que vous vous soyez décidé à venir.

RAVINARD.

On vient quand on peut; on n'a pas que ça à faire... je vas poser ça vivement, c'est l'histoire d'un quart d'heure. (Il pose la grille près de la fenêtre.) J'ai là tout ce qu'il faut dans mon écrin.

Il pose sa trousse par terre et en tire un marteau.

JOSEPH.

Dépêchez-vous; car je ne peux pas approcher de cette fenêtre sans avoir une venette du diable. Il suffirait d'un étourdissement pour tomber à l'eau, et c'est là l'endroit le plus creux de la rivière. Ah! si M. Nantouillet s'était aperçu qu'il n'y a là qu'une barre en bois, un balcon postiche, qui n'est seulement pas scellé, il aurait fait un beau train.

RAVINARD, emportant la grille sur le balcon.

Il est donc rude au service?

JOSEPH.

Non, mais il n'aime pas à attendre; il paie pour ça. (Ravinard frappe à coups redoublés hors de vue.) Eh ben... eh ben!... y pensez-vous?... faire un pareil sabbat! mon maître, qui vient de déjeuner, prend le punch avec ses amis dans le petit salon... vous ne pouvez pas cogner pendant qu'ils sont à table.

RAVINARD, reparaissant.

Comme vous voudrez.

Il laisse son ouvrage. En ce moment on entend un bruit de verres dans le petit salon, dont la porte est toujours fermée.

POLIVEAU.

A la santé de notre amphitryon!

NANTOUILLET.

Merci, mes amis, j'en ai besoin.

CHŒUR.

AIR de *Madame Barbe-bleue.*

Le verre en main,
Qu'un gai refrain
Est agréable!
Trinquons, amis,
Restons unis
A cette table.
Tous ici, (*bis*)
Sachons narguer le souci.
Tous ici, (*bis*)
Narguons le souci.

RAVINARD, qui a écouté en souriant.

En v'là qui se donnent du bon temps!

POLIVEAU, appelant.

Joseph! du punch!

Joseph ouvre les portes du petit salon et les referme sur lui; on aperçoit Nantouillet et ses amis à table.

NANTOUILLET.

J'en bois avec plaisir; mais convenez du moins que la vie est vraiment une chose triste, je ne vous demande que ça.

TOUS.

Allons! c'est vrai! allons, c'est vrai!

NANTOUILLET, en trinquant d'un air triste.

Nous sommes d'accord! et vive la joie!

Reprise du chœur.

RAVINARD.

Sont-ils heureux ces gens riches! Ils boivent une partie de leur fortune, ils mangent l'autre, et ils

donnent le reste aux pauvres ! Ah ! j'aurais du goût pour cet état-là; mais je n'ai pas les outils pour l'exercer.

SCÈNE II

LOUISE, *venant par le jardin, à gauche,* RAVINARD.

LOUISE, s'arrêtant à la porte du fond, et cherchant des yeux.

Personne! le concierge m'a pourtant dit que je trouverais mon parrain ici... (Apercevant Ravinard.) Je ne me trompe pas !... c'est monsieur Ravinard.

RAVINARD.

Attendez donc! j'ai comme une idée saugrenue de vous avoir vue quelque part.

LOUISE, descendant la scène.

La petite Louise ! La nièce de votre ami Jean Remy, qui est fermier de M. Nantouillet à Grisy.

RAVINARD.

C'est que vous êtes si grandie, si embellie... Vous venez donc pour payer le fermage de votre oncle !

LOUISE.

Non, je viens voir M. Nantouillet pour une affaire qui m'est personnelle.

RAVINARD.

Ah !... excusez si j'ai été curieux.

LOUISE.

O mon Dieu, il n'y a pas d'indiscrétion, monsieur Ravinard; et je suis heureuse au contraire d'avoir l'occasion de dire une chose qui est à la louange de M. Nantouillet, mon parrain.

RAVINARD.

Il est votre parrain?

LOUISE.

Oui ! Il est si bon, si généreux !

RAVINARD.

Ce qui ne l'empêche pas d'avoir des idées bien biscornues, des fois.

LOUISE, avec douceur.

J'ignore les travers de son esprit, mais je connais les qualités de son cœur... C'est à sa sollicitation que notre curé s'est chargé de mon éducation... un digne prêtre, monsieur Ravinard, qui se trouvait indemnisé des soins qu'il me donnait par le bien que mon parrain faisait aux pauvres de la paroisse.

RAVINARD.

Oui, oui, je me rappelle que vous êtes savante.

LOUISE, souriant.

Savante, non! (Avec sentiment et simplicité.) Il y a deux ans... ma mère vivait encore, mais elle était bien vieille et bien infirme... mon travail ne suffisait plus aux nécessités de sa position : le travail à l'aiguille, c'est si ingrat, monsieur Ravinard.

RAVINARD.

Je n'y ai jamais travaillé, mais j'en ai beaucoup entendu parler (avec intention) trop entendu parler.

LOUISE.

Toutes mes ressources étaient épuisées, j'étais désespérée, lorsque le ciel m'inspira l'heureuse pensée de m'adresser à mon parrain.

RAVINARD.

Eh bien?

LOUISE.

Eh bien ! il prit part à ma douleur, et me remit l'argent nécessaire à nos besoins.

RAVINARD.

C'est une belle parole qu'il a eue là! je lui donne mon suffrage.

LOUISE.

Et moi, depuis près de deux ans que je suis à la tête de la maison de mon oncle Jean Remy, je n'ai eu qu'un désir, qu'un but, qu'une pensée, amasser la somme nécessaire au payement de ma dette... une dette contractée pour sa mère mourante, c'est sacré! aussi j'ai réussi à compléter les mille francs que je dois à mon parrain, et je les lui apporte!... mais je sens là que je ne serai jamais quitte envers lui.

RAVINARD, la regardant avec un sentiment de satisfaction.

Sacrebleu! vous avez des sentiments, vous! ça me fait plaisir de vous savoir comme ça.

LOUISE, changeant de ton et avec enjouement.

Mais je suis là à vous parler de moi, quand c'est de vous, monsieur Ravinard, que je devrais m'occuper... Pourquoi donc depuis plus d'un an ne vous a-t-on pas vu?... mon oncle s'en étonnait, ces jours derniers, en me parlant de vous... négliger un ami d'enfance, c'est mal! Il n'y a pourtant que quatre lieues d'ici à Grisy.

RAVINARD.

Oh! c'est que, voyez-vous, mademoiselle Louise, j'ai eu des chagrins... ah! des chagrins... qu'un bœuf en serait mort! mais je suis solide, j'ai résisté.

LOUISE.

Tant mieux! mais contez-moi donc ça?

RAVINARD.

Il y a déjà pas mal de temps, j'ai fait la rencontre

d'une jeunesse... ficelée, ce qui s'appelle. Elle était blanchisseuse de fin, c'est un état propre.

LOUISE, souriant.

Ce qui faisait compensation avec le vôtre.

RAVINARD.

Aussi, voulant l'épouser, je l'ai retirée des faux-cols et des collerettes plissées, et je l'ai fait entrer chez une modiste... en payant... j'avais de quoi, j'avais une bonne boutique à moi et des pratiques plein la Chaussée-d'Antin. Au bout de six mois elle savait l'état comme la première modiste de la rue Vivienne, une fameuse ouvrière, quoi! lorsque, tout d'un coup, sa maîtresse modiste vient à mourir. Ah! qu'elle me dit un jour, Ravinard! v'là une fière affaire à faire! si vous m'achetiez le fonds! Moi qui étais amoureux, parlant par respect, comme un poulet d'Inde, j'achète le fonds quatre mille francs, je donne douze cents francs comptant, et voilà Joséphine établie.

LOUISE.

Et elle en fut reconnaissante, car elle devait être fière d'inspirer un pareil dévouement.

RAVINARD.

Vous allez voir la queue de l'événement! un maître serrurier n'est pas déplacé pour épouser une maîtresse en modes; je fais donc publier les bans; nous étions à la surveille de la cérémonie, j'avais fait faire un habit bleu, avec des boutons jaunes, et un repas de quarante couverts au père Latuile, enfin tout! quand on vient m'annoncer que Joséphine a tiré ses guêtres.

LOUISE, naïvement.

Comment?... elle portait des guêtres?

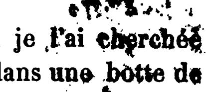
RAVINARD, avec brusquerie.

Partie, quoi!

LOUISE.

Ah!

RAVINARD.



Je me suis adressé à la police, je l'ai cherchée comme on cherche une *anguille* dans une botte de foin, rien!

LOUISE.

Et ne pas vous donner de ses nouvelles! Ah! c'est affreux!

RAVINARD.

Ç'est pas tout : vous allez voir la queue de l'événement! Le fonds n'était pas payé, j'avais répondu pour elle, v'là qu'on me poursuit; je n'avais pas d'argent comptant, et j'ai été obligé de vendre ma boutique pour payer la sienne. Je ne suis plus serrurier... me v'là marchande de modes.

LOUISE.

Est-il possible!

RAVINARD.

Les pratiques ont bientôt filé. Je n'inspirais pas de confiance aux dames; l'établissement a tourné en eau de boudin; j'ai tout vendu à vil prix, et n'ayant plus rien à moi, je me suis mis chez les autres. Voilà où m'a conduit l'amour! C'est gai, ç'est gentil, n'est-ce pas?

LOUISE.

Mais, mon Dieu, vous voyez bien que cette José-

phine ne vous aimait pas, puisqu'elle vous a abandonné.

RAVINARD.

Elle? elle me chérit, elle m'adore. Ce n'est pas à elle que j'en veux; je suis sûr qu'elle est retenue prisonnière dans quelque endroit, et qu'on l'empêche de me donner de ses nouvelles.

LOUISE.

Vous croyez!

RAVINARD, avec une fureur croissante.

Il y a là-dessous, voyez-vous, quelque gueusard! Je ne le connais pas, je ne sais pas son nom, mais si jamais je le rencontre... ah! tonnerre! en v'là un qui pourra dire : Qu'est-ce que c'est que cet animal-là qui tombe sur moi comme ça?

LOUISE, d'un ton de reproche.

Ah! monsieur Ravinard!

RAVINARD, s'animant de plus en plus.

En v'là un qui dansera la danse de l'ours!

LOUISE, effrayée.

Quoi?

RAVINARD, plus animé encore.

En v'là un que je mettrai en civet, en gibelotte! (Repoussant Louise, qui s'était approchée de lui.) Laissez-moi!

LOUISE.

Monsieur Ravinard!

RAVINARD, revenant à lui.

C'est vrai! pauvre petite Louise! je vous dis ça à vous, qui n'y êtes pour rien... je vous demande pardon, mais c'est que... (Avec rage.) Oh!

LOUISE.

Il ne faut pas être comme ça, monsieur Ravinard!

RAVINARD, *brusquement.*

C'est ma nature!

SCÈNE III

LES MÊMES, JOSEPH, *venant du petit salon.*

JOSEPH.

Filez, filez! voilà M. Nantouillet et ses amis qui sortent de table; ils ne vont pas au billard.

LOUISE.

Mon parrain! quel bonheur! moi qui viens pour le voir, qui ai à lui parler!

JOSEPH.

Du tout! Ah ben, le moment est bien choisi!

LOUISE, *un peu contrariée.*

J'attendrai, alors.

Elle remonte la scène.

JOSEPH.

C'est ça! Allez à la cuisine, ou promenez-vous dans le parc; mais qu'il ne vous trouve pas ici.

LOUISE, *à elle-même.*

Oh! je le verrai!

RAVINARD.

Et mon balcon?

JOSEPH.

Plus tard, plus tard!

RAVINARD.

Quand vous voudrez! je suis à la journée, moi, qu'est-ce que ça me fait? Venez, ma petite Louise, venez! Je n'en veux pas à c'te malheureuse Joséphine; mais le chenapan qui me l'a subtilisée...

(Prenant le bras de Louise.) Ah! que je le retrouve donc, mon Dieu, que je le retrouve!

LOUISE, jetant un cri de douleur.

Ah! comme vous me serrez le bras!

RAVINARD, confus.

Pardon! je croyais le tenir!

Il donne le bras à Louise, ils sortent par le fond, à gauche. Joseph sort par le même côté, après l'entrée de Nantouillet et de ses amis.

SCÈNE IV

POLIVEAU, ALFRED, TROIS AMIS *et* NANTOUILLET, *qui sort le dernier.*

Nantouillet, d'un air fort calme, se place à l'extrême droite; ses amis, qui se sont groupés à gauche, s'adressent à lui d'un ton railleur. Nantouillet a un habit de ville marron fort élégant, gilet de satin blanc, pantalon noir.

TOUS.

Vive la joie! (A Nantouillet.) Ne sois donc pas triste comme ça!

NANTOUILLET, se rapprochant.

Mais non, mes amis, mais non! c'est une erreur! au fond, je suis très-gai; seulement... je m'ennuie.

ALFRED.

Comment! après le festin que tu viens de nous donner! Nous décapitons vingt bouteilles de champagne en l'honneur de notre amphitryon, tu en prends largement ta part...

POLIVEAU.

Et tu es froid, inanimé! tu ne ris pas, tu n'es pas même étourdi!

NANTOUILLET.

Pas le moins du monde; j'ai tant bu de champagne

dans ma vie! Je le sais par cœur, votre vin de champagne!

AIR d'*Aristippe.*

C'est une ancienne connaissance;
Pendant dix ans, pendant quinze ans, je croi,
J'ai tant goûté sa mousseuse éloquence
Qu'elle n'a plus rien de piquant pour moi;
J'en suis fâché, c'est un bon vin, ma foi!
Contre l'ennui c'était un antidote,
Il m'égaya longtemps, mais aujourd'hui
C'est un vieil ami qui radote,
Et je m'endors en causant avec lui (*bis*).

POLIVEAU.

Eh! que diable! un homme dans ta position ne doit pas s'ennuyer!

ALFRED.

Certainement, quand on est riche comme toi.

NANTOUILLET.

Oh! riche n'est pas le mot. Mon père m'a laissé un petit avoir de deux cent mille francs de rente...

TOUS.

Peste!

NANTOUILLET.

Je ne m'en plains pas!... Eh! mon Dieu! il y a des gens qui vivent avec moins que cela!

POLIVEAU.

Il y en a plusieurs!

NANTOUILLET.

J'ai toujours cherché les distractions : j'avais quelque goût pour l'état militaire, ma manière de voir s'opposa à ce que j'entrasse dans l'armée.

POLIVEAU, à demi-voix.

Tu étais... libéral?

NANTOUILLET.

Non ; j'étais myope.

POLIVEAU.

Ah ! bon !

Tous rient.

NANTOUILLET.

Que faire ! je fus séduit par les idées à la mode ; je fréquentai les Parnassiens, les poëtes du désespoir ; cela m'a coûté cinquante mille francs de rente en quelques années ; ils mangent beaucoup, le désespoir creuse énormément. Mais on se lasse de tout, même des choses... ennuyeuses. Je me jetai dans les bras des femmes... avec acharnement ; je fréquentai les coulisses, je devins le Jupiter de cet olympe qu'on appelle l'Opéra. Pour séduire ces Danaés, je me transformai en pluie... de cachemires, de diamants, que sais-je ? (Avec une sorte de fatuité, et mettant la main dans son gilet.) J'eus de grands succès ! (Changeant de ton.) J'avais beaucoup de frais, par exemple !

POLIVEAU.

Ah ! avoue du moins que nous nous sommes bien amusés pendant ces années-là, hein ?

Il se frotte les mains.

NANTOUILLET, très-sérieusement.

Je suis incapable de rien dire qui puisse en aucune façon désobliger ces dames !

ALFRED.

Des femmes charmantes !

NANTOUILLET.

Je me regarderais comme un grossier si je les comparais à des sangsues.

POLIVEAU.

Ah !

NANTOUILLET.

Dont elles n'ont d'ailleurs ni la forme ..

POLIVEAU.

Je le crois bien.

NANTOUILLET.

Ni l'utilité. Mais avouez-le, est-il rien qui ressemble plus à une femme... qu'une danseuse, même la plus maigre? c'est toujours une variété plus ou moins... rembourrée de l'espèce. J'étais avide d'émotions, et la femme... (il fait un geste d'indifférence) ne me disait plus rien.

ALFRED.

Il faut encourager les beaux-arts!

NANTOUILLET, s'asseyant.

Eh! mon Dieu! c'est ce que j'ai fait; j'ai couronné des rosières; j'ai fait rechercher tout ce qu'il y avait de filles sages dans les environs de mes propriétés; dès que je voyais une tête vertueuse, paf! je flanquais une couronne dessus, et douze cents francs de dot.

POLIVEAU.

Sans revendiquer le droit du seigneur?

NANTOUILLET.

A quoi bon?

ALFRED.

Eh bien, c'était beau! c'était noble!

NANTOUILLET.

Je ne dis pas... mais les rosières sont venues à me manquer; j'avais brûlé le pays. Pour combattre l'ennui qui me gagnait, j'achetai des chevaux, je ne manquai pas une seule course; plus tard, j'ai voyagé; j'ai visité l'Angleterre, la Suisse...

POLIVEAU.

Et cela ne t'a pas remué?

NANTOUILLET.

L'Angleterre a pour elle son brouillard... chocolat, et ses boxeurs.

POLIVEAU.

Ah! cela te va, à toi, qui es adroit à tous les exercices du corps, toi qui es fort comme un Turc.

NANTOUILLET, d'un ton ironique.

Fort comme un Turc!... çà, c'est un proverbe que les Turcs ont mis en circulation... oui, je suis assez fort.

ALFRED.

Mais la Suisse? la Suisse?

NANTOUILLET, avec importance.

Ah! je rends justice à la Suisse, sous bien des rapports.

POLIVEAU.

C'est heureux!

NANTOUILLET.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

La Suisse alimente l'Europe
De vulnéraire... et de portiers.

POLIVEAU.

Allons! tu n'es qu'un misanthrope!
Et ses torrents? ses imposants glaciers?
Ce n'est donc rien?

NANTOUILLET.

Merci pour les glaciers!
J'aime à trouver un peu partout mes aises :
Glacier pour glacier, cher ami,
J'aime beaucoup mieux Tortoni,
C'est plus près... et l'on a des chaises.

ALFRED.

S'il est possible d'être blasé à ce point !... à ton âge, à trente-deux ans !

NANTOUILLET.

Sonnés.

POLIVEAU.

C'est déplorable ; mais fais comme moi, je vis, moi, j'existe, j'ai un cœur... et j'ai quarante-cinq ans !

NANTOUILLET, avec ironie.

Heureux jeune homme ! est-ce ma faute si je n'ai pas ton âge ? je me suis cependant bien dépêché de vieillir.

POLIVEAU.

Trop.

NANTOUILLET.

Est-ce ma faute si je cherche des émotions, et si je n'en trouve plus ! (Avec force.) Oui, la vie est fade, il faut me l'aciduler, il faut qu'elle m'emporte la bouche... Comment ! vous ne pouvez pas à vous cinq inventer quelque chose qui me fasse bouillir le sang, dresser les cheveux, qui me donne cent trente pulsations à la minute ; j'ai besoin d'émotions, de crises, de secousses !...

POLIVEAU.

Eh bien, il faut faire le contraire de ce que tu as fait jusqu'ici.

NANTOUILLET.

Quoi ? le contraire ? le puis-je ? Puis-je faire courir des femmes dans un hippodrome, et conduire des chevaux aux avant-scènes ? (Tout le monde rit.) C'est

une bêtise que tu me dis là? (A Alfred.) C'est une bêtise qu'il me dit là!

POLIVEAU.

Tu parles de femmes!

NANTOUILLET.

J'en parle.

POLIVEAU.

Il me vient une idée.

NANTOUILLET, fort [illegible] et le regardant fixement.

Tiens!

ALFRED ET LES AUTRES.

Qu'est-ce que c'est?

POLIVEAU.

Marie-toi.

TOUS.

Oui, oui.

NANTOUILLET, après un moment de réflexion.

La pensée est neuve... elle ne m'était jamais venue... (Avec indifférence.) Eh bien, oui; mais... il faudrait chercher, choisir... si j'avais là une femme, sous la main, je ne dis pas...

POLIVEAU.

Eh bien, ne choisis pas; prends la première qui se présentera, rapporte-t'en au hasard.

NANTOUILLET, avec gaieté.

J'aime assez ce projet-là. Il y a de l'imprévu là-dedans! il y a... je ne sais pas... il y a de l'émotion, de la surprise.

POLIVEAU, riant.

N'est-ce pas?

NANTOUILLET.

Ce diable de Poliveau! (Il rit et donne une poignée de main à

Poliveau.) Voilà la première fois que je ris depuis bien longtemps.

TOUS.

C'est bon signe !

NANTOUILLET.

AIR : *Ne raillez pas la garde citoyenne* (*Ligue des Femmes.*),

Allons ! c'est dit ! si c'est une folie,
Mieux vaut la faire à présent que plus tard.
Mon avenir, le repos de ma vie,
Je les confie aux chances du hasard.
L'idée est bonne, oui, le diable m'enlève !
La solitude a droit de m'effrayer ;
Et si la nuit je fais un mauvais rêve,
Ma femme, au moins, pourra me réveiller.
Allons ! c'est dit ! etc.

TOUS.

Allons ! c'est dit ! si c'est une folie,
Mieux vaut la faire à présent que plus tard.
Son avenir, le repos de sa vie,
Qu'il les confie aux chances du hasard !

JOSEPH, à la porte du jardin, au fond, à gauche.

Madame des Canaries désirerait avoir un entretien avec Monsieur.

NANTOUILLET, remontant la scène.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

JOSEPH.

C'est une dame qui demeure dans le voisinage.

NANTOUILLET.

Est-elle veuve?

JOSEPH.

Je n'en sais rien.

NANTOUILLET.

Si elle est veuve, fais-la entrer ; si elle a un mari, mets-la à la porte.

POLIVEAU.

Comment?

NANTOUILLET.

Oh ! honnêtement ! (A Joseph.) Dis-lui que... que je vais me mettre au bain, et que je suis déjà en uniforme.

Joseph sort.

POLIVEAU.

Voilà une singulière défaite, par exemple !

NANTOUILLET, redescendant.

Je la crois bonne... mes amis, laissez-moi seul avec elle.

POLIVEAU.

Comment, déjà?...

NANTOUILLET.

Tu m'as dit : la première qui se présentera.

POLIVEAU, gaiement.

Allons !

Ils sortent par la porte du milieu, au fond, et disparaissent par la droite.

SCÈNE V

NANTOUILLET, JOSEPH, MADAME DES CANARIES.

JOSEPH, annonçant, et descendant la scène un peu à gauche.

Madame des Canaries !

Il sort quand madame des Canaries est entrée.

NANTOUILLET, à lui-même.

Elle est veuve.

MADAME DES CANARIES, entrant.

C'est à monsieur Nantouillet que j'ai celui de parler?

NANTOUILLET, à part.

Le début est bon! (Haut.) Oui, Madame; puis-je savoir, Madame... (S'interrompant tout à coup.) Pardon, vous êtes veuve, n'est-ce pas?

MADAME DES CANARIES.

Oui, Monsieur.

NANTOUILLET.

Parfait! puis-je savoir, Madame, à quel heureux hasard je dois la faveur d'une visite si inattendue? Veuillez vous asseoir.

Il lui indique le siége qui est placé près de la fenêtre, à droite, et va en chercher un pour lui au fond ; il se place à quelque distance de madame des Canaries, et s'assied à son tour.

MADAME DES CANARIES, s'asseyant.

Monsieur, voici l'affaire!

NANTOUILLET.

Ah! (Se tâtant le pouls.) Elle ne m'émotionne pas encore... mon pouls est calme.

MADAME DES CANARIES.

Vous n'êtes pas sans savoir qu'il y a six mois, il y a eu dans ce pays-ci une grêle qui a ce qui s'appelle ruiné à plat beaucoup de cultivateurs?

NANTOUILLET.

J'ai ouï parler de ce sinistre.

MADAME DES CANARIES.

On a formé le projet de donner un bal au profit de ces pauvres gens, et je viens, en qualité de dame patronesse, vous proposer des billets.

NANTOUILLET.

Comment donc!... les infortunés en général, et les personnes grêlées en particulier, ont droit à toutes mes sympathies. (Avec gaieté.) Ah! Madame, vous êtes veuve! c'est très-bien, ça!

MADAME DES CANARIES.

Mais oui!

NANTOUILLET, avec réserve.

Et... y a-t-il longtemps que nous... jouissons de cette... disgrâce?

MADAME DES CANARIES.

Un an. Je sors de mon deuil.

NANTOUILLET.

Madame est ma voisine de campagne?

MADAME DES CANARIES.

Nous sommes à deux pas. J'ai une petite maison, et j'y reste avec plaisir, parce que c'est là que j'ai perdu mon mari.

NANTOUILLET.

Oui, le charme des souvenirs vous y attache.

MADAME DES CANARIES.

J'ai été mal mariée.

NANTOUILLET.

Vraiment?

MADAME DES CANARIES.

J'étais dans le commerce, à Paris.

NANTOUILLET.

Quel commerce?

MADAME DES CANARIES.

Les modes.

NANTOUILLET.

Belle partie!

MADAME DES CANARIES.

Monsieur des Canaries était un petit sec, et qui portait une perruque : je ne lui en veux pas pour ça.

NANTOUILLET, souriant.

Ce serait injuste.

MADAME DES CANARIES.

Il venait souvent au magasin. Mettez-vous à ma place, mon cher Monsieur; il avait une voiture, un nom pas trop laid; moi, je n'avais absolument que ma vertu.

NANTOUILLET.

C'est peu de chose.

MADAME DES CANARIES, interdite.

Comment?

NANTOUILLET, s'excusant.

Ah! je dis que dans le siècle où nous sommes, c'est malheureusement peu de chose.

MADAME DES CANARIES.

Il m'offrit son cœur et sa main. Un cœur de cinquante-cinq ans, ça n'est plus très-tendre..... une main de cinquante-cinq ans, c'est autant dire...

NANTOUILLET, avec réserve.

Une..... patte, je saisis votre idée. Cependant cette considération ne vous arrêta point, et vous acceptâtes son cœur et sa...

MADAME DES CANARIES, l'interrompant.

Comme vous dites. Je croyais qu'il était riche, d'après son nom; j'avais entendu parler avantageusement des îles Canaries, où il y a beaucoup de propriétaires... et de serins.

NANTOUILLET.

Et il appartenait (avec beaucoup de réserve) peut-être à l'espèce la moins... fortunée de ces deux classes?

MADAME DES CANARIES.

Je ne dis pas ça.

NANTOUILLET, avec gaieté.

Par respect pour sa mémoire, je comprends! (A part.) Elle a du bon, cette femme-là!

MADAME DES CANARIES.

Nous vécûmes en bonne intelligence, quoique j'aurais très-bien pu lui en vouloir; il m'avait fait quitter un établissement qui allait comme sur des roulettes, et manquer un mariage avec un homme qui m'adorait, tandis que lui n'avait pas le sou.

NANTOUILLET, étonné.

Comment? vous me disiez qu'il avait une voiture!

MADAME DES CANARIES.

Oui, mais pas de chevaux! c'étaient des *locatis!*

NANTOUILLET, avec importance.

Ah! diable! ceci est grave!

MADAME DES CANARIES.

Aussi, au bout de six mois, car c'était un brave homme au fond (mouvement d'adhésion de Nantouillet) il prit le parti le plus sage, le seul qui convînt à son âge et à notre position de fortune.

NANTOUILLET.

Il se retira à la campagne?

MADAME DES CANARIES.

Il décéda.

NANTOUILLET, surpris.

Ah! c'est mieux.

MADAME DES CANARIES.

C'est depuis ce moment-là que je suis veuve.

NANTOUILLET, avec un peu d'ironie.

Ah!

MADAME DES CANARIES.

Et, en attendant que je retourne à Paris, je tâche de me faire aimer dans le pays. (Elle se lève.) Aussi je suis bien contente que ma visite vous *aie* décidé à venir au secours de ces pauvres gens. Le prix du billet est de vingt francs.

NANTOUILLET.

Je souscris pour vingt-cinq billets.

Il tire de son portefeuille un billet de cinq cents francs et le remet à madame des Canaries.

MADAME DES CANARIES, à part.

Cinq cents francs! Ah! bon! pour le coup v'là une générosité.

Elle tire de sa poche un paquet de billets de bal, et commence à les compter pour les remettre à Nantouillet.

NANTOUILLET, l'arrêtant.

Un seul! (Il en prend un.) Pour assurer mon droit à vous offrir la main... (Madame des Canaries paraît surprise; il se hâte d'ajouter avec intention :) la main.

MADAME DES CANARIES, à part.

Faut-il qu'il soit riche! (En le saluant.) Adieu, monsieur Nantouillet! vous pouvez bien dire que vous êtes un homme fièrement bienfaisant, toujours!

NANTOUILLET.

Croyez-vous?

MADAME DES CANARIES.

J'en suis sûre.

NANTOUILLET.

Eh bien, tant mieux! Adieu, ma voisine! (Il lui offre la main.) Enchanté d'avoir fait votre connaissance. (Il la reconduit jusqu'à la porte du fond et la salue. Madame des Canaries disparaît par la gauche. Nantouillet redescend la scène.) Elle est agréable, cette femme-là. (Tout à coup et comme par souvenir.)

Tiens ! eh bien ! et mon mariage? (Il remonte vivement la scène et appelle.) Madame ! eh ! Madame ! Oui ! oui, vous ! (A lui-même.) Elle revient. (Il redescend la scène et remet à sa place la chaise qu'il avait prise au fond.) Ah ça ! est-ce qu'elle m'aurait amusé, qu'elle m'a fait oublier mon mariage?

MADAME DES CANARIES, rentrant.

Vous me rappelez, Monsieur?

NANTOUILLET.

J'ai oublié de vous dire une chose... (Se plaçant à distance et d'un ton bref.) Vous êtes encore très-bien, vous.

MADAME DES CANARIES, modestement.

Monsieur !

NANTOUILLET.

Mon Dieu! ce n'est pas pour vous faire un compliment; je déteste les fadaises. J'ai adoré peut-être deux cents femmes qui certainement ne vous valaient pas...

MADAME DES CANARIES.

Vous êtes bien bon!

NANTOUILLET.

Quel âge me donnez-vous bien?

MADAME DES CANARIES.

Mais...

NANTOUILLET.

Ne me flattez pas.

MADAME DES CANARIES.

Vous paraissez de vingt-huit à trente ans.

NANTOUILLET.

Madame, j'ai l'âge qu'aurait l'année 1845 si elle existait encore. (Madame des Canaries commence à compter sur ses doigts, il l'arrête doucement et ajoute :) J'ai trente-deux ans.

MADAME DES CANARIES.

C'est *une belle* âge pour un homme ; mais... faites-moi le plaisir..... est-ce pour me dire de ces choses-là que vous m'avez rappelée ?

NANTOUILLET, avec aplomb.

Oui, madame!

MADAME DES CANARIES, d'un air résigné.

Ah!

NANTOUILLET.

Mon physique est de ceux dont on ne dit rien.

MADAME DES CANARIES.

Mais, au contraire, je vous assure que...

NANTOUILLET, l'interrompant.

Ça m'arrange ; j'aime mieux qu'on n'en parle pas. (Reprenant d'un ton plus solennel.) Madame! mon caractère est triste.

MADAME DES CANARIES.

Il n'y paraît ma foi pas, car vous me dites des choses assez gaies.

NANTOUILLET.

Je vous demande pardon; mon caractère est triste; la vie, s'il faut vous l'avouer, me paraît être une comédie assez maussade que jouent les gens sérieux au bénéfice des fous. Le mois dernier j'ai voulu brusquer le dénoûment; j'ai fait un testament en faveur de quelques bons amis que j'ai là dans le jardin... sans leur en parler... une surprise que je voulais leur faire avant de me brûler la cervelle...

MADAME DES CANARIES, effrayée.

Vous brûler... Ah! quelle bêtise! mais j'espère

bien, Monsieur, que vous n'y pensez plus ! S'il est possible d'avoir des idées comme ça !...

NANTOUILLET.

Je n'y pense plus, j'ai d'autres projets.

MADAME DES CANARIES.

A la bonne heure !

NANTOUILLET.

Et vous pourrez même m'être fort utile pour leur réalisation.

MADAME DES CANARIES.

Moi ?

NANTOUILLET.

Vous !

MADAME DES CANARIES.

Comment ça ?

NANTOUILLET.

J'ai un hôtel à Paris, plusieurs domaines dans les environs, j'ai une voiture (appuyant) avec chevaux ; ma fortune est d'environ cent cinquante mille francs de rente ; je vous offre ma main.

MADAME DES CANARIES, avec beaucoup d'émotion.

A moi ! Ah ! mon Dieu ! ah ben, par exemple !

NANTOUILLET.

Je n'ai que trente-deux ans, cela peut encore s'appeler une main.

MADAME DES CANARIES, s'éloignant un peu.

Oh ! mais... je suis si saisie... (A part.) Je ne m'attendais pas à ça, par exemple ! (Haut.) Comment, monsieur Nantouillet, vous êtes tombé amoureux de moi ?

NANTOUILLET, avec importance.

Permettez... je vous offre ma main.

MADAME DES CANARIES.

Mais cependant...

NANTOUILLET.

J'ait tant fait la cour dans ma vie, que j'en suis las; c'est toujours la même chose; j'aimerais mieux aller tout droit au but. Si vous m'acceptez, cela me fera plaisir, et je dirai : J'ai une jolie femme. Si vous me refusez, cela me... (Il n'achève pas et reprend tranquillement.) Je dirai tout bonnement : J'ai une jolie voisine. Réfléchissez-y, ne vous faites aucune violence.

MADAME DES CANARIES, le regardant gaiement.

Ah! vous êtes un bon enfant (Nantouillet sourit) un peu braque (Nantouillet sourit de nouveau); mais je vous crois capable de rendre une femme heureuse.

NANTOUILLET, avec abandon.

Voyez!

Il s'apprête à sortir et rencontre Louise.

SCÈNE VI

MADAME DES CANARIES, NANTOUILLET, LOUISE.

LOUISE, paraissant au fond.

Ah! le voilà!

NANTOUILLET, sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est?

LOUISE.

C'est moi, mon parrain.

NANTOUILLET, remontant un peu la scène.

Ah! c'est toi, mon enfant? ça va bien?

LOUISE.

Vous êtes bien bon, mon parrain... je vous de-

mande bien pardon de venir ainsi vous déranger... je désirais tant vous voir! et il y a si longtemps que j'attends!

NANTOUILLET, avec douceur.

C'est bien, c'est bien!

Il fait un geste comme pour l'engager à s'éloigner.

MADAME DES CANARIES.

Allez, ma chère, allez; vous voyez bien que monsieur est très-occupé.

LOUISE.

C'est qu'il faut que je m'en retourne; la nuit approche et j'ai quatre lieues à faire... je voulais vous remercier des mille francs que vous m'avez si généreusement prêtés.

NANTOUILLET, comme cherchant à se rappeler un souvenir.

Prêtés?... Ah! je l'avais oublié, mais ne t'en tourmente pas, rien ne presse.

LOUISE.

Si, mon parrain, c'est une dette de ma mère... et je viens pour l'acquitter.

NANTOUILLET.

Plus tard... en ce moment je ne puis; va, mon enfant! (A madame des Canaries.) Dans dix minutes je viens savoir si je suis mari... ou voisin.

Mouvement de Louise, qui est au fond.

MADAME DES CANARIES.

Dix minutes, c'est bien court.

NANTOUILLET.

Douze si vous voulez. Oh! prenez votre temps.

Il remonte la scène et se dirige vers le petit salon.

LOUISE, à part.

Que dit-il?

NANTOUILLET, revenant à madame des Canaries, et avec une intention très-marquée.

Avec chevaux!

Il entre dans le petit salon.

LOUISE, à part.

Oh! je ne veux cependant pas emporter cet argent.

NANTOUILLET, entr'ouvrant la porte, et à madame des Canaries.

Voyez! pesez!

Il disparaît. Madame des Canaries s'assied sur la chaise, à droite.

SCÈNE VII

LOUISE, *au fond*; MADAME DES CANARIES, *assise*.

MADAME DES CANARIES, d'un air de protection.

Vous êtes la filleule de M. Nantouillet, d'après ce que je viens d'entendre?

LOUISE, timidement.

Oui, Madame.

MADAME DES CANARIES.

Vous lui devez de l'argent?

LOUISE, de même.

Oui, Madame.

MADAME DES CANARIES.

Il ne vous le demandait pas, et vous le lui rapportez?

LOUISE.

C'est mon devoir.

MADAME DES CANARIES, à elle-même.

Il se passe des choses étonnantes dans ce pays-ci!

LOUISE, s'enhardissant un peu et s'approchant.

Mon Dieu, Madame, puisque vous avez la bonté de m'adresser la parole... je voudrais vous faire une question... Tout à l'heure j'ai entendu une chose... (Avec un peu d'anxiété.) Est-ce que mon parrain va se marier?

MADAME DES CANARIES.

Il en a le projet.

LOUISE, émue et à elle-même.

Se marier!... mon parrain!... Ah! c'est singulier... ça me fait un effet... quoique ce mariage... c'est bien naturel... ça devait arriver... mais je ne sais pas... ce que j'éprouve... c'est de la joie!... Oh! oui, ce doit être de la joie. (A madame des Canaries.) Et... la personne qu'il épouse, c'est?... c'est?...

MADAME DES CANARIES, sans regarder Louise.

Il m'offre sa main.

LOUISE, contraignant son émotion.

A vous?... Ah!... ah!... Mais vous l'aimerez bien, n'est-ce pas, Madame? il a quelquefois de la tristesse; avec des soins, des prévenances, vous le ramènerez facilement, il est si bon! il a besoin d'être aimé, voyez-vous, il n'y a que ça qui lui manque. Il me semble que c'est si facile!

MADAME DES CANARIES.

Mais...

LOUISE fait un mouvement pour sortir, et dit avec expression.

Oh? je vous en prie, rendez-le bien heureux!

Elle sort.

MADAME DES CANARIES, se levant et avec hauteur.

Ah ça! ma chère!... est-ce qu'elle aurait la pré-

tention de m'apprendre comment il faut se conduire avec les hommes?

SCÈNE VIII

ALFRED, POLIVEAU, MADAME DES CANARIES.

Poliveau entre par le fond et se place au milieu; madame des Canaries est à droite.

POLIVEAU, à la porte du fond.

Eh bien, est-ce arrangé? (Cherchant des yeux.) Il n'est plus là?

MADAME DES CANARIES, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

ALFRED ET POLIVEAU, la reconnaissant.

Ah! mon Dieu!

MADAME DES CANARIES, avec joie et surprise.

C'est Poliveau!

ALFRED, descendant gaiement la scène.

C'est Joséphine!

POLIVEAU, ouvrant cavalièrement les bras.

Joséphine Cornillard, la ci-devant reine de mon cœur, et qui a abandonné son royaume pour aller courir le monde, comme défunt Christine de Suède

MADAME DES CANARIES, riant.

Ah! voilà une drôle de rencontre, par exemple!

ALFRED, avec familiarité.

Et que diable êtes-vous donc devenue depuis deux mortelles années?

MADAME DES CANARIES, avec gaieté.

›i, je me suis mariée.

POLIVEAU, étonné.

Comment? mariée... tout de bon? mariée?... (Madame des Canaries fait un signe de tête affirmatif.) Mariée?

Même jeu.

MADAME DES CANARIES.

Mon Dieu, oui, j'ai joué à la municipalité, et j'ai perdu la partie! c'est assez commun. (Faisant une révérence comique et reculant d'un pas.) Je suis veuve, mon cher!

POLIVEAU.

Tiens!

MADAME DES CANARIES.

C'était un vieux bonhomme; alors, moi, je m'imagine qu'il a du foin dans ses bottes; je l'épouse! et, s'il vous plaît, c'est que pas du tout; non-seulement il n'avait pas de foin dans ses bottes, mais il n'avait même pas de bottes pour y mettre le foin. (Levant les bras avec importance.) C'est ça une dégringolade! c'est ça un changement à vue!

ALFRED.

C'est abominable.

POLIVEAU, feignant de la compassion.

Il a abusé de votre inexpérience.

MADAME DES CANARIES, reprenant avec beaucoup de gaicté.

Mais vous ne savez pas le reste? M. Nantouillet qui vient de tomber amoureux de moi, et il me propose de m'épouser. (Avec éclat.) En v'là un quaterne qui m'arrive! hein?

Elle donne une petite tape sur le ventre de Poliveau.

POLIVEAU.

Et vous acceptez?

MADAME DES CANARIES.

Je crois bien que je me sacrifierai; il a l'air d'un

bon garçon, il m'a intéressée (prenant un ton sentimental) et quand une fois le cœur y est, on a bien de la peine à s'en dépêtrer! (En soupirant.) Ah! je crois que j'aime!

POLIVEAU.

Allons! les dieux ont prononcé.

ALFRED, la saluant.

Salut à madame Nantouillet.

MADAME DES CANARIES, faisant la révérence.

Ah! Monsieur!

POLIVEAU, s'inclinant.

A notre belle hôtesse!

MADAME DES CANARIES, faisant la révérence.

Ah! Monsieur!

LES TROIS AMIS, au fond.

Salut à madame Nantouillet!

MADAME DES CANARIES.

Ah! Messieurs, vous me confusionnez!

POLIVEAU.

Nantouillet est sans doute en proie à la plus vive inquiétude! (Il se dirige vers la porte du petit balcon.) Hâtons-nous d'annoncer à notre ami la grande nouvelle. (Il ouvre les deux battants de la porte du petit salon; on aperçoit Nantouillet étendu et endormi sur un divan.) Il dort!

ALFRED ET LES TROIS AMIS.

Il dort?

Dès qu'il a eu ouvert la porte du salon, Poliveau s'est jeté à gauche, vers le groupe des amis. Madame des Canaries est restée à droite, de manière à ce que Nantouillet soit tout à fait en vue du spectateur.

MADAME DES CANARIES, d'un air piqué.

Il dort? je ne m'attendais pas à ça... par exemple!

POLIVEAU, à Alfred, en riant.

C'est peut-être là de l'émotion, mais je ne crois pas qu'elle lui donne cent trente pulsations à la minute.

MADAME DES CANARIES.

Messieurs, je vous en prie, j'ai besoin de causer avec... cet être. Je veux lui dire toute seule ce qui en est.

Elle redescend la scène, à droite.

POLIVEAU ET ALFRED.

A vos ordres, belle dame!

TOUS, en sortant et à demi-voix.

AIR de *la Périchole*.

ENSEMBLE.

Puisque l'espérance
Le fait sommeiller,
Le bonheur, je pense,
Pourra l'éveiller.

MADAME DES CANARIES.

Puisque l'espérance
Le fait sommeiller,
Mes reproch's, je pense,
Pourront l'éveiller.

Ils sortent silencieusement par le fond et se dirigent vers la gauche.

SCÈNE IX

NANTOUILLET, MADAME DES CANARIES.

MADAME DES CANARIES, s'avançant vers Nantouillet et l'appelant doucement.

Monsieur Nantouillet? (Nantouillet ronfle très-bruyamment.) Ah ça ! mais il ronfle comme une toupie d'Allemagne. (Elle élève la voix.) Monsieur Nantouil...

NANTOUILLET, s'éveillant en sursaut.

Eh... quoi!... Ah! c'est vous, Madame?

MADAME DES CANARIES, d'un ton de reproche

Eh bien! vous ne ronflez guère quand vous y êtes : on aurait dit le bourdon de Notre-Dame.

NANTOUILLET, descendant la scène avec nonchalance.

C'est bien possible!... Dieu! quel tort vous m'avez fait! j'avais une émotion.

MADAME DES CANARIES.

Vous faisiez donc un rêve?

NANTOUILLET.

Oui, je rêvais que vous étiez [illegible], à côté de moi.. et vous me disiez d'une voix enchanteresse que vous ne pouviez pas me sentir... Je ne sais pas... j'étais... (d'un air satisfait.) Madame, je me sentais vivre.

MADAME DES CANARIES, minaudant.

Vos songes sont mensonges.

NANTOUILLET, avec regret.

Hélas!

MADAME DES CANARIES, surprise.

Comment?

NANTOUILLET.

C'était une émotion..... (vivement et avec politesse) pénible, mais... c'était une émotion.

MADAME DES CANARIES.

Monsieur Nantouillet, si je vous ai réveillé, c'est que je tenais à vous dire...

NANTOUILLET, tranquillement.

[illegible]

MADAME DES CANARIES.

[illegible] dix minutes sont expirées.

NANTOUILLET.

Quelles dix minutes?... Ah! pardon, j'y suis... (Avec nonchalance.) Oui, oui, pour cette proposition?

MADAME DES CANARIES.

J'ai réfléchi.

NANTOUILLET, se dirigeant vers la causeuse.

Vous refusez.

MADAME DES CANARIES.

J'accepte!

NANTOUILLET.

Vraiment.

Il s'assied nonchalamment sur la causeuse.

MADAME DES CANARIES.

Cela vous surprend?

NANTOUILLET, tirant de sa poche un étui à cigarettes.

Pas le moins du monde; nous célébrerons cela quand vous voudrez.

MADAME DES CANARIES.

Comment, Monsieur, c'est là tout l'effet que cela vous fait?

NANTOUILLET.

Et quel effet voulez-vous?... vous en offrirai-je?

Il lui présente une cigarette.

MADAME DES CANARIES, s'éloignant et gagnant la droite.

Merci! jamais entre mes repas.

NANTOUILLET.

Ah!

Il allume sa cigarette et se met à fumer.

SCÈNE X

NANTOUILLET, *assis sur le divan;* RAVINARD, *arrivant par le fond;* MADAME DES CANARIES, *à droite.*

RAVINARD, au fond.

Qu'est-ce que je viens d'apprendre, Seigneur!... elle est ici!... et elle va épouser ce Nantouillet... ah! la voilà!

NANTOUILLET.

Tandis que nous sommes seuls, je ne serais pas fâché de connaître vos idées préalables sur le lien charmant. Venez vous asseoir, chère amie, et causons.

RAVINARD, toujours au fond et avec indignation.

Chère amie!

MADAME DES CANARIES.

Oh! avec plaisir.

Elle s'approche du divan.

RAVINARD, se plaçant vivement entre eux.

On ne s'assied pas ici.

MADAME DES CANARIES, jetant un cri d'effroi et s'éloignant.

Ravinard!

RAVINARD, la suivant.

En chair et en os!

NANTOUILLET, toujours assis et continuant de fumer tranquillement sa cigarette; à part.

Il paraît que ma future connaît ce... (avec ironie) ce monsieur.

MADAME DES CANARIES, à elle-même avec beaucoup d'émotion.

Voilà un genre de surprise... désagréable.

RAVINARD, avec véhémence.

Oui, c'est moi! oui, c'est moi! moi qui vous cherche depuis deux ans; moi qui *a* vendu son fonds par amour... Mais je vous trouve... (Avec force.) Je veux rentrer dans mes débours.

MADAME DES CANARIES, à demi-voix et suppliante.

Y pensez-vous, Ravinard? vous venez me faire une avanie devant monsieur?

NANTOUILLET, sans se déranger.

Allez, allez, ne vous gênez pas, faites vos affaires.

RAVINARD, regardant Nantouillet de côté, d'un air menaçant.

Devant monsieur! mais je suis flatté au contraire qu'il entende ce que j'ai à dire, ça peut l'intéresser. Il faut que je sache d'abord comment vous avez été détournée du *chantier* de la sagesse... (Nantouillet tourne la tête du côté de Ravinard) et celui qui voudrait avoir l'air d'avoir l'air, je l'aplatis comme une feuille de tôle!

MADAME DES CANARIES, effrayée.

Grand Dieu!

NANTOUILLET, doucement et sans bouger.

Mon ami, quel est celui que vous prétendez convertir ainsi?

RAVINARD, avec fureur et à pleine voix.

Vous, tonnerre!

NANTOUILLET, tranquillement.

Moi, tonnerre? (Avec une sorte de joie.) Parbleu! voilà une émotion à laquelle je ne m'attendais pas! (Il se lève et descend un peu la scène en posant la main sur son cœur.) Ma foi, oui, le cœur me bat! (D'un air étonné.) Tiens, tiens! (A Ravinard, d'un ton ironique, mais calme.) Vous allez sortir, n'est-ce pas?

MADAME DES CANARIES, à Ravinard.

Oui, Ravinard, sortez! laissez-nous!

RAVINARD.

Ah! vous vous imaginez qu'on flanque à la porte un cadet qui a causé avec les Autrichiens à Solférino!

NANTOUILLET.

Alors, vous savez l'allemand? (D'un ton impérieux.) Allons, *furt! furt!*

RAVINARD.

Un vieux lapin comme moi!

MADAME DES CANARIES, suppliante.

Sortez, de grâce!

NANTOUILLET, d'un ton bref et plus animé.

L'âge du lapin ne fait rien! *furt! furt!*

RAVINARD.

Oh! avant que je parte... (Montrant ses bras.) Voilà le laminoir par où il vous faudra passer, méchant moderne!

MADAME DES CANARIES, passant entre eux et jetant un cri.

Une *risque!*

NANTOUILLET, à part.

Ah ça! mais décidément ça remue! (Haut, et d'un air décidé.) Eh bien! l'ancien, j'en ai aussi, moi, des laminoirs... (il indique ses bras) et je ne suis pas fâché de les essayer... (il ôte son habit) c'est la première distraction que j'aurai eue depuis bien longtemps.

RAVINARD, avec une joie furieuse, et retournant son tablier qu'il attache dans sa ceinture.

Eh bien, en garde! nous allons nous amuser.

MADAME DES CANARIES, éplorée.

Arrêtez, au nom du ciel!

NANTOUILLET, posant tranquillement son habit sur la causeuse.

Laissez, laissez! j'ai fait mes classes! mais il est impossible de se battre devant les dames.

Il offre la main à madame des Canaries, la conduit au salon du fond et lui baise la main. Madame des Canaries sort dans la plus vive anxiété. Nantouillet ferme la porte derrière elle.

NANTOUILLET, revenant et très-poliment.

Monsieur, je suis à vos ordres.

Ils prennent position et se menacent du geste, puis se saisissent en criant.

MADAME DES CANARIES, sortant du salon et par le jardin.

Au secours! au secours!

Jusqu'à leur disparition, ils s'étreignent et tournent sur le théâtre en faisant des efforts pour se renverser mutuellement; Nantouillet ne pouvant parvenir à jeter Ravinard à la porte, le pousse involontairement du côté de la fenêtre, à droite.

RAVINARD.

Sacristi! quel étau!

NANTOUILLET.

Hein? hein? voilà une valse peu connue!

Ils arrivent, en tournant, sur le balcon.

NANTOUILLET, hors de vue.

Ah! tu es insolent! Ah! tu veux lutter avec moi, toi!... (On entend la barre d'appui de la fenêtre qui se brise.) Qu'est-ce que c'est que ça?

RAVINARD.

Eh ben! eh ben!

RAVINARD ET NANTOUILLET, jetant un grand cri.

Ah!

SCÈNE XI

MADAME DES CANARIES, POLIVEAU, ALFRED, JOSEPH, LES TROIS AMIS, *accourant par la gauche.*

MADAME DES CANARIES.

Là! là! dans la rivière! noyés tous les deux!

TOUS.

Noyés!

Ils sortent rapidement par la droite.

MADAME DES CANARIES, seule, tombant sur une chaise à droite au fond.

Encore si j'étais sa femme!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Le théâtre représente une chambre de ferme; un escalier montant de droite à gauche, occupe le fond et conduit à un palier qui règne sur toute la largeur du théâtre; sur ce palier, une porte faisant face au public; sous l'escalier, la porte d'entrée donnant à l'extérieur; au pied de l'escalier, celle du fournil. A gauche, une fenêtre donnant sur la campagne; à droite, une grande cheminée sur laquelle est accroché un petit miroir, près duquel est un bougeoir contenant un bout de chandelle très-court. En avant de la cheminée, une table placée en long, de manière à ce que le côté le plus étroit soit tourné vers l'avant-scène. Huit chaises rustiques placées près des murs de la chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN REMY, *assis devant la table, et occupé à écrire sur un registre.*

JEAN REMY.

Voyez un peu si cet imbécile de Jacques reviendra! Depuis ce matin qu'il est parti!... Il flâne... Il s'amuse de tout ce qu'il voit... c'est si balourd. Moi, je suis né dans le pays, je suis fermier, mais je ne suis pas bête comme ça. (Appelant à la cantonade.) Louise? Louise?...

LOUISE, dans la chambre du premier étage.

Mon oncle?

JEAN REMY.

Jacques n'est pas revenu de Brie?

LOUISE.

Non, mon oncle.

JEAN REMY.

Qu'est-ce que tu fais donc là?

LOUISE, toujours hors de vue.

Je bats le beurre.

JEAN REMY.

Ah ! (Il se lève et va regarder à la porte en dehors, et revient.) Il n'arrive pas... Je l'ai envoyé chez le juge de paix, chez le notaire, pour savoir si c'est aujourd'hui qu'aura lieu la vente des biens de feu M. Nantouillet, qu'était mon propriétaire de son vivant... (Après une pause.) Quelle idée d'aller se *nayer* avec ce malheureux Ravinard!... Ah! ça me fait une peine... On va peut-être vouloir r'augmenter mon fermage. Quel dommage que M. Nantouillet, qu'on disait si bon enfant, ne soit jamais venu dans ce pays-ci! nous aurions fait connaissance; peut-être qu'il m'aurait pris en amitié...

SCÈNE II

JEAN REMY, UN PETIT PAYSAN, *puis* RAVINARD.

LE PETIT PAYSAN, criant du dehors.

Monsieur Jean Remy, monsieur Jean Remy.

Il entre en courant.

JEAN REMY.

Quoi?... Il a toujours l'air d'un événement celui-là!

LE PETIT PAYSAN.

Il y a là un homme qui demande à vous parler en *segret*.

JEAN REMY.

Eh ben! qu'il vienne.

Le petit paysan sort et laisse la porte ouverte.

LE PETIT PAYSAN, en dehors.

M. Jean Remy est tout seul; entrez!

RAVINARD, entrant vivement.

Sauve un ami!

Il se jette au cou de Jean Remy.

JEAN REMY, étonné.

Ravinard!!! Tu n'es pas mort?

RAVINARD.

Non!

JEAN REMY.

Tiens!... et M. Nantouillet?...

RAVINARD.

Dans le pays des grenouilles.

JEAN REMY.

Toujours mort?... Alors je le savais.

RAVINARD.

Tu sais ça?... Une histoire abominable!... Je suis innocent, mais je ne pourrais pas le prouver... J'ai eu toutes les peines à m'en retirer. En sortant de l'eau, je m'étais fourré dans un fourré pour sécher mes z'hardes, quand j'entends crier des gens qui cherchaient M. Nantouillet: *nayé! nayé!* conçois-tu mon saisissement?

JEAN REMY.

Et mouillé comme tu l'étais, c'était dans le cas de t'enrhumer, ça.

RAVINARD.

Je n'ai pas osé retourner à la boutique, crainte de

la justice, et v'là un mois que je cours la campagne, sans pouvoir me faire la barbe.

JEAN REMY.

Et comment que t'as vécu?

RAVINARD.

En volant des betteraves!

JEAN REMY.

Pauvre garçon!

RAVINARD.

Ah! j'ai fait des réflexions bien pénibles sur la question des sucres.

JEAN REMY.

Et qu'est-ce que je peux faire pour toi?

RAVINARD.

J'ai vu des gendarmes qui rôdent par ici; il n'y a pas une minute à perdre! Jean Remy, sois propice à un camarade, cache-moi, nourris-moi, entretiens-moi, je ne t'en demande pas davantage.

JEAN REMY.

Te cacher ici?... dans la propre maison de M. Nantouillet?

RAVINARD, étonné.

C'était à lui la ferme?

JEAN REMY.

Mon Dieu, oui! les héritiers viennent aujourd'hui même pour en prendre possession.

RAVINARD.

Qu'est-ce que ça fait? ils ne l'emporteront pas. D'ailleurs, ils ont moins de raison que personne pour m'en vouloir.

JEAN REMY.

Eh ben! écoute. Il y a au-dessous de cette pièce-

ci une espèce de cave dans laquelle mon père, du temps des alliés, a fait faire trois ou quatre cachettes pour y mettre ses provisions. Fourre-toi-z-y!

RAVINARD.

Avec plaisir.

JEAN REMY.

On n'ira pas te chercher là; j'aurai soin de toi pour les vivres.

RAVINARD.

Diable! j'y compte!

JEAN REMY, soulevant une trappe au second plan, vis-à-vis de la porte d'entrée.

Tiens, voilà l'entrée!... pas de bruit... et sois tranquille!

RAVINARD.

Bon! (Il regarde l'ouverture.) Ça n'est pas un beau séjour.

Il commence à descendre.

JEAN REMY.

Ah! dame, ça a été fait pour y mettre des pommes de terre.

RAVINARD.

Il y paraît.

Il descend dans le caveau.

LOUISE, hors de vue.

Mon oncle! mon oncle!

Ravinard disparaît.

JEAN REMY.

Il était temps! Allons! me v'là avec un nourrisson sur les bras.

SCÈNE III

JEAN REMY, LOUISE, *puis* NANTOUILLET.

LOUISE, sur le palier du haut.

Il est parti, mon oncle?

JEAN REMY.

Qui?

LOUISE.

Le petit Pampin m'a dit qu'il y avait un homme qui vous demandait.

JEAN REMY.

Bah! il y a beau jour qu'il est parti.

LOUISE.

Il n'avait pas l'air d'un gendarme?

JEAN REMY.

Lui? Il a plutôt l'air d'un voleur.

LOUISE.

Bon! ça me rassure.

Elle descend.

JEAN REMY.

Ah ça! pourquoi diable me demandes-tu tout ça?

LOUISE.

Je pensais que peut-être... on était venu vous parler de... de M. Ravinard... et alors...

JEAN REMY.

Puisqu'il est mort!...

Il la regarde avec défiance.

LOUISE.

Oui, je sais bien... mais c'est que... c'est que je

venais pour vous dire que je viens de voir Jacques par la fenêtre ; il va arriver. (Elle ouvre la porte qui donne à l'extérieur, et dit à la cantonade.) Entrez, Jacques.

JEAN REMY, d'un air moqueur.

Tiens! c'te cérémonie pour faire entrer (appuyant) *Monsieur* Jacques! semble-t-il pas que c'est l'ambassadeur du grand Mamamouchi?... (A part.) Je crois qu'elle en tient pour lui, parole d'honneur!... (A Nantouillet, qui paraît au fond, en costume de berger.) Eh ben! qu'est-ce qu'il y a?

Nantouillet entre ; il est vêtu d'une veste brune longue, gilet à fleurs, culotte courte de velours olive usée, bas de coton bleu, gros souliers ferrés, cheveux courts, chapeau de paille grossier ; il porte un bâton à la main. Il marche avec peine, comme un homme accablé de fatigue.

NANTOUILLET, se dirigeant vers la chaise qui est à gauche, près de l'avant-scène.

D'abord, je désire m'asseoir. (Il s'assied.) Ah! sacrebleu! quelle course !

JEAN REMY.

Comment! tu oses t'asseoir devant moi?

NANTOUILLET, assis.

Non, ce n'est pas ça.

JEAN REMY.

Cependant...

NANTOUILLET.

C'est que je n'ose pas rester debout... Je suis si fatigué ! j'ai peur de me disloquer... Les jambes me sortent du corps.

JEAN REMY.

Voilà un drôle de berger! il ne peut pas faire un pas sans être fatigué.

NANTOUILLET, ironiquement.

Vous appelez ça un pas?... Quatre lieues? Je ne connais guère que celui de Calais qui puisse entrer en concurrence avec lui pour la longueur.

JEAN REMY, avec brusquerie.

Tais-toi, tu n'as jamais que des choses saugrenues à dire.

NANTOUILLET, s'oubliant.

Mais sacré...

Louise l'arrête d'un signe suppliant.

JEAN REMY, avec hauteur.

Quoi?

NANTOUILLET, doucement.

Oui, monsieur Jean Remy.

JEAN REMY.

As-tu remis toutes mes lettres?

NANTOUILLET.

Oui, monsieur Jean Remy.

JEAN REMY, durement.

Pourquoi que t'es resté si longtemps?

NANTOUILLET.

Parce que... quand on n'a encore mangé qu'un morceau de pain bis, avec du fromage mou... on a le diaphragme un peu...

JEAN REMY, l'interrompant d'un air de dédain.

Quoi? la *diaphrase?* tu as la *diaphrase?...* (Se tournant vers Louise.) Qu'est-ce qu'il dit? Parole d'honneur! ce garçon-là, il dit tous les mots qui lui passent par la tête. Qui donc qui t'a appris à *t'espliquer?*

NANTOUILLET, en souriant.

Personne.

JEAN REMY.

Il y paraît. Et la commission que je t'ai donnée? as-tu acheté du liége?

NANTOUILLET.

Je n'ai pas trouvé de marchand de liége.

JEAN REMY.

Tu n'a pas trouvé d'épicier?

NANTOUILLET, avec humeur.

Quoi? ça se vend chez l'épicier? Me l'avez-vous dit? Je ne peux pas deviner moi?

JEAN REMY.

Mais tu n'es qu'une bête *brusque*. Louise avait ben besoin de te récolter sur la route, le soir qu'elle est revenue de chez son parrain : si ça n'était pas pour elle qui te protége... depuis un mois qu'elle t'a amené ici, il y a six semaines que je t'aurais flanqué à la porte!

LOUISE, avec douceur, à Jean Remy.

Oh! mon oncle, ce pauvre Jacques qui n'a pas de ressources!

JEAN REMY.

Avec tout ça! grâce à sa balourdise, la petite chatte n'aura pas de collier de liége... Son lait va se *carier!* voilà ce qui va arriver.

NANTOUILLET, riant ironiquement et se levant.

Oh! si ce n'est que ça... Vous pouvez lui pendre au cou tout ce que vous voudrez, la première chose venue, une pierre... ça fera exactement le même effet.

JEAN REMY, scandalisé.

Mais, Dieu me pardonne ! il a l'air de me *crétiquer !* Il ne croit à rien, ce drôle-là, il ne croit absolument à rien... faut-il qu'il soit superstitieux... un imbécile pareil !

LOUISE, suppliante.

Mon oncle !

JEAN REMY.

C'est comme l'autre jour... il n'avait jamais entendu dire qu'il faut couper le bout de la queue aux jeunes chiens pour les faire profiter.

NANTOUILLET, riant.

Vu qu'ils ont un ver...

JEAN REMY, sérieusement.

Qui leur ronge...

NANTOUILLET, riant.

L'extrémité...

JEAN REMY, sérieusement.

De cette chose... Oui, ils l'ont; et ça leur nuit. Tu ne savais pas ça, toi, ignare ? cruche ! tu n'es bon qu'à garder les bestiaux ! va !

NANTOUILLET, à part, en riant, et remontant un peu la scène.

Voilà comme on me traite !

JEAN REMY, le rappelant.

Et ces messieurs, qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

NANTOUILLET.

Le juge de paix va venir; il m'a dit qu'il me suivait.

JEAN REMY.

Je vas au-devant de lui. (A part, en sortant.) Je suis bien aise de lui causer un peu avant l'arrivée des héritiers... (Haut.) J'aurai peut-être besoin de toi, ne t'é-

loigne pas... entends-tu, butor?... propre à rien!.. (Se moquant.) Il a la *diaphrase!*

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

LOUISE, NANTOUILLET.

NANTOUILLET, gaiement.

Eh bien, j'ai de l'agrément dans mes fermes!... allons! j'en ai...

LOUISE.

Il ne faut pas en vouloir à mon oncle.

NANTOUILLET.

Lui en vouloir!... pourquoi? parce qu'il m'accable d'injures?... C'est le premier qui se soit permis cette licence avec moi, je trouve ça drôle!... et je ne peux pas lui répondre, voilà ce qui m'amuse le plus!... pas de nouvelles du serrurier?

LOUISE.

Mort... on vous cherche.

NANTOUILLET.

Et moi, je me cache! Est-ce qu'on a déjeuné sans moi?

LOUISE.

Oui, mon parrain; mais on vous a gardé votre soupe.

NANTOUILLET, d'un air piteux.

Aux choux... toujours?...

LOUISE.

Oui, mon parrain.

NANTOUILLET, avec indignation.

Je voudrais que le dernier chou de l'Europe fût enseveli dans les entrailles de la terre!

LOUISE, gaiement.

Les gens de la campagne s'en plaindraient beaucoup.

NANTOUILLET, avec importance.

Pas les perdrix (riant) qui sont cependant un peu de la campagne.

LOUISE.

Parrain, pendant que nous sommes seuls...

NANTOUILLET.

Quoi?

LOUISE.

Quand vous parlez à mon oncle, tâchez donc de ne pas dire des mots qu'on dit à la ville; j'ai toujours peur qu'il ne soupçonne la vérité... tâchez de parler comme les gens de la campagne... c'est si facile.

NANTOUILLET.

Pas tant que tu le crois... enfin je tâcherai... tu as raison.

LOUISE.

Vous y penserez!

NANTOUILLET, avec une affectation comique.

J'y *penserons!*

LOUISE, riant.

Ha! ha! ça me fait plaisir de vous voir gai comme ça... Je vais chercher votre soupe.

NANTOUILLET, soupirant.

ı! j'en ai besoin. (Louise se dirige vers l'escalier; quand elle

a monté quelques marches, Nantouillet la rappelle.) Dis donc!... (Louise s'arrête, et Nantouillet lui dit gaiement :) J'en *ons* de *bésoin*.

SCÈNE V

NANTOUILLET, *seul.*

C'est vrai, je suis gai! c'est assez triste à dire... mais je suis gai!... Pourquoi ça? d'où ça vient-il?... Je travaille comme un nègre! et je me porte comme le Pont-Neuf, qui se porte assez bien pour son âge. Quand j'étais... ce que j'étais, quand j'étais moi-même, ma table était servie avec recherche, le meilleur bourgogne à l'ordinaire; j'avais l'estomac malade... j'étais languissant... je ne dormais... que par petits bouts... A présent, je ne bois plus que l'eau de la Seine (qui vient de la Bourgogne aussi, ce n'est pas l'embarras); eh bien, j'ai un estomac d'autruche, je digère! je digère... même les choux, comme pourrait le faire un lapin en goguette... (Il rit.) Eh! eh! eh! c'est particulier, ça!... Ce que c'est! je ris... et je suis berger! (D'un ton calme et pénétré.) C'est pourtant une chose bien triviale que la bergerie à l'heure qu'il est et par les moutons qui courent!... (Après une pause, et d'un air de regret.) Ah! si Virgile revenait au monde, je ne serais pas fâché de lui glisser deux mots dans la trompe d'Eustache, touchant la grande différence qui existe entre les bergers de son temps et ceux de ce temps-ci!... Non, je voudrais le voir, je voudrais causer avec lui, ça m'obligerait, ça me ferait plaisir. (Avec une indignation énergique.) Je lui montrerais les brebis du dix-neuvième

siècle, ces exécrables bêtes, les plus indisciplinés de tous les animaux ! qui semblent prendre un abominable plaisir à marcher dans la crotte, et à sauter par-dessus les fossés pour ravager les pommes de terre (d'un air vaporeux) d'alentour !... Je voudrais voir si Virgile serait disposé à faire du... Florian, en regardant l'affreuse bucolique au milieu de laquelle je patauge ici?... Ah ! voilà un homme qui serait bien surpris !... et je suis sûr qu'il me dirait : Sacrebleu ! (en latin).

AIR : *Aux braves hussards du deuxième.*

Être berger ! mais c'est un vrai martyre !
Où sont ces jours de calme et de repos
Où Mélibée et son ami Tityre,
Ne craignant pas de perdre leurs troupeaux,
Passaient leur temps à jouer des pipeaux ?
Avec humeur.
Et depuis quand ne faut-il plus qu'un signe
Pour rattraper les moutons égarés ?
D'un air décidé.
Allons, Virgile est un farceur insigne,
Ou les moutons sont bien dégénérés. (*bis*)

Je devrais sécher sur pied !... pas du tout, j'engraisse... mes brebis même, toutes... désobligeantes qu'elles sont... elles me font plaisir à voir... Depuis que je suis ici, j'ai bien trimé... Eh bien (c'est très-curieux), je n'ai pas eu un instant à moi pour m'ennuyer. (Avec bonheur.) Je respire, je vis. (Se croisant les bras et très-sérieusement.) Ah ! c'est très-curieux, ça !!

SCÈNE VI

LOUISE, NANTOUILLET.

LOUISE, venant du premier étage et apportant de la soupe dans un pot de faïence brune et un demi-verre de vin.

Voilà, mon parrain.

NANTOUILLET, allant vers la table et s'asseyant.

Ne m'appelle donc pas ton parrain! je te l'ai déjà dit dix fois... tu me compromettras!... Appelle-moi Jacques!

Louise pose la soupe et le verre sur la table et se tient debout derrière Nantouillet.

LOUISE.

Je l'ai tenue bien chaudement, et je l'ai faite avec du pain blanc, en cachette de mon oncle.

NANTOUILLET, commençant à manger.

Tu es un ange! (A lui-même.) Je ne croyais pas, moi, à l'existence de ces sortes d'êtres!

LOUISE.

Ce que je fais n'est-il pas naturel? Vous avez toujours été si bon pour moi?

NANTOUILLET, avec modestie.

Bon pour toi... bon pour toi!... (Changeant tout à coup d'intention.) Mais j'ai été excellent pour toi, c'est vrai!... c'était mon devoir de parrain... (se reprenant vivement) mon devoir de Jacques, je veux dire.

LOUISE.

Eh bien, aujourd'hui vous avez besoin de moi, et je suis heureuse de pouvoir vous être utile, voilà tout.

NANTOUILLET, *en mangeant.*

C'est vrai ! tu es devenue... *(à demi-voix)* mon parrain, et moi, je suis... ta filleule, je suis ta petite filleule... voilà où nous en sommes.

LOUISE.

Ah ! je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de rendre votre position plus supportable.

NANTOUILLET.

Elle est très-bonne.

LOUISE.

Quoi ! vous vous trouvez heureux?

NANTOUILLET.

Un peu poivrée seulement.

LOUISE, *étonnée.*

Votre position?

NANTOUILLET.

C'est de la soupe que je parle. Oh ! quant à ma position, il n'y a qu'une chose qui me taquine, c'est ma conscience... *(Avec force.)* J'ai détruit cet ours... j'ai noyé mon semblable ! J'éprouve toutes les tortures de don Juan poursuivi par une statue... Tu ne connais pas cette horreur-là, toi?

LOUISE.

Non, mon parrain.

NANTOUILLET.

En marbre blanc!

LOUISE.

Non, mon parrain.

NANTOUILLET.

Musique de Mozart... Eh bien ! voilà où j'en suis !... la figure de ce maudit serrurier me pourchasse sans cesse. Il est là, devant moi, toujours !... Il est là !

(il indique sa droite) là ! (il indique la place qui est devant lui) là ! (Il indique l'autre côté de la table.) Je me promène avec lui ! je dors avec lui ! (appuyant) je mange avec lui !... (Il porte à sa bouche une cuillerée de soupe, puis il s'arrête tout à coup en regardant avec crainte de l'autre côté de la table ; il prend son écuelle de la main gauche, toujours l'œil fixé sur le spectre qu'il croit voir : enfin il boit une partie de son vin, jette le reste à la figure du serrurier, et il dit d'un ton désolé :) Il est affreux !... (Après un temps.) Hier, pas plus tard qu'hier... (il se lève, et descend la scène) en gardant mes moutons, je m'endors sous un arbre ; à peine ai-je clos mon infortunée paupière, que voilà ma victime qui se dresse devant moi, trempée comme une poule d'eau, et qui me dit des atrocités... touchant son décès !

LOUISE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

NANTOUILLET.

Ce n'est pas tout.

LOUISE.

Quoi donc !

NANTOUILLET.

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*

En m'appelant son meurtrier,
Il m'adressait une horrible harangue,
A chaque mot il me tirait la langue,
Et je voyais jusque dans son gosier !
Va-t'en, va-t'en, disais-je, serrurier !
Je m'éveillai bientôt, froid comme un marbre,
Levant les yeux un peu... pour m'égayer...
Et je frémis en voyant l'arbre...

LOUISE, étonnée.

Pourquoi donc ?

NANTOUILLET.

C'était un noyer !
J'avais dormi sous un noyer !

LOUISE.

Vous devriez chasser de pareilles idées.

NANTOUILLET.

Je m'en arrange... car c'est une émotion ; j'en ai été si longtemps sevré!... et puis... les angoisses mêmes me font mieux sentir le charme de certaines pensées... ça alterne avec mes remords !

LOUISE.

Vos remords !... vous n'êtes pas coupable !

NANTOUILLET.

Je le sais bien ; mais le cri de... (Il indique sa conscience.) Dans le jour, ça va ; mais, la nuit, je ne distingue plus ! Tout dans cette maison me rappelle ma victime ; je ne puis pas toucher une clef, tirer un verrou, un misérable loquet, sans penser à la profession de cet infortuné ! je le vois, même dans l'obscurité ! (Avec découragement.) Triste privilége ! dont jusqu'ici les chats avaient seuls l'exploitation !!!

LOUISE.

Oh, mon Dieu ! que je suis fâchée d'avoir remis à Joseph, votre domestique, les mille francs que je vous devais ! avec cet argent-là, vous auriez pu fuir, quitter ce pays, gagner la frontière.

NANTOUILLET, vivement.

Mais je ne veux pas m'en aller... mais je ne crains rien ici ; j'y suis très-bien !... On ne soupçonne pas mon existence... je ne cours aucun danger ! fuir, dis-tu ?... Abandonner la ferme, mes moutons... que j'aime... même pour le mal qu'ils me donnent ?... et puis !... (revenant brusquement au ton naturel) tu n'as peut-être pas remarqué que l'autre jour je t'ai pressé la main ?

LOUISE, naïvement.

Non!

NANTOUILLET, sèchement.

Je te l'ai pressée (d'un air fatigué, en allant s'asseoir à la table) et si je n'étais pas éreinté comme je le suis, je te la presserais encore. (En s'asseyant.) Fuir! dis-tu?

LOUISE, se rapprochant de lui.

Cela me ferait bien de la peine; mais si votre sûreté, si votre bonheur en dépendaient...

NANTOUILLET, tendrement.

Tu veux donc que je m'éloigne de celle que j'aime?

LOUISE, tristement, à part, et regagnant le milieu de la scène.

Ah! oui... cette dame!

NANTOUILLET, avec exaltation.

Celle qui est tout pour moi!

LOUISE.

Tout?

NANTOUILLET, d'un ton naturel et indifférent.

Ma foi, oui, à peu près. (Il se lève, et se rapproche de Louise, qui est devenue un peu rêveuse.) Tu ne sais pas qu'il se passe quelque chose de bien particulier ici. (Louise, qui ne le regardait pas pendant qu'il prononçait cette dernière phrase, promène ses regards autour d'elle comme pour s'expliquer ce qu'il veut lui dire; il lui frappe doucement sur l'épaule pour rappeler son attention, et lui montre son cœur.) Ici!

LOUISE, avec surprise.

Quoi donc?

NANTOUILLET, à part, s'éloignant un peu.

Mais je ne peux pas le dire, je n'ai plus rien... je ne peux pas parler de mon amour.

LOUISE, ingénument.

Oh ! avec moi, mon parrain... vous savez bien que je n'en dirai rien... dites toujours !

NANTOUILLET, avec impétuosité, et se rapprochant d'elle.

Tu le veux ? Eh bien ! apprends tout... tout, tout !

SCÈNE VII

LOUISE, JEAN REMY, NANTOUILLET.

JEAN REMY, arrivant du dehors.

Vite, vite, alerte !

NANTOUILLET, à part, s'éloignant.

Que le diable l'emporte !

JEAN REMY.

Le juge de paix est arrivé avec ces messieurs, ils sont là dans ma chambre ; il va falloir les faire rafraîchir.

Louise prend, dans le buffet, des verres et une bouteille qu'elle met sur la table, à droite.

LOUISE.

Quels messieurs donc, mon oncle ?

JEAN REMY.

Les héritiers ; on leur lit le testament.

NANTOUILLET.

Quels héritiers ?

JEAN REMY.

Les héritiers de M. Nantouillet, notre propriétaire qu'est mort.

NANTOUILLET, jetant un cri de surprise.

Quoi ?

LOUISE, en même temps.

Ciel!

JEAN REMY.

Qu'est-ce qu'il a cet animal-là? Est-ce que tu ne sais pas que M. Nantouillet est mort?

NANTOUILLET, feignant de la douleur.

Si, si! le malheureux, l'infortuné!

JEAN REMY.

Eh ben! alors, qu'est-ce qui te surprend?

NANTOUILLET, tranquillement.

Rien... rien...

Il remonte la scène pour sortir.

JEAN REMY, le retenant par le bras.

Eh ben! tu t'en vas, parce qu'il y a quelque chose à faire? je te reconnais bien là... paresseux! On va avoir besoin de toi.

LOUISE, à part.

O mon Dieu! comment faire?

NANTOUILLET, avec beaucoup d'intérêt.

Ainsi, ces lettres que j'ai portées ce matin?...

JEAN REMY.

C'était pour le partage de la succession.

NANTOUILLET, à part, descendant la scène.

Il ne me manquait plus que ça!... J'assiste à mes obsèques!...

JEAN REMY, à la porte de la chambre.

Le testament est lu. Les voilà, les voilà!...

NANTOUILLET, à part.

Horreur de position!

Il prend son chapeau qui était sur la table, et se coiffe de manière à n'être pas vu des arrivants.

SCÈNE VIII

JEAN REMY, POLIVEAU, ALFRED, LE JUGE DE PAIX, *groupés à gauche;* LOUISE, NANTOUILLET, *à droite.*

JEAN REMY, retenant Nantouillet qui veut sortir.

Où vas-tu?

NANTOUILLET, revenant.

Il est dit que je ne l'échapperai pas.

JEAN REMY, brusquement.

Donne des chaises à ces messieurs, *faignant.*

NANTOUILLET.

Oui, monsieur Jean Remy! (A part.) Et il faut que je les fasse asseoir!...

Louise, et Nantouillet qui cherche toujours à dérober sa figure, placent des chaises près de la table.

JEAN REMY, indiquant le bout de la table qui fait face au public.

Là! là! pour monsieur le juge de paix. (Nantouillet met la chaise. Versant à boire.) Je vous demande pardon, Messieurs, pour la maladresse de ce garçon; c'est un berger, quand il n'est pas avec ses moutons, il n'y a rien à tirer de lui; il voudrait les voir nuit et jour.

Les amis et le juge de paix passent à droite.

NANTOUILLET, à gauche, à part.

Oui, à la broche!

LOUISE, bas, à Nantouillet.

Parrain, ne vous remuez pas comme ça, je crains qu'on ne remarque...

Pendant ce colloque, on s'est placé dans l'ordre suivant : Alfred, assis auprès de la table, à gauche; Poliveau, assis à la table, à droite; le Juge de paix, assis à la table, en face du public; entre Poliveau et le juge de paix, Jean Remy est debout et verse à boire. Nantouillet à l'extrême gauche, Louise auprès de lui, cherchant à le dissimuler derrière elle.

LE JUGE DE PAIX.

Savez-vous, Messieurs, que l'homicide étant bien constaté, si M. Nantouillet eût survécu, il eût eu une mauvaise cause à défendre devant les assises?

POLIVEAU.

Aussi, tout est pour le mieux. Il était d'un caractère si violent!

NANTOUILLET, à part.

Bien!

ALFRED.

Si hautain, parfois!

NANTOUILLET, à part.

Allez!

POLIVEAU.

Et si bête!

NANTOUILLET.

J'ai de l'agrément!... ah! si je n'étais pas mort!

Il frappe du pied et remonte à droite.

LOUISE.

Prenez garde, parrain.

NANTOUILLET, qui regarde dans la chambre où l'on a lu le testament et dont la porte est restée ouverte.

Le testament est sur la table... quelle idée!

ALFRED.

C'était décidément un pauvre homme!

NANTOUILLET.

Ah! mes bons amis, vous ne vous attendez pas...

Il entre dans la chambre.

LOUISE, à part.

Que va-t-il faire?

POLIVEAU, à Jean Remy, qui a passé à gauche.

Ah ça, qu'est-ce que ça peut valoir cette ferme-ci?

JEAN REMY.

Oh! pas grand'chose, allez! c'est loué trop cher, et ce bon M. Nantouillet, que j'ai beaucoup connu, m'avait promis une diminution de bail.

LOUISE, à part.

Voilà un mensonge!

POLIVEAU.

Alors, je n'en veux pas, je prendrai le château et les bois.

ALFRED.

Comment, vous prendrez?... c'est ma part.

POLIVEAU.

J'ai le droit de choisir.

ALFRED.

Mais cela ne sera pas, je vous dis que cela ne sera pas!

POLIVEAU.

Cela sera!... je ne peux pas me dépouiller pour vous.

LE JUGE DE PAIX.

Messieurs, Messieurs... il y a un moyen de vous mettre d'accord, c'est de recourir au texte du testament.

Il entre dans la chambre.

POLIVEAU.

Recourez au texte.

ALFRED.

J'ai le droit pour moi; nous plaiderons.

POLIVEAU.

J'aimerais mieux tout perdre que de céder!...

LE JUGE DE PAIX, rentrant, il feuillette le testament.

Voilà, voilà... attendez... (Jetant un cri de surprise.) Ah! grand Dieu!

TOUS.

Quoi donc?

LE JUGE DE PAIX.

Sur le verso! sur le verso!

POLIVEAU.

Que voulez-vous dire?

LE JUGE DE PAIX.

Un codicille qui avait échappé à mon attention!

TOUS, avec surprise.

Lisez!

LE JUGE DE PAIX, lisant.

« Comme il est possible que je me noie demain, je déclare annuler toutes les dispositions stipulées au recto du présent testament, et instituer pour ma légataire universelle Louise Floquet. »

LOUISE.

Est-il possible!

JEAN REMY.

Ma nièce!

ALFRED, en même temps.

O ciel!

POLIVEAU, en même temps.

Grand Dieu!

LE JUGE DE PAIX, lisant.

« Ma filleule, demeurant à Grisy, département de Seine-et-Marne. Paris, le 19 avril 1876. *Signé*, Pé-Pé NANTOUILLET. »

LOUISE, au comble de la surprise, et très-joyeuse.

Quoi! Ah! mon Dieu... mon parrain!... Ah! quel

bonheur!... ah! que c'est bien... que je suis contente!

JEAN REMY.

Pardi, je crois bien; te v'là riche à millions.

POLIVEAU, avec véhémence.

Je déclare cette addition frauduleuse.

ALFRED, de même.

Oui, oui!

LE JUGE DE PAIX.

Messieurs, elle est de l'écriture du défunt.

TOUS, regardant et à part.

Son écriture!

ALFRED, à part.

L'héritage m'échappe; mais si je pouvais le reconquérir!

POLIVEAU, à part.

La filleule est gentille... pourquoi pas?

JEAN REMY, à part.

Je suis veuf; s'il y avait moyen... tiens, tiens! La loi permet d'épouser les oncles.

LE JUGE DE PAIX, à lui-même.

Je me suis marié l'an passé. Quelle bêtise j'ai faite!

LOUISE, hors d'elle.

Héritière!... héritière!...

JEAN REMY.

Mais tu ne peux pas rester comme ça... il te faut un mari!

TOUS.

Certainement.

LOUISE, préoccupée.

Oui, oui... Où est Jacques?... je voudrais voir Jacques!

Elle remonte un peu la scène avec agitation.

JEAN REMY, la retenant.

Jacques?... Ah ça! mais est-ce que décidément tu aurais des idées sur ce mauvais garnement-là?

LOUISE, embarrassée.

Moi?

JEAN REMY, avec humeur.

Je m'en vas lui flanquer son compte!

LOUISE, suppliante.

Mon oncle!...

AIR : *Quand il est là, la peur me gagne* (*Impressions de voyage*).

Quoi! vouloir le mettre à la porte!
C'est lui faire un affreux chagrin.

JEAN REMY.

Qu'il soit triste ou gai, que m'importe?

LOUISE, à part.

Que d'viendrait-il, pauvre parrain!
Ah! qu'au moins contre ces attaques
Ma froideur lui serve d'appui!

Haut.

Oh! non, non, je n'aime pas Jacques; } (*bis*)
V'là pourquoi j' vous implor' pour lui. }

JEAN REMY.

A la bonne heure!

SCÈNE IX

LE JUGE DE PAIX, ALFRED, LOUISE, JEAN REMY, POLIVEAU, NANTOUILLET, *paraissant au fond.*

NANTOUILLET, à part.

Je viens pour m'amuser un peu.

POLIVEAU, à part.

N'importe! je crois prudent de mettre ce berger hors de cause.

ALFRED, agitant sa canne.

Et je m'en charge!

LOUISE, apercevant Nantouillet, à part, et avec crainte.

Il est là!... S'ils le voient, tout est perdu!... (Haut, et avec intention.) A quoi bon?... Mais, mon Dieu, en supposant que j'aurais aimé Jacques, quand je n'étais qu'une fille sans dot... maintenant je suis riche, est-ce que je ferais la sottise de penser à un berger qui n'a rien?...

NANTOUILLET, à part.

Elle aussi?... J'arrive bien!

LOUISE.

Qui n'est pas beau?

NANTOUILLET, à part.

Bon! allez!

LOUISE.

Qui est maussade?

NANTOUILLET, à part.

Bon! poussez ferme!

LOUISE.

Et pour vous le prouver...

JEAN REMY.

Eh bien?

LOUISE, à part.

Il faut bien empêcher qu'ils ne s'acharnent tous après lui. (Haut.) Je choisirai un mari.

TOUS.

Quand?

LOUISE.

Aujourd'hui même.

NANTOUILLET, à part, désolé.

Aujourd'hui!... ah!

LOUISE, à part.

Pauvre parrain!... Éloignons-les, de peur qu'on ne le voie.

JEAN REMY.

Louise, je t'ai élevée, moi; tu penseras à ça?

LOUISE.

Oui, mon oncle; à vous, d'abord.

NANTOUILLET, à part.

D'abord!...

Mouvement de joie de Jean Remy.

TOUS.

C'est ce que nous verrons!

LOUISE, à part.

Il n'est pas dangereux, et il m'aidera à me débarrasser des autres... Allez, Messieurs, allez, j'ai besoin de réfléchir à tout cela.

Louise les reconduit jusqu'au fond. Nantouillet la dévore des yeux.

SCÈNE X

NANTOUILLET, LOUISE, *qui reste seule un instant au fond.*

NANTOUILLET, avec douleur.

Elle aussi !... elle que j'enrichis ! elle que j'aimais !... C'est pour elle que je me cramponnais à la vie, car je n'ai jamais tant tenu à l'existence que depuis que je n'ai plus de quoi vivre... Elle était le dernier fil qui m'attachait à cette chimère... et elle le coupe.

LOUISE, revenant vivement, avec un sentiment de joie très-exalté.

Ah ! mon parrain, mon parrain... quelle bonne idée vous avez eue de les déshériter !...

NANTOUILLET, avec une froideur ironique, et s'éloignant d'un pas à gauche.

Ah ! vous trouvez ?

LOUISE, sans l'écouter.

J'emprunterai sur vos biens... (mouvement ironique de Nantouillet) et bientôt vous pourrez gagner l'étranger... vivre libre, tranquille... Et puis, plus tard, j'irai vous porter le reste... vous rendre tout ce qui vous appartient.

NANTOUILLET, qui a écouté avec la plus grande surprise.

Quoi ?

Il se rapproche d'elle.

LOUISE, avec expansion.

Oh ! que je suis heureuse ! vous voilà sauvé ! mon Dieu, que je suis heureuse !

NANTOUILLET.

Mais... ce mari... ce mari que tu dois choisir?...

LOUISE.

Vous étiez là?... c'était pour détourner leur attention, je craignais qu'on ne vous découvrît !

NANTOUILLET.

Mais tu disais... que je n'étais pas beau?

LOUISE.

C'était pour détourner leur attention.

NANTOUILLET, à lui-même, vivement.

Oh! que c'est adroit! (A Louise, avec joie.) Est-il possible?... Mais comment? je te donne ma fortune... et tu me dis que plus tard... à l'étranger... tu m'apporteras...

LOUISE, baissant les yeux.

Oui, parrain!

NANTOUILLET.

Tu as donc cru que ce n'était qu'un dépôt? (Avec abandon.) Mais pas du tout, j'ai voulu te rendre heureuse... tout bonnement. Mais, parle, parle donc!

LOUISE, toujours les yeux baissés.

AIR : *A ton réveil je dois ma guérison* (*Insomnie*).

Comment, hélas! vous expliquer cela?

NANTOUILLET, lui prenant la main doucement.

D'où vient, enfant, le trouble où te voilà?

LOUISE.

Mon Dieu! pardonnez-moi, je suis un peu... peureuse.

NANTOUILLET.

J'ai voulu ton bonheur!

LOUISE.

Votre âme est généreuse!
Vous voulez mon bonheur, parrain, serais-je heureuse
Si vous n'étiez pas là? (*bis*)

NANTOUILLET, hors de lui.

Quoi ! il m'aimerait !...

LOUISE, avec beaucoup d'émotion.

Pardon... je sais bien que c'est mal d'avouer cela.

NANTOUILLET, dans le délire de la joie.

Elle m'aime ! Elle m'aime ! Ah ! l'existence est belle, elle est bonne, elle me plaît !... Il me semble que je renais... je n'ai jamais éprouvé rien de pareil !

Il est descendu un peu vers la gauche de la scène.

LOUISE, avec crainte.

Si l'on vous entendait...

NANTOUILLET, à pleine voix.

Je ne crains plus rien... je suis heureux ! je débute...

SCÈNE XI

POLIVEAU, ALFRED, LE JUGE DE PAIX, LOUISE, NANTOUILLET.

POLIVEAU ET ALFRED, le reconnaissant.

O ciel ! que vois-je ?

LE JUGE DE PAIX.

Quoi donc ?

POLIVEAU ET ALFRED.

Nantouillet !

NANTOUILLET.

Pas moyen d'échapper.

Il avance vers eux.

LOUISE.

Grand Dieu !

LE JUGE DE PAIX, très-surpris.

Monsieur Nantouillet !

POLIVEAU.

Est-il possible, mon Dieu ! tu n'es pas mort !

NANTOUILLET, avec énergie.

Non, je ne suis pas mort, heureusement ! et si je l'étais, je me serais fait un devoir de revenir pour vous accabler d'injures ! vous qui n'avez pas fait la moindre démarche pour repêcher ma dépouille ! Mais, malheureux, si je m'étais noyé, il y a longtemps que mes mânes seraient arrivés à Quillebeuf !...

POLIVEAU.

Mais, mon cher Nantouillet, pouvions-nous deviner que tu t'étais caché ?

NANTOUILLET, avec dignité.

Oui, je me suis caché ! Mais pourquoi me suis-je caché ! mon motif était noble. (Mouvement de Poliveau. qui indique qu'il n'en doute pas.) C'est parce que j'avais peur.

LE JUGE DE PAIX, passant devant Alfred et Poliveau, et arrivant près de Nantouillet.

Permettez, Monsieur.

NANTOUILLET, prenant le Juge de paix par le bras et le jetant vers l'extrême gauche en le faisant pirouetter.

Laissez-moi leur dire leur fait. (Se retournant vers Alfred et Poliveau.) Retirez-vous ; je vous prie d'agréer ma malédiction et de me laisser vaquer à mes travaux champêtres... Adieu !

Il remonte la scène pour sortir.

LE JUGE DE PAIX, remontant avec lui et le ramenant.

Monsieur Nantouillet, quand vous passiez pour mort, c'était très-bien ; mais dès que vous existez...

NANTOUILLET, effrayé, et très-vite.

Quoi ? vous existez ? mais je n'existe pas !

LE JUGE DE PAIX.

Mon devoir est de m'assurer de votre personne.

LOUISE.

O ciel !

NANTOUILLET, avec véhémence.

Mais l'autre s'est noyé tout seul, je n'y suis pour rien.

LE JUGE DE PAIX, très-posément.

Le serrurier a été noyé le 20 avril.

NANTOUILLET, vivement.

Eh bien ?

LE JUGE DE PAIX.

Et le 19, vous avez écrit dans votre testament...

NANTOUILLET.

Quoi ?

LE JUGE DE PAIX.

Cette phrase accusatrice : « Comme il est très-« possible que je me noie demain. » Je vous le dis à regret, votre affaire est mauvaise.

NANTOUILLET, consterné.

Grand Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait là ?

POLIVEAU ET ALFRED, s'avançant.

Ah ! Monsieur le juge de paix !...

LE JUGE DE PAIX.

Messieurs, c'est mon devoir !

LOUISE, pleurant.

Mon pauvre parrain ! et c'est pour moi...

LE JUGE DE PAIX.

Cette chambre, dont je vais faire garder les issues,

vous servira de prison, en attendant la gendarmerie, dont je vais faire réclamer la protection contre vos menaces. Venez, Messieurs.

Louise allume au feu de l'âtre le bout de chandelle qui était dans le bougeoir sur la cheminée et le pose sur la table. Tout le monde sort, excepté Nantouillet, qui reste accablé, la tête appuyée sur ses mains.

SCÈNE XII

NANTOUILLET, *seul.*

Tout est fini pour moi! au moment où je touchais au bonheur, où j'allais mettre la main dessus... va te promener!... tout... tout disparaît!... car enfin l'idée de cet ange était une des meilleures idées qu'on pût émettre! En réalisant ma fortune, nous pouvions trouver moyen d'aller nous établir aux États... plus ou moins unis d'Amérique! (Il se lève.) Pauvre Louise, c'est pour elle que je souffre! pour moi aussi, ce n'est pas l'embarras!... (Il gagne le milieu de la scène.) Que faire ici?... J'ai horreur de me trouver seul le soir, depuis l'événement humide du mois dernier. (Avec un effroi croissant.) La solitude... me tue, et dès que je suis dans l'obscurité, il me semble voir l'ombre de ce malheureux se dresser devant moi, menaçante... et malpropre! Ah! si l'on savait ce que c'est que d'avoir noyé un serrurier!... je n'hésite pas à le dire : on s'abstiendrait! (Regardant d'un air de pitié le bout de chandelle que Louise a allumé.) Je n'ai qu'un bout de chandelle! Ils ne m'ont laissé que ça... (Avec un sentiment douloureux.) Un bout de chandelle qui va s'éteindre!... Quel emblême! (Il place la lumière le plus près possible de son visage, ouvre de

grands yeux, et dit d'un ton solennel.) Et quelle effrayante analogie entre toi et moi!! (Avec énergie.) Oh! il faut que je m'en aille! n'importe comment, n'importe par où! (Il va regarder à travers les fentes de la porte. On entend le bruit du fusil d'un factionnaire.) Il y a un factionnaire! (Il va regarder à la fenêtre.) Encore un ici! Je suis complétement investi! (Descendant la scène.) Puis-je combattre tant de monde?... ce serait une folie; ce serait la lutte du pot de terre contre le pot de fer (avec importance) et encore, grand Dieu! la comparaison n'est pas à mon avantage, car...

Air : *Le Luth galant.*

Dans la mêlée, à mon grand déplaisir,
Si quelque coup allait m'abasourdir,
Je serais moins heureux que le pot de la fable,
Car lui, s'il est fêlé par un choc redoutable,
Il a du moins un droit, un droit incontestable,
Il a le droit... de fuir! (*bis*)

Moi, je ne l'ai pas! pas moyen! (Comme par inspiration.) Ah! j'ai ouï dire que le père de Jean Remy avait fait pratiquer dans sa cave (il prend le bougeoir et examine le plancher avec attention) des espèces de silos, et qu'il avait ménagé des issues souterraines... Si je pouvais m'en procurer une! (Il se baisse et trouve l'entaille qui sert à soulever la trappe qui est au second plan, vis-à-vis de la porte d'entrée.) Juste ciel! je tiens le manche! (Il pose son bougeoir sur le bord de la trappe et la soulève.) Oui!... oh! que c'est noir!... n'importe! dans la position où je suis, je n'ai pas le choix des nuances!... (Il descend quelques marches.) Il fait froid ici!... je sens le frisson qui me gagne!... Pourvu que Louise devine ma retraite. (Il remonte un peu d'un air effrayé, en jetant un regard vers le fond du caveau, comme s'il apercevait quelque

chose.) J'ai peur! (Il se décide à redescendre et dit d'un air désolé.) Animal! tu ne pouvais donc pas apprendre à nager?

Il disparaît et ferme la trappe sur lui. Musique sourde à l'orchestre.

SCÈNE XIII

NANTOUILLET, RAVINARD.

NANTOUILLET, hors de vue, jetant de grands cris.

Ah!... ah!... à moi!... à moi!...

RAVINARD, hors de vue.

Ah! coquin!

NANTOUILLET.

Vade retrò! Vade retrò!

RAVINARD.

Assassin!!

NANTOUILLET.

A la garde! à la garde! à la garde! (Il sort de la cave dans le plus grand effroi en poussant de grands cris, il a les cheveux hérissés et tout blancs. Il referme vivement la trappe et reste dessus plié et prostré; d'une voix éteinte.) Je l'ai vu... j'ai vu son ombre! elle a une odeur de forge... j'ai senti... l'ombre de ses bras qui me serrait les côtes... J'ai entendu l'ombre de sa voix qui m'appelait assassin!... et j'ai donné une série de coups de poing sur l'ombre de sa tête! (Regardant la trappe avec un effroi mêlé d'indignation.) Abominable cyclope! tu me poursuivras donc jusque dans les caves? C'est ridicule d'avoir peur.

RAVINARD, soulevant la trappe.

Ah! me voilà dehors! (Paraissant et reconnaissant Nantouillet.) Oh!

Il disparaît.

NANTOUILLET, s'élançant sur la trappe et la refermant d'un coup de pied.

Horreur ! je l'ai encore vu ! ! (Avec désespoir et fléchissant les genoux.) Ah ! si c'est un jeu de mon imagination, elle devrait bien jouer à autre chose ! Je voulais des secousses, des crises, des émotions, je dois être satisfait ! j'en ai, allons ! j'en ai !

RAVINARD, soulevant une deuxième trappe au premier plan à gauche.

Cette fois-ci, ce sera bien le diable... mais c'est lui !...

NANTOUILLET, s'élançant vivement sur la trappe qui vient de s'ouvrir, avec l'accent du désespoir.

Où suis-je donc, grand Dieu ! des trous partout ! suis-je sur une écumoire ? (Avec conviction.) Non, c'est un volcan, il y a une éruption de serruriers !

RAVINARD, soulevant la trappe qui est au premier plan à droite.

Pour le coup !...

NANTOUILLET, s'élançant sur cette trappe.

V'lan ! (D'une voix désespérée et pleurant presque.) Mais je n'en ai noyé qu'un ! je marche sur une table de multiplication ! (Il s'élance avec effroi de la fenêtre où il était vers la table à droite et s'assied.) Ah ! qui vient là ? que me veut-on ? je n'y suis pas, je suis occupé !

SCÈNE XIV

NANTOUILLET, PAYSANS *et* PAYSANNES, *entrant d'abord; puis* LOUISE, POLIVEAU, ALFRED, JEAN REMY ET RAVINARD.

NANTOUILLET, avec effroi.

.e voulez-vous ? laissez-moi ! allez-vous-en ! je

ne veux pas qu'on me juge! je ne veux pas qu'on me condamne! je m'y oppose! je veux rester ici! (Il se lève, prend la chaise sur laquelle il était assis, passe son bras gauche dans le dossier de cette chaise, étend les bras et saisit la table d'une manière convulsive; il la soulève, et en avançant deux pas il fait passer la table par-dessus la chaise qui était devant et s'y assied accablé, la face appuyée sur la table de manière à n'être pas reconnu de Louise.) On ne m'emportera qu'avec les meubles!

LOUISE, accourant hors d'elle, et sans reconnaître Nantouillet.

Mon parrain, mon parrain! où est-il? qu'est devenu mon parrain?

NANTOUILLET, d'une voix éteinte.

Tu n'as plus que bien peu de parrain? et çà ne durera pas longtemps. (Il la regarde.) Que veux-tu?

LOUISE, le regardant.

Quoi! Ah! mon Dieu! c'est vous! dans quel état! vous êtes tout blanc!

NANTOUILLET, s'essuyant le coude et descendant la scène.

Je me serai frotté à la muraille.

LOUISE, qui a vivement décroché le petit miroir qui est sur la cheminée.

Non, non, vos cheveux.

NANTOUILLET.

Quoi? mes cheveux? (Il se regarde dans le miroir.) Ah!!... quel est cet abominable vieillard?

LOUISE.

Mais c'est vous, mon parrain!

NANTOUILLET, comme malgré lui.

Ça n'est pas vrai! (Il se regarde plus attentivement, ouvre la bouche, et fait de grands yeux pour s'assurer de son identité.) C'est moi... je me remets... c'est bien ma tête! (Avec un profond étonnement.) Mais combien d'années suis-je donc

resté dans cette cave pour avoir ainsi tourné au vénérable?

LOUISE.

Mon oncle nous a tout dit.

Poliveau, Alfred et Jean Remy entrent.

NANTOUILLET.

Comment?

ALFRED ET POLIVEAU.

Oui, mon ami.

JEAN REMY.

Oui, monsieur Nantouillet, tout est découvert!

NANTOUILLET.

Tout? montrez-m'en un coin.

JEAN REMY.

Ravinard est sauvé.

Nantouillet s'élance vers le fond, Jean Remy le retient.

NANTOUILLET.

Sauvé! et je puis en faire autant? j'en use.

LOUISE.

Que faites-vous?

RAVINARD, sortant de la trappe.

Il n'est pas noyé, je suis des bons!

NANTOUILLET, voulant s'élancer sur la trappe, et retenu violemment par Jean Remy.

Ah! renfoncez! renfoncez!

JEAN REMY, à Nantouillet.

Mais c'est Ravinard, qui se croyait cause de votre mort et que j'ai caché là... Il est vivant...

RAVINARD, sortant et refermant la trappe.

Et il a des dents.

NANTOUILLET, avec crainte.

En êtes-vous bien sûr?

RAVINARD, gaiement.

Oui, monsieur Nantouillet, c'est bien moi!

NANTOUILLET, avec bonheur.

Vrai?... (D'un air suppliant.) Laissez-moi vous tâter!... permettez-moi de vous tâter!... (Il le palpe, et lui dit avec un sentiment de satisfaction.) Ah ! sacristi, mon brave ami, ça me fait bien plaisir de vous voir.

RAVINARD.

Et à moi donc!

NANTOUILLET.

Vous allez bien?... (Il lui prend la main.) Ah ! Dieu ! j'ai bien pensé à vous! (A part.) Je me disais aussi : il est bien malpropre pour un fantôme!

POLIVEAU, à Nantouillet.

Quel bonheur! nous retrouvons notre ami!

NANTOUILLET, s'avançant vers eux avec une joie feinte.

Oui, quel bonheur! mes bons amis... mais vous ne voudriez pas qu'il fût incomplet?

Il leur donne une poignée de main.

ALFRED ET POLIVEAU.

Oh! non!

NANTOUILLET, avec tendresse.

Eh bien!... ne remettez jamais les pieds chez moi.

ALFRED ET POLIVEAU.

Quoi?

NANTOUILLET, regagnant le milieu de la scène.

Et rien ne manquera plus à ma félicité.

POLIVEAU, à Alfred.

Ah! c'est un homme sans moyens.

JEAN REMY.

Ah! monsieur Nantouillet, si j'avais su... que vous aviez tant d'esprit que ça... si j'avais su que...

NANTOUILLET.

Je connais votre opinion sur mon compte. Quant à vous, Ravinard, rassurez-vous, je n'ai jamais aimé madame des Canaries.

RAVINARD.

Qui ça? Joséphine?

NANTOUILLET.

Je vous la cède.... et je vous achèterai un fonds.

RAVINARD.

Vrai?

NANTOUILLET.

Cela vous va?

RAVINARD.

Pas fort. Sans vous commander, je garderai l'argent, mais le mariage... brosse pour le mariage.

NANTOUILLET, avec compassion.

Vous êtes blasé!... je vous plains... moi, je ne le suis plus... (avec joie.) ah! mais je ne le suis plus!... car je me marie... j'épouse un ange.

LOUISE, modestement.

Mon parrain!

NANTOUILLET, avec tendresse.

Un ange qui m'a abrité sous son aile...

LOUISE, de même.

Ne dites pas cela!

NANTOUILLET, avec un peu d'impatience.

Les anges en portent; la comparaison est bonne. Je remets entre tes mains ma fortune, mon bonheur...

LOUISE, avec gentillesse.

J'en aurai soin, parrain.

NANTOUILLET.

Fais-en ce que tu voudras, je t'abandonne tout... même mes cheveux... fais-les teindre à ton goût... et choisis la couleur.

NANTOUILLET, au public.

Air du *Baiser au porteur.*

Messieurs, pesez ce que vous allez faire !
Lorsqu'une fois le remords nous poursuit,
C'est vainement qu'on voudrait s'y soustraire ;
Dans le sommeil, dans l'ombre de la nuit,
On voit toujours l'objet qu'on a détruit.
Ce danger-là pour vous est bien à craindre,
Si vous tuez la pièce en ce moment :
Toutes les nuits... (Dieu ! serez-vous à plaindre !)
Vous la reverrez en dormant.

CHŒUR.

Puisqu'un doux mariage
Enfin va les unir,
C'est le joyeux présage
D'un riant avenir.

FIN DE L'HOMME BLASÉ.

L'ILE DE ROBINSON

VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représenté pour la première fois, à Paris, au théâtre du Vaudeville,
le 3 novembre 1845.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. XAVIER ET LAUZANNE

PERSONNAGES

ROBINSON [1].
VENDREDI [2].
ASPASIE [3].
ZOÉ [4].
GRISETTES, OUVRIÈRES EN MODES.

L'action se passe dans l'ile de Juan Fernandez, dite ile de Robinson.

1. M. Amant. — 2. M. Arnal. — 3. Mademoiselle Ozy. — 4. Mademoiselle Figeac.

L'ILE DE ROBINSON

Paysage des tropiques, très-accidenté et développé sur une profondeur de quatre plans; chaque plan est séparé par des charmilles basses formant haie; entrée un peu étroite au milieu; quelques arbres. Collines au lointain. Issues à droite et à gauche aux trois premiers plans, plus une autre au quatrième plan à gauche. Mouvement de terrain et petit praticable au premier plan à gauche. Mouvement de terrain et praticable plus élevé, au troisième plan à droite. Au premier plan à gauche, adossé à la charmille qui cache le praticable, un petit terrain formant siége. — A droite, au premier plan, faisant face au public, quoique un peu de biais, une hutte formée de branchages; l'ouverture de la cabane est à demi-fermée par un rideau de longues herbes sèches et naturelles. Presque au milieu à droite, et en face du public, un petit massif de plantes, duquel s'élance un cep de vigne chargé de raisins, qui va grimper le long de la cabane. Entre ce massif et la cabane, un passage qui communique au second plan. Devant le massif qui vient d'être indiqué, une marmite en fonte suspendue à trois bâtons réunis en faisceau à leur sommet. Dans la marmite il y a de l'eau. Une cuiller à pot, en bois, grossièrement travaillée, est accrochée au sommet des bâtons. Auprès de la marmite, un trépied en fer, une poêle. Un petit tertre cache au spectateur le bas de la marmite et le feu qui est dessous, ainsi que le trépied. En avant, à droite, un gros tronc d'arbre revêtu de son écorce, servant de table; derrière le tronc d'arbre, et dissimulés d'abord au public, deux escabeaux grossiers.

SCÈNE PREMIÈRE

ASPASIE, ZOÉ; *elles avancent mystérieusement. Aspasie est sur la petite colline praticable du premier plan à gauche, Zoé est au second plan au milieu du théâtre; elles regardent de tous côtés.*

Costume de matelot, grande veste descendant au-dessous des hanches et pantalon de couleur bleue, linge blanc, cravate à la Colin, bas blancs, souliers, ceinture rouge sous la veste, chapeau ciré.

AIR : *Silence.*

ENSEMBLE.
Silence,
Prudence !
Chut ! écoutons bien.

ASPASIE, gaiement.

Pour moi, plus j'avance,
Plus je n'entends rien !

Mais on nous a pourtant assuré qu'il existait une source dans cette île. Où est-elle? Nous ne pouvons cependant pas toujours boire du vin pur... Joli régime, pour des jeunesses bien élevées qui vont former un établissement de modes et de couture au Mexique. C'est la faute de ce maudit capitaine, qui, depuis avant-hier, nous a abandonnées ici, dans cette île.

ZOÉ.

Comment, ce maudit capitaine? Mais s'il nous a déposées dans cette île pour quelques jours, c'est pour nous mettre à l'abri des insultes des matelots.

ASPASIE.

Il n'avait qu'à se mêler de ce qui le regarde. On sait bien que des matelots sont des êtres sans éducation...

ZOÉ.

AIR : *De sommeiller encor ma chère.*

Une révolte allait s'en suivre,
Le capitaine, prudemment,
Afin de leur apprendre à vivre,
Nous fit quitter le bâtiment.
Sans ça nous étions bien à plaindre.
Notre vertu peut-être eût chaviré.

ASPASIE, vivement.

Not' vertu n'avait rien à craindre,
Le navire était assuré.

ASPASIE.

D'ailleurs, est-ce que par précaution nous ne nous étions pas embarquées toutes les deux sous des costumes masculins?

ZOÉ.

Oui, c'est grâce à ce costume que nos compagnes nous ont chargées d'aller à la découverte de cette source introuvable! Nous étouffons, nous, sous ces vilains habits, tandis que ces demoiselles sont bien fraîchement là-bas à se faire des vêtements légers avec les étoffes que nous emportions.

ASPASIE.

Eh! tu te plains toujours!

ZOÉ.

Et toi, tu ris de tout.

ASPASIE.

C'est déjà plus gai. Ne sommes-nous pas bien malheureuses, nous avons des provisions plus que nous n'aurons le temps d'en consommer.

ZOÉ.

Belles provisions! des légumes secs, des tablettes de bouillon... (Elle en tire de sa poche. Aspasie les prend.) Et pas d'eau... C'est à en pleurer de chagrin.

ASPASIE, mettant les tablettes de bouillon dans la poche de sa veste.

Zoé, retenons nos larmes... nous n'en verserions jamais assez pour notre consommation.

ZOÉ.

La seule chose qui me console un peu, c'est que

ce bon capitaine doit nous envoyer chercher par un navire français... (Mouvement d'incrédulité d'Aspasie.) Il l'a juré.

ASPASIE.

Compte là-dessus; les marins, ça jure toujours.

ZOÉ.

Tu ne le crois pas, et tu es tranquille!... Et ton mari, tu n'y songes donc plus?

ASPASIE.

Au contraire... chaque fois que j'y pense ça me taquine... Ce pauvre homme, il m'attend à Mexico, où il est en train de faire fortune.

ZOÉ.

Encore, si cette île déserte était un peu... habitée.

ASPASIE.

Elle doit l'être, puisque nous avons trouvé une ligne là-bas sur le rivage... à laquelle même j'ai mis des harengs fumés pour amorce.

ZOÉ.

Elle peut bien avoir été oubliée dans une relâche.

ASPASIE.

Possible! (Remontant la scène et se plaçant au milieu du théâtre.) Alors, si cette île est sans maître... (avec une solennité comique) j'en prends possession au nom... des marchandes de modes de la rue Vivienne!

ZOÉ, écoutant.

Chut!... écoute donc...

ASPASIE.

Qu'est-ce que c'est?

ZOÉ.

Encore une fois, je ne me trompe pas, j'entends comme le bruit d'une eau qui murmure.

Elle remonte vers le fond. Aspasie écoute à droite.

ASPASIE, allant à la marmite.

Oui!... ô miracle! ô merveille! (Zoé va à elle.) Une marmite!

ZOÉ.

Un pot au feu!

ASPASIE, descendant gaiement.

C'est déjà une preuve que ce pays n'appartient pas à l'Angleterre. — Ah! qu'un bon potage me ferait plaisir! il y a trois mois que mon estomac en est veuf.

ZOÉ, descendant aussi.

Mais, il doit avoir un propriétaire; s'il allait venir.

ASPASIE.

Eh bien! nous ferions connaissance. (Remontant.) Ah! ma chère petite, est-ce que vraiment tu as peur des hommes, toi? Je t'offre un bouillon. (Goûtant à la marmite avec la grande cuiller à pot.) C'est de l'eau chaude! un bain de pieds au naturel!

ZOÉ.

Mais il y a quelque chose au fond.

ASPASIE.

Attends, je vais voir ce que c'est... (Attirant un caillou.) Une pierre! une simple pierre!... (Remettant la pierre.) Le bien d'autrui est sacré. Mais, dis donc! cette eau est bouillante; j'ai justement là des tablettes de bouillon... J'aurai mon potage! (Elle en met dans la marmite; gaiement.) Le potage aura lieu!

ZOÉ, effrayée, regardant un peu au fond à droite.

Aspasie!... je vois quelque chose.

ASPASIE, allant vivement à gauche.

Quoi donc?

ZOÉ, effrayée.

Un ours... ou un homme!

ASPASIE, regardant, et avec effroi.

Non, c'est un homme... ou un ours

ZOÉ, désignant la droite.

Un sauvage!

Elles jettent un cri étouffé et se sauvent, Aspasie par le premier plan à gauche, Zoé dans la cabane. Musique à l'orchestre.

ASPASIE.

Ah! qu'il est laid!...

SCÈNE II

ROBINSON, *descendant la colline du troisième plan à droite. Il tient un perroquet sur l'index de la main droite et porte un parasol grossier, formé de longues herbes sèches. Fusil en bandoulière. Son costume est composé de peaux de chèvres, bonnet pointu, également en peau revêtue de poils; son pantalon ne descend qu'au-dessous du mollet, maillot couleur de chair dessous. Pour chaussure, des spardilles attachées avec des herbes ou cordons croisés au bas de la jambe, à la manière des Napolitains. Cheveux roux, barbe rousse peu touffue.*

Ouf!... il fait une chaleur!... Ah! je suis fatigué comme un cheval de coucou; je viens de faire le tour de mon royaume... car je suis roi de cette île, où je suis seul... seul comme défunt Robinson, l'homme le plus populaire dont s'enorgueillisse l'Angleterre... Ça toujours été mon héros; aussi, j'ai tâché de l'imiter en tout... j'ai construit un canot, deux canots même... j'ai un parasol, un perroquet... j'ai même un Vendredi! oui, ce brave garçon qui a fait naufrage avec moi... j'en ai fait mon esclave, mon premier sujet... Il faut bien qu'un roi ait des sujets... j'en ai un... c'est peu, mais pour com-

mencer... (Il va déposer son parasol sur la haie, à gauche, et fait monter son perroquet sur son épaule.) Je m'exerce sur lui dans l'art difficile de gouverner les hommes... j'ai déjà fait un Code à l'usage de la population future de ce royaume... Le Code Giraudin!... ou plutôt le Code Robinson, car désormais je ne veux être que Robinson... Robinson II!... Je suis pour le gouvernement absolu... je l'avoue... D'abord, le gouvernement constitutionnel m'eût été difficile à établir, il aurait fallu organiser trois pouvoirs, et nous ne sommes que deux... Vendredi et moi... (Avec une fierté comique.) Ou plutôt moi et Vendredi. (Coup de fusil.) Ah! voici mon peuple!... il aura tué quelque chose... je n'en suis pas fâché... car notre marmite ne peut pas se contenter du caillou que j'ai mis dedans pour la maintenir et empêcher le vent de la renverser... Je l'entends... il tient quelque chose à la main, mon peuple... un perroquet, sans doute.

Il va déposer son perroquet sur la table, pendant le couplet de Vendredi.

SCÈNE III

ROBINSON, VENDREDI, *son fusil sur l'épaule; son costume se compose d'un pantalon d'été fond blanc, rayé lilas; gilet de même étoffe non boutonné, pas de veste; cravate de coton de couleur rouge, ceinture bleue, chapeau d'écorce d'arbre tressée, à bords étroits, deux plumes d'oiseau longues et étroites sur le devant du chapeau, comme les Écossais; petite gibecière, une corde pour bandoulière.*

VENDREDI, venant du premier plan à gauche, en chantant.

AIR : *C'est ma philosophie (Robin des Bois).*

Dans ce pays sans gibier,
Que sert d'être braconnier?

Ce serait folie !...
Sans risque de se lasser,
Ici que peut-on chasser ?...
C'est la mélancolie !...

ROBINSON, *se retournant et allant à lui.*

Eh bien! la chasse a-t-elle été bonne?

VENDREDI, *tirant trois harengs de sa gibecière.*

Voilà!...

ROBINSON.

Des harengs!...

VENDREDI.

Saurs!... (*Riant.*) Vous ne vous attendiez pas à ça, vous?...

ROBINSON.

Des harengs saurs!... Et tu les as attrapés au vol?...

VENDREDI.

Pourquoi pas?...

AIR de *Jadis et Aujourd'hui.*

La chos' n'est pas si singulière
Qu'on le croirait communément ;
Moi, petit-fils d'une fruitière,
J'en sais un exemple...

ROBINSON, *surpris.*

Vraiment?...

VENDREDI, *gaiement.*

Un soir, la boutique étant seule,
Et nul ne veillant au dehors,
A l'étalag' de mon aïeule,
J'ai vu voler des harengs saurs.

ROBINSON, *qui, pendant quelques instants, a cherché à se rendre compte, comprenant tout à coup, et jetant un cri.*

Ah!...

VENDREDI, gaiement.

Vous voyez donc bien !... (Il pose son fusil auprès de la haie, à gauche.) Cependant, je vous avoue que je me suis contenté de pêcher ceux-ci à la ligne.

ROBINSON.

Je ne suis pas fort en botanique... mais jusqu'à présent, j'avais cru que le hareng saur était un... reptile fumé par la main des hommes !...

VENDREDI.

Ou des femmes !... Ah ! si c'était un hareng salé... ce serait autre chose.

ROBINSON.

Comment ?

VENDREDI.

La mer étant salée... on pourrait croire qu'ils se préparent d'eux-mêmes, à force de boire.

ROBINSON.

C'est juste !... Enfin, nous allons les mettre au pot.

VENDREDI.

Des harengs ?...

ROBINSON.

Ça nous fera de la soupe au poisson... de la bouille-abaisse... C'est très-bon...

VENDREDI.

A la bonne heure ! ça vaudra toujours bien ce maudit bouillon de perroquet dont je commence à me lasser... En avons-nous dévoré du perroquet !... Au prix où sont ces animaux-là à Paris, pour ma part, j'en ai peut-être mangé pour cent cinquante mille francs.

Il se dirige vers la marmite.

ROBINSON.

Le fait est que je te nourris bien.

VENDREDI, qui a été pour mettre les harengs dans la marmite.

Ah ! bah !...

ROBINSON.

Qu'est-ce donc?

VENDREDI.

Quels sont ces ronds qui surnagent?... La marmite a des yeux.

ROBINSON.

Hein?...

VENDREDI.

Elle me regarde!... (Il goûte avec la cuiller de bois.) Consommé parfait!...

ROBINSON, très-surpris, et regardant en l'air.

Il sera tombé quelque chose dedans.

VENDREDI.

Il n'y a que la pierre que vous y avez mise... Soupe au caillou!...

ROBINSON.

C'est prodigieux! Comment t'expliques-tu ça, Vendredi?...

VENDREDI, buvant une grande cuillerée de bouillon.

Moi?... je ne me l'explique pas.

ROBINSON, réfléchissant.

Je ne suis pas fort en botanique... mais j'ignorais qu'il y eût des cailloux doués de cette propriété nutritive.

VENDREDI, buvant toujours.

Et avec quoi pensez-vous donc qu'on fait le bouillon hollandais?...

ROBINSON.

Tu crois?... (A part, en descendant la scène, à gauche.) Au bout du compte, ça pourrait bien être une niche de Vendredi, ce garçon est gai...

VENDREDI, à part.

Il fait le finaud... Je parierais que c'est lui qui a mis des harengs saurs à ma ligne... et quelque chose dans la marmite. (Buvant encore du bouillon.) Je ne gobe pas ça, moi.

Il met la cuiller sur la marmite.

ROBINSON.

N'importe, aujourd'hui, nous ferons un bon déjeuner.

VENDREDI, avec joie, et redescendant la scène.

Oui!... Ah! tant mieux!... Qu'est-ce que nous allons manger?...

ROBINSON.

Mais d'abord... nous garderons le potage pour dîner... quant aux harengs saurs... ça se conserve... nous les mettrons avec les provisions...

VENDREDI.

C'est là le régal?...

ROBINSON.

Nous mangerons une omelette!...

VENDREDI, avec humeur.

Ah! grand Dieu! une omelette avec des œufs de perroquet!... Que le ciel vous confonde.

ROBINSON, d'un ton sévère.

Vendredi! article sept du Code Robinson: Le sujet sera respectueux envers son roi.

VENDREDI, prenant un ton caressant en portant les mains à la hauteur de la tête, l'index levé, et se balançant alternativement à droite et à gauche comme les magots de la Chine.

Oui, bon maître à moi. (A part, gaiement.) Ça le flatte quand je lui parle nègre !...

ROBINSON.

A la bonne heure... je te pardonne... Combien mettrons-nous d'œufs dans l'omelette ?...

VENDREDI.

Je crois que 60 ça sera assez.

ROBINSON.

Comment 60 œufs ?

VENDREDI, allant vers la table.

Ou 70 ; je n'ai encore rien pris... Et savez-vous l'heure qu'il est ? (Il tire sa montre ; avec humeur.) Ah ! saperlotte ! j'oublie toujours que ma montre est arrêtée et que j'ai perdu la clef depuis cinq mois.

Il va pour la jeter à terre, et la remet tranquillement dans son gousset.

ROBINSON.

Allons, fais ton omelette.

VENDREDI.

Moi ?... Je ne peux pas tout faire.

ROBINSON.

Mais tu ne fais rien.

VENDREDI, s'asseyant à gauche de la table.

C'est aujourd'hui dimanche.

ROBINSON.

Qu'en sais-tu ? qui te l'a dit ?... Notre calendrier est arrêté comme ta montre.

VENDREDI.

Les opinions sont libres... Mon opinion est que

c'est dimanche aujourd'hui... Je suis fatigué... je me repose.

Il allonge les jambes et se croise les bras.

ROBINSON, avec force.

Vendredi, je t'ordonne... Je suis le maître ici !

VENDREDI.

Eh bien ! si vous êtes le maître... vous avez aussi bien que moi le droit de faire l'omelette. Ça m'ennuie, moi, de casser 70 œufs de perroquet.

ROBINSON.

Et si je disais comme toi, moi !

VENDREDI, se levant.

Vous ne le pouvez pas ! (Appuyant.) Vous êtes roi, vous !... vous devez veiller aux subsistances... Article 9 de la constitution.

ROBINSON.

Mais je ne suis pas cuisinier.

VENDREDI, gaiement.

Si !... Vous êtes chef ! Article 1er... chef !

Il remonte.

ROBINSON, à part.

Il a une manière d'interpréter la constitution, ma parole d'honneur !... (Haut.) Du moins, mets la table.

VENDREDI.

Je ne touche pas aux horribles ustensiles que vous avez fabriqués... ils sont incommodes et d'une pesanteur... (Avec humeur.) Mais vous, ça vous est égal de m'éreinter.

ROBINSON, à part.

Je suis le chef, mais il est plus fort que moi, évitons toute collision fâcheuse. (Il va chercher à l'entrée de la hutte une écuelle, un gobelet et une fourchette qu'il pose sur la table ; tous

ces ustensiles sont en bois.) D'ailleurs, ce garçon s'entend très-peu aux choses du ménage. (Haut.) Eh ! malheureux !... où en serais-tu, dis... si je n'étais pas industrieux ?... (Il va auprès de Vendredi.) Si, comme Robinson, je n'avais pas créé tout ce qui nous est nécessaire ?

VENDREDI.

Je sais bien que vous avez fait un chef-d'œuvre... vous avez abattu le plus grand arbre de l'île pour en faire un canot.

ROBINSON.

Ah ! il est heureux que tu me rendes justice !

VENDREDI.

Je sais bien qu'à force de le tailler, après trois mois d'un travail inouï, inouï !... vous êtes parvenu à en faire un coquetier... précieux, il est vrai !... coquetier de bois des îles ; mais infiniment trop petit pour un œuf de poule, et beaucoup trop grand pour un œuf de perroquet... Un meuble de luxe tout à fait... pour étagère.

ROBINSON.

Oui, mais ce que tu ne sais pas, c'est que...

VENDREDI.

Quoi ?

ROBINSON.

Rien. (A part.) J'allais me trahir. (Haut.) Assez causé.

VENDREDI, prenant le ton caressant et faisant le jeu de scène chinois déjà indiqué.

Oui, maître à moi... Et si maître à moi voulait faire le déjeuner tout de suite, pauvre esclave serait bien content.

ROBINSON.

Enfin te voilà respectueux.

Il va à la marmite qu'il retire de dessus le feu, y met un trépied, va prendre, à l'entrée de la cabane, une corbeille dans laquelle sont des œufs de perroquet; il retourne auprès du feu, s'y assied et casse dans la poêle les œufs de perroquet.

VENDREDI, sur le devant du théâtre.

Vous voyez, moi, je ne refuse pas de faire mon devoir... Je n'ignore pas qu'il faut qu'il y ait un chef... Le chef, c'est vous... c'est trop juste... vous êtes plus vieux que moi... je vous respecte... Je ne suis pas de ceux qui ne veulent pas être gouvernés, au contraire, ça me va ; mais je veux faire à ma volonté un peu aussi, moi ! Je vous accorde le droit de me commander...

ROBINSON.

Bien !

VENDREDI.

Accordez-moi le droit de ne pas vous obéir.

ROBINSON, se levant et venant en scène ; il tient sa poêle.

Mais, mon cher ami, tu n'entends rien au gouvernement... Comprends-donc que moi, qui tiens la queue de la poêle...

VENDREDI, le renvoyant.

Retournez à votre omelette, alors.

ROBINSON, retournant faire la cuisine jusqu'à la fin du couplet.

Il n'a pas saisi la comparaison... Que mon peuple est borné ! mon Dieu ! mon Dieu !

VENDREDI, à lui-même.

Ah ! je suis las de végéter dans cette île déserte. Je voudrais aller à Paris, quand ce ne serait que pour quinze jours ; mais pas d'espoir.

AIR du *Bengali* (du *Planteur*).

Chaque matin, debout sur la bruyère,
Les yeux fixés sur le vaste horizon,
J'appelle en vain la voile hospitalière
Qui passe au loin sans toucher ma prison !
Et quand je crie à perdre haleine,
Sous ce ciel d'indigo !
Un seul cri répond à ma peine
Dans ces lieux sans écho,
Le seul écho,
C'est le chant rococo
De ce Jacquot.

Il montre le perroquet.

Pour manger qu'ai-je, d'ordinaire ?
Œufs d' perroquet, noix de coco.
Après, si je veux me distraire,
J'ai le chant rococo
De ce Jacquot.

Il s'approche du perroquet et le fait crier en le touchant, puis il s'éloigne avec humeur et s'assied sur le petit tertre du premier plan de gauche.

SCÈNE IV

VENDREDI, *assis à gauche;* ROBINSON, *assis et faisant la cuisine;* ZOÉ, *dans la cabane.*

ZOÉ, à l'entrée de la hutte.

Cette hutte est sans issue...

ROBINSON, à Vendredi.

Que diable ! qu'est-ce que tu chantes-là ?

ZOÉ, à elle-même.

Ils sont deux !

VENDREDI.

Je chante, je chante, que du perroquet en rôti, du perroquet en bouillon, du perroquet en ome-

lette, du perroquet en musique, c'est trop de perroquet pour un homme seul, je demande à changer d'oiseau. Je voudrais varier nos aliments et surtout ma société.

ROBINSON, se levant pendant que son omelette cuit et gagnant le millieu du théâtre.

Tu n'es pas dégoûté... Moi aussi, ça m'irait.... Une petite femme surtout.

VENDREDI, s'animant.

Ah !... une femme !... jeune !... blanche... appétissante...

ZOÉ, à part, effrayée.

Que dit-il ?

ROBINSON.

Un peu dodue... Un vrai morceau de roi !

VENDREDI.

C'est-à-dire qu'il n'y en aurait que pour vous.

ROBINSON.

Si une pareille aubaine m'arrive, c'est pour le coup que je te promets un fier repas.

ZOÉ, effrayée.

Ce sont des anthropophages.

Elle se cache vivement au fond de la cabane et disparaît.

VENDREDI, ironiquement.

Si je compte là-dessus pour manger du beefsteak..

Il se lève.

SCÈNE V

VENDREDI, ROBINSON.

ROBINSON, à part.

Oui, si pareille aubaine m'arrive, je me méfierai de toi, mon garçon !

Il prend le perroquet et le met dans la cabane.

VENDREDI, élevant la voix avec humeur.

Ah ça ! voyons, on ne déjeune donc pas ici ?

ROBINSON.

Vendredi, à qui parlez-vous ?

VENDREDI, faisant le jeu de scène chinois déjà indiqué.

A bon maître à moi !

ROBINSON.

A la bonne heure. Je te pardonne !

Il retourne auprès de la poêle.

VENDREDI, à part, en riant.

Il me pardonne comme cela toute la journée. (Haut.) Mais, sacrebleu ! et cette omelette ?

ROBINSON, mettant l'omelette dans l'écuelle qui est sur la table.

Voilà ! voilà !

Il va déposer la poêle auprès du feu et se dirige vers la gauche.

VENDREDI, allant à la table.

Enfin savez-vous qu'il est... (Il regarde à sa montre : même jeu qu'auparavant.) Allons bon !

Il remet sa montre avec humeur dans son gousset.

ROBINSON, les yeux à terre, vers le bas du praticable du premier plan à gauche.

Dieu de Dieu !

VENDREDI.

Qu'est-ce que c'est?

ROBINSON, dissimulant.

Rien.

VENDREDI, ironiquement.

Encore?

Il s'assied à la table.

ROBINSON, à part, avec une surprise très-marquée et mystérieusement.

Un pied de femme!... Une femme dans cette île!... (Regardant Vendredi.) Dérobons-lui ces traces.

Il piétine la terre pour effacer l'empreinte des pas, puis il descend un peu à droite.

VENDREDI, avec humeur.

Et pas de serviette!... pas seulement une cuiller de service... Voilà un couvert joliment mis... (Il se lève pour aller chercher une cuiller, et se dirige un peu à gauche.) Ah! grand Dieu!

ROBINSON, allant auprès de Vendredi.

Qu'est-ce que c'est?

VENDREDI, indiquant l'endroit où Robinson a piétiné.

Un pied d'éléphant!... là... sur le sable...

ROBINSON, à part.

Malhonnête! (Haut.) Mais non, c'est un pied d'homme...

VENDREDI.

Un pied d'homme!... Mais c'est donc un être difforme! Il n'y a pas d'homme qui ait un pied...

ROBINSON, à part.

Quelle idée! empêchons-le de suivre la trace... (Haut.) Tiens... (Il indique la partie du praticable que le public ne peut pas voir.) En voici d'autres... et là encore... Ah! mon pauvre Vendredi... une descente de Caraïbes!...

Ils redescendent.

VENDREDI, effrayé.

Ne faites donc pas des peurs comme ça !

ROBINSON, avec mystère et jouant l'effroi.

J'ai vu leurs pirogues en mer ce matin ; je n'avais pas voulu te le dire pour ne pas t'effrayer.

VENDREDI.

Je frémis.

ROBINSON.

L'histoire de Robinson, mon prédécesseur, nous dit le sort qui nous menace... Ils ont la déplorable habitude de croquer le particulier, mon cher ami.

VENDREDI, vivement.

Ah ! je n'aime pas ça !... (D'un ton pénétré.) Et quand je pense que je suis plus jeune et plus gras que vous... c'est désolant.

ROBINSON.

Le fait est que je crois que tu y passeras le premier.

VENDREDI, désolé.

Oh ! que l'idée de cette séparation m'est pénible ! (Il se jette dans les bras de Robinson.) Moi qui vous aimais tant et qui aurais voulu devenir très-vieux sous votre dynastie, savez-vous...

ROBINSON.

Ce bon Vendredi. (A part.) Je suis bien sûr qu'il restera ici à présent ! (Haut, et se séparant vivement de Vendredi.) Il faut prendre les précautions qu'exige la prudence.

VENDREDI.

O grand roi !

ROBINSON, à part, triomphant.

Je l'y ai amené !... Je suis un profond politique. (Haut, avec énergie.) Eh bien ! moi j'y vais !...

VENDREDI.

C'est ça... mettez-vous à votre tête !...

ROBINSON, avec une dignité comique.

Je me sacrifie !

Il va prendre une hache à l'entrée de la hutte.

AIR : *Duo des Puritains.*

ENSEMBLE.

Je vais prendre ma hache !
A leur poursuite je m'attache !
De mon toit je m'arrache !
Je combattrai,
Et je vaincrai !

VENDREDI, à pleine voix.

En ces lieux je m'attache.
Et pas moyen qu'on m'en arrache,
Je remplirai ma tâche,
Je resterai
Et je m'cach'rai !

ROBINSON.

Et toi, sujet fidèle,
Fais ici sentinelle,
Dors en paix sous mon aile,
J'ai du cœur !

VENDREDI, à pleine voix et avec une grande force.

Moi, j'ai peur ! !

Reprise de l'ensemble.

Robinson sort par le troisième plan à gauche.

SCÈNE VI

VENDREDI, *seul.*

Je ne savais pas, moi, qu'il était brave ! il faudra que je prenne garde à moi... Ah ! que je voudrais avoir un costume d'ours !... Quelle imprudence de

voyager sans un costume d'ours!... Si les sauvages se présentent, qu'est-ce que je leur dirai?... Eh bien! je leur crierai : (en criant) Caripipi! qui doit être un mot caraïbe. Oui, mais ce vêtement me trahirait! (Par réflexion.) Si je me mettais en sauvage?... c'est bien facile... (Il commence à ôter son gilet.) Mais les moustiques... (Il le remet.) Ah! bah! (Il l'ôte tout à fait.) Passons au vestiaire. (Au moment d'entrer daus la hutte il s'arrête, va au cep de vigne, a l'air de chercher un petit instant et sans rien dire, sans faire un geste, cueille une feuille de vigne et se dirige vers la hutte. Il disparaît une seconde et revient vivement en scène.) Qu'est-ce que j'entends?... Ça a remué... (Très-effrayé.) Ah! c'est donc vrai... (Il va prendre son fusil à gauche.) Il n'y en a peut-être qu'un! (Criant en tremblant.) Qui vive?... (Silence. Il avance un pas.) Qui vive?... (Silence. Il se rassure et avance encore.) Je me serai peut-être trompé. (D'une voix ferme.) Répondez, sapristi! ou je fais feu. (A part.) Qu'est-ce que je risque?

Il couche en joue.

SCÈNE VII

VENDREDI, ZOÉ, *s'élançant de la grotte.*

ZOÉ, tombant à genoux.

Grâce!

VENDREDI, reculant dans le plus grand trouble.

Caripipi!... qu'est-ce que c'est que ça?

ZOÉ.

AIR : *Beau petit, mam'zelle Zizi* (*Ile des Noirs*).

Grâce, monsieur le sauvage!

VENDREDI, surpris, à part.

Mais ce n'est pas un Indien!

ZOÉ.

Ayez pitié de mon âge ;
Je suis jeune !...

VENDREDI.

Je le vois bien.

ZOÉ.

Je suis tout tremblant, hélas !
Et vers vous je tends les bras...
Ah ! ne me dévorez pas !...
Pitié ! pitié !... je tremble, hélas !
Pitié ! ne me dévorez pas !

Elle se relève et conserve une attitude craintive.

VENDREDI, rassuré et après avoir déposé son fusil à gauche.

Dans cette île, qui t'amène?

ZOÉ.

C'est... pardon... mais j'ai si peur...
C'est monsieur le capitaine
Qui m'a laissé...

VENDREDI, avec force.

Déserteur !

ZOÉ, tombant à genoux.

Je suis tout tremblant, hélas ! etc., etc.

VENDREDI, brusquement.

Lève-toi !

ZOÉ, à part, après s'être relevée.

Tiens, il n'est pas si laid que l'autre.

VENDREDI, baissant la voix.

Comment es-tu venu ici ?

ZOÉ.

Sur un vaisseau.

VENDREDI, brusquement.

Parbleu ! je crois bien que tu n'es pas venu par le télégraphe ; mais ce vaisseau, je ne l'ai pas vu.

ZOÉ.

Il faisait tant de brouillard le jour où l'on m'a débarqué.

VENDREDI, à part.

C'est quelque mauvais sujet qui aura déserté le bord. (Haut.) Avoue que tu es un mauvais sujet?

ZOÉ, craintive.

Moi?

VENDREDI, haussant la voix.

Avoue que tu es un mauvais sujet!...

ZOÉ, effrayée.

Eh bien!... oui, oui.

VENDREDI.

Mais, ici, il n'y a pas à déserter. (A part.) Malheureusement! (Haut.) Tu es mon prisonnier, mon domestique... (Avec brusquerie.) Tu travailleras... tu m'obéiras... et si tu bouges. (Menaçant.) Caripipi!

ZOÉ, à part.

Est-il méchant!

VENDREDI, à part.

J'ai donc un esclave à mon tour! un esclave... mâle!... (Par réflexion.) Voilà justement ce qui me contrarie... (Passant à droite.) Nous sommes trois hommes pour peupler l'île, à présent. (Haut.) Sers-moi à déjeuner! (A part, se mettant à table, et à droite.) Je ne suis pas fâché de faire un peu le despote aussi, moi!

ZOÉ.

Où met-on les assiettes?

VENDREDI, vivement.

Il n'y en a pas!

ZOÉ.

Le vin?

VENDREDI, crescendo.

Il n'y en a pas!!

ZOÉ.

Le pain?

VENDREDI, crescendo.

Il n'y en a pas!!!

ZOÉ.

Eh bien! mais... il n'y a donc à manger que ce gros caillou, qui est dans la marmite?

VENDREDI, se levant, et allant vivement à elle.

Comment!... tu étais donc déjà venu fureter par ici?

ZOÉ, troublée.

Mais...

VENDREDI, vivement.

Alors, ces pas imprimés dans le sable?

ZOÉ.

C'étaient... c'étaient les miens.

VENDREDI, avec un sentiment de joie.

Mais alors, les Caraïbes... (A Zoé.) Quoi! ces horribles patoches?... (Regardant le pied de Zoé.) Tiens, il est tout petit, son pied. (S'approchant davantage de Zoé.) Sa main... (il la lui prend) très-mignonne. (Gaiement.) On ne se douterait pas que c'est celle d'un mousse.

ZOÉ.

C'est que j'étais tout neuf dans l'état.

VENDREDI, à part.

Il est très-gentil, ce moutard. (Haut, durement, en lui mettant la main sous le menton.) Lève donc les yeux... (Avec satisfaction.) Beaux... très-beaux!

ZOÉ, à part.

Il n'est pas si méchant qu'il en a l'air.

VENDREDI.

Comment t'appelles-tu?

ZOÉ.

Zo... Zosime.

VENDREDI.

Zosime!... Quel bête de nom! C'est aujourd'hui dimanche. (Impérieusement.) Tu t'appelleras Dimanche. (A part.) Il m'a bien appelé Vendredi, moi!

ZOÉ.

Mais... ce n'est pas aujourd'hui...

VENDREDI, menaçant.

Pas de réplique! Allons, sers-moi!

Il se remet à table.

ZOÉ.

Mais quoi donc?

VENDREDI.

Sers-moi à boire! (Il s'assied, Zoé prend le gobelet, et va l'emplir à l'entrée de la hutte, elle le remet devant Vendredi.) Tiens-toi derrière moi... (Zoé va vivement derrière Vendredi, il la repousse aussitôt.) Non, devant moi! (A part.) Il n'aurait qu'à déserter encore. (Indiquant la place, à sa droite.) Ici, Dimanche! (Zoé est préoccupée, et ne répond pas.) Dimanche!... A qui est-ce que je parle?

ZOÉ.

Ah! pardon! j'avais oublié que c'était là mon nom maintenant.

VENDREDI, plus doucement, et mangeant l'omelette.

Ici.

ZOÉ.

Comment... moi, près de vous!

VENDREDI, menaçant.

Hein?

ZOÉ, se plaçant près de lui.

Ah! ne vous fâchez pas! (A part). V'là qu'il redevient méchant.

VENDREDI, avec force.

Natte ! Et pendant notre sommeil tu chasseras les moustiques qui voudraient me porter préjudice.

ZOÉ.

Comment ?...

VENDREDI, d'un ton de regret en buvant.

Ah ! si tu avais une sœur, il me semble que je l'aimerais bien !

ZOÉ.

Pourquoi cela ?

VENDREDI, d'un ton naturel.

Elle te ressemblerait peut-être ; et je ne sais pas, mais... tu me plais.

ZOÉ, avec modestie.

C'est très-galant ce que vous me dites là.

VENDREDI, se levant vivement, et avec beaucoup d'humeur.

Galant !... oui, si tu étais une femme !... mais tu n'es qu'un vil moutard ! (Exaspéré.) Ah ! ça m'indigne ! Comment, depuis six mois, je demande une femme au ciel... je la demande à cor et à cri, et le ciel m'envoie... quoi ?... un mousse ! un gamin... naval !

ZOÉ, naïvement.

Une femme... qu'est-ce que vous en feriez ?

VENDREDI.

Voilà de ces questions qui vous cassent bras et jambes !... Mais j'en ferais mon idole ; je lui donnerais mon cœur, ma fortune, ma main !... tout !...

ZOÉ.

C'est d'un bien honnête homme ce que vous dites là ; il n'y en a pas beaucoup qui parlent ainsi !

VENDREDI, avec une grande brusquerie.

Qu'est-ce que tu en sais, galopin !... Tiens, va-

t'en!... ta vue m'irrite! tu ressembles trop à ta sœur (avec passion) et ta sœur... je l'aime!

ZOÉ, un peu effrayée.

Mais je n'en ai pas.

VENDREDI, furieux et menaçant.

Tu n'as pas de sœur! petit malheureux! (Zoé recule avec effroi, Vendredi gagne à droite, avec colère.) Il n'a pas de sœur!

ZOÉ, très-effrayée.

Ah! mon Dieu! il perd la tête...

AIR *nouveau de M. Doche.*

A l'instant il était si doux...
Il semblait se plaire à ma vue,
De frayeur je suis tout émue.
Sauvons-nous.

Elle se sauve par le milieu, se dirige à droite et reste cachée derrière le massif du cep de vigne.

VENDREDI, qui, pendant ce qui précède, a ôté le couvert et rentré les ustensiles dans la cabane. Il regarde autour de lui et devient furieux en ne voyant plus Zoé.

Comment! il est parti!
Il ose me braver ainsi!...
Ah! je vais prendre ma revanche.

Appelant.

Dimanche! Dimanche! Dimanche!

Il a remonté la scène, il regarde à gauche et sort par le second plan à droite; Zoé, qui a suivi ses mouvements, a tourné autour du massif du cep de vigne et a pu entrer dans la cabane sans être aperçue par Vendredi. — En ce moment, des figures de femmes apparaissent à droite et à gauche aux troisième et quatrième plans, derrière les massifs; elles s'avancent mystérieusement et avec précaution.

SCÈNE VIII

ASPASIE ET LES AUTRES MODISTES, *toutes vêtues en costumes de fantaisie, légers, courts et très-gracieux;* ZOÉ, *dans la cabane.*

ASPASIE ET LES MODISTES.

Suite de l'air.

Garde à nous !
Cherchons, cherchons, la voyez-vous ?
Non, rien ne s'offre à notre vue.
Ah ! la pauvre fille est perdue.

Elles se sont peu à peu avancées sur le théâtre.

ZOÉ, les apercevant et s'élançant de la grotte.

ENSEMBLE.

Quoi ! c'est vous !

CHŒUR.

La victoire est à nous.

Toutes les femmes sont joyeuses de revoir Zoé et l'entourent.

ZOÉ.

Quoi, Mesdemoiselles, vous osez venir...

ASPASIE.

Par dévouement !...

TOUTES.

Nous t'avons crue perdue.

ZOÉ, vivement.

Mais c'est vous qui l'êtes si vous restez ici?

ASPASIE, gaiement.

Sois donc tranquille, quand on connaît les chemins on se retrouve toujours.

ZOÉ.

Mais, tu ne sais pas.

ASPASIE.

Je sais que tu n'en es pas morte! Je ne l'ai pas bien regardé, moi, ce sauvage, je grille de le voir de près... Après tout, il ne nous mangera pas!

TOUTES.

Sans doute.

ZOÉ, avec effroi et mystère.

Eh bien! Mesdemoiselles, c'est ce qui vous trompe; car c'est un anthropophage!

TOUTES.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ZOÉ.

Un homme qui dévore ses semblables.

Toutes les modistes jettent un cri et vont fuir. Aspasie remonte et les arrête.

ASPASIE.

Comme nous ne sommes pas des hommes, nous ne craignons rien.

TOUTES, revenant.

C'est vrai! c'est vrai!

ASPASIE.

Corbleu! Mesdemoiselles, venons-nous toutes de la rue ou du passage Vivienne, pour trembler à la vue d'un homme barbu?... Non!

TOUTES.

Non! non!

ASPASIE, à Zoé.

Où est-il ton dévorant? qu'il se montre, qu'on le voie et qu'il nous mange après si ça lui fait plaisir. Je n'ai encore vu que sa marmite; je suis curieuse de visiter son appartement!

Elle fait quelques pas vers la cabane.

ZOÉ, allant vivement à elle.

Quelle imprudence!

ASPASIE, avec résolution.

Allons donc, ventre Saint-Gris!

Elle entre dans la cabane.

SCÈNE IX

LES MÊMES, *excepté* ASPASIE.

CHŒUR.

AIR des *Compliments de Normandie* (Mlle Puget).

Ah! grand Dieu! quelle imprudence!
Peut-on s'exposer ainsi?
Vraiment s'il revenait ici!
Quelle affreuse inconséquence
Pour elle et pour nous aussi!
Vraiment, oui tout serait fini!
Car le danger est immense,
Nous serions à sa merci.
Ah! du moins faisons silence,
Ne l'attirons pas ici.

ASPASIE, dans la cabane jetant un grand cri.

Ah!

TOUTES, reculant effrayées.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ZOÉ.

Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines!

SCÈNE X

LES MÊMES, ASPASIE.

ASPASIE, sortant de la cabane, éplorée, un chapeau d'homme à la main.

Ah ! un siége... un flacon !...

Une des modistes va à elle et la soutient.

ZOÉ.

Mon Dieu ! qu'as-tu donc ?

ASPASIE.

Ce que j'ai?... j'ai que je suis veuve !

TOUTES.

Veuve !

ASPASIE.

Oui, ton maudit sauvage...

ZOÉ, vivement.

Eh bien ?

ASPASIE.

Il a mangé mon mari ; car voilà le chapeau de mon pauvre Giraudin que j'ai retrouvé dans la caverne du monstre !

TOUTES, avec douleur.

Ah !

ZOÉ.

Tu te trompes peut-être !

ASPASIE.

Mais je ne peux pas me tromper !... Voilà son nom écrit dans son chapeau ! (Désolée.) Je suis veuve, mes chères amies. (Elle appuie sa tête sur les épaules de Zoé.)

ZOÉ.

Quand tu te désoleras ?

ASPASIE, changeant de ton et prenant tout à coup son parti.

Au fait, il y a un an que je n'ai entendu parler de mon défunt ! il l'est peut-être depuis ce temps-là ; le temps de deuil est passé... (Elle jette négligemment le chapeau de son mari sous son bras.) Mais qu'est-ce que c'est qu'un sauvage pareil, manger un homme aussi maigre et aussi disgracieux... Oh ! je le vengerai !

SCÈNE XI

LES MÊMES, VENDREDI, *en extase devant elles.*

VENDREDI, paraissant au fond à droite entre la cabane et le massif du cep de vigne. Il reste frappé d'admiration à la vue des modistes. — A part très-joyeux.

Des femmes!

ASPASIE.

Puis-je compter sur vous?

TOUTES.

Oui, oui!

ASPASIE.

Eh bien! jurez donc avec moi!

Elles lèvent toutes la main comme pour prêter serment.

VENDREDI, s'élançant au milieu en criant.

Ah! Caripipi!

Toutes se sauvent en désordre par la droite en poussant de grands cris. Il les poursuit et ne saisit qu'Aspasie qui, en cherchant à fuir, s'est débarrassée du chapeau.

SCÈNE XII

VENDREDI, ASPASIE.

VENDREDI, la ramenant en scène.

J'en tiens une!

ASPASIE, à part, lui échappant et passant à gauche.

D'où sort-il celui-là?

VENDREDI, au milieu, un peu au fond, et étendant les bras pour lui barrer le passage. — A part, en extase.

Une sauvage! une vraie sauvage!... que les costumes imités à Paris sont loin de cette grâce primitive.

ASPASIE, à part.

En voilà un qui a des yeux phosphoriques!...

VENDREDI, à part.

Parlons-lui la langue universelle, la pantomime... telle que je l'ai vu pratiquer au théâtre de la Gaîté dans des circonstances identiques.

Il lui dit, par ses gestes expressifs, qu'il la trouve jolie, et qu'il lui offre son cœur.

ASPASIE, le regardant s'agiter avec curiosité; à part.

Est-ce qu'il veut danser?...

Vendredi devient plus tendre et veut l'embrasser. Aspasie recule à petits pas pressés, selon la tradition des ballets, jusqu'à l'extrémité de l'avant-scène, et en étendant ses deux mains vers Vendredi en signe de refus. Vendredi la suit rapidement, lui saisit la taille, et au moment où Aspasie s'arrête, Vendredi, qui cherche à l'embrasser, reste une jambe en l'air en attitude de ballet.

ASPASIE, à Vendredi.

Nix! nix!...

VENDREDI, la ramenant en scène.

Jola! Jola! à croquir!...

ASPASIE.

Pas croquir du tout.

VENDREDI.

Ya! ya!... moi, toi trouver beau femme... prendre à ma service, emmener loin, loin!...

ASPASIE, prenant l'accent anglais.

No, oh! no!... je en prie vo!

VENDREDI, à part.

C'est incroyable! Elle me comprend... et je la comprends... je parle caraïbe!... (Haut.) Moi, faire ménâche avec sauvâche, je afre peaucoup pezoin de aimer toi.

ASPASIE, à part.

Décidément, il parle suisse. (Haut.) Ah ça! nous sommes là à parler charabia... Voyons, savez-vous le français?...

VENDREDI, avec force.

Parfaitement!

ASPASIE.

Alors, expliquons-nous clairement!...

VENDREDI, gaiement.

Nous prenions le plus long... nous prenions le plus long!...

ASPASIE.

Vous dites que vous m'aimez; vous voulez m'épouser, ça va sans dire?... Je suis veuve, je suis libre, ça peut se faire... (Vendredi la lutine, elle recule et prend un air de dignité comique.) Mais je ne vous connais pas, Monsieur, qui êtes-vous?...

VENDREDI.

l'un des notables du pays!...

ASPASIE, avec intérêt.

Ah !

VENDREDI.

Le second de la nation...

ASPASIE, avec un intérêt plus marqué.

Ah !...

VENDREDI.

Le favori du roi !...

ASPASIE, à part.

Bigre !... (Haut.) Dites donc, mon petit, alors, je ne dis pas non ; mais par quel procédé se marie-t-on dans ce pays-ci, que je croyais désert, ma parole d'honneur ?

VENDREDI.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Je vous épouse à cette même place,
A la face du ciel !...

ASPASIE.

Comment ?

VENDREDI.

Je doute fort que l'on trouve une face
Plus élevée et plus large vraiment
Que la face du firmament,
Ceint de rayons, le soleil nous marie,
Cet officier peut se passer d'adjoints ;
Et nous aurons la forêt pour mairie,
Et les cocotiers pour témoins...
Tous les cocotiers pour témoins !

ASPASIE.

Ah ça ! pour qui me prenez-vous ?

VENDREDI, vivement.

Pour moi !... pour moi seul !...

Il la lutine.

ASPASIE, s'éloignant un peu.

J'entends bien ; tous ces maudits hommes ont la même prétention... Permettez, je n'empêche pas le soleil, mais je voudrais un peu de municipalité, un bout d'écharpe, la moindre des choses.

VENDREDI, d'un air tendre.

Pourquoi?...

ASPASIE.

Enfin, un maire quelconque; j'y tiens, la légalité ou rien!...

VENDREDI, la pressant dans ses bras.

Ah! oui! la légalité!...

ASPASIE.

Mais ne me tarabustez donc pas comme ça! je crois vraiment qu'il finirait par se passer même du soleil.

VENDREDI, vivement.

Oh! oui!...

ASPASIE.

Voyons, voyons, laissez-moi tranquille et répondez-moi... j'ai des renseignements à vous demander... (Robinson tousse au dehors.) Qu'est-ce que c'est que ça?... l'anthropophage?...

Elle remonte.

VENDREDI, remontant aussi.

Chut!...

ASPASIE, revenant et gaiement.

Dites-donc, savez-vous que c'est lui qui a croqué mon mari?... En voilà une histoire!...

VENDREDI.

Ah! bah!...

ASPASIE.

Je me sauve !...

VENDREDI.

Vous reviendrez?...

ASPASIE.

Bientôt... c'est convenu... j'ai votre parole!... Adieu ! (A part.) Favori du roi !...

AIR : *Valse de Strauss.*

Oui, c'est juré!...

VENDREDI.

Je vous r'verrai?...

ASPASIE.

Au r'voir, bientôt !...

VENDREDI.

Jamais trop tôt !...

ASPASIE.

Séparons-nous !...

VENDREDI.

Où d'meurez-vous ?...

ASPASIE.

Sous les bambous !...

VENDREDI, appuyant avec intention.

J'irai chez vous !...

Elle sort par le troisième plan à droite ; Vendredi la reconduit jusqu'au pied de la colline, et, pendant ce qui suit, lui baise la main et lui envoie des baisers quand elle a disparu.

SCÈNE XIII

ROBINSON, VENDREDI, *au fond.*

ROBINSON, entrant vivement par le premier plan, à gauche.

Je suis sur la piste... (Il dépose sa hache auprès de la hutte.) En suivant ces pas, pas à pas, je suis arrivé dans un

endroit écarté de l'île, où j'ai trouvé ceci... un bonnet!... (Il le tire de son sein.) Cet objet suffit pour me prouver clairement qu'il y a une femme dans mon royaume!... Où est-elle?... (Apercevant Vendredi qui revient.) Vendredi!...

Il cache le bonnet.

VENDREDI, sans le voir et à part.

Enfin, me voilà donc à la tête d'une femme!... O terre, ma nouvelle patrie, compte sur moi!...

ROBINSON, à part, le regardant gesticuler.

Qu'est-ce qu'il a?...

VENDREDI, à lui-même.

Une chose me taquine... elle est veuve, j'aurais préféré... (Apercevant Robinson.) Le tyran! (Haut.) Eh bien! et les Caraïbes?...

ROBINSON.

Partis!... ils ont tous fui à mon aspect.

VENDREDI, avec ironie.

Ah! ah!... ça ne m'étonne pas...

ROBINSON.

Oui, pour aujourd'hui je suis tranquille de ce côté, et ma pensée rêveuse se reporte tout entière sur les moyens d'accroître la population de mon royaume.

VENDREDI, avec importance.

J'y songeais!...

ROBINSON.

C'est chose peu facile!...

VENDREDI.

Pour vous!... moi, je connais l'obstacle!...

ROBINSON, avec bonhomie.

Oh! si nous avions seulement des femmes!...

VENDREDI.

Non ! ce n'est pas ça !...

ROBINSON, *à part.*

Est-ce qu'il se douterait?...

VENDREDI.

Ce qui nous manque, ce qui manque au pays, c'est un maire !...

ROBINSON.

Un maire?...

VENDREDI.

Les femmes ne toucheront jamais nos côtes tant que nous n'aurons pas de maire; si nous avons un maire, nous aurons des femmes; si nous avons des femmes... nous aurons des maires !...

ROBINSON.

Réfléchis donc...

VENDREDI, *élevant la voix.*

Votre peuple, las de rester garçon... éprouve le besoin d'un maire... il demande un maire... il lui faut un maire... un maire !... un maire !... (*A pleine voix.*) Vive monsieur le maire !...

ROBINSON.

Mais un maire a toujours un adjoint, et nous ne sommes que deux.

VENDREDI.

C'est juste le compte !...

ROBINSON, *s'animant.*

Au fait... supposons que, par hasard, une femme se présente dans l'île...

VENDREDI, *gaiement.*

Ah ! vous mordez !...

ROBINSON, s'animant.

Alors tu me maries... en ta qualité d'adjoint.

VENDREDI.

Non!... vous me mariez en votre qualité de maire!... Vous êtes marié, vous ne pouvez pas convoler.

ROBINSON.

Mais c'est absurde alors!... D'ailleurs, si je suis maire, je ne suis plus roi!...

VENDREDI.

Qu'est-ce que ça fait?...

ROBINSON, avec colère.

Comment! qu'est-ce que ça fait?... Mais c'est une révolution!...

VENDREDI.

Justement!...

(Chantant l'air de *la Parisienne* et allant à Robinson au pas de charge.)

Ti, ti, ti, pon, pon; ti, ti, ti, pon, pon!...

ROBINSON, se retirant devant Vendredi.

Tu n'es qu'un séditieux!...

VENDREDI.

Et vous un despote, Monsieur!

Il avance toujours sur Robinson.

Ti, ti, ti, pon, pon; ti, ti, ti, pon, pon!...

ROBINSON, éclatant.

Vendredi!... nous sommes trop de deux dans cette île!... Je te chasse de mes États!...

VENDREDI, riant de pitié.

Ah! si j'avais seulement les moyens d'en sortir!...

ROBINSON.

Je te les procurerai!

VENDREDI, surpris.

Vous?...

ROBINSON.

Moi!... Tu m'as plaisanté sur ce bateau que j'ai fabriqué...

VENDREDI, ironiquement.

Votre coquetier!...

ROBINSON.

Eh bien! à ton insu, tandis que tu allais dénicher des œufs de perroquet, j'en ai rédigé un autre... dans le silence du cabinet!...

VENDREDI.

Un autre coquetier! ça vous fait la paire!...

ROBINSON.

Un autre bateau! un grand bateau!... (Étonnement de Vendredi.) Je te le donne!

VENDREDI, avec joie.

A moi!...

ROBINSON.

Air : *Adieu, mon beau navire* (arrangé par M. Doche).

A toi, mon beau navire!

VENDREDI.

Ciel! il m'en fait cadeau!

ROBINSON, à part.

Par malheur il chavire
Dès qu'on le met à l'eau!

Haut, en indiquant la gauche.

Il est près du rivage,
Sous les palmiers...

VENDREDI, avec enthousiasme.

Merci!
Je vais gagner la plage
Qu'on aperçoit d'ici!...
Allons, je vais me mettre en route
Vers un bord étranger...

ROBINSON.

Sais-tu nager ?...

VENDREDI.

Sans doute.

ROBINSON.

Puisque tu sais nager...

VENDREDI, vivement.

Je sais nager...

ENSEMBLE.

ROBINSON.

Prends donc mon beau navire,
Car je t'en fais cadeau.

A part.

Par malheur il chavire
Dès qu'on le met à l'eau !...

VENDREDI.

A moi ce beau navire,
Ce précieux bateau !
Je laisse en son empire
Cet affreux soliveau !

ROBINSON.

Adieu !...

VENDREDI, qui est allé prendre sa gibecière qu'il avait déposée auprès de la cabane après sa première entrée, à part.

Un instant !... et mon mariage !...

ROBINSON, à part.

Ainsi, mon cœur, mon gouvernement, mes institutions, tout est bouleversé... et pourquoi ? pour un pied de femme !...

VENDREDI, faisant un mouvement pour sortir.

Ça me fait pourtant de la peine de le quitter... Certainement, il est d'une société bien maussade !...

ROBINSON, tristement.

Tu t'en vas donc ?...

VENDREDI, *descendant.*

C'est votre faute... si vous aviez voulu être maire seulement un instant.

ROBINSON.

Encore, si ça avançait à quelque chose?...

VENDREDI.

Eh bien! aujourd'hui même, je vous fais débuter dans votre emploi!...

ROBINSON.

Bah!...

VENDREDI.

Une femme charmante, une veuve... espagnole, qui parle toutes les langues, mais qui ne consent à se marier qu'en français, et selon les formes voulues.

ROBINSON, *à part.*

Le gueux! il l'a découverte!... (*Haut.*) Et où l'as-tu prise?...

VENDREDI.

Je l'ai trouvée ici!...

ROBINSON, *triomphant.*

Mais alors, elle ne t'appartient pas!... Un objet trouvé appartient à l'État!... article 18 du Code Robinson.

VENDREDI, *tranquillement.*

Oh! quant à l'article 18, j'en fais mon affaire. Je m'entendrai avec l'article 18... Il n'y a pas d'article de loi qui ne soit plus ou moins caoutchouc... Et si vous nous mariez... (*appuyant*) bien!... je vous dirai quelque chose.

ROBINSON, *vivement.*

Est-ce qu'il y aurait une seconde femme dans l'île?...

VENDREDI, appuyant.

Oui !...

ROBINSON, hors de lui.

Vendredi !... mon ami !... je te marierai !... mais dis-moi, l'autre est-elle jolie ?...

VENDREDI.

Un amour ! (A part.) Oh ! bon ! une farce !... (Haut.) Mais je dois vous prévenir que, comme l'amour, elle est costumée en homme, en petit mousse.

ROBINSON, se montant davantage.

Vraiment?... Oh ! c'est piquant ! Et elle s'appelle?...

VENDREDI.

Dimanche... C'est moi qui l'ai nommée ainsi.

ROBINSON, s'animant de plus en plus.

Je comprends... à cause du jour... jour heureux !... le plus beau jour de la semaine, comme elle est la plus belle !...

VENDREDI, à part.

Voilà qu'il s'échauffe...

ROBINSON.

Et où est-elle ?...

VENDREDI.

Elle était là tout à l'heure, elle ne peut être loin... Elle est partie de ce côté...

Il lui indique la gauche.

ROBINSON.

Je cours au-devant d'elle... que je la voie, qu'elle me plaise, et je te marie avec ta veuve...

Il sort par le second plan, à gauche.

SCÈNE XIV

VENDREDI, *puis* ZOÉ.

VENDREDI, seul, et très-gaiement.

Je lui fais épouser un homme... je garde le reste pour moi!... Mais il s'agit d'avertir Zosime du rôle qu'il a à jouer!... Où donc est-il, ce petit drôle?...

Il remonte vers le fond.

ZOÉ, enveloppée d'un manteau d'homme et toujours coiffée d'un chapeau de marin; elle vient en scène par l'issue qui est entre le cep de vigne et la cabane.

Le vieux est parti!... voyons s'il est vrai que celui-là, Aspasie soit parvenue à s'en faire aimer.

VENDREDI, au fond.

Mais où est-il?... (Appelant.) Dimanche!...

ZOÉ, se montrant.

Me voilà, mon maître!...

VENDREDI, descendant.

Ah! c'est toi, libertin!... Mais il ne s'agit pas de ça... Dimanche, tu me dois obéissance!...

ZOÉ.

Ordonnez!...

VENDREDI.

Tu feras tout ce que je te dirai?...

ZOÉ.

C'est mon devoir.

VENDREDI, à la cantonade, à gauche.

Oh! hé!... père Robinson!... Robinson II!

ROBINSON, dans l'éloignement, répond.

Oh! hé!...

ZOÉ, avec dépit.

Mais pourquoi donc appelez-vous l'autre, quand nous sommes ensemble?...

VENDREDI.

Est-ce que tu vas te révolter aussi, toi? parle avec plus de respect à ton maître, et chapeau bas! chapeau bas!... (D'un revers de main il lui fait tomber son chapeau, Zoé jette un cri en voyant ses cheveux nattés qui se déroulent.) Que vois-je? est-ce une illusion... ou une perruque?...

ZOÉ, timidement.

Ce n'est pas une illusion!...

VENDREDI.

Alors, c'est une perruque!... Mais ceci sert mes projets, car il faut que tu sois une femme!

ZOÉ, laissant tomber son manteau et paraissant en femme; costume de fantaisie gracieux comme celui de ses compagnes.

Vous le voulez?... la métamorphose est accomplie.

VENDREDI.

Grand ciel de Dieu!... tu n'es donc pas Dimanche? tu es donc sa sœur?...

ZOÉ.

Je suis lui... ou elle, comme vous voudrez!

VENDREDI.

Ce n'est ni un homme, ni une femme, c'est un neutre... Mais pourquoi vous être présentée à moi, d'abord, sous une reliure... masculine?

ZOÉ.

Dame!... j'avais peur, moi, jeune fille... au milieu des marins!...

VENDREDI, très-joyeux.

Demoiselle! Alors?... (Au public.) Elle est demoiselle... je le préfère!... (Haut.) Continuez, chère petite!... (Lui

prenant la main.) Je disais aussi... des mains comme ça!... Et vous êtes?...

ZOÉ.

Élève marchande de modes!...

VENDREDI, surpris.

Je ne m'explique que médiocrement la marchande de modes exerçant son industrie en pleine mer...

ZOÉ.

J'allais à Mexico, pour m'y établir avec une dame très-honnête... nouvellement veuve...

VENDREDI, à part.

Mon Espagnole!...

ZOÉ.

Mais figurez-vous qu'une fois en mer, ces messieurs les marins nous disaient des mots... oh! mais des mots!...

VENDREDI.

Lesquels?...

ZOÉ, baissant les yeux.

Je n'ose...

VENDREDI.

Parlez, jeune fille... je puis les entendre... j'ai navigué!...

ZOÉ.

Moi, d'abord, je n'y comprenais rien... mais cette dame a eu la bonté de me les expliquer!...

VENDREDI, désappointé et faisant un peu la grimace.

La dame honnête?...

ZOÉ.

Oui... et elle disait que s'il y avait eu des municipaux sur mer comme il y en a à Paris...

VENDREDI, vivement.

Vous connaissez Paris ?...

ZOÉ.

Puisque j'en suis !...

VENDREDI, vivement, avec joie.

Grand Dieu ! nous sommes pays !...

ZOÉ, sautant de joie.

Ah ! quel bonheur !...

AIR *nouveau de M. Doche.*

Dans quel quartier de notre ville
Habitaient messieurs vos parents ?...

VENDREDI.

Près du passage Radziville ;
Je suis né ru' des Bons-Enfants !...

ZOÉ.

Oh ! Dieu, l'étonnante aventure !
Ru' des Bons-Enfants !...

VENDREDI.

A Paris !

ZOÉ.

Qu' vous portez bien ça sur votre figure !...

VENDREDI.

On a toujours quelqu' chos' de son pays !...

Deuxième couplet.

Même air.

VENDREDI.

Et vous ? voyons, là, soyez franche !...
Où reçût's-vous le jour dans not' cité ?...

ZOÉ.

Je suis née à la barrièr' Blanche !...

VENDREDI.

Parol' d'honneur, je m'en étais douté !...

ZOÉ.

Eh ! quoi ; vraiment? Il y a des chos's bien drôles !

VENDREDI.

Car vous portez, je vous le dis,

L' nom d' vot' barrière écrit sur vos épaules !...

Il lui baise l'épaule.

ZOÉ, avec modestie.

Faut bien avoir quelqu'chos' de son pays !...

ENSEMBLE.

On a toujours quelqu' chos' de son pays !...

Le jour baisse tout doucement jusqu'à la scène seizième.

VENDREDI, avec feu.

Vous avez tout de votre pays... la grâce, la beauté... O Zosime !

ZOÉ.

Je ne m'appelle pas Zosime... je me nomme Zoé... Zoé Pichenot !...

VENDREDI, très-surpris.

Zoé Pichenot !... Seriez-vous parente de la veuve Pichenot, dont le mari dirigeait, avec tant de distinction, un bureau d'omnibus ?

ZOÉ.

C'est ma tante !...

VENDREDI, avec joie.

Mais c'est ma marraine, à moi... Nous sommes cousins !...

ZOÉ.

Quoi ! vous êtes donc ?...

VENDREDI.

Amable Grugepain, dans ma patrie, Vendredi, dans les îles désertes ! Comment vous portez-vous, ma cousine ?... Ça va bien ?...

ZOÉ, souriant.

Cousine, cousine... pas trop !... De ce que ma tante est votre marraine !...

VENDREDI.

Qu'est-ce que ça fait, puisque je vous aime, puisque je n'aime que vous!

ZOÉ.

Tant mieux alors, de ne pas être cousins, nous n'aurons pas besoin de dispenses !...

VENDREDI.

De dispenses ?...

ZOÉ.

Pour nous marier !...

VENDREDI, au désespoir.

Nous marier !... Et moi qui ai promis à l'autre.

ZOÉ.

Comment ?...

VENDREDI.

A la veuve !...

ZOÉ, désolée.

Aspasie !...

Elle exprime par ses gestes qu'elle s'en doutait.

VENDREDI.

Moi qui vous ai cédée, vendue, mais non livrée à ce vieux satyre !...

ZOÉ.

Est-il possible !...

VENDREDI.

Je l'ai appelé, et il va venir! Ah ! caripipi !

SCÈNE XV

LES MÊMES, ASPASIE, *venant du deuxième plan à droite, et restant au fond, au milieu.*

ASPASIE, à part.

Ensemble !... Je me méfie !

VENDREDI, à Zoé.

Zoé, mais je t'aime... mais je te préfère à ta rivale, mais tu es nécessaire à mon existence... mais je veux passer ma vie à tes genoux... comme une jarretière !...

ASPASIE, à part.

Ah ! le scélérat !...

ZOÉ, à Vendredi, avec reproche.

Vous m'aimez et vous en épousez une autre, et vous me livrez à un autre !...

VENDREDI.

Non !... Ah ! j'ai un moyen... Ce bateau, nous allons quitter cette île tous les deux !...

Il attire Zoé vers la gauche comme s'il allait l'entraîner.

ASPASIE, à part.

C'est ce que nous verrons... Le capitaine m'a raconté une ruse employée par les sauvages !...

Elle disparaît par le second plan, à droite.

VENDREDI.

Je t'emmène.

ZOÉ.

Vous m'emmenez, où ?

VENDREDI.

Dans une île voisine, où nous trouverons des vais-

... Une barque nous attend. (Avec pas-... mon épouse! viens, ô madame Gruge-...

ZOÉ.

... trop si je dois...

VENDREDI, l'entraînant.

... pas un instant à perdre.

ZOÉ.

... je me confie à vous. (On entend un bruit dans le ...) On vient...

VENDREDI.

C'est ce vieux monstre, sans doute... (Indiquant la gau-... premier plan.) Attends-moi là, je vais éloigner le pouvoir exécutif (Zoé disparaît par le premier plan à gauche; avec ... en redescendant la scène) je vais l'enchaîner à quelque arbre s'il le faut, afin qu'il ne puisse s'opposer à notre fuite!

Il sort par le troisième plan, à gauche.

SCÈNE XVI

L'orchestre exécute l'air de la marche de la *Caravane* dans le désert. Aussitôt après le départ de Vendredi, une file d'arbres sort du second plan à droite, s'avance lentement sur le théâtre, et se sépare en deux files formant haie, l'une masquant les abords de la hutte, l'autre le chemin du premier plan à gauche qui conduit au bateau. Les branches d'arbres sont faites en feuillages découpés. La nuit est tout à fait venue.

SCÈNE XVII

ASPASIE, LES AUTRES FEMMES, *derrière les branchages;*
VENDREDI, *puis* ZOÉ.

VENDREDI, revenant en scène en tâtonnant par le milieu, et du fond à gauche.

...ai absolument rien aperçu. (Appelant à demi-voix.)

Zoé!... mais elle m'attend près de la barque. Songeons d'abord aux provisions qui sont dans la cabane. (Il se dirige vers la cabane; il touche les arbres qui lui barrent le passage; il cherche une issue plus haut, puis plus bas.) Eh bien ! quelle est cette futaie inattendue?... Est-ce que je me serais égaré?... La grotte était cependant bien là. Voyons, orientons-nous... (Il marche vers le côté gauche, et il rencontre le feuillage. Même jeu.) Encore des arbres !... Ah ça! on parle des champignons, mais ils sont de la Saint-Jean auprès des arbres de ce pays-ci !... (Il fait un mouvement vers le fond pour y trouver un passage; mais pendant qu'il a dit ce qui précède, la rangée d'arbres de droite a rejoint la rangée de gauche et barre le fond du théâtre. — Vendredi au comble de la surprise) : Ah ! si j'avais dîné en ville, si j'avais bu du vin clairet, je me dirais... (Il indique avec la main des objets qui tourneraient.) Mais il est impossible qu'une omelette d'œufs de perroquet produise cet effet-là... Je me suis trompé de route. (Appelant.) Zoé !...

Pendant ce qui précède, les arbres de droite qui se trouvaient au fond ont passé derrière la rangée de gauche qui, elle-même, s'est avancée au milieu du théâtre. La haie d'arbres se trouve doublée et ne présente que feuillage sur toutes ses faces. Le théâtre est ainsi séparé en deux.

ZOÉ, venant du premier plan à gauche.

Il m'a semblé entendre sa voix... (Elle avance à tâtons et rencontre les arbres qui la séparent de Vendredi). Tiens, des arbres.

VENDREDI, appelant.

Zoé !

ZOÉ.

Me voilà !

VENDREDI.

Ah ! c'est elle. (Haut.) Par ici; je ne sais quel diable de chemin j'ai pris.

ZOÉ.

Moi, je ne m'y reconnais plus. Pourquoi donc ne venez-vous pas me rejoindre?

VENDREDI, se démenant.

Pourquoi! pourquoi! mais je suis embastillé.

ZOÉ.

AIR : *Quand je le vois, la peur me gagne* (*Impressions de voyage*).

Vous pouvez approcher sans peine,
Vous qui connaissez le pays;
Et si l'obscurité vous gêne,
Suivez tout le long du taillis.

VENDREDI.

Ce serait le chemin sans doute,
Sans l'obstacle affreux qui me nuit.

Il remonte le théâtre, ainsi que Zoé; les arbres font le même mouvement.

Je voudrais poursuivre la route; } (*bis*)
C'est la route qui me poursuit! }

Pendant le *bis*, Vendredi et Zoé redescendent; les arbres en font autant.

ZOÉ.

Qu'est-il donc arrivé?

VENDREDI.

Je ne me l'explique point, c'est un cauchemar! Zoé, pour te revoir, me faudra-t-il donc attendre la chute des feuilles? Ah! du moins, passe-moi ta main à travers les branches, que j'y dépose un baiser.

ZOÉ.

Je veux bien; mais à peine si je sais où vous êtes.

Deux mains se tendent vers Vendredi.

VENDREDI, avec joie.

Les deux! Ah! voilà de quoi prendre patience. (Au moment où, tenant les deux mains dans les siennes, il se prépare à y poser un baiser, il reçoit un soufflet. — Stupéfait.) Plaît-il? Elle a

donc trois mains!... Ah! mais ceci devient féerique!...

SCÈNE XVIII

ROBINSON, ZOÉ; *file d'arbres séparant le théâtre;* VENDREDI. — *Robinson vient du premier plan à gauche; il a une lanterne sourde à la main.*

ROBINSON, entrant en tâtonnant.

Une ombre féminine... (A demi-voix.) Dimanche! Dimanche!

ZOÉ, allant vers lui.

Ah! vous voilà enfin!

ROBINSON, avec joie.

Une femme! Ah! j'en tiens donc une aussi!

Il dépose sa lanterne.

ZOÉ.

Ce n'est pas lui! Au secours! au secours!

La double rangée d'arbres s'ouvre par le haut et va gagner à droite et à gauche les extrémités du premier plan; le bas de la haie n'a pas bougé, et l'ensemble présente au public l'aspect d'un V très-ouvert.

VENDREDI.

Qu'est-ce que c'est?

ZOÉ.

Le vieux! le vieux!

VENDREDI.

Grand Dieu!

ROBINSON.

C'est moi, Vendredi, je te remercie, mon ami; elle est très-gentille!

VENDREDI.

Veux-tu bien lâcher!... Et ne pouvoir la délivrer!

ROBINSON.

Elle m'appartient, j'en prends possession!

Il veut l'embrasser.

ZOÉ.

A moi! à moi!

VENDREDI, saisissant une hache.

Frayons-nous un passage. Me voilà!

Il lève la hache sur les arbres. Toutes les femmes cachées jettent un grand cri, les arbres reculent et forment une ligne droite transversale.

ASPASIE, cachée par les branches d'arbres mobiles.

Air de la *Marseillaise des femmes*.

Arrêtez;

VENDREDI.

Quel prodige étrange?

CHŒUR des femmes cachées dans les branchages.

Celui des deux qui bouge est mort!

ROBINSON.

En voici bien d'un' autr'...

VENDREDI.

Qu'entends-je!
Des voix de femm's... qui sont d'accord!

ASPASIE.

D'une vengeance terrible,
Craignez de braver les coups,
Devant un charme invisible,
Peuple et roi, soumettez-vous!

CHŒUR.

Rendez-vous!

ASPASIE.

Nous sommes souveraines;
Inclinez vos fronts devant nous.

CHŒUR.

Ici nous sommes reines,
Esclaves, à genoux!

Toutes les femmes, d'un mouvement simultané, jettent derrière elles les branches qui les cachaient et se montrent au même instant sur une même ligne. Robinson qui, depuis quelques instants, avait pris sa lanterne, l'ouvre tout à coup et éclaire ce tableau. La rampe se lève.

ROBINSON, en extase.

Des femmes!

VENDREDI.

Une forêt de femmes!

ROBINSON.

Je fais une coupe!... je proclame la polygamie!

Il lutine les petites femmes et va de l'une à l'autre.

ASPASIE, à Vendredi.

Te voilà donc, perfide!

VENDREDI.

Perfide... Non! j'ai mieux que moi à vous offrir... Donne ta main à Robinson II, et le trône de ce pays est à toi.

ASPASIE.

Le trône?

VENDREDI.

Oui, belle Espagnole.

ASPASIE.

Espagnole, moi? Je suis née à Villeneuve-Saint-Georges.

VENDREDI, avec joie.

Raison de plus, comme ça se trouve!

Air : *Faisons la paix.*

Oui, je le croi,
Ce s'ra pour toi
Un souvenir de la patrie.
N'entends-tu pas, oh! dis-le moi,
Un' voix secrète qui te crie :
Choisis le roi!
Dépêchons-nous, choisis le roi.

ASPASIE, regardant Robinson, qui est à l'autre extrémité, qui lutine toutes les femmes et qui lui tourne le dos.

Ce monstre!... par exemple!

ROBINSON, transporté de joie.

Vendredi, comme maire, j'ai promis de te marier... Où est ta future?

ASPASIE, s'avançant vers lui.

Me voici!

Dans le même instant, Zoé, échappant des mains de Robinson, se dirige vers Vendredi.

ROBINSON, la reconnaissant.

Ma femme!

TOUS.

Sa femme!

VENDREDI, avec joie, à Zoé, en lui prenant les mains.

C'est bien fait!... il a ce qu'il mérite!

ASPASIE.

Ah! Monsieur, dans quel état je vous retrouve!

ROBINSON, atterré.

Dans mes États, ma chère amie.

ASPASIE.

Mais vous êtes affreux!

VENDREDI, avec douceur.

Ah! il y a pis.

ASPASIE, avec doute.

Mais...

VENDREDI.

Nous avons les singes!

ASPASIE.

Ma foi...

On entend deux coups de canon.

TOUTES LES FEMMES.

Le vaisseau! le vaisseau!

VENDREDI, avec joie.

Ah! Zoé, quel bonheur!... je vais donc pouvoir

vous épouser aux yeux de la France entière, et en présence du passage Radziville, qui m'a vu naître.

ZOÉ.

Oui, mais si le vaisseau ne veut prendre que des femmes...

VENDREDI, vivement.

Il faut qu'il m'emmène... Je m'incruste à ses flancs, je me colle à la coque, je m'attache à la quille, je me fiche à la coquille!... Zoé, je ne vous quitte pas... Je trouverai une place, ne fût-ce que sur le mât de perroquet... Moi qui en mange depuis six mois...

Nouveau coup de canon.

TOUS.

Partons! partons!

CHŒUR.

Air : Finale de IIe acte du *Duc d'Olonne*.

Fuyons sans regrets
Et pour jamais
Cette plage
Sauvage;
Au gré des matelots
La brise agite les flots ;
Cher Paris,
Heureux pays!
Oui, notre espoir
Est de te revoir!...

VENDREDI, au public.

Air *de M. Doche* (de la scène xv).

Messieurs, cet innocent ouvrage,
Et qu'entre nous, je trouve un peu léger,
Se défendrait fort mal, je gage,
Devant un parterre étranger;

Ici, je vois, et vraiment j'en suis aise,
Qu' sa légèr'té n' l'aura pas compromis ;
Le vaudeville est d'origin' française...
On a toujours quelqu' chos' de son pays.

Reprise du chœur.

Pendant le chœur, mouvement général vers le fond ; les modistes garnissent le praticable du troisième plan, à droite ; Robinson a été prendre son perroquet dans la cabane, il le porte sur son doigt et donne le bras à Aspasie. Vendredi a le parasol de Robinson, et Zoé lui a pris le bras. Arrivés au fond, avant de gravir la colline, tous se tournent vers le public. — Le rideau baisse sur ce tableau.

FIN DE L'ILE DE ROBINSON.

LA

VIE DE NAPOLÉON

RACONTÉE

DANS UNE FÊTE DE VILLAGE

SCÈNE ÉPISODIQUE

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 novembre 1834.

PERSONNAGES

MICHEL [1].
L'ADJOINT [2].
LA MÈRE PIGACHE [3].
UN CHARLATAN [4].
DELPHINE, jeune villageoise [5].
AGLAÉ [6].
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

La scène se passe dans un village de la Brie.

1. M. Alcide Tousez. — 2. M. Sainville. — 3. M. Boutin.— 4. M. Levassor. — 5. Mademoiselle Aimée. — 6. Mademoiselle Aglaé.

LA

VIE DE NAPOLÉON

Un intérieur de ferme, ouvert dans le fond, et donnant sur un village. A droite du spectateur, une porte de chambre; à gauche, un tréteau, un tableau de charlatan, et un rideau.

SCÈNE PREMIÈRE

MICHEL, L'ADJOINT, AGLAÉ, DELPHINE, LA MÈRE PIGACHE, VILLAGEOIS *et* VILLAGEOISES.

Ils entrent tous par le fond.

CHŒUR.

AIR de la *Nuit de Noël.*

Au plaisir qu'on s'apprête,
C'est un d'voir, c'est un droit.
C'est aujourd'hui la fête
Du patron de l'endroit.

L'ADJOINT.

Monsieur l' mair' vous commande
De bien prend' vos ébats;
A seize francs d'amende
Ceux qui n' s'amus'ront pas.

CHŒUR.

Au plaisir qu'on s'apprête, etc.

MICHEL, voyant la mère Pigache qui entre par la porte de droite.
Allons, bon! on veut s'amuser, et v'là c'te satanée

mère Pigache qui va encore venir nous raconter des histoires...

L'ADJOINT.

Mes chers administrés, monsieur le maire, dont je suis ici le représentant, a un si vif désir de voir célébrer dignement la fête, qu'il a fait venir de Paris les curiosités les plus adorables, notamment un des premiers physiciens, qui est à la tête d'un lion, d'un tigre, d'une baleine et de toutes sortes d'animaux non moins risibles.

AGLAÉ.

Je l'ai vu, un grand mince, qui a une carrick jaune, et qui est laid !...

DELPHINE.

Du tout !... il n'est pas laid... il m'a dit que j'étais gentille, ah ! c'est un monsieur qui a de bien jolies manières.

LA MÈRE PIGACHE.

Allons donc, Michel, ne la contrarie pas, cette petite.

MICHEL.

Comment, que je ne la contrarie pas ? j'y ai pas dit mot ; monsieur l'adjoint, vous devriez engager la mère Pigache à rester chez elle ; elle est ennuyeuse on ne peut pas plus dans une fête !

L'ADJOINT.

Je ne puis interdire à madame veuve Pigache les plaisirs de la fête, d'autant qu'il serait parfaitement inutile de lui faire la moindre observation, cette femme étant douée d'une surdité très-fâcheuse

MICHEL, riant.

Je crois bien ! L'autre jour, je tire un lièvre, elle

me dit : Dieu vous bénisse !... elle croyait que j'avais éternué ; si encore elle était muette, ça ferait compensation, mais se trouvant dépourvue de ses deux oreilles, sa langue fait le service de trois... voilà ce qui est terrible !

LA MÈRE PIGACHE.

Mes petits enfants, vous ne savez peut-être pas que c'est aujourd'hui la fête de l'endroit ?

MICHEL.

Allons, v'là une heure qu'on en parle ; elle voit les autorités en grande tenue devant elle, et elle vient nous dire ça... mais qu'elle est ennuyeuse c'te femme-là, mon Dieu ! mon Dieu !...

LA MÈRE PIGACHE.

Oui, mes enfants, c'est la fête, et, ce que vous ne savez peut-être pas non plus, c'est qu'il y a aujourd'hui trente ans... c'était...

MICHEL, impatienté.

C'était en 1804... il n'y a pas besoin de baromètre pour compter ça.

LA MÈRE PIGACHE.

Il y a aujourd'hui trente ans que le premier consul a passé par ici, qu'il s'est arrêté dans ma maison, où ce grand homme a daigné boire, lui-même, un verre de cidre, et qu'il m'a embrassée.

MICHEL.

Sans faire la grimace?... c'est ça un héros ! voilà un trait !

LA MÈRE PIGACHE.

Ce qui fait qu'à pareil jour, tous les ans, je paie du cidre à tous les bons enfants du village, en l'honneur de Napoléon... N'est-ce pas, Aglaé ?

AGLAÉ.

Oui, bonne maman; mais, je crois bien que si j'avais vécu dans ce temps-là, je ne l'aurais guère aimé, parce qu'on dit qu'il emmenait tous les garçons à la guerre.

DELPHINE.

C'est vrai, mais il les renvoyait avec des beaux galons d'or et des belles croix, comme mon oncle François, que le factionnaire lui porte les armes quand il passe devant la *mairerie*.

AGLAÉ.

Oui, mais il n'a qu'une jambe; j'aime mieux une croix de moins et une jambe de plus; c'est plus commode pour danser.

LA MÈRE PIGACHE.

Écoutez, mes enfants, quand ce jour-là arrive, il me semble que je suis toute ragaillardie; j'ai la joie au cœur, et j'éprouve le besoin de chanter une chanson avec accompagnement de guitare.

Aglaé va chercher la guitare.

MICHEL, à l'adjoint.

Empêchez-la donc de chanter... Comment, une femme aussi sourde que ça!... c'est ignoble!

L'ADJOINT.

Ce serait arbitraire : elle est Française, elle est sous la protection des lois, elle peut épancher sa gaieté sous quelque forme que ce soit... (Avec importance à madame Pigache.) Épanchez votre gaieté, veuve Pigach

Tou adame Pigache; Michel s'accroupit auprès d'elle et le en suivant tous ses mouvements.

LA MÈRE PIGACHE, s'accompagnant de la guitare.

AIR de la *Bourbonnaise*.

Quoique faible et débile,
Un époux est utile (*bis*)
Dans notre domicile.
Quand Pigache était là
Ah ! comme c'était ça !
Mais que l'état de veuve
Est une rude épreuve
Quand l'âme est encor neuve
Et que l'amour est là.
Non, non (*ter*), ce n'est plus ça ! (*bis*)

MICHEL, avec ironie.

Voyez-vous ça?...

LA MÈRE PIGACHE.

Quand on est jeune et belle,
On peut être rebelle (*bis*),
Suffit d'une étincelle,
Le bois s'allumera.
Ah ! comme c'était ça !
Mais à force d'attendre,
Bien que le cœur soit tendre,
Le feu meurt sous la cendre,
En vain on soufflera
Non, non (*ter*), ce n'est plus ça ! (*bis*)

MICHEL.

Mais c'est qu'elle en pince encore très-bien, pour une femme de cet âge-là...

LA MÈRE PIGACHE.

D'un houzard invincible,
A la moustache horrible (*bis*),
La sabretach' terrible,
Bien jeune m'enflamma,
Ah ! comme c'était ça !
Aussi, défunt Pigache,

Qui n'avait point d' moustache,
Et point de sabretache,
Souvent me courrouça !
Non, ce n'était plus ça !

MICHEL, riant.

A-t-on jamais vu? mais c'est qu'on dirait qu'elle y est encore... Satanée mère Pigache, va !

LA MÈRE PIGACHE.

Maintenant, mes amis, je vais vous raconter l'histoire de ce grand homme qui m'a fait l'honneur de s'arrêter chez moi.

MICHEL, d'un air décidé.

Ah ! non, non ! assez comme ça. J'aime mieux la raconter moi-même, ça sera plus tôt fini !

L'ADJOINT.

Mais, mon cher Michel, pourquoi vous opposer à la narration de madame veuve Pigache, en tant qu'elle n'offense ni les lois ni la morale?

MICHEL.

Ah ! mais, je vous trouve charmant!... vous êtes à croquer, vous!... Comment, l'année dernière, elle a commencé le mardi à midi, elle n'a fini que le mercredi à cinq heures trente-cinq, et encore nous n'étions qu'au couronnement, merci!... par exemple !... Je vas lui écrire ça.

Il écrit quelques mots sur un calepin qu'il avait dans sa poche, et les montre à la mère Pigache.

LA MÈRE PIGACHE, après avoir lu.

Avec plaisir ; je vous écouterai... mais, je vous en préviens, Michel, quand vous direz des choses qui ne seront pas, je vous arrêterai, car c'est un homme...

que je l'ai beaucoup aimé, et si j'avais eu l'âge et le sexe, je l'aurais servi, telle que vous me voyez.

MICHEL, à l'adjoint.

Quelle vieille belliqueuse que ça fait!... Eh bien! c'est convenu, pour tout ce que vous entendrez de pas vrai, vous m'arrêterez... je suis parfaitement tranquille; elle est sourde comme une borne.

LA MÈRE PIGACHE, s'assied.

Allez; je vous écoute.

Tous les paysans se groupent autour de Michel, les uns assis, d'autres debout ou montés sur des bancs, chaises, etc. Michel commence son récit.

MICHEL.

Silence! Je vais vous raconter l'histoire d'un particulier, qui est Napoléon, que vous n'êtes pas sans avoir entendu parler dans les temps. Et qu'on ne me coupe pas, car, voyez-vous, ce que je vas vous dire, c'est la pure vérité du bon Dieu, que je tiens de mon cousin Baptiste, qui l'a beaucoup connu, étant tambour dans le 27e et qui jouit d'une jambe de bois pour le moment; mais, ce n'est pas là l'affaire. Cet homme est venu au monde dans l'île de Corse... pour vous autres qui n'êtes pas forts sur les localités, je vous dirai que l'île de Corse est un petit gueux de pays, situé à deux portées de fusil de la mer, et oùs que les habitants ont l'habitude fatigante de s'assassiner de père en fils, uniquement dans le but de se divertir. C'est une idée qu'ils ont... bon!

L'ADJOINT.

Je n'aimerais point habiter cette contrée... je préfère la Brie.

MICHEL.

V'là donc mon homme qui est né ; très-bien !... Ses parents qui étaient dans une parfaite débine, le mettent à l'école militaire, rempli de dispositions, avec un petit chapeau à trois cornes, les mains sur le dos, imitant déjà son portrait, tirant vingt mille coups de canon à l'heure... (à ce que dit mon cousin Baptiste, tambour dans le 27e, et qui jouit d'une jambe de bois). Ce jeune homme travaillait beaucoup, qu'il en avait les yeux creux, et la figure, parlant par respect, couleur d'une culotte de Nankin... piocheur à mort ! Voyant ça, les maîtres d'école disent : Voilà un jeune homme qui a réellement du goût pour l'artillerie... Alors, à force de piocher, et étant parvenu à un âge... très-jeune, le voilà général... très-maigre, mais, des grands cheveux... ah ! des grands cheveux, par exemple !... ah ! quels polissons de cheveux qu'il avait !... Le gouvernement de cette époque, qui était composé de cinq particuliers ornés de plumes...

L'ADJOINT.

Vous voulez parler du Directoire ; en effet, ils portaient une coiffure de ce genre, c'était fort beau, fort gracieux !

MICHEL.

Eh bien ! alors, c'était pas la peine de m'arrêter... Le gouvernement le fait venir, et il lui dit : Ah ça ! mon bonhomme, c'est pas tout ça ; il faut que tu t'en ailles en Italie, oùs que les Autrichiens nous embêtent... à quarante sous par tête, et il faut que leur donnes une poussée que le diable en prenne armes... Lui qui entend ça (avec sa figure jaune

et ses grands polissons de cheveux qu'il avait toujours), il se croise les mains sur le dos, et l'autre dans son gilet, et il leur dit: convenu ! assez causé !... et il file en Italie (qui est la patrie du vermicelle et des cordes à violon,) il traverse le Saint-Bernard, une montagne élevée, très-bien élevée, trois fois Montmartre...

LA MÈRE PIGACHE.

Elle était enceinte. Elle s'est présentée à lui... et il lui a dit : Jetez la lettre au feu, il n'y aura plus de preuve contre votre mari.

MICHEL.

Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est ?

LA MÈRE PIGACHE.

C'est la princesse, je ne sais plus comment... qu'elle s'appelait.

MICHEL, criant à pleine voix dans l'oreille de la mère Pigache.

Mère Pigache, voulez-vous un petit peu nous laisser tranquilles, s'il vous plaît?

LA MÈRE PIGACHE.

Oui, oui, c'est un beau trait... Tu as raison.

MICHEL.

Il traverse donc le Saint-Bernard, où il y a une hospice... Oh ! mais, là, une fameuse hospice... tenue par des moines... Ils ont des chiens caniches, qui sont chargés par le gouvernement d'aller gratter les particuliers sous les neiges, pour sauver la vie des piétons qui sont décédés dans les frimas... (D'un ton plus posé.) C'est une grande philanthrophie de la part de ces caniches-là ! moi, je n'aimerais pas ça, n'ayant pas été dressé à la chose... faut être petit, faut être pris tout petit pour cette proféssion-

là... Une fois en Italie... (d'un air désolé) ah ! mes pauvres enfants, c'est là qu'il a administré aux Autrichiens une pile... célèbre, que ces pauvres diables disaient en autrichien qui est leur langue : « *En v'là assez, nous n'en jouons plus; nous aimons mieux autre chose.* » Napoléon, leur ayant procuré une dégelée aussi majeure, revient à Paris, avec des millions de milliasses de drapeaux et autres objets glorieux, plein les Invalides... mais, ce n'est pas là l'affaire... voilà mon luron qui part pour l'Égypte... Ah ! Dieu de Dieu ! mes pauvres amis, c'est là un territoire maussade (à ce que m'a dit mon cousin Baptiste, qui était tambour dans le 27e, et qui jouit d'une jambe de bois, pour le moment), un pays oùs qu'il fait cent soixante dégrés de chaleur en plein cœur de l'hiver, et où vous ne rencontrez pour vous désaltérer que du sablon fin, fin, fin, et des *cocodrilles* qui se promènent, comme de bons bourgeois, avalant les chrétiens avec armes et bagages.

L'ADJOINT, d'un air capable.

Je n'ai jamais cru aux *cocodrilles;* je les considère comme des animaux fabuleux, mais dont la morsure est très-dangereuse, au dire des botanistes.

MICHEL.

Et pas de maisons, dans c'te coquine d'Égypte; y a pas à dire, pas d'auberges, la grêle en nature; et puis, des vieilles colonnes cassées, hors de service, et des grands scélérats de pains de sucre en pierre, o que ces gens-là tiennent leurs monarques au
ce qui paraît leur plaire généralement dans
ntrée complétement émaillée de chameaux.

L'ADJOINT, aux paysans.

Ce sont les Pyramides, ainsi nommées, vu leur forme pyramidale... il raconte très-bien, je suis touché !...

MICHEL.

C'est à cette époque-là que les Mamelucks ont eu de l'agrément... tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur suprême d'attraper un boulet de canon se sont trouvés provisoirement noyés dans le Nil, très-parfaitement bien. Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, voyant cette grande infusion de Mamelucks, dit : Voilà qui est délicieux !

L'ADJOINT, aux paysans.

Le fait est que plusieurs se noyèrent, au nombre de vingt mille... ceux qu'on n'est point parvenu à repêcher, restèrent dans le fleuve... (après une pause) dit-on.

MICHEL.

Après ça, Napoléon revient encore en France, laissant dans le pays, un appelé le général Kléber. Ce général s'est même trouvé assassiné par un gueux de l'endroit qui fut fait mourir, au moyen d'une baïonnette, sur quoi on le pria de s'asseoir, qui est la manière de guillotiner parmi ces peuples mahométans.

L'ADJOINT.

On appelle cela empaler... c'est fort triste; on me demanderait ma fortune pour endurer cette expérience, que je refuserais, net !... (D'un air décidé.) Je refuserais.

MICHEL.

Alors, Napoléon épousa son épouse, belle femme,

très-jolie et remplie de plusieurs qualités, étant née à la Martinique, patrie des demi-tasses, car il y pousse du sucre et du café. Le voilà donc qui recommence à dauber sur les ennemis et qu'il leurs y en donne, à Eylau, à Friedland, à Austerlitz... ah! mon Dieu! mon Dieu!... quelle contredanse! et quel scélérat de pays! tous étrangers! ils parlent tous allemand! je ne sais pas comment ils font pour se comprendre. Cependant, Napoléon se disait : un petit moment, si je venais à décéder sans avoir de géniture, qui est-ce donc qui prendrait les brides du gouvernement?... Je suis vexé, parce que voilà Joséphine qui est une femme que j'ai pour elle la plus grande considération... mais, mon Dieu, mon Dieu!... quand je me démancherai le corps et l'âme, l'Impératrice étant si majeure, je ne pourrai jamais composer le moindre roi de Rome. (Il se croise les bras.) Ma position est de la dernière trivialité.

Il va donc droit à l'empereur d'Auriche (qui était un grand maigre, parfaitement poudré avec une grande vingt dieux de queue, longue de ça!) Napoléon lui tient ces paroles : A la demande générale du public, j'aurais besoin de votre fille, dont je suis très-épris, n'importe laquelle... l'empereur d'Autriche... (que, dans ce moment, sa queue lui était repassée par-dessus l'épaule, d'étonnement.)

L'ADJOINT.

Mais nous n'en sommes pas sur la catacoua de ce monarque.

MICHEL, regardant l'adjoint d'un air impatienté et continuant.

L'empereur d'Autriche, voyant un homme très-ien, et qui avait une bonne place, lui donne sa

fille complétement. Départ pour la Russie avec huit cent mille lapins... mais voilà une voleur de froid, une froid que le feu gelait!... jugez un petit peu voir!... c'est égal, les soldats disaient, allons toujours, le petit caporal est avec nous, roule ta bosse, car c't homme-là, voyez-vous, les soldats le chérissaient comme leurs petits intestins, et il leur aurait dit : il faut aller prendre la Lune, qu'ils auraient crié : grimpons!... et ils l'auraient prise, que j'en suis sûr, sur mon Dieu et mon âme; ils l'auraient prise, malgré les grandes difficultés que ça présente au premier abord.

LA MÈRE PIGACHE.

Il ne la prit pas, car elle était alors défendue par les Anglais qui soutenaient ses habitants.

MICHEL.

Qui ça? la Lune?

LA MÈRE PIGACHE.

La ville de Saint-Jean-d'Acre.

MICHEL, à l'adjoint.

Elle est insupportable, c'te mère Pigache, elle répond toujours hors nature. Pour lors, voilà un appelé Rostopchine. (Riant d'un air de pitié.) Ce nom!... j'aimerais mieux être totalement privé de nom que d'en avoir un de cette nature. Voilà donc Rostopchine... (Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... enfin, c'est égal...) Voilà donc Rostopchine qui met le feu à Moscou, brûlant tout ce qu'il y avait dedans, (avec importance) et notamment les maisons et les édifices.

Après tant de dégâts, les ennemis sont donc venus à Paris, disant qu'ils nous avaient vaincus... Gascons,

va !... triples blagueurs que vous êtes ! — Voyant tant de monde acharné à son individu (avec emphase) c'est alors qu'il dit cette parole célèbre (d'un ton sec) Je m'en vas !...

Croiriez-vous, mes pauvres chats, qu'en Angleterre, dans un pays si renommé pour sa générosité et pour les qualités brillantes... de son cirage, ils ont la bassesse de faire courir le bruit de sa mort ?... Et dire que, chez nous, même chez nous, il y a des gens assez petits pour ajouter foi à une pareille indécence !... (Avec enthousiasme.) Lui ? mort... jamais !... ils ne le connaissent pas. (Appuyant et du ton de la plus grande conviction.) Il en est incapable. (D'un air mystérieux.) Il fait le mort ; mais il creuse en dessous, il creuse, il creuse, j'en suis pertinemment sûr, et si vous voulez que je vous dise mon petit avis, qui est aussi celui de mon cousin Baptiste, qui connait très-bien son caractère. (Ici tous les paysans se groupent tout près de lui avec curiosité et il dit à demi-voix :) Vous savez que la police, depuis six mois, fait faire des énormes crevasses dans toutes les rues de Paris... c'est qu'on le cherche ; c'est qu'on sait qu'il farfouille, qu'il pioche sous Paris, pour rattraper son affaire... on sait que son souterrain va aboutir, et qu'il sortira de son trou, à la tête de deux millions de nègres, pour le bonheur de la patrie ; mais on ne sait pas l'endroit.

L'ADJOINT.

Je suis horriblement attendri... bien que je sois loin de partager les opinions de Michel sur la position act lle de la personne en question... j'avoue rde cette supposition comme un odieux

MICHEL, *à demi-voix.*

Ne croyez pas l'adjoint... cet homme est payé pour dire ce qu'il dit, voyez-vous? on lui dit : fais courir le décès de Napoléon ; et lui, il fait courir le décès de Napoléon, c'est un adjoint, c'est sa consigne ; un adjoint ne connaît que sa consigne.

L'ADJOINT.

N'importe, mes amis, au nom de monsieur le maire, vous êtes autorisés à vous livrer à tout ce que le cidre peut inspirer de plus aimable. *(Présentant galamment la main à madame Pigache.)* Madame veuve Pigache veut-elle me faire l'honneur de danser la prochaine avec moi?

LA MÈRE PIGACHE.

Comment donc?... Vous m'invitez à dîner, monsieur l'adjoint? certainement, j'accepte.

L'ADJOINT, *à part.*

Que le diable l'emporte.

Une musique bruyante de charlatan se fait entendre ; le charlatan paraît sur son tréteau.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE CHARLATAN.

LE CHARLATAN, *ouvrant le rideau, et montant sur l'estrade.*

Hommes ruraux!... ne croyez point que vous avez devant les yeux un charlatan, un empirique, un jongleur, un prestidigitateur, je méprise ces sciences, autant que je me mépriserais moi-même si j'avais le malheur de les professer... mon titre est modeste, je suis le premier physicien de France et

d'Arabie, où j'ai cueilli les animaux les plus curieux et les plus redoutables. Apprenant par les cent voix de la Renommée que c'était aujourd'hui la fête de ce village remarquable, j'y ai apporté tout ce que je possède en histoire naturelle pour le divertissement, la joie, le plaisir et la satisfaction des deux sexes, même des plus grands vieillards...

Vous y verrez d'abord un nain de la Lapoponie, pays des Lapons et des Lapones; il porte dix-huit pouces de hauteur, et est âgé de soixante-quatorze ans. Ce petit respectable a eu l'honneur d'être accueilli dans les principales cours de l'Europe et de danser sur les genoux de plusieurs têtes couronnées; il a reçu la plus brillante éducation, il parle distinctement sept langues, savoir : le latin, le chinois et le bas-breton; par malheur, il est sourd-muet de naissance, ce qui le prive momentanément du plaisir de vous montrer son talent.

De plus, hommes champêtres, j'aurai l'honneur de vous offrir une hyène barrée; c'est moi-même, étant en Afrique, qui ai eu l'agrément, à l'aide d'un coup de fusil, de captiver ce monstre que M. Buffon range dans la classe des quadrupèdes, vu le nombre de pattes dont la nature l'a favorisé. Dans sa patrie natale, cet animal ne se nourrit que de chrétiens vivants, tels que Hottentots, Hottentotes et petits Hottentots (il préfère même ce dernier article).

Dans ce pays-ci, les règlements de police s'opposant à ce que je lui fournisse des membres de l'ordre social pour alimenter sa gloutonnerie, je trompe sa férocité et son instinct sanguinaire en lui faisant dévorer nuit et jour nombre de fromages de

Brie, Gruyère, Marolles, bondons et autres, que j'accompagne d'une certaine quantité de coups de bâton, propres à l'apprivoiser et à lui donner une idée de la civilisation. Cependant, hommes et femmes rustiques, si quelqu'un d'entre vous était désireux de juger par lui-même des procédés de cet animal, qu'il entre sans crainte dans la cage, s'il n'est point dévoré en trois minutes, montre à la main, je lui donne cinque francs. (Montrant une pièce de cent sous qu'il tire de sa poche.) Cinque francs! car je ne viens point dans cette commune pour m'y livrer à une vile et honteuse spéculation; non, citoyens et citoyennes de la Brie! et pour vous le prouver, j'ai réduit le prix des places aux proportions de votre chétive industrie : Les premières sont fixées à un fromage, les secondes un demi-fromage, les troisièmes et amphithéâtre un quart de fromage, messieurs les enfants au-dessous de sept ans, un bondon; messieurs les militaires non gradés paieront en tabac à fumer, selon leur générosité. Entrez, habitants de la Brie, ce n'est point une vile et honteuse spéculation, non! loin de vous cette idée! c'est pour la nourriture de la ménagerie ; entrez, foulez-vous, pénétrez tumultueusement dans ce local, étouffez-vous, cassez-vous bras et jambes, si quelqu'un est écrasé, ce sont les petits profits de l'animal. Allez la musique!

La musique recommence, tous les assistants entrent dans la baraque ; le rideau baisse.

FIN DE LA VIE DE NAPOLÉON.

RICHE D'AMOUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 20 novembre 1845.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. XAVIER ET LAUZANNE

PERSONNAGES

PINGOUIN, employé [1].
VERGAVILLE, lieutenant-colonel d'état-major [2].
JULES BÉCHEREAU, ami de Pingouin [3].
DUHAMEL, commissaire du bal [4].
GERMAIN, garçon restaurateur [5].
LE RESTAURATEUR [6].
LÉONIE, veuve Vergaville, belle-sœur de Vergaville [7].
HERMANCE, femme de Vergaville [8].
UN GARÇON DU RESTAURANT.
DANSEURS ET DANSEUSES.

La scène se passe à Paris, chez un restaurateur.

1. M. Arnal. — 2. M. Leclère. — 3. M. Richard. — 4. M. Ballard. — 5. M. Ludovic. — 6. M. Camiade. — 7. Madame Thénard. — 8. Madame Mézeray.

RICHE D'AMOUR

Le théâtre représente un salon de restaurant; trois portes au fond sur un autre salon conduisant à d'autres pièces où l'on danse. Une porte de cabinet au premier plan à droite et à gauche. Au second plan, à droite, un couloir donnant dans les cuisines; un semblable à gauche conduisant aux cabinets particuliers, dont on aperçoit les premières portes. — Deux petites consoles surmontées d'une glace dans les angles formés par les couloirs et les portes du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

PINGOUIN, JULES, DUHAMEL, HERMANCE, LÉONIE, DANSEURS ET DANSEUSES.

Au lever du rideau, on danse sur le théâtre et dans le salon au fond. Les personnages sont ainsi placés : à gauche, Duhamel et Hermance ; à droite, Jules et une dame leur font vis-à-vis. Pingouin et Léonie, qui dansent ensemble, tournent le dos au public ; un danseur et une danseuse leur font vis-à-vis. Lorsque le rideau se lève, Pingouin, Léonie et leur vis-à-vis exécutent un avant-quatre.

LÉONIE, à Pingouin, pendant le balancé.

Vous aimez donc beaucoup la danse ?

PINGOUIN, avec galanterie.

Avec vous, Madame... je passerais ma vie à six pouces du sol... si faire se pouvait !

Jules, sa danseuse, Duhamel et Hermance dansent aussi un avant-quatre pendant tout ce qui suit [1].

LÉONIE, riant après avoir cessé de danser.

Ah ! ah ! vous avez des idées...

1. Pingouin n'a ni chaîne, ni montre, ni bijou d'aucune sorte; même observation pour le personnage de Jules.

PINGOUIN.

Ça m'étonne ; car on dit que quand on aime... tout déménage...

LÉONIE.

Décidément vous êtes très-amusant, ce soir.

JULES, bas à Hermance en dansant, et au moment où ils vont se croiser.

Il le faut, Hermance ! il le faut absolument...

HERMANCE, en dansant.

Mais c'est vouloir me compromettre...

LÉONIE, les examinant.

Ils se parlent bas : je les observerai...

PINGOUIN.

Ah ! Madame, que je vous ai cherchée longtemps ! et quelle chance pour moi de vous retrouver ici !

LÉONIE, un peu moqueuse.

Et je m'en réjouis, Monsieur... Aussi vous ai-je accepté pour cavalier.

PINGOUIN, avec joie.

Pour cavalier ! puis-je espérer que vous daignerez me conserver ce... grade, et que ce soir, à la sortie du bal, j'aurai l'honneur de vous reconduire ?

LÉONIE.

Désolée, monsieur Pingouin, de ne pouvoir accepter cette offre gracieuse.

PINGOUIN, stupéfait.

Quoi ?

DUHAMEL.

Chassez les huit !...

Tout le monde chasse les huit.

PINGOUIN, contrarié en dansant.

Déjà !... oh ! guignon ! (La contredanse finit, chaque cavalier ›prête à reconduire sa dame ; Duhamel remonte un peu la scène avec Her-

mance; Jules reconduit sa danseuse dans les salons du fond, et disparaît un moment; Pingouin offre sa main à Léonie.) Madame...

LÉONIE.

Mille remercîments! je reste ici!

Duhamel et Hermance s'arrêtent un peu en arrière à droite et causent bas.

PINGOUIN.

Du moins, vous m'accorderez une des prochaines contredanses?

LÉONIE, raillant toujours.

Impossible, Monsieur... je suis engagée pour toute la soirée.

Elle le congédie de la main et fait un pas vers Hermance et Duhamel, qu'elle salue et semble remercier. Duhamel s'incline et se perd dans les groupes qui se promènent au fond; Léonie cause bas avec Hermance.

PINGOUIN, mortifié à part.

C'est une défaite! moi qui croyais l'avoir intéressée, qui comptais obtenir la faveur de l'accompagner, ne fût-ce que pour avoir son adresse!... et elle me repousse!... (Avec résolution.) Eh bien! je ne danserai plus de la soirée, voilà ce qu'elle y gagnera... je vais me livrer à la passion du jeu... le whist, la bouillotte, le lansquenet... à défaut d'amour, je vais me gorger d'or!...

Il sort par la porte du fond, à gauche.

LÉONIE, à Hermance, en descendant la scène.

Où est donc Vergaville?

HERMANCE.

Mon mari? — A la bouillotte.

LÉONIE, surprise.

A la bouillotte?

AIR: *On dit partout que la comtesse* (*Jacquemin*).

Cela prouve sa confiance.
Mais je le reconnais bien peu!

Quoi ! tandis que sa femme danse,
Lui, jaloux, ne songer qu'au jeu !
Mais trop tard faisant charlemagne,
Souvent au jeu, bien assidu,
Un mari, près de sa compagne
Revient, joyeux de ce qu'il gagne...

Avec malice.

Sans savoir ce qu'il a perdu.

Voyons... entre nous... est-il jaloux sans raison?... ce M. Jules?...

HERMANCE, avec indifférence.

Oh!... un ami d'enfance !... (A part.) Se douterait-elle ?

LÉONIE, à part.

Elle se trouble !

JULES, venant du fond par la porte de droite et s'approchant d'elles.

Mesdames, permettez-moi de vous offrir la main pour rentrer au salon.

Il offre la main à Hermance.

LÉONIE, allant à lui avec intention.

Mille grâces, monsieur Jules, nous avons un cavalier.

JULES, un peu déconcerté.

Ah !

LÉONIE, à Duhamel qui vient du fond par la gauche.

M. Duhamel, votre bras ; vous êtes commissaire du bal, c'est une fonction publique.

DUHAMEL, avec empressement.

Je m'en réjouis, Mesdames, dans ce moment surtout.

Il donne le bras aux deux dames, et se tient vers la droite de la scène, lorsque Vergaville entre.

JULES, à part.

Décidément, la belle-sœur nous est hostile !... observons !...

Il se retire un peu au fond.

SCÈNE II

VERGAVILLE, *entrant par la porte du fond, à gauche ;* HERMANCE, DUHAMEL, LÉONIE, JULES, *au fond.*

VERGAVILLE, à plusieurs cavaliers qui l'accompagnent jusqu'à la porte du salon.

Votre revanche plus tard, Messieurs !

DUHAMEL, qui a fait un mouvement pour sortir, et donnant toujours le bras aux deux dames.

Vous voyez, mon cher Vergaville ?... (Gaiement.) Je profite de votre absence pour faire la cour à Madame.

L'orchestre, pendant ce qui suit, exécute une figure de quadrille qu'il répète trois fois.

VERGAVILLE.

Oh ! je ne suis pas jaloux, moi ; (à part) de celui-là, du moins. (Haut, en donnant affectueusement la main à Hermance.) Il faut avoir confiance en sa femme, c'est la meilleure tactique. (A part.) Il n'y a pas de mal à dire ça. (Haut.) Je tiens à ce que ma femme s'amuse... Faites un tour dans les salons, j'ai un mot à dire à Léonie... Vous permettez, petite sœur...

LÉONIE, quittant le bras de Duhamel, et s'approchant de Vergaville.

Bien volontiers, mon cher beau-frère.

Duhamel et Hermance s'éloignent par le milieu, au fond ; Jules ne quitte pas Hermance des yeux et la suit. Les autres invités se promènent au fond.

SCÈNE III

VERGAVILLE, LÉONIE, DANSEURS *et* DANSEUSES, *dans le salon, au fond.*

LÉONIE.

Qu'est-ce donc?

VERGAVILLE.

Ma chère Léonie, il faut que je m'absente.

LÉONIE, avec surprise.

Comment? vous laissez Hermance seule, dans ce bal de souscription. (A part.) L'imprudent!...

VERGAVILLE, soupçonneux.

N'y êtes-vous pas?... quel est le danger?...

LÉONIE.

Aucun, sans doute... mais...

VERGAVILLE.

D'ailleurs, je reviendrai certainement à temps pour la prendre; mais j'ai compté sur vous pour la distraire, pour l'occuper...

LÉONIE, cherchant à dissimuler sa contrariété.

C'est très-bien... mais si vous vous attardez?

VERGAVILLE.

Vous lui direz que, craignant que mon absence l'empêchât de s'amuser, je n'ai pas voulu...

LÉONIE.

Et qui la reconduira?

VERGAVILLE.

Jules!... Je lui en ai dit deux mots...

LÉONIE, vivement.

Jules?

VERGAVILLE.

Jules Béchereau, notre ami.

LÉONIE, à part.

Tous de même!

VERGAVILLE.

Il faut absolument que je me présente à la soirée du ministre... (S'exaltant.) Une chose de la plus haute importance... Adieu. Je suis plein d'espoir, j'en perds la tête...

Il va pour sortir par la porte du fond, à droite.

LÉONIE.

C'est donc pour cela que vous vous en allez sans chapeau?

VERGAVILLE, gaiement.

Bon! dans ma préoccupation, je l'ai oublié dans le salon de bouillotte.

Il sort par la porte du milieu, au fond, et se dirige à gauche.

SCÈNE IV

LÉONIE, *puis* PINGOUIN, DANSEURS *et* DANSEUSES, *se promenant, au fond.*

LÉONIE, d'abord seule.

Pauvre Hermance!... elle brave le danger... parce qu'elle l'ignore... Oh! cela ne se passera pas ainsi... je saurai écarter M. Jules... mais comment?...

Elle reste pensive vers le milieu du théâtre, à droite.

PINGOUIN, entrant gaiement par la porte du fond, à gauche.

Dévalisé! plus le sou... tout perdu!... le défrichement est complet... Il ne me reste (il frappe sur son gousset) que la place de la bourse.

LÉONIE, l'apercevant, à part.

Ah! monsieur Pingouin!

PINGOUIN, à lui-même.

Et l'on ose dire : malheureux au jeu, heureux en femmes!

LÉONIE, à elle-même.

Bon garçon... sans conséquence... pas compromettant... (Haut.) Monsieur Pingouin?

PINGOUIN, vivement.

Quoi?... Ah! Madame, c'est vous?

LÉONIE, avec grâce.

M'en voulez-vous de mon refus de tout à l'heure?...

PINGOUIN, vivement.

Vous voulez danser avec moi?... ô bonheur!...

LÉONIE.

Non, je voudrais... j'attends de vous un service.

PINGOUIN, vivement.

Lequel?

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Sans hésiter, parlez, parlez, Madame!
Tout est facile au dévouement.
Demandez-moi mon sang, mes jours, mon âme!...

LÉONIE, avec réserve.

Oh! Monsieur, je n'en veux pas tant.

PINGOUIN.

Parlez toujours, car votre esclave attend.
Comme l'a dit un oracle infaillible :
Est-ce possible? Eh bien! donc, dans ce cas
La chose est faite!... (avec force) et si c'est impossible,
Eh bien! ça n' se f'ra pas! (*bis*)

LÉONIE, souriant.

Oh! ce n'est pas difficile... Il s'agit de me reconduire ce soir... voilà tout.

PINGOUIN, avec joie.

Ah ! grand Dieu !... il serait vrai?... J'entre dans le ciel !

LÉONIE.

Ainsi, vous acceptez ?...

PINGOUIN, avec une importance comique.

Si j'accepte? Ah! Madame... je vous offrirais mon bras jusqu'au pôle nord, si j'avais le bonheur que vous y demeurassiez...

LÉONIE, souriant.

Je ne vous mènerai pas si loin.

PINGOUIN, galamment.

Je le pense bien.

LÉONIE.

Merci, monsieur Pingouin; je vous préviendrai quand vous devrez faire avancer une voiture. (Elle le salue de la main. A part, en sortant.) Mais que fait donc Vergaville ?

Elle sort par la porte du milieu, au fond. — Les danseurs et les danseuses qui se promenaient ont peu à peu disparu.

SCÈNE V

PINGOUIN, *puis* JULES.

PINGOUIN, d'abord seul.

Un tête-à-tête avec elle !... un fiacre !... moi, qui, dans le délire de mon imagination amoureuse, osait à peine entrevoir... un cabriolet !... Mais c'est le temple de Paphos... à un cheval ! oui, à un cheval... (Avec malice.) On y est moins à l'aise, et on a la chance de verser !

JULES, *venant du fond par la porte, à gauche.*

Impossible d'approcher Hermance, Vergaville cause avec elle...

Il reste un peu au fond et regarde dans le salon qu'il vient de quitter.

PINGOUIN, *à lui-même.*

Je le prendrai à l'heure... (*Par souvenir.*) Ah ! grand Dieu !... (*il fouille successivement toutes ses poches*) pas le sou !

JULES, *se retournant.*

Qu'as-tu donc?

PINGOUIN, *remontant, et l'amenant sur le milieu de la scène.*

Ah ! mon ami, c'est le ciel qui t'envoie !

JULES.

Qu'est-ce que c'est?

PINGOUIN, *vivement.*

Prête-moi cinq francs !

JULES, *surpris.*

Comment?

PINGOUIN, *avec énergie.*

Cinq francs, ou la mort !!! car je l'ai revue, mon ami, je l'ai revue, je l'ai retrouvée...

JULES.

Qui?

PINGOUIN.

Celle que j'aime... ou plutôt celui que j'aime... car c'est un ange, et l'ange est essentiellement masculin. (*A part, avec indignation.*) — Oh ! les gueux de grammairiens !... Prête-moi cent sous ! le lansquenet m'a tout pris.

JULES, *tranquillement.*

Calme-toi, au nom du ciel ! nous parlerons de numéraire ensuite. Tu as revu ta belle?...

PINGOUIN.

Oui!

JULES, gaiement.

Et elle demandé à t'emprunter cent sous?

PINGOUIN, avec horreur.

Ignominie, profanation et misère!... Qu'oses-tu dire là?... elle!... Ah! je veux la réhabiliter à tes yeux... mais plus tard.

JULES, gaiement.

Non, tout de suite : je tiens à savoir jusqu'à quel point tu es aliéné.

PINGOUIN, vivement, et avec importance.

Et tu me prêteras cinq francs?

JULES.

Parle, d'abord.

PINGOUIN, avec reproche.

Ah! quel travail tu me fais faire! pour cent sous! (D'un air résolu.) N'importe! Tu sais qu'il y a deux ans, mon médecin m'ordonna les eaux de Cauterets, dans les Hautes-Pyrénées, le département le plus raboteux de France, où, quelque part qu'on se place, à droite, à gauche, les montagnes se cabrent tellement que Baucher lui-même ne parviendrait pas à les monter.

JULES.

Je conçois.

PINGOUIN.

Tant mieux! la connaissance des lieux aide puissamment à l'intelligence de l'histoire : c'est là, mon ami, qu'à la promenade, je fis la rencontre d'une femme charmante.

JULES, d'un ton un peu ironique.

L'ange en question?

PINGOUIN.

L'ange en question.

JULES, de même.

Blond, alors?... c'est assez la couleur des anges!

PINGOUIN.

Permets-moi de te cacher sa nuance. Aux eaux, entre baigneurs, on a bientôt lié connaissance. J'appris qu'elle était venue à Cauterets, non pour elle, grand Dieu! qui était brillante de jeunesse et de santé; mais pour y accompagner son mari, qui ne brillait, lui, ni par l'une ni par l'autre... heureusement!

JULES, d'un air de reproche.

Ah!

PINGOUIN, appuyant.

Oui, heureusement; le mot est féroce, mais, crebleu, il est sincère!... Son mari était un antiq colonel, doué de quatre-vingts blessures, de tren mille rhumatismes articulaires (il ne savait plus où les mettre...), cloué dans un vieux fauteuil, au fond d'une vieille chambre, bref, un type d'invalidité, un Scarron militaire, une curiosité, quoi! un homme à mettre au Musée d'artillerie, à côté de l'armure de François Ier.

JULES.

Il n'en était que plus à plaindre.

PINGOUIN, avec importance.

Et sa femme! (Changeant de ton.) Du reste, ça m'arrangeait.

JULES, gaiement.

Je comprends.

PINGOUIN.

Tandis que ce glorieux éclopé prenait à domicile des bains et buvait de l'eau minérale... à rendre un veau hydropique (d'un air vaporeux) moi, de mon côté, j'usais d'un breuvage plus doux, mais bien plus dangereux.

JULES.

Du Champagne?

PINGOUIN, avec humeur.

Homme vulgaire!... je m'enivrais d'amour dans les regards limpides de sa femme.

JULES, avec sévérité.

Quelle abomination!

PINGOUIN.

Je l'avoue; mais c'est comme ça.

JULES.

Te payait-elle de retour?

PINGOUIN, vivement.

Écoute! je ne t'en ai encore dit que pour deux francs, à peu près, homme vénal que tu es! je n'avais jamais vu le mari, qui allait de sa baignoire à son fauteuil, de son fauteuil à sa baignoire, et toujours comme ça. Un homme, dans cette situation, ne peut pas courir... si ce n'est des dangers; et la dame avait un désir immodéré de faire une promenade au cirque de Gavarnie; on organisa une partie...

JULES.

Eh bien?

PINGOUIN, avec enthousiasme.

Quel pays, mon cher ami! comme tout y est

riche!... (excepté les paysans) quelle nature!... comme tout y est grand, large!... (excepté les chemins). Il y a de la poésie à remuer à la pelle! Aussi, j'étais inspiré! Ah! j'aurais donné douze francs d'une harpe!... mais pas moyen... (avec regret) et puis je n'en sais pas jouer... surtout à cheval!

JULES, avec ironie.

C'est dommage.

PINGOUIN.

Oui, car elle était émue... ô mon ami!... Son œil était langoureux; sa respiration haletante, lorsque un accident misérablement prosaïque vint nous plonger dans la réalité.

JULES, avec curiosité.

Quoi donc!

PINGOUIN, avec humeur.

Un bœuf, un déplorable bœuf qui, en passant près de nous, effraie le cheval de ma belle... l'a mal fait un écart, et allait la précipiter dans Gave... Elle jette un cri d'effroi... Moi, j'ai l'h reuse pensée de la rattraper par son amazone, de la désarçonner, tandis que son cheval roule dans le torrent... patatras! pif! paf! pouf! où il se casse bras et jambes, que le diable l'emporte!

JULES.

Quel événement!

PINGOUIN.

Il est notable!...juge de mon embarras! me voilà avec une femme évanouie sur les bras, et un cheval pour deux!... Dès que ses yeux se rouvrirent, elle fondit en larmes, me remercia, et me dit que, dorénavant, elle me regardait comme un père.

JULES, avec ironie.

Comme un père?

PINGOUIN, avec hésitation.

Comme... un père, oui... Comment trouves-tu ce mot-là?

JULES, raillant.

Dur... et désobligeant dans la circonstance.

PINGOUIN.

Néanmoins, le lendemain, dans les transports de sa reconnaissance, elle me présenta à son mari : mon ami, fit-elle... (A lui-même avec indignation.) Son ami! ah! mon Dieu! (Reprenant et imitant une voix de femme.) Mon ami, voici le cavalier qui m'a sauvé la vie, monsieur Pingouin; son nom n'est pas... joli, mais c'est celui d'un galant homme! (Imitant une grosse voix et avec beaucoup de brusquerie.) Monsieur! me dit ce colonel...

Air : *Tendres échos, errants dans ce vallon.*

Dans la montagne, elle a failli périr,
C'est très-bien fait; je ris de l'aventure.
Imprudemment aller ainsi courir
Avec un' bêt' dont elle n'est pas sûre!

Cessant de faire la grosse voix et d'un air de doute.

Je n' sais pas trop, à ne te rien céler, } (*bis*)
Si c'est du ch'val qu'il a voulu parler. }

Cependant il ajouta : (Reprenant le ton brusque.) Je ne vous en remercie pas moins! (Reprenant le ton simple.) Cette formule de gratitude me parut... sèche, d'autant plus que j'avais été obligé de payer le prix du cheval qui infusait dans le Gave, six cents francs; les chevaux noyés coûtent plus cher que les autres dans ce pays-là.

JULES.

C'est naturel; ils sont plus rares.

PINGOUIN.

Enfin, depuis mon retour à Paris, j'avais fait des démarches inouïes pour la revoir, je m'étais lancé dans le monde; j'avais été partout; impossible! J'étais désolé; car je l'aime, je l'aime avec idolâtrie, j'en suis fou! Juge de mon bonheur, je l'ai retrouvée ici, ce soir, dans ce bal au profit des pauvres.

JULES.

Avec son mari?

PINGOUIN, avec bonheur.

Non, elle est seule; mais plus charmante, plus adorable que jamais. Cette solitude anormale me donne à penser que son mari est resté dans les Pyrénées.

JULES.

Comment?

PINGOUIN, avec conviction.

Oui, il y aura obtenu une petite place... en qualité de défunt.

JULES.

Tu ne t'en es pas assuré?

PINGOUIN.

Non, mais j'en suis certain, car elle m'a autorisé... que dis-je, autorisé!... elle m'a demandé de la reconduire chez elle!... comprends-tu?

JULES.

Oui!

PINGOUIN, tranquillement.

Eh bien! prête-moi cent sous...

JULES.

Impossible! j'aurais moi-même besoin...

PINGOUIN, comme frappé de stupeur.

Comment!... voilà un quart d'heure que je te raconte mes désastres... Mais je suis volé!... mais il me les faut, te dis-je... j'ai perdu mon dernier franc au lansquenet... je ne puis la reconduire à pied... il me faut un fiacre... (D'un air suppliant.) Donne-moi cinq francs!...

JULES.

Je te répète...

PINGOUIN, marchant d'un air égaré, vers la droite de la scène.

Que devenir? je ne connais que toi dans ce maudit bal... (Par inspiration.) Mais toi, tu es lié avec un commissaire du bal, monsieur...

JULES.

Duhamel!

PINGOUIN.

Duhamel, emprunte-lui cinq francs... toi qui es artiste, qui es peintre! qui présentes toutes les garanties...

JULES.

Duhamel, non, j'ai des raisons de ne pas lui en dire un mot...

PINGOUIN, désespéré.

Quoi!... mais alors... mais alors... il ne me reste que la ressource de me brûler la cervelle... (Avec violence.) Oui!...

JULES.

Que dis-tu?...

PINGOUIN, avec une fureur croissante.

Et si j'avais là un pistolet... une bonne paire de pistolets!

JULES, s'approchant vivement de lui.

Quelle folie!

PINGOUIN, avec éclat.

Je les vendrais bien cent sous, que diable!

JULES.

On vient, n'affichons pas notre désastre!...

Ils se séparent, Jules à gauche, et Pingouin à droite du théâtre.

SCÈNE VI

JULES, VERGAVILLE, PINGOUIN, *puis* GERMAIN; GROUPES DE DANSEURS ET DE DANSEUSES, *se promenant, au fond.*

VERGAVILLE, entrant avec humeur par la porte du fond, à gauche.

(A lui-même.) Je me suis trouvé engagé malgré moi dans un diable de pari!... Tiens, c'est vous, Jules? vous ne dansez pas?

JULES.

Pardonnez-moi; je vais essayer une polka... et, vous partez?...

VERGAVILLE.

A l'instant!... bien du plaisir!

JULES.

J'en espère!

Il sort par le fond, à gauche.

VERGAVILLE, à Germain qui entre par le couloir à droite.

Garçon! une voiture... il pleut à verse!

GERMAIN.

Tout de suite, Monsieur.

Il sort par le fond, à droite.

PINGOUIN, qui depuis quelques instants examine Vergaville.

Je connais... bien certainement, j'ai vu cette

tête-là sur les épaules de quelqu'un!... si je pouvais savoir où, je lui emprunterais cent sous... (Il s'approche de Vergaville, et lui dit d'un air très-aimable :) Monsieur, je crois que j'ai le plaisir de vous connaître.

VERGAVILLE, brusquement, et le regardant en face.

C'est possible, Monsieur, mais je ne me rappelle pas vous avoir jamais vu.

PINGOUIN, toujours d'un air gracieux.

Pingouin!

VERGAVILLE, brusquement.

Vous dites, Monsieur?...

PINGOUIN, de même.

Pingouin!

VERGAVILLE, de même.

Je ne connais sous ce nom qu'une espèce d'oiseau de mer.

PINGOUIN, un peu piqué.

Ce n'est pas moi, Monsieur.

VERGAVILLE, de même.

Auquel la nature a refusé la faculté de voler.

Il lui tourne le dos avec brusquerie, et se promène en remontant la scène.

PINGOUIN, à lui-même.

Et d'emprunter! il paraît que c'est une fatalité attachée au nom. Pas moyen de lui demander cent sous... il ne m'inspire pas de confiance.

VERGAVILLE, à lui-même.

Qu'est-ce que c'est que cet animal-là?...

Ici l'orchestre exécute une valse en sourdine.

SCÈNE VII

PINGOUIN, LÉONIE, *venant du fond;* VERGAVILLE, *puis* DUHAMEL.

LÉONIE, à elle-même, apercevant Vergaville.

Vergaville !

PINGOUIN, allant à elle.

Ah ! Madame, c'est vous...

LÉONIE, vivement et à demi-voix.

Laissez-moi.

PINGOUIN, à part, en gagnant le fond à gauche.

De quoi donc a-t-elle peur?...

LÉONIE, à Vergaville, avec joie.

Vous nous restez donc, mon ami ? ah ! tant mieux !

VERGAVILLE.

Au contraire... je suis en retard... et ce maudit cabriolet...

Il se retourne vers le fond et revient en scène.

PINGOUIN, à part, surpris.

Elle connaît ce monsieur !...

LÉONIE, cherchant à le retenir.

Mais... votre présence chez le ministre est-elle donc si indispensable ?

VERGAVILLE.

On ne peut davantage... il s'agit de mon avancement... (Avec intérêt.) J'espère être nommé colonel ...t-major, comme feu mon frère; l'affaire se dé... ...emain... (Apercevant Germain qui entre par la porte du fond à ...ui lui fait un signe.) Ah !... Adieu, Léonie...

PINGOUIN, à part, avec surprise.

Léonie ?

LÉONIE, le suivant.

Adieu donc, colonel !

PINGOUIN, à part, avec surprise.

Colonel !

LÉONIE, se dirigeant avec Vergaville vers la porte du fond à droite.

Bonne chance, mon ami.

PINGOUIN, à part.

Son ami ?

DUHAMEL, venant du fond à gauche, et aux invités qui sont au fond.

Messieurs, Messieurs, on manque de cavaliers...

VERGAVILLE, à Germain qui est resté près de la porte du fond à droite.

Rue Saint-Dominique, 82... Bon ! je le prenais pour le cocher... butor !...

Il lui donne un coup de poing et sort.

GERMAIN.

Merci, M'sieur !...

Il sort par le corridor, à droite.

PINGOUIN, à part.

Son ami ! (Allant à Duhamel.) Dites-moi, monsieur le commissaire, comment appelez-vous ce gros monsieur qui sort !...

Il indique la droite.

DUHAMEL.

C'est M. Vergaville...

PINGOUIN, interdit, à part et s'éloignant vers la gauche.

Verga... son mari !...

DUHAMEL.

Qu'avez-vous donc ?

PINGOUIN, à lui-même.

En effet ! je le remets maintenant, mais je ne

l'avais vu qu'assis, et la tête impliquée dans un foulard !...

DUHAMEL, à Pingouin.

Un brutal, un jaloux !

Il entre dans le salon du fond, et, sur son invitation muette, les cavaliers s'éloignent.

PINGOUIN, indigné, seul en scène.

Il est grossi !... il s'est complétement rapapilloté dans les Pyrénées, cet homme-là ! quelle abomination ! voilà donc quel abus on fait des eaux de Cauterets !... Elle n'est pas veuve !

DUHAMEL, rentrant et l'entraînant.

Vite ! vite ! on demande un vis-à-vis.

PINGOUIN, sortant et d'un air triste.

Allons ! je trouverai peut-être un capitaliste qui me commanditera.

Il sort avec Duhamel par la porte du fond, à gauche.

SCÈNE VIII

JULES, HERMANCE, *puis* LÉONIE *et* PINGOUIN.

JULES, entrant par la porte du fond à droite, avec Hermance à laquelle il donne le bras droit.

Je vous répète, chère Hermance, qu'il est parti, et qu'il ne rentrera peut-être pas de la nuit.

HERMANCE, en marchant avec Jules.

Qui vous l'a dit ?

JULES.

Lui-même ! ainsi le temps est à nous et nous pouterminer... oh ! j'y attache un tel prix !...

LÉONIE, entrant par le fond à droite, et les suivant à distance.

Ensemble ?

HERMANCE.

Mais vraiment, Jules, je ne sais si je dois...

JULES.

Songez que peut-être, bientôt, je vais m'éloigner de vous...

Jules et Hermance n'ont fait que traverser lentement le théâtre, et disparaissent par la porte du fond, à gauche. Léonie les suit du regard avec anxiété, lorsque Pingouin entre par la porte du milieu.

SCÈNE IX

PINGOUIN, LÉONIE.

PINGOUIN, à lui-même.

Pas une figure de connaissance à qui je puisse emprunter cent sous.

LÉONIE.

Ah! c'est vous, monsieur Pingouin !... vous voyez bien ce jeune homme, en compagnie d'une dame...

Elle indique Jules et Hermance qui sont hors de vue.

PINGOUIN.

Oui. (A part.) Tiens ! elle connaît Jules !...

LÉONIE.

Eh bien ! suivez-les, et tâchez... (Changeant de résolution.) Mais non, j'y vais moi-même. N'oubliez pas que je compte sur vous pour me reconduire.

Elle sort par le fond, à gauche.

SCÈNE X

PINGOUIN, GERMAIN.

PINGOUIN, seul, et dans la plus grande agitation.

Que faire, grand Dieu ? que faire ? elle compte sur moi !... le bonheur que j'ai poursuivi si longtemps, il va m'échapper... faute d'un fiacre ! faute d'une malheureuse citadine !... mais qu'est-ce que je demande au ciel ?... cent sous !... certainement, prendre une voiture à l'heure, déposer madame Vergaville chez elle, et me faire conduire ensuite chez moi, le moyen est bon ; mais c'est que chez moi, je ne suis pas bien sûr de trouver de l'argent, vu qu'il n'y avait pas un sou quand je suis sorti, et j'ai la clef ! (Appuyant.) J'ai la clef. (Il la tire de sa poche et l'y remet aussitôt.) Il est douteux que des voleurs s'y soient introduits avec effraction et y aient oublié leur bourse... Ces événements-là sont si peu communs ! et je ne toucherai mes appointements que le 31... nous sommes au 14, je ne peux pas garder un fiacre à l'heure pendant 17 jours ?

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Quelle infortune est égale à la mienne ?
Du lansquenet, déplorable martyr,
J'ai beau forer ma poche artésienne,
Pas un centime, hélas ! n'en peut jaillir !
Le diable est donc assis sur mes épaules ?
Ma voix s'épuise en efforts déchirants,
Et mon gousset, moins heureux que les Gaules,
Appelle en vain l'invasion des *Francs !* (*bis*)

Mais le moment approche ! voilà le bal qui touche

à sa fin... grand Dieu !... il faut absolument... Ah ! une inspiration ! (Appelant.) Garçon ! (Germain entre par la porte du fond, à droite. A part.) Je suis sauvé ! (Haut.) Mon chapeau et mon paletot, tenez, voici le numéro du vestiaire.

Il le tire de la poche de son gilet.

GERMAIN.

A l'instant, Monsieur !...

Il sort par le fond, à droite.

PINGOUIN.

Oui, j'y suis résolu, je n'ai que ce moyen... Je vais séduire un cocher. Le premier qui me tombe sous la main... je lui expose ma situation, je lui remets en nantissement mon chapeau... mon chapeau et mon paletot... (Riant.) Mon paletot est neuf... ah ! ah ! j'étais bien bête de chercher si loin un moyen !

GERMAIN, rentrant par la porte du fond, à droite, un chapeau à la main, un paletot de couleur noisette sur le bras.

Monsieur, voici votre paletot.

PINGOUIN, avec indifférence, après avoir pris le paletot et le lui rendant.

Non, ce n'est pas là mon paletot.

Il s'éloigne de deux pas.

GERMAIN.

C'est le dernier, il n'y en a plus.

PINGOUIN, se rapprochant et avec surprise.

Comment? il n'y en a plus ?... mais je suis volé !

GERMAIN.

Dame ! Monsieur, vous attendez si tard ; à l'heure qu'il est, on prend ce qui se trouve.

PINGOUIN, avec humeur.

Il paraît qu'on prend ce qui se trouve, même avant l'heure qu'il est.

GERMAIN.

Je ne crois pas qu'il y ait de voleurs ici.

PINGOUIN, vivement.

Non, s'ils sont partis.

GERMAIN, lui donnant le paletot.

Gardez toujours ce paletot-là. C'est un gage. Si on vient le réclamer vous le rendrez à la personne qui a pris le vôtre.

PINGOUIN, avec fureur.

Le rendre ! le rendre ! mais ça ne remplit pas mon objet... (Impérieusement.) Mon chapeau !

GERMAIN, lui donnant le vieux chapeau qu'il tient.

Voilà !

PINGOUIN, indigné.

Quelle est cette misérable galette? Ce n'est pas mon chapeau non plus !... (Germain sort, en ayant l'air de dire qu'il n'y peut rien. Il examine le paletot et le chapeau.) Quelle horreur ! Ah ! si jamais on me reprend dans un bal au profit des indigents... (Il se coiffe du chapeau.) Ah ! c'est ignoble ! (Il l'ôte.) Mais il ne vaut pas cinquante sous, ce paletot-là !... (Il le place sur la chaise, qui est à droite, entre la porte du cabinet et le couloir, ainsi que le chapeau.) D'ailleurs, il vaudrait cinquante louis, il m'est impossible d'offrir à un cocher un objet qui ne m'appartient pas. (D'un air piteux.) Comment, je ne trouverai pas une malheureuse pièce... même de Monaco?

SCÈNE XI

DUHAMEL, PINGOUIN.

DUHAMEL, entrant par la porte du fond à gauche.

Est-ce vous, Monsieur, qui avez parié à l'écarté?... voici cent sous qui vous reviennent.

PINGOUIN, jetant un cri.

Cent sous!... ô Dieu! ô Tantale!

DUHAMEL.

Hein?

PINGOUIN, dans la plus vive émotion, à lui-même.

Quand je la demandais!... quand je l'appelais... la voilà... là... il n'y a qu'à tendre la main...

DUHAMEL.

C'est vous qui avez parié, n'est-ce pas?

PINGOUIN, avec hésitation.

Moi?... mais... certainement... non...

DUHAMEL.

Non?

PINGOUIN, avec résolution.

Non!... (A part.) O honneur! tu l'emportes!...

DUHAMEL, riant.

Alors, si ce n'est pas vous, c'est un autre!

Il se dirige vers la porte du fond, à droite, où il rencontre des invités, avec lesquels il échange quelques mots à voix basse.

PINGOUIN, à lui-même en passant à gauche.

Oui, ris, ris... c'est bien risible!... un coup de désespoir. (Il remonte et appelle.) Monsieur!...

DUHAMEL, revenant.

Plaît-il?

PINGOUIN, d'un air souriant et le ramenant sur le devant de la scène.

Monsieur Duhamel? n'est-ce pas?... (Duhamel fait un signe d'assentiment.) Oh! je vous connais... vous êtes commissaire du bal?

DUHAMEL, avec empressement.

Vous désirez quelque chose?

PINGOUIN, à part.

Oh! oui!... (Haut.) Vous connaissez Jules Béchereau, n'est-il pas vrai? vous êtes son ami? (Il lui donne des poignées de main.) Ce cher monsieur Duhamel! Les amis de nos amis...

DUHAMEL.

Ah! vous êtes l'ami de Jules?

PINGOUIN, avec aplomb.

Son intime!

DUHAMEL.

Monsieur Pingouin, alors?

PINGOUIN, avec beaucoup de joie et d'expansion.

Il me connaît ce cher Duhamel! ça se trouve très-bien, j'ai justement à vous demander...

DUHAMEL, l'interrompant.

Vous me devez dix francs.

PINGOUIN, décontenancé.

Moi?

DUHAMEL.

Pour votre carte de souscription, que Jules a omis de solder ainsi que la sienne.

PINGOUIN, s'efforçant de rire.

Ah! vraiment? vous m'étonnez. (Se détournant et frappant du pied avec rage, à part.) Brigand! au moment où j'espérais lui emprunter cent sous, il me demande dix

francs! (Haut, avec un calme apparent.) Mais, j'ai payé à Jules... Vous êtes gens de revue...

DUHAMEL.

Oh! je ne suis pas inquiet!...

PINGOUIN, mettant la main à sa poche.

Au surplus, Duhamel, si vous voulez...

DUHAMEL.

Du tout! du tout!

PINGOUIN, insistant.

Mais si fait! pourquoi donc?... si vous avez de la monnaie... avez-vous de la monnaie?

DUHAMEL.

La monnaie de quoi?

PINGOUIN, d'un air inquiet et avec hésitation.

D'une pièce de... 40 francs?

DUHAMEL.

Certainement.

PINGOUIN, se détournant, à part, et jetant un cri douloureux.

Haïgne!

DUHAMEL.

Moi, commissaire... mais je ne l'ai pas sur moi... (Mouvement de joie de Pingouin.) Vous comprenez? je danse, et si j'avais mes poches pleines de pièces de cent sous...

PINGOUIN, riant.

Ah! oui, ah! oui...

DUHAMEL, riant à son tour.

J'aurais l'air d'une mule avec ses sonnettes.

PINGOUIN, riant et frappant familièrement sur le ventre de Duhamel.

Ah! ah! il a bien de l'esprit, ce diable de Duhamel! Oh! j'avais beaucoup entendu parler de vous; on m'a cité vos bons m... C'est comme moi... pas pour

l'esprit... pour la monnaie... Je n'ai pas un Napoléon de cent sous sur moi... je n'ai que de l'or... malheureusement...

DUHAMEL.

Comment! malheureusement...

Ici, Germain sort du corridor, à droite, avec un plateau couvert de pâtisseries, et se dirige vers le fond.

PINGOUIN.

Pas pour moi; mais pour... (apercevant Germain) pour ce garçon qui m'a rendu quelques services, et à qui j'aurais été bien aise de donner une pièce de 5 francs.

DUHAMEL.

N'est-ce que cela? Je la tiens justement : je puis vous l'avancer.

PINGOUIN, à part, avec joie, et s'éloignant à droite.

Je suis sauvé!

DUHAMEL, appelant.

Germain! (Germain, qui était près de la porte du fond, descend la scène et se trouve placé entre Pingouin et Duhamel, au moment où Pingouin avance la main pour prendre la pièce de cent sous.) De la part de Monsieur.

Germain prend la pièce et remonte vers le fond.

PINGOUIN, à part.

Je suis perdu! et une dette de plus?

DUHAMEL.

Maintenant, je vais chercher mon parieur. Enchanté de vous avoir rendu ce petit service.

PINGOUIN, lui prenant la main d'un air gracieux et le reconduisant.

Mille remerciements! (Duhamel disparaît par le fond. A part, avec fureur et redescendant le scène, à droite.) Que le diable te torde le cou, avec ta prévenance!

GERMAIN, qui redescend en scène, tenant toujours le plateau.

Merci bien de votre politesse, M'sieu...

PINGOUIN, avec humeur.

Du tout! du tout! (A part.) Il me remercie encore!... Après ça, il ne sait pas, ce malheureux!...

GERMAIN.

Si Monsieur veut des gâteaux?

PINGOUIN, avec découragement.

Non, je n'ai pas... (Changeant d'intention.) Au fait, si!... (avec énergie) j'en veux; j'en demande!

Germain prend un gâteau et le mange.

GERMAIN.

Ils sont excellents... de chez Félix!

PINGOUIN, à part, avec rage.

C'est bien le moins que je consomme.

Il prend plusieurs gâteaux et les mange.

GERMAIN.

Monsieur a de l'appétit? je vas laisser ici le plateau.

PINGOUIN, d'un air décidé.

Laisse le plateau. (Germain pose le plateau sur la console de droite et sort par le fond; Pingouin s'approche du plateau et continue de manger.) Oui!... je mange... avec rage... avec fureur... je mange... je me bourre, je bâfre, au profit des pauvres!

SCÈNE XII

PINGOUIN, DANSEURS ET DANSEUSES, *venant de la gauche et restant dans le salon du fond, puis* LÉONIE.

CHŒUR.

AIR : Chœur du finale du premier acte du *Plastron*.

Allons, plus de folie !
Faisons trève au plaisir.
Et c'est malgré la pluie,
Qu'hélas ! il faut partir.

Pendant le chœur, tous les danseurs ont revêtu leurs manteaux, pelisses, etc., lorsque Léonie, qui a aussi revêtu sa pelisse, paraît et s'approche de Pingouin ; elle vient du fond à gauche.

LÉONIE, entrant par la porte du fond à gauche.

Ah! je vous trouve à propos, monsieur Pingouin... on s'en va!

PINGOUIN, avec embarras.

Oui, madame!

LÉONIE.

Apprêtez-vous!

PINGOUIN.

Tout de suite! (à part) ô Dieu ! que faire !

Il met le paletot qu'il avait déposé sur la chaise.

LÉONIE, à elle-même pendant que Pingouin revêt le paletot.

Je n'ai pu rejoindre Hermance, elle a disparu dans un groupe et je l'ai perdue de vue, ainsi que M. Jules. On évite mes regards, on me fuit, le danger est donc plus pressant encore que je ne le croyais? (Germain paraît à la porte du couloir, côté droit, et semble chercher quelqu'un.) Hermance n'est pas partie, j'en suis sûre ; il faut absolument...

Elle disparaît dans les groupes du fond en cherchant des yeux.

PINGOUIN, *à part.*

Voilà Germain !... (*D'un air résolu.*) Aux grands maux les grands remèdes ! (*A Germain qui s'approche de lui.*) Germain ! je t'ai donné cent sous tout à l'heure ; rends-les-moi, et demain, je te couvrirai d'or... et de pierreries !

GERMAIN.

Justement, Monsieur, je vous les rapportais...

PINGOUIN, *avec joie et prenant la pièce de cent sous, à part.*

Je suis sauvé ! (*Haut.*) Brave garçon ! Et pourquoi me les rapportais-tu ?

GERMAIN.

La pièce est fausse... elle est en plomb.

PINGOUIN, *désespéré.*

Grand Dieu !

GERMAIN.

Je ne peux pas me tromper, je n'ai que celle-là !

Il sort par le fond, à droite.

PINGOUIN, *hors de lui.*

Misère !! misère ! (*Il jette par terre la pièce, pour s'assurer qu'elle est fausse ; il la ramasse et l'examine d'un air étonné.*) Que devenir ?... Lui manquer de parole ? Impossible !... Ce serait renoncer à elle !... Non ! quoi qu'il arrive, cette voiture, il me la faut... dussé-je la traîner ici... par les cheveux !

Il sort rapidement par la porte du fond, à droite.

CHOEUR.

Même air.

Allons, plus de folie !
Faisons trêve au plaisir.

Et c'est malgré la pluie,
Qu'hélas! il faut partir.

Pendant le chœur, deux cavaliers et une dame venant du fond entrent dans le cabinet du premier plan, à gauche. Tous les autres sortent par le fond, à droite; Léonie est rentrée en scène pendant le chœur et examine les personnes qui sortent. Germain ferme les trois portes du fond.

SCÈNE XIII

LÉONIE, *puis* PINGOUIN *et* GERMAIN.

LÉONIE, d'abord seule.

Elle n'y est pas!... je croyais être bien certaine... mais il n'y a plus personne dans les salons... Je me suis trompée... M. Pingouin nous aurait escortées, l'une et l'autre... mais elle a disparu, M. Jules en même temps qu'elle... Quelle imprudence!... jouer ainsi son bonheur, le repos de toute sa vie! elle, ma meilleure, ma seule amie!... Il est peut-être encore temps... je vais passer chez elle avant de rentrer.

PINGOUIN, rentrant d'un air joyeux, par la porte du fond, à droite.

Madame, bonne nouvelle!

LÉONIE.

La voiture est en bas?...

PINGOUIN.

Non!... la pluie a cessé, le ciel est pur... pur comme mon amour!... Venez, oh! venez... profitons de la clémence céleste!...

LÉONIE, surprise.

A pied?

PINGOUIN, avec chaleur et sentiment.

Oui; il est si bon de s'appuyer sur un bras qui vous aime!... (avec dignité et reculant d'un pas) et qui, au besoin, vous défendrait contre toute insulte, Madame!

LÉONIE.

Mais, Monsieur, il ne me défendra pas contre l'humidité. (Mouvement de contrariété de Pingouin.) Je ne puis faire une lieue, après la pluie, avec des souliers de satin... et moi qui ai tant de hâte!... (D'un air gracieusement suppliant.) Monsieur! je vous en conjure, il me faut une voiture... je vous en saurai un gré infini.

PINGOUIN, avec exaltation.

Vous m'en saurez un... (vivement à part) elle m'en saura un gré... (Il appelle.) Germain! (Germain paraît) un fiacre... une citadine... une lutécienne, une urbaine, tout!

GERMAIN.

Oui, Monsieur!

Il sort.

LÉONIE, à Pingouin.

Il faut que je passe rue de la Ferme, où j'ai un renseignement à prendre.

PINGOUIN, avec un peu de surprise.

A cette heure! rue de la Ferme... Chaussée d'Antin? et vous demeurez?

LÉONIE.

Rue de Tournon!

Elle rajuste sa toilette devant une glace au fond, à droite.

PINGOUIN, à part.

Près de l'Odéon!... et moi à l'Arsenal! (il marche à grands pas d'un air agité) c'est une affaire de trois heures...

trois francs l'heure... après minuit ! neuf francs ! cent sous ne me suffisent plus ! (d'un ton désolé) cent sous ne suffisent plus ! (Changeant de ton tout à coup, et avec l'énergie du désespoir.) Si une fois arrivé à ma porte, le cocher ne veut pas s'arranger de mon paletot, je l'assassine !... voilà comme je suis !... il n'y a pas, il n'y a pas... (d'un ton bref) je l'as-sas-sine ! (Regardant attentivement le drap du paletot.) Il n'est pas laid ce drap-là... le paletot vaut bien dix francs... Il y a le pourboire... (d'un ton affirmatif) allons ! allons !... il vaut dix francs !

UN GARÇON RESTAURATEUR, portant un plat et sortant du couloir à droite.

Poulet Marengo, pour qui ?

LE RESTAURATEUR, venant du couloir à gauche.

Pour ce jeune monsieur en habit marron, avec une dame en robe bleue et qui a une couronne de roses, cabinet n° 8.

Le garçon entre dans le couloir à gauche, le restaurateur sort par la porte du fond, au milieu.

LÉONIE.

Grand Dieu !... mais ces détails... Hermance ?... (Elle fait un pas vers le garçon.) Garçon ?... Mais non, questionner, ce serait la compromettre encore plus... il faut que je m'assure...

PINGOUIN, allant vers Léonie.

Madame, si vous voulez...

LÉONIE, avec hésitation.

Mon Dieu, je suis bien honteuse....

PINGOUIN.

Pourquoi donc ?

LÉONIE, avec hésitation.

C'est que je voudrais... j'ai changé d'avis... nous ne partons plus... nous restons ici...

PINGOUIN, avec joie.

Est-il possible?

LÉONIE, avec gentillesse.

Vous devez me trouver bien capricieuse, n'est-ce pas?

PINGOUIN.

Mais pas du tout!... (Allant au fond et appelant.) Germain! Germain!

LE GARÇON, sortant du couloir à gauche, et entrant dans le couloir à droite.

Il est allé chercher un fiacre.

PINGOUIN, douloureusement.

Haïgne!

LÉONIE, à elle-même.

Il est vraiment bien bon garçon.

PINGOUIN, revenant près de Léonie, et avec beaucoup de réserve.

Je ne voudrais pas être indiscret en vous demandant... un peu... du motif qui vous détermine à rester dans ce restaurant à l'heure qu'il est... mais... je ne serais pas fâché... cependant...

LÉONIE.

Vous ne devinez pas?

PINGOUIN, naïvement.

J'ai ce malheur.

LÉONIE.

Vous ne devinez pas que, lorsqu'on a dansé toute une soirée, on a besoin de réparer un peu ses forces... Ne trouvez-vous pas?

PINGOUIN, en riant.

Ah ! oui !... Ah ! oui !... (A lui-même, par réflexion et frappé de stupeur.) Ah ! oui ?...

LÉONIE, avec abandon.

Monsieur Pingouin, mon cher monsieur Pingouin !... ne faites-vous rien venir ?

PINGOUIN, à part s'éloignant de quelques pas.

Grand Dieu ! j'aperçois un souper qui poudroie et une carte à payer qui verdoie !... (Haut, d'un ton affirmatif.) Vous voudriez un bouillon.

LÉONIE.

Non, pas de bouillon. (A part.) Ce serait trop tôt fini ; et cela ne me donnerait pas le temps... (Haut.) Quelque chose...

PINGOUIN, achevant la phrase avec effroi.

De plus substantiel ? je saisis !... (A part avec terreur.) O terre, engloutis-moi !...

GERMAIN, rentrant par le fond.

La voiture de Monsieur est en bas.

LÉONIE, à Pingouin.

C'est inutile.... nous resterons peut-être longtemps ici.

PINGOUIN, répétant machinalement et d'un air désolé à Germain.

Nous resterons peut-être longtemps ici.

Germain entre dans le cabinet du premier plan, à gauche.

LÉONIE, à Pingouin.

Payez une demi-course, et que le cocher s'en aille.

PINGOUIN, marchant avec agitation.

Une demi-course !... une demi-course !... je ne peux pas donner à ce cocher un coupon de mon paletot... je n'en fais pas pour trente sous... (Haut avec galanterie.)

Non! je préfère le garder à l'heure... je le mets à votre disposition.

LÉONIE.

Ah! monsieur Pingouin!... c'est d'une galanterie, d'une prévenance!...

PINGOUIN, avec tendresse.

Puis-je faire... autrement?

GERMAIN, sortant du cabinet, à gauche.

Monsieur et madame soupent?

LÉONIE.

Oui!

PINGOUIN, à Germain, d'un air contrarié.

Oui!

GERMAIN.

Si Madame veut commander son menu?

LÉONIE.

Oh! des choses légères.

PINGOUIN, vivement.

Très-peu de chose... à l'heure qu'il est.

GERMAIN.

Potage?

LÉONIE, à Pingouin.

Arrangez cela, Monsieur.

Elle ôte sa pelisse et la place sur la chaise qui est près de la porte du cabinet à droite.

PINGOUIN, regardant le paletot, dont il a l'air de faire l'estimation.

Potage... au riz...

GERMAIN.

Et puis?

PINGOUIN.

Heu!... heu!... (Il examine attentivement le paletot.) Beefs-

teak... Beefsteak... (A lui-même.) Bien doublé !... (A Germain.) Aux pommes.

GERMAIN.

Et puis?

PINGOUIN, avec impatience, en regardant Germain.

Et puis?... (A lui-même.) Ce paletot-là vaut bien quinze francs, que diable! allons, allons, il vaut quinze francs!... (D'un air satisfait.) Il y a un collet de velours... (Haut.) Fromage de gruyère... (Regardant le collet d'un air désappointé.) Râpé!

GERMAIN.

Fromage râpé?...

Il se dirige vers le couloir à gauche.

PINGOUIN, courant vivement après lui.

Pour un!... pour un!...

GERMAIN, à part, d'un air ironique.

Ce souper délicat!

Il se dirige vers le couloir à gauche, il y entre un moment et redescend en scène.

LÉONIE, regardant dans le couloir, à gauche.

Numéro 8! c'est là qu'ils sont!

GERMAIN.

Si Monsieur et Madame veulent un cabinet?

LÉONIE.

Non, non, ici.

GERMAIN.

C'est que c'est un lieu de passage.

LÉONIE.

Pour les personnes qui soupent de ce côté?

Elle indique la gauche.

GERMAIN.

i, Madame.

LÉONIE.

Qu'importe!... je tiens à rester ici.

Germain sort par le couloir à droite; Léonie, d'un air inquiet, va dans le couloir à gauche, où elle reste pendant quelques instants.

PINGOUIN, qui, pendant ce qui précède, n'a cessé d'examiner le paletot, et, s'apercevant que les parements sont usés, et d'un air désolé.

Jamais le prix de ce paletot ne suffira... je ne suis pas couvert! En bas, une voiture qui me menace, et ici un souper de Damoclès qui pend sur ma tête! (Il se promène à grands pas.) Et rien dans les mains... rien dans les poches!... (Il plonge avec fureur les deux mains dans les poches du paletot.) Grand Dieu! une bourse!!! dans ce paletot anonyme!... (Il tire une bourse du paletot, et s'écrie avec une joie folle.) De l'or!... c'est le ciel qui me l'envoie!... Bien certainement, ça ne peut venir que de là! (Il compte les pièces d'or avec une joie extrême. Germain et un autre garçon apportent une table sur laquelle il y a une nappe, deux assiettes, deux serviettes, deux petits pains. Ils la posent en scène, à droite, de manière à ne pas masquer l'entrée du cabinet, premier plan à droite. Il court à Léonie qui sort du couloir à gauche.) Ah! Madame!... quel bonheur!... Germain!...

LÉONIE, surprise.

Qu'a-t-il donc?

PINGOUIN.

Qu'est-ce que je t'ai commandé pour souper?

GERMAIN.

Riz; beefsteak aux pommes... fromage.

LÉONIE, un peu surprise.

Comment?

PINGOUIN, à Germain.

Horreur!... mais c'est ignoble!... (A Léonie, avec confusion.) Est-ce possible?... Ah! Madame! (Élevant la voix.) Germain, le souper le plus fin... des truffes partout.

LÉONIE.

A quoi bon?

GERMAIN.

Potage aux quenelles?

PINGOUIN.

Y a-t-il des truffes dedans?

GERMAIN.

Non, Monsieur.

PINGOUIN, vivement.

Tant pis!

GERMAIN.

Pour entrées : laitances de carpes, émincés de chevreuil.

PINGOUIN.

Aux truffes?

GERMAIN.

Oui, Monsieur.

LÉONIE, avec douceur.

Je ne les aime pas.

PINGOUIN.

Tant pis!

GERMAIN.

Rôts : pluviers dorés, buisson d'écrevisses, petits pois, asperges... (Les premières de la saison, on n'en trouve nulle part.) Charlotte Plombières.

Il se dirige vivement vers le couloir à gauche.

PINGOUIN, allant vivement à Germain.

Parfait!... champagne frappé, deux bouteilles... (Bas.) Je ne t'oublierai pas.

GERMAIN, à lui-même.

rends.

Il sort par le couloir à gauche.

LÉONIE.

Je n'en bois jamais.

PINGOUIN, d'un air engageant.

Oh! comme vin d'ordinaire...

LÉONIE.

AIR : *Certains soucis oppressent ma pensée* (*Grand Palatin*).

Je vous sais gré de cette prévenance;
Mais votre zèle a bien pu se tromper :
Je réclamais de votre complaisance,
Plus un service encore qu'un souper.
Or, de son but chacun de nous s'écarte;
Car remarquez, en cette occasion,
Que plus, Monsieur, s'élèverait la carte,
Plus je devrais à mon amphitryon.

Pendant le couplet, Germain a traversé la scène avec un plat vide, puis est entré en scène pour poser l'argenterie sur la table.

PINGOUIN, avec galanterie.

Tant mieux, une jolie femme n'est jamais insolvable...

Il veut lui baiser la main.

LÉONIE, la retirant vivement, un peu blessée.

Monsieur!...

Pingouin est un peu contrarié.

JULES, paraissant à l'entrée du couloir de gauche, et faisant signe à Germain.

Garçon!... (Il aperçoit Pingouin.) Ah!...

Il disparaît.

LÉONIE, qui l'a aperçu, à part.

Monsieur Jules!

GERMAIN, répondant.

Fromage glacé?... voilà!...

Il se dirige vers le couloir, à gauche.

PINGOUIN, l'arrêtant au passage.

Germain, tu ajouteras pour dessert...

Il continue à lui parler bas, puis, pendant ce qui suit, retire son paletot qu'il donne à Germain, et que celui-ci pose sur une chaise, au fond.

LÉONIE, qui a aperçu Jules, à elle-même.

Je ne m'étais donc pas trompée !... il faut absolument...

Elle va se diriger vers le couloir à gauche, lorsqu'on entend la voix de Vergaville.

VERGAVILLE, hors de vue.

C'est impossible, je vous dis; ma femme n'est pas partie!

LÉONIE, effrayée.

Ciel!... mon beau-frère!... S'il me trouve ici... que lui dire?... Ah! dans ce cabinet!...

Elle entre dans le cabinet à droite après avoir pris sa pelisse qui était sur la chaise.

PINGOUIN, qui n'a rien vu, à Germain.

Tu n'oublieras pas le café.

Germain entre dans le couloir, à gauche.

SCÈNE XIV

VERGAVILLE, PINGOUIN, GERMAIN, *allant et venant.*

PINGOUIN, redescendant gaiement la scène.

Tout va bien! (Se tournant d'un air très-gracieux du côté où il croit trouver Léonie.) Mad... (Il se trouve face à face avec Vergaville, qui entre, et qui regarde de tous côtés d'un air soupçonneux.) Son mari! Qu'est-ce qu'il vient faire ici, cet homme-là?...

VERGAVILLE, avec mauvaise humeur et une extrême brusquerie pendant toute la scène.

Ah! c'est vous, monsieur... Goëland?... Albatros? comment... un oiseau de mer, toujours!...

PINGOUIN, piqué.

Pingouin, Monsieur!

VERGAVILLE, marchant avec beaucoup d'agitation.

Pingouin, c'est vrai... vous voyez un homme furieux. Il dépose son chapeau sur la console de gauche.

PINGOUIN, à part, descendant vers la droite.

aît que la fureur lui fait égarer les noms.

VERGAVILLE.

oit-on ça, Monsieur!...

Il cherche le nom.

PINGOUIN, vivement.

ıgouin!...

VERGAVILLE.

ıngouin, soit! J'amène ma femme ici, ce soir... je suis marié...

PINGOUIN.

n'en doute pas.

Il marche.

VERGAVILLE.

la damnation de ma vie... Je suis obligé de
q ;e maudit bal, pour paraître à la soirée de...
à ıirée, vous n'avez pas besoin de savoir chez
q

PINGOUIN, piqué.

Monsieur...

VERGAVILLE, plus fort et brutalement.

ous n'avez pas besoin de savoir chez qui!... Votre insistance est déplacée!...

PINGOUIN, avec un étonnement comique.

Mon insistance?... mais je ne vous le demande pas...

VERGAVILLE, marchant toujours.

Et vous faites bien.

PINGOUIN, à part.

Quel sauvage! pourvu que sa femme ne paraisse pas! il la tuerait, le malheureux!

Il cesse de marcher.

VERGAVILLE, qui s'est arrêté aussi à quelques pas de Pingouin.

Je croyais trouver ma femme chez moi, à mon retour...

PINGOUIN.

Ah!...

VERGAVILLE, avec humeur et fixant ses regards sur Pingouin.

Vous dites?...

PINGOUIN, tranquillement.

Je dis : ah!... (A part.) Ah ça! mais il guette mes paroles pour tirer dessus!

VERGAVILLE.

Je rentre; personne!... (Pingouin fait un geste d'adhésion.) Vous dites? (Pingouin fait signe qu'il n'a rien dit.) Êtes-vous muet?

PINGOUIN.

Non!

VERGAVILLE.

Alors, pourquoi ne répondez-vous pas?

PINGOUIN, d'un air indifférent.

Pfou!...

VERGAVILLE.

Trouvez-vous que ce qui m'arrive soit amusant?

PINGOUIN.

Peu.

VERGAVILLE.

Dois-je être content?

PINGOUIN.

Pas.

VERGAVILLE.

C'est bien heureux! (Il fait deux pas à gauche et retourne furieux vers Pingouin.) Comment? c'est bien heureux?...

Ici Germain commence à servir le souper tel qu'il a été commandé par Pingouin. Il place une pile d'assiettes sur la console, à droite.

PINGOUIN, impatienté.

Je n'ai rien dit; c'est vous qui avez dit : c'est bien heureux!... (A part.) Il tire sur ses troupes, à présent!

VERGAVILLE, s'adoucissant un peu.

A la bonne heure!... Je reviens ici, on m'a dit, en bas, qu'il y avait encore quelques retardataires... et je viens la chercher.

PINGOUIN, avec douceur.

On s'est trompé, Monsieur, il n'y a plus personne.

Il fait des signes d'intelligence à Germain, qui est près de la table, à droite.

GERMAIN, à part.

Je comprends... c'est le mari. (Haut.) Il y a une demiheure que tout le monde est parti.

VERGAVILLE, avec violence et s'avançant d'un air menaçant vers Germain.

Qu'est-ce que vous dites là?

PINGOUIN, à part, descendant vers la gauche.

Voilà qu'il s'attaque au garçon, à présent?... Mais il a été mordu, cet homme-là!

VERGAVILLE, à Germain.

Hein?

GERMAIN.

Je vous dis ce qui est, Monsieur.

Il sort par le couloir à droite.

VERGAVILLE, à Pingouin, en descendant au milieu.

Vous êtes seul ici, Monsieur?

PINGOUIN, avec calme.

Absolument seul.

VERGAVILLE.

Pourquoi donc ce garçon a-t-il mis deux couverts là?

PINGOUIN.

.. .

VERGAVILLE.

... ...verts pour vous? comment ça?

..INGOUIN, qui commence à perdre patience.

... ...mais, Monsieur, je vous trouve charmant.

VERGAVILLE, avec fureur.

..ourquoi me trouvez-vous charmant?

PINGOUIN, avec un abandon comique.

..a. je serais, ma foi, bien embarrassé de le dire. (...geant de ton et très-posément.) Néanmoins, je veux bien, ... pure condescendance pour votre caractère... (... ...ue frappe du pied en s'éloignant un peu) agréable d'ail-...urs... je veux bien vous dire que ce second cou-...vert est pour un ami, à qui j'ai offert à souper, et qui n'est pas encore arrivé...il devait aller recon-...duire une dame à la sortie du bal.

VERGAVILLE, vivement.

Quelle dame?

PINGOUIN.

Sa tante, une vieille!...

Il fait un pas pour s'éloigner.

VERGAVILLE, saisissant brusquement le bras de Pingouin, qui le regarde d'un air effaré.

N'avez-vous pas entendu parler?

PINGOUIN.

Non.

VERGAVILLE, à part.

J'avais cru reconnaître... (Haut.) Eh bien! puisque ...personne que vous attendiez vous manque de ...le, je la remplacerai.

PINGOUIN, à part.

Il remplacera sa femme? (Haut.) Monsieur...

VERGAVILLE, d'un air décidé.

A l'anglaise, bien entendu; chacun son écot.

PINGOUIN.

Du tout, Monsieur, du tout, je n'entends pas.

VERGAVILLE.

Vous voulez être l'amphitryon? j'accepte! nous sommes gens de revue.

PINGOUIN, à part, avec surprise.

Il m'escroque un souper.

VERGAVILLE.

Je vous revaudrai cela : j'ai une assez bonne cave; vous viendrez dîner chez moi.

PINGOUIN, à part.

Quelle idée! au fait, c'est le mari, il faut le ménager. (Haut.) Monsieur...

VERGAVILLE, lui imposant silence du geste.

Bien! bien!... (A part.) Je tiens à rester ici, car on ne m'ôtera pas de là... (il se frappe le front) qu'Hermance...

Il remonte la scène et regarde de tous côtés.

PINGOUIN, à part.

Pendant ce temps-là, elle pourra peut-être s'esquiver! Mais où est-elle donc passée, mon Dieu? Être ainsi sur des charbons ardents! c'est affreux!

VERGAVILLE, lui prenant le bras de nouveau très-brusquement.

Oui, n'est-ce pas?

PINGOUIN, effrayé.

Quoi?

VERGAVILLE.

Vous sympathisez avec les craintes qui m'agitent!

PINGOUIN.

Beaucoup, Monsieur.

Germain apporte le dernier plat et deux bouteilles de Champagne dans des seaux de glace.

VERGAVILLE, voyant que le souper est prêt.

Nous sommes servis. Asseyez-vous. (Germain sort. I s'assied à la table et déplie brusquement sa serviette ; Pingouin, préoccupé, est resté debout à gauche du théâtre. Il répète, d'une voix tonnante, en frappant sur la table.) Asseyez-vous donc!

PINGOUIN, allant à la table piteusement.

Et c'est moi qui l'ai invité!

Il s'assied à table.

VERGAVILLE.

Mais, si ma femme me trompe!...

PINGOUIN, d'un air indifférent.

Oh! que diable voulez-vous?

VERGAVILLE, d'un air menaçant.

Si elle me trompe, je la poursuivrai jusqu'au fond des enfers.

Il mange d'un air furieux.

PINGOUIN, tranquillement.

Le contraire d'Orphée, alors? qui allait y chercher la sienne, lui!

VERGAVILLE, vivement.

Orphée était une huître!

PINGOUIN, avec une réserve polie.

Ce n'est pas ainsi qu'on le représente.

Il fait le geste de pincer de la lyre.

VERGAVILLE.

Malheur à elle! malheur à son complice!

PINGOUIN, un peu interdit.

Ah! ah!

VERGAVILLE.

Je le briserai comme ceci.

Il prend une assiette et la brise sur l'angle de la table.

PINGOUIN, à lui-même avec un sentiment de crainte qu'il cherche à dissimuler.

Ah ! ah !

GERMAIN, accourant au bruit.

Voilà, Monsieur, voilà !

VERGAVILLE, à Germain.

Une autre assiette. (Germain lui donne une assiette et sort. — A Pingouin.) Le danger est réel, ma femme est jeune et jolie.

PINGOUIN, vivement et comme malgré lui.

Oh ! oui !

VERGAVILLE, vivement en regardant Pingouin.

Qu'en savez-vous ?

PINGOUIN, déconcerté.

Rien ; mais je suppose que si elle était vieille et laide, vous seriez plus calme...

VERGAVILLE, buvant.

C'est juste !

PINGOUIN.

Et je me plais à penser que vos soupçons sont mal fondés.

VERGAVILLE, vivement.

Et sur quoi fondez-vous cette conjecture saugrenue ?

PINGOUIN.

Mais... sur ce que... vous êtes un homme... très-bien !

VERGAVILLE, mangeant.

C'est juste !

PINGOUIN, à part.

Je le flatte, l'animal!... c'est comme ça qu'on apprivoise les ours.

VERGAVILLE.

Mais j'ai, moi, des raisons pour penser tout le contraire.

PINGOUIN, avec déférence.

Ah! c'est différent, si vous avez des...

VERGAVILLE, brusquement.

Des raisons à moi, des raisons qui ne vous regardent pas!

PINGOUIN, appuyant.

Je les respecte; mais je vous prie de remarquer que je ne vous ai adressé aucune question à cet égard.

VERGAVILLE, avec une colère concentrée, et les yeux fixés sur Pingouin.

Il y a un homme dans le monde... à qui je fourrerais volontiers quinze pouces de fer dans le corps!

PINGOUIN, tournant un peu sur sa chaise, et remettant sur son assiette le morceau qu'il portait à sa bouche.

Comme il me regarde!

VERGAVILLE, d'un ton bref.

Vous ne mangez pas?

PINGOUIN, s'efforçant de paraître gai, et avec hésitation.

Non, non, je n'ai pas faim.

VERGAVILLE.

Pourquoi donc avez-vous commandé un pareil souper?

PINGOUIN.

Oh!... quand on invite un ami... habituellement

j'ai de l'appétit... mais, ce soir... je vous écoute avec tant d'intérêt!

VERGAVILLE, mangeant.

Trop bon!... Mais, morbleu, il faut me faire tête... je n'admets pas qu'on paie pour me voir manger.

PINGOUIN, à part.

Cependant... (D'un air désolé.) Et il faut que je mange!... quelle position!...

On entend rire dans le cabinet, à gauche.

VERGAVILLE, se levant tout à coup et désignant le cabinet.

On rit là-dedans? il y a donc quelqu'un?...

Il va vers le milieu de la scène.

PINGOUIN, effrayé, qui s'est levé en même temps que Vergaville.

Parbleu... chez un traiteur!

VERGAVILLE, avec rage.

Et vous me disiez?... Attendez-moi!... (Avec fureur.) Ah! si je la retrouve!

Il s'élance vivement vers le cabinet, dont il ouvre la porte d'un coup de poing.

SCÈNE XV

PINGOUIN, LÉONIE.

PINGOUIN, d'abord seul descendant la scène à gauche.

Grand Dieu!... c'est un Minotaure... S'il allait découvrir!...

LÉONIE, qui, pendant ce temps, est sortie du cabinet de droite sans être vue de Pingouin, et a gagné le milieu du théâtre avec inquiétude, en passant derrière la table.

Monsieur Pingouin!

PINGOUIN.

Ah! quel bonheur!... vous êtes là!...

LÉONIE, *à demi-voix, avec anxiété.*

Qu'il s'en aille! renvoyez-le à tout prix.

PINGOUIN, *avec effroi.*

Comment? le renvoyer?

LÉONIE, *impérieusement.*

Il le faut!

PINGOUIN.

Mais, Madame, c'est un tigre!

LÉONIE.

Je saurai récompenser votre généreux dévouement. (*Lui tendant la main.*) Il y va de mon bonheur.

PINGOUIN, *lui baisant la main avec transport.*

Ah!

LÉONIE, *à part, pendant que Pingouin lui baise la main.*

Il n'y a plus de ménagements à garder... il faut agir.

On entend un grand bruit de vaisselle brisée et la voix de plusieurs personnes qui disputent. Léonie jette un cri et disparaît par le couloir, à gauche.

SCÈNE XVI

PINGOUIN, *puis* VERGAVILLE.

PINGOUIN.

Le tigre est déchaîné... le moment est bien choisi pour le renvoyer!... quelle commission!... lui qui s'est chaussé de l'idée que je l'ai invité!...

VERGAVILLE, *à la porte du cabinet.*

C'est bon, sacrebleu!... j'avais des raisons... je croyais que ma femme... je me suis trompé... mettez ça sur la carte!...

PINGOUIN, scandalisé, à part.

Sur la carte?

VERGAVILLE, entrant en scène avec un rire d'indignation.

On n'a jamais vu ça!... s'opposer à ce que je les regarde... (il semble par son rire consulter Pingouin qui rit avec lui comme pour lui donner raison) pour m'assurer... aussi que je les ai bien arrangés... je suis d'une humeur massacrante!

PINGOUIN, à part.

Il faut que je le chasse!

VERGAVILLE.

N'allez pas croire que ce soit là mon caractère habituel! je suis bon enfant, moi... je suis naturellement doux.

PINGOUIN, avec intention.

Oh! vous n'avez pas besoin de le dire! (Prenant un ton affectueux.) Mais dans ce moment-ci, vous êtes un peu ému... un peu agité...

VERGAVILLE.

Oui, je le suis; oui, je le suis.

Il agite ses doigts.

PINGOUIN.

C'est nerveux; ce sont les nerfs... et moi, à votre place... savez-vous ce que je ferais?

VERGAVILLE, brusquement.

Quoi?

PINGOUIN, avec douceur.

C'est très-bon.

VERGAVILLE, plus fort.

Quoi?

PINGOUIN, de même.

C'est calmant.

VERGAVILLE, avec impatience.

Quoi ?

PINGOUIN.

A votre place, moi j'irais...

VERGAVILLE, avec plus de force encore.

Quoi ?

PINGOUIN, avec douceur.

J'irais me mettre... dans mon lit... tout bonnement...

VERGAVILLE.

C'est-à-dire que vous m'envoyez coucher?

PINGOUIN, vivement et avec importance.

Permettez... je ne vous dis pas... mais... à votre place... moi... je ne dormirais peut-être pas... c'est même probable; mais bien certainement... j'irais... ça vous ferait beaucoup de bien!

VERGAVILLE, se croisant les bras et regardant fixement.

Vous ne me dites pas ça sans motif, vous.

PINGOUIN, à part.

Se douterait-il ? (D'un ton confidentiel.) Oui, Monsieur, j'en ai un, je vous l'avoue... j'ai beaucoup dansé... je me couche de bonne heure... et quand une fois... le moment est passé, j'ai beau faire... je m'ennuie.

VERGAVILLE, vivement.

Avec moi ? (D'un ton impérieux.) Monsieur Sarcelle !...

PINGOUIN, s'éloignant de quelques pas à droite.

Comment, sarcelle?... une poule d'eau!... (Avec fierté.) Pingouin, Monsieur!

VERGAVILLE, d'un air menaçant.

Pingouin soit!... savez-vous que vous êtes le premier...

PINGOUIN, élevant la voix.

Le premier quoi?

VERGAVILLE.

Qui s'ennuie dans ma société?

PINGOUIN, avec un abandon comique.

Ah! bien... mes prédécesseurs n'étaient pas difficiles, alors.

VERGAVILLE, à pleine voix.

Monsieur!

PINGOUIN, de même.

Monsieur!

VERGAVILLE.

Je n'ai jamais reçu un affront sans le faire payer cher!

PINGOUIN, d'un ton résolu.

Dites votre prix, Monsieur!

VERGAVILLE.

Sortons!

Il remonte.

PINGOUIN.

C'est justement le conseil que je vous donnais tout à l'heure... Sortez!...

VERGAVILLE, avec ironie.

Vous êtes bretteur, à ce qu'il paraît?

PINGOUIN, le regardant en face et frappant du pied.

Horriblement, Monsieur! (A part.) Si je pouvais lui faire peur!

VERGAVILLE, avec joie.

Tant mieux! je ne suis pas fâché de passer ma colère sur quelqu'un.

Il lui frappe fortement sur l'épaule; Pingouin fléchit.

PINGOUIN, à part, s'éloignant un peu.

J'ai peut-être été trop loin.

VERGAVILLE.

Ne vous impatientez pas... je vais chercher des armes et un témoin... ça ne pèsera pas une once.

PINGOUIN, avec résolution.

À merveille, Monsieur !

Il descend la scène à droite ; Vergaville la descend à gauche.

VERGAVILLE.

Parbleu ! voilà une belle soirée ! j'apprends chez le ministre qu'on m'a fait un passe-droit.

PINGOUIN, marchant.

C'est bien fait.

VERGAVILLE.

Je rentre chez moi, je n'y trouve pas ma femme.

PINGOUIN, marchant.

C'est bien fait.

VERGAVILLE.

Et je rencontre ici un imbécile (Pingouin s'arrête et le regarde) à qui je vais être obligé de couper la gorge après avoir soupé...

PINGOUIN, avec fierté.

A ses frais, Monsieur, je vous engage à vous plaindre.

VERGAVILLE, remontant.

Garçon?

PINGOUIN, à part.

Je paie la carte, j'emmène sa femme, fouette cocher! et je m'engage à ne jamais demander de ses nouvelles.

VERGAVILLE, à Germain qui paraît.

Mon paletot que j'avais laissé ici?

GERMAIN, prenant le paletot de Pingouin qui est sur une chaise, au fond.

Voici le dernier, c'est monsieur qui l'a eu.

VERGAVILLE, prenant le paletot des mains de Germain.

Mon paletot?

Germain sort.

PINGOUIN, d'un air de mépris.

Quoi?... cette loque?

VERGAVILLE.

Je vous trouve bien osé, par exemple!

PINGOUIN.

On m'a bien pris le mien.

VERGAVILLE, brusquement.

Qu'est-ce que ça me fait, le vôtre?

PINGOUIN, d'un air de mépris.

Ah! mon Dieu, gardez-le, votre paletot... il ne vaut pas cinquante sous... (Vivement, à part, en descendant à droite.) Ah! mon Dieu, et la bourse qui est dedans! (Allant vivement à Vergaville.) Monsieur!... Monsieur!...

VERGAVILLE, endossant le paletot, impatienté et brusquement.

Allez vous promener! — vous m'ennuyez!

Pingouin s'éloigne, désolé.

AIR : *Sur mes tapis de Perse* (Musset).

Oui, prenez patience,
Je ferai diligence
Et je reviens soudain...

PINGOUIN.

Oui, revenez soudain!

VERGAVILLE.

Pour punir votre audace,
Nous nous verrons en face,
Les armes à la main!

PINGOUIN.

Les armes à la main!

Vergaville sort par le fond, au milieu.

SCÈNE XVII

PINGOUIN, *puis* JULES *et* LÉONIE.

PINGOUIN.

Il me prend la bourse sur laquelle pivotaient toutes mes espérances ! La bourse et la vie... deux fois plus que les voleurs !

JULES, encore hors de vue.

Madame ! je vous en conjure !

PINGOUIN, surpris.

Jules ici ?

Il se tient en haut de la scène à gauche, et n'est point aperçu des deux personnages qui entrent.

LÉONIE, à Jules en entrant par le corridor à gauche ; il porte son paletot sur le bras.

Voulez-vous donc compromettre tout à fait une femme imprudente ?

PINGOUIN, à part avec surprise.

Une femme imprudente !

LÉONIE.

Donnez-moi ce portrait !

PINGOUIN, à part avec surprise.

Un portrait ?

JULES, d'un air suppliant.

Mais je viens de l'achever, c'est le seul prix que j'aie pu recueillir d'un amour de toute ma vie !

PINGOUIN, à part, avec une surprise plus marquée.

Un amour ?

LÉONIE, impérieusement.

Donnez-le moi, et partez !

JULES, avec résolution.

Jamais! et puisqu'il faut que je m'éloigne, je l'emporte avec moi.

Il remonte la scène pour sortir.

LÉONIE, avec reproche.

Ah! Monsieur! (A part, redescendant la scène à droite.) Oh! je saurai bien le forcer...

PINGOUIN, remontant un peu la scène, et saisissant le bras de Jules, qui est près de sortir par la porte du milieu au fond.

Un mot!

JULES, vivement et comme pour se débarrasser de Pingouin.

Ah! mon ami, je sais ce que tu as fait pour nous en éloignant le mari...

PINGOUIN, avec inquiétude.

Est-ce que madame Vergaville?...

JULES, avec passion.

C'est elle que j'aime, mon ami...

PINGOUIN, jetant un cri douloureux.

Est-il possible!

JULES, en sortant.

Merci! merci!...

Il sort par le fond, tandis que Pingouin, anéanti, se traîne péniblement et va tomber assis sur la chaise qui est entre le cabinet de gauche et le couloir.

LÉONIE, à elle-même.

Hermance va savoir...

Elle se dirige vers le couloir de gauche, et s'arrête, surprise, en voyant Pingouin assis et prêt à s'évanouir.

SCÈNE XVIII

PINGOUIN, LÉONIE.

LÉONIE, à elle-même, avec crainte.

Mon Dieu, qu'a-t-il donc?... Monsieur Pingouin?...

PINGOUIN, d'une voix éteinte.

Ah! Madame!... ah! Madame!... ah! Madame!

LÉONIE, se remettant un peu.

Vous m'avez fait peur... mais le temps presse, il n'y a pas un instant à perdre... Monsieur, si vous ne me revoyez pas, n'en croyez pas moins à ma reconnaissance éternelle.

Elle va pour entrer dans le corridor, lorsque Pingouin, recouvrant toute son énergie, bondit sur sa chaise, saisit le bras de Léonie et la ramène sur le devant de la scène.

PINGOUIN.

Comment, si je ne vous revois pas?... Ah! voilà qui est fabuleux!... voilà qui est pyramidal!... (Il se croise les bras et dit d'un air indigné.) Après ce qui s'est passé, voilà ce qui se passe?

LÉONIE, avec une surprise mêlée de crainte.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

PINGOUIN, avec chaleur.

Récapitulons, s'il vous plaît! depuis le jour où j'ai vu débouler dans le Gave ce cheval... (avec importance) de six cents francs, qui vous portait.

LÉONIE, avec un sentiment de reconnaissance.

Vous m'avez sauvé la vie, oh! je ne l'oublierai jamais!

PINGOUIN, vivement et avec importance.

Ni moi!... Depuis ce jour, qui a décidé de mon sort, je ne vivais plus, Madame (d'un air vaporeux) que par les plus doux souvenirs, je ne rêvais que torrents écumeux et chevaux noyés! (Reprenant le ton du reproche.) Après deux ans de recherches minutieuses, je vous retrouve dans ce bal... (avec indignation) plus jolie que jamais! je me dévoue à vous plaire, je m'attelle à votre volonté, je me fais votre esclave avec une abnégation de... nègre, je danse, je saute pour vous, moi qui déteste ce genre d'exercice! Il vous faut une voiture? moi qui n'en ai pas besoin, j'en fais venir une... (appuyant) à l'heure!... Vous désirez souper? moi qui n'ai pas faim, voilà! (Il passe près de la table, et y donne un coup du plat de la main pour indiquer à Léonie le souper qu'il a fait servir.) Vous m'ordonnez de congédier ce Vergaville? moi, simple employé, dont le métier n'est pas d'être brave, je me livre à cette chasse au tigre, et au péril de ma vie!

LÉONIE.

Comment?

PINGOUIN, avec rage.

Oui, madame, dès que l'Aurore aux doigts de rose ouvrira les portes de l'orient... nous allons nous couper la gorge...

LÉONIE.

Un duel, dites-vous? un duel avec lui, dont la réputation d'adresse...

PINGOUIN.

Ne m'avez-vous pas dit de le congédier à tout prix? et c'est après tout cela que vous venez me dire : (Imitant une voix de femme) Si vous ne me revoyez

pas, n'en comptez pas moins sur ma reconnaissance éternelle ! (Avec désespoir.) Ah ! Madame !

LÉONIE, touchée.

Monsieur... une telle abnégation...

PINGOUIN, d'un air de reproche et avec émotion.

A quoi m'a-t-elle servi ?

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

J'apprends qu'après les plus durs sacrifices,
Après deux ans d'un amour éperdu,
Mon dévouement, mes chagrins, mes services,
J'apprends qu'amour, espoir, tout est perdu.
Vous aimez Jules !... un être si frivole...
Ainsi, Madam', quand je me dévouais,
Le roi de Prusse était la seule idole
A laquell' je sacrifiais !

Pingouin chante ce couplet avec une chaleur et une énergie croissantes jusques et y compris le quatrième vers ; à partir des mots : *Vous aimez Jules !* l'émotion le gagne, et à partir des mots : *Le roi de Prusse*, qu'il prononce très-distinctement, les sanglots le suffoquent ; il achève ce couplet en pleurant et va tomber, en prononçant les derniers mots, sur la chaise qu'il occupait pendant le souper et qui est restée près de la table.

LÉONIE, avec une émotion marquée.

Eh! bien, non, monsieur Pingouin, ce dévouement si pur, si naïf a touché mon cœur...

PINGOUIN, désespéré.

Mais Jules ?

LÉONIE, avec calme.

Je ne l'aime pas, je ne l'ai jamais aimé.

PINGOUIN, se levant avec joie.

La preuve ! la preuve !

LÉONIE.

Je vous le jure, mon ami ! (Mouvement de joie de Pingouin ; Léonie lui tend la main avec abandon.) En doutez-vous encore?

PINGOUIN, saisissant avec délire la main de Léonie.

Il se pourrait?... (Avec un sentiment d'ivresse.) Ah ! les femmes sont des sirènes ! (Il donne un baiser sur la main de Léonie, et dit ensuite en s'éloignant un peu à droite.) Mais ça finit mieux.

LÉONIE, remontant à gauche et appelant à l'entrée du corridor.

Hermance ! Hermance !

SCÈNE XIX

HERMANCE, LÉONIE, PINGOUIN.

HERMANCE, paraissant.

Enfin !... j'étais d'une inquiétude...

PINGOUIN, à part, voyant entrer Hermance.

Il y a donc un nid là-dedans?

LÉONIE.

Partons, Hermance, voici notre cavalier.

PINGOUIN, surpris et contrarié.

Un tête-à-tête à trois?

LÉONIE.

Je ne l'ai jamais entendu autrement; vous avez toujours dû reconduire madame avec moi.

PINGOUIN, stupéfait.

Ah! bah !

LÉONIE.

Et quoi qu'il arrive, Monsieur, songez bien que je n'ai pas quitté cette dame; que vous êtes resté avec nous toute la soirée... venez!

PINGOUIN, à part, descendant à droite, avec une nouvelle inquiétude.

Mais la carte!... impossible de sortir!...

LÉONIE.

Allons, Hermance.

Les deux dames se dirigent vers le fond, pour sortir, lorsqu'on entend la voix de Vergaville. Pingouin est resté sur le devant de la scène, à droite.

VERGAVILLE, hors de vue.

Mais, morbleu ! quand je vous dis qu'il est là, qu'il m'attend.

HERMANCE et LÉONIE, avec effroi.

Ciel !

Elles se réfugient dans le corridor, à gauche, et disparaissent un moment.

SCÈNE XX

HERMANCE, LÉONIE, *à l'entrée du corridor ;* VERGAVILLE, PINGOUIN, JULES.

VERGAVILLE, entrant brusquement par le fond, une boîte à pistolets à la main.

Vous m'accompagnerez, vous dis-je, sacrebleu !

PINGOUIN, à part.

Mon assassin !

VERGAVILLE, allant droit à Pingouin et lui frappant sur l'épaule.

Je suis à vos ordres, Monsieur.

JULES, qui est passé à la droite de Pingouin.

Permettez, monsieur Vergaville, il y a dans tout ceci un malentendu facile à expliquer.

Hermance et Léonie ont reparu à l'entrée du corridor, et semblent épier l'occasion de s'échapper par le fond.

PINGOUIN, avec arrogance à Vergaville.

Très-facile, Monsieur !

JULES.

Pour un méchant souper !

PINGOUIN, à part, piqué.

Méchant souper !... il mange donc des gibelottes de diamants, lui?

VERGAVILLE, avec colère, s'adressant à Jules.

Il s'agit d'une chose plus grave... il y a ici une dame...

LÉONIE, à part vivement.

Grand Dieu !

Elles font un mouvement de retraite, puis se dirigent avec précaution vers la porte du fond.

VERGAVILLE.

Une femme.

PINGOUIN, tranquillement.

J'avais compris.

VERGAVILLE.

Avec laquelle monsieur devait souper... Le restaurateur me l'a avoué... et cette femme, c'est la mienne.

PINGOUIN, résolûment.

Eh bien ! oui, Monsieur, j'étais ici avec une femme...

VERGAVILLE, à Jules, avec indignation.

Il l'avoue !

PINGOUIN, appuyant.

Avec une femme charmante... que j'aime et dont je me crois parfaitement chéri. (A lui-même, comme par inspiration.) Quelle idée !... et cette femme... (Il remonte vivement la scène, tandis que Vergaville, indigné, s'est rapproché de Jules, qui cherche à le calmer. Pingouin prend la main d'Hermance au moment où les deux dames allaient sortir, et ramène Hermance, malgré elle, sur le devant de la scène, en disant à Vergaville :) la voilà ! ah !

VERGAVILLE, *furieux.*

Misérable !

Il veut s'élancer sur Pingouin; Jules le retient violemment par le bras.

JULES, *à lui-même.*

Tout est perdu !

HERMANCE, *à Pingouin.*

Mais, Monsieur, je ne vous connais pas !

PINGOUIN, *bas et très-vite.*

Dites que vous soupiez avec moi... c'est pour sauver madame Vergaville... *(Haut et avec aplomb, à Vergaville.)* Oui, Monsieur, je soupais ici, avec madame.

VERGAVILLE, *hors de lui, et voulant de nouveau s'élancer sur Pingouin.*

Avec ma femme?

PINGOUIN, *au comble de la surprise.*

Sa femme?... aussi!... *(Avec joie.)* Il est bigame ! Je le ferai mettre aux galères !

VERGAVILLE, *à Hermance.*

Qu'est-ce que cela signifie, Madame?

LÉONIE, *descendant la scène, et se plaçant entre Pingouin et Vergaville.*

Cela signifie que vous êtes un vilain jaloux.

VERGAVILLE, *surpris.*

Vous ici... quoi?

Il pose sa boîte sur la chaise qui est près de la table.

LÉONIE, *continuant.*

Et que, nous trouvant consignées par la pluie et le défaut de voiture, M. Jules, d'après mon conseil, a mis le temps à profit pour vous réserver une surprise agréable.

VERGAVILLE, *cherchant à comprendre.*

Une surprise?

PINGOUIN, *à part avec ironie.*

Agréable?

LÉONIE, passant devant Vergaville et s'approchant de Jules.

Monsieur Jules! donnez-moi ce portrait, le mystère n'est plus de saison... il s'agit de désabuser une personne... (jetant un coup d'œil significatif à Hermance, qui baisse les yeux avec un peu de confusion) plusieurs peut-être... sur de dangereuses illusions.

JULES, avec embarras.

Madame... (il tire de sa poche un portrait qu'il remet à Léonie, et lui dit à demi-voix :) vous êtes cruelle...

VERGAVILLE, avec satisfaction, après avoir regardé le portrait que lui passe Léonie.

C'est ma femme!... elle est frappante!...

LÉONIE, avec simplicité.

Hermance vous destinait ce portrait pour votre fête.

VERGAVILLE, un peu surpris.

Pour ma fête?... mais ce n'est que dans trois mois!...

LÉONIE, appuyant avec intention, en regardant Jules.

Mais M. Jules part demain.

VERGAVILLE, passant derrière Léonie et allant à Jules, en lui prenant affectueusement la main.

Demain!... ce cher ami!...

PINGOUIN, à Vergaville, comme pour le rassurer.

Oh! il ne va qu'à Nanterre.

HERMANCE, avec l'intention très-marquée de donner un ordre à Jules et en le regardant.

Monsieur part pour l'Italie!

Jules s'incline respectueusement en signe d'obéissance.

LÉONIE, à Vergaville, en souriant d'un air moqueur.

Voilà, mon cher beau-frère, la cause bien innocente de cette coupable réunion.

PINGOUIN, étonné, à part.

Son beau-frère !... (Haut.) Mais alors... votre mari, ça n'est donc pas ça?

LÉONIE, d'un ton pénétré.

Je suis veuve, Monsieur.

PINGOUIN, avec joie, comme malgré lui.

Veuve !...

Léonie réprime, par un coup d'œil, le mouvement de joie de Pingouin. Celui-ci change aussitôt d'intention et étend les mains en signe de bénédiction à la mémoire du défunt.

VERGAVILLE.

Mais tout cela ne m'explique pas ce que M. Cormoran...

PINGOUIN, avec vivacité.

Pingouin, Monsieur !

VERGAVILLE, continuant.

Faisait dans cette affaire... (Sévèrement à Léonie.) Il y était donc pour vous, ma sœur? et à quel titre?...

LÉONIE, embarrassée.

Mais...

PINGOUIN, avec aplomb.

A titre de futur époux. (Bas, à Léonie, avec beaucoup d'importance.) Je vous sauve !

VERGAVILLE, à Léonie, d'un air de reproche.

Comment? vous, jeune, jolie, avec dix mille livres de rente... vous pouvez faire un meilleur choix.

PINGOUIN, avec crainte, à part.

Oh ! dix mille livres de rente !...

LÉONIE, à Vergaville.

Cela empêche-t-il de se marier selon son goût, et d'acquitter une dette de reconnaissance?

PINGOUIN, avec une joie folle.

Non!... oh! joie, oh! bonheur!... ah! Madame!

Il embrasse Léonie.

VERGAVILLE, se tournant vers Jules.

Ce que je ne m'explique pas... (Il se retourne et voit Pingouin embrassant Léonie.) Eh bien ?...

PINGOUIN, à Vergaville.

Je commence par elle, soyez tranquille, vous aurez votre tour.

Il s'avance vers Hermance et l'embrasse.

VERGAVILLE, se retournant vers Jules.

Ce que je ne m'explique pas... (Il se retourne encore et voit Pingouin embrasser Hermance.) Eh! bien?

PINGOUIN, avec impatience.

Tout à l'heure! les dames d'abord. Je suis le plus heureux des hommes!

Il se dispose à aller embrasser Vergaville; il étend les bras et se trouve dans les bras du restaurateur qui est entré par le corridor, à droite, et qui lui présente la carte.

LE RESTAURATEUR, à Pingouin.

Monsieur, voici la carte.

PINGOUIN, se détournant et frappant du pied.

Haïgne!

JULES, à part, d'un air moqueur.

Tire-toi de là.

PINGOUIN, cherchant à se donner une contenance et fouillant dans sa poche.

Avez-vous la monnaie d'un billet de cinq cents?

LE RESTAURATEUR.

Certainement, Monsieur, je l'ai...

PINGOUIN, à part.

Que le diable l'emporte!

LE RESTAURATEUR.

Mais c'est inutile, le souper est payé.

Il remet la carte à Pingouin.

PINGOUIN, avec une joie qu'il cherche à dissimuler.

[illegible]mment? (Prenant tout à coup un air de dignité.) Qui est-ce [illegible] permis?...

VERGAVILLE.

[illegible] au point où nous en étions, je ne pouvais [illegible] votre souper que seul j'avais mangé.

PINGOUIN, avec une dignité arrogante.

Ah! beau-frère! (Il passe tout à fait à la gauche des autres personnages, [illegible] avec un [illegible] de joie et d'approbation très-marqué.) C'est [illegible]-bien. ([illegible] à Vergaville.) Oublions que je vous ai [illegible].

VERGAVILLE.

[illegible] chacun chez nous... Mesdames, il y a [illegible] bas une voiture qui vous attend.

PINGOUIN, avec crainte, à part.

C'est [illegible]!

VERGAVILLE, comme par souvenir.

Ah [illegible] Pelican!

PINGOUIN, avec impatience.

[illegible] Ah ça! mais, il sait donc [illegible] monsieur votre mari?

VERGAVILLE.

[illegible] pardonnerez, votre fiacre, j'en ai eu be-[illegible].

PINGOUIN, d'un air de reproche comique.

[illegible] je dis votre nom, moi!) ce pro-[illegible] prendre ma voiture!...

VERGAVILLE.

[illegible] vous contrarie trop.

PINGOUIN, *vivement.*

Non ! je vous en fais hommage... (*A part et comme soulagé.*) J'en suis donc quitte !

CHOEUR.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Que cette nuit s'achève,
Et que, pour son amour,
L'aurore, qui se lève,
Soit celle d'un beau jour !

Tandis que tous les personnages se disposent à partir, Pingouin s'avance pour chanter le couplet au public lorsque, pendant la ritournelle, Germain sort du corridor à gauche, s'approche de lui et l'interrompt au moment où il va commencer.

GERMAIN, *bas à Pingouin.*

Dites donc ! ce monsieur a payé la carte, mais il n'a rien donné au garçon.

PINGOUIN, *cherchant à dissimuler sa confusion.*

Ah ! ce pauvre Germain, qui a tant couru... c'est juste !...

Il tire de sa poche une pièce de cent sous, la donne à Germain, en ayant soin de refermer la main du garçon.

GERMAIN, *ouvrant la main et regardant la pièce.*

Encore la pièce de cent sous de tantôt !... par exemple !

PINGOUIN, *à part.*

Devant ma future !... quelle humiliation !...

S'approchant de Germain, à demi-voix, et d'un air suppliant :

AIR : *des Frères de lait.*

Pour m'épargner encore une disgrâce,
Accepte-la, mon ami, s'il te plaît !

GERMAIN, *s'éloignant d'un pas à gauche.*

Elle est en plomb, que voulez-vous qu' j'en fasse ?
Ça serait donc pour jouer au p'tit palet ?

PINGOUIN, se rapprochant de lui, et avec mystère.

Prends-la toujours !

(A lui-même, indigné.) Exécrable valet !

Au public, d'un air confidentiel.

Ah ! vous voyez ma pénurie affreuse.
Prouvez-lui donc, Messieurs, pour l'amorcer,
Qu'une pièce, même... douteuse,
A quelquefois la chance de passer. } (*bis*)

Reprise du chœur.

Que cette nuit s'achève, etc.

FIN DE RICHE D'AMOUR.

LE DIABLE

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 12 janvier 1855.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

PERSONNAGES

LEGRIS, receveur des contributions [1].
SUBTIL, porteur de contraintes au service de Legris [2].
RASCALON, ancien capitaine au long cours [3].
ERNEST DALBY [4].
JULIEN, jardinier de Legris [5].
CÉLESTINE, fille de Legris [6].

La scène se passe chez Legris, dans une petite ville de province.

1. M. Numa. — 2. M. Arnal. — 3. M. Leclère. — 4. M. Devaux. — 5. M. Édouard. — 6. Mademoiselle Virginie Duclay.

LE DIABLE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une pièce commune de l'appartement de Legris. Le milieu, au fond, est occupé par une grande carte cadastrale du département du Morbihan. Sous la carte est figurée une jardinière garnie de fleurs; à droite et à gauche de la carte, portes ouvrant sur un jardin; deux portes latérales, à droite et à gauche, au troisième plan; à gauche, une table ronde sur laquelle il y a tout ce qu'il faut pour écrire, et une corbeille à ouvrage; à droite, au deuxième plan, une cheminée; à droite, sur le devant, une causeuse; chaises, fauteuils; à gauche, au deuxième plan, une fenêtre; sous la fenêtre une console.

SCÈNE PREMIÈRE

LEGRIS, *seul.*

Habit noir de forme ancienne, pantalon noisette, souliers, chemise à jabot, cravate blanche, perruque blonde, sourcils gris. Legris est pensif; il est assis sur la causeuse, à droite, et se donne plusieurs tapes sur le front avant de dire un seul mot.

Non... je ne suis pas un Jocrisse!... je suis un receveur des contributions... (Il se lève.) On ne me fera jamais admettre... une table qui tourne... qui parle!... d'abord, moi, par principes, je ne crois à rien... je suis un sceptique!... Cependant, ce que j'ai vu hier, à cette soirée chez M. Bernardet, l'avocat... la table m'a dit mon nom, lettre par lettre : *L*, *e*, *g*, *r*, *i*, *s*.

Les personnes les moins versées en littérature conviendront que cela fait Legris... il n'y a presque pas à en douter; mais comme je soupçonnais quelque compérage, Bernardet me dit : Pensez à quelqu'un, et la table vous désignera la personne à laquelle vous songez. Alors, moi, naturellement, je pense à ma fille, à ma Célestine chérie, qui m'occupe sans cesse, et la table répond : *Enfant naturelle.* Comment, ce secret que je n'ai jamais dit et que ma fille elle-même ne soupçonne pas... quelqu'un le connaît ! et ce quelqu'un, c'est une table ronde !... Bernardet, qui m'observait, me dit d'un ton goguenard : Eh bien? — Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? fis-je en ricanant avec aplomb. — Je n'en sais rien, me dit Bernardet, en me regardant en dessous, mais la table en sait peut-être plus long qu'elle n'en dit; interrogez-la. Alors, moi, toujours en ricanant, comme doit le faire tout bon incrédule, je dis à la table : explique ta pensée. Et elle me répond... en prenant le temps nécessaire : *Un enfant naturel non reconnu ne peut hériter de sa mère*... C'est vrai... c'est la loi !... Quoi ! ma Célestine peut être inquiétée dans la possession de l'héritage qu'elle a fait?... et c'est une table qui... à thé ! une table qui vient révéler... en acajou... Elle sait le code !... Est-ce que ces esprits dont on parle?... allons donc, ce n'est pas possible !... on ne discute pas de pareilles billevesées... Mais ce qui me révolte, c'est que Bernardet y croit, lui, à ces bêtises qui ne sont propres qu'à émouvoir les niais !... Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit... Ah ! je suis fâché d'avoir été passer la soirée chez rdet !

SCÈNE II

LEGRIS, CÉLESTINE, *accompagnée de* JULIEN, *qui porte son ombrelle et à qui elle remet son chapeau.*

CÉLESTINE, entrant par le fond, à droite.

Portez cela chez moi, Julien. (Julien sort par la porte de droite.) Bonjour, papa.

LEGRIS, l'embrassant.

Bonjour, mon cher cœur! Déjà de retour de la promenade? Te voilà fraîche comme l'aurore et presque aussi matinale.

CÉLESTINE.

J'ai pris Julien avec moi, et j'ai été voir les ouvriers qui réparent le château.

LEGRIS.

Le château... tu es bien modeste; tu pourrais dire mon château! il est bien à toi.

CÉLESTINE.

C'est vrai, puisqu'il m'est légué par cette bonne madame Rascalon. Quelle jolie habitation! J'aime surtout cette pièce où des bas-reliefs en marbre blanc reproduisent l'histoire de Pénélope, occupée à broder.

LEGRIS.

En attendant son mari, M. Télémaque père.

CÉLESTINE.

Ulysse, papa.

LEGRIS.

Ah oui! tiens, c'est vrai.

CÉLESTINE.

Pénélope est représentée sous les traits de ma bienfaitrice, et elle est bien ressemblante, si j'en juge par son portrait que tu as sur ta tabatière.

LEGRIS, qui prenait une prise, regardant le portrait.

Très-ressemblante.

CÉLESTINE.

Mais je ne puis m'expliquer comment cette bonne madame Rascalon, que je connaissais à peine, m'a laissé sa fortune.

LEGRIS.

Cela ne fait rien ; l'essentiel, c'est qu'elle t'appartienne... Vingt-cinq mille francs de rente, te voilà une riche héritière !

CÉLESTINE.

Je n'avais pas besoin de cela pour être heureuse... et pour t'aimer.

LEGRIS.

Sans doute ; mais la fortune n'ôte rien, je dirai même qu'elle ajoute beaucoup... à l'aisance, particulièrement, et déjà tu en ressens l'effet. La vertu, la sagesse, la beauté même, sont comme ces tableaux de maitres qui ne sont estimés que d'un petit nombre de connaisseurs... entourez-les d'un cadre riche, la foule s'arrêtera devant et ouvrira de grands yeux... Jusqu'à présent, on ne te regardait pas... (Gaiement.) Tu n'étais pas encadrée, ma pauvre fille !... Aussi, maintenant les épouseurs ne te manqueront pas... tu n'auras qu'à choisir...

CÉLESTINE.

Mais je ne veux choisir personne.

LEGRIS.

Comment, tu veux devenir vieille fille?

CÉLESTINE.

Oh! non, papa... mais c'est que...

LEGRIS.

C'est que?...

CÉLESTINE.

C'est que... j'aime quelqu'un.

LEGRIS, *vivement.*

Sans ma permission?

CÉLESTINE.

Oh! papa, ne me gronde pas... c'est à la pension... un soir que la maîtresse donnait un bal pour sa fête... et une autre fois à la Sainte-Catherine...

LEGRIS.

A la Sainte-Catherine?

CÉLESTINE.

Et puis, papa, tu me l'as dit souvent, on s'attache par ses propres bienfaits. J'ai sauvé la vie de ce jeune homme.

LEGRIS, *très-vite.*

Comment.. il est tombé à l'eau, et tu t'y es jetée après lui?... ou tu t'es précipitée au milieu des flammes pour l'arracher à la mort?... Quelle est cette tragédie dont tu m'as fait un secret?...

CÉLESTINE.

AIR du *Souper de Henri IV.*

Mais non, ce n'est point un secret,
Et ton cœur eût agi de même;
Il me jura qu'il se tuerait,
Si je ne disais : je vous aime!

Mon silence eût fait son trépas,
Juge un peu si je fus ravie
De dire... mais tout bas, tout bas,
Le mot qui lui sauvait la vie. (bis)

LEGRIS, vivement.

Tu lui as dit que tu l'aimais ?

CÉLESTINE.

Oui, papa... il se serait tué sans cela.

LEGRIS.

Mais, malheureuse enfant, ce sont des calembredaines que content les monstres de mon sexe aux anges du tien !... Mais elle ne sait pas, cette enfant !...

CÉLESTINE.

Mais si, papa, je sais bien que, quand on a dit à un jeune homme : je vous aime !... c'est pour la vie. Nous savions toutes cela dans ma classe.

LEGRIS, à lui-même.

Mettez donc vos filles en pension !... on les croit en sixième, elles sont en rhétorique !... (Haut.) Et quelle est la position de ce... polisson ?

CÉLESTINE.

Oh ! papa !

LEGRIS.

A-t-il un état, une famille ?

CÉLESTINE.

Je ne le lui ai pas demandé, nous avions tant de choses à nous dire !

LEGRIS.

Ah ! vous aviez... mais son nom, au moins ?...

CÉLESTINE.

n'en sais rien... il ne me l'a pas dit... mais

qu'importe, papa, il faudra toujours bien qu'il dise son nom pour m'épouser.

LEGRIS, à lui-même.

Misère ! misère ! elle se croit engagée envers un... je ne sais qui !... c'est à vous faire tourner la table... la tête, je veux dire... cette table me bouleverse la... tête !... non !... eh bien ! si, la tête !... Quelle est cette influence occulte?

SCÈNE III

Les mêmes, SUBTIL, *un livre à la main.*

SUBTIL, qui est entré lentement, par le fond à gauche, en lisant. Costume : pantalon noir étriqué et court, bas blancs, souliers, gilet blanc, cravate blanche, petite veste grise, étroite. Ce personnage est essentiellement naïf. A lui-même.

C'est le diable, c'est clair !

LEGRIS, se retournant vivement.

Hein ! qui parle du diable?

SUBTIL, montrant le livre qu'il tient.

Ce livre sur les tables tournantes, que vous envoie M. Bernardet, et sur lequel je me permettais de jeter un œil... M. Bernardet fait dire à monsieur qu'il aille le voir et qu'il prouvera à monsieur que... il paraît que monsieur aurait fait parler des meubles... que... hier au soir, à ce que je vois... que, comme l'affirme ce livre, c'est la personne en question qui se fourre dans les tables et... qui les fait gigotter.

LEGRIS.

Ce livre dit cela?... c'est inimaginable !

CÉLESTINE, souriant.

Comment, papa, toi qui ne crois à rien, qui es un esprit fort, tu admets que des esprits...

LEGRIS.

Du tout, Mademoiselle!... je n'admets pas... je ne veux pas admettre... mes principes ne me le permettent pas!...

SUBTIL, à Legris.

Ah! si ce n'était pas imprimé... mais c'est imprimé!... d'abord je l'ai lu dans le journal du département... et quand un journal a dit une chose... il n'y a pas moyen de nier.

LEGRIS, s'efforçant de rire.

Ah! ah! ah! le diable!... quelle folie!

SUBTIL.

Monsieur, je ne suis qu'un simple porteur de contraintes, et votre domestique dans les moments que je ne consacre pas à l'administration de mon pays; vous m'avez trouvé attaché à cette perception, et vous m'avez gardé, grâce à la bonté de mademoiselle, qui a parlé pour moi... aussi, je vous suis si dévoué... que je ferais tout... pour lui être agréable, tout!

CÉLESTINE.

Merci, mon bon Subtil.

LEGRIS.

Eh bien?

SUBTIL.

Eh bien, Monsieur, étant reconnaissant comme je suis reconnaissant, je vous dois un bon avis... un avertissement sans frais, comme nous disons : ne riez jamais du diable.

LEGRIS, s'efforçant de rire.

Ah! ah! ah!

SUBTIL.

Il ne faut point batifoler avec lui. Cet homme-là a trop de moyens de nous faire des farces, et il y en a qui sont d'un cocasse... terrible, Monsieur!...

LEGRIS.

Je suis bien d'humeur de m'arrêter à ces bêtises-là. (A part.) Que je suis donc fâché d'avoir passé la soirée chez Bernardet!

SUBTIL.

Vous vous croyez plus malin que moi... eh bien! prenez garde!... ça me rappelle une anecdote qui est tout à fait à *la pluie* de ce que je vous dis.

LEGRIS, à Célestine.

Il a toujours des anecdotes à conter.

CÉLESTINE.

Et comme il n'en finit jamais...

Elle va s'asseoir à la table de gauche, prend une broderie dans la corbeille et travaille.

SUBTIL.

Monsieur, j'avais un ami à Rouen, il s'appelait Dindonneau...

LEGRIS.

Dindonneau!

SUBTIL.

Monsieur, les Dindonneau de Normandie sont très-estimés. Le nom est drôle, mais on ne fait pas son nom soi-même... moi, je m'appelle Subtil, pourquoi?

LEGRIS.

Ah! je n'en sais, ma foi, rien.

SUBTIL.

Probablement, parce que mon père s'appelait comme ça... eh! mon Dieu! il n'en faut quelquefois pas davantage. A quoi tient le nom d'un homme!... Pour lors, Dindonneau, qui dirigeait avec distinction un bureau de tabac et qui avait une femme plus jeune que lui... et très-jolie... elle vendait beaucoup de cigares, Dindonneau était très-content.

LEGRIS.

Mais quel amphigouri me fais-tu là?... Dindonneau, les cigares... quel rapport avec les choses surnaturelles?...

SUBTIL.

Il y en a un, Monsieur, et un triste... mais vous me coupez. Dindonneau reçoit donc un jour une lettre de Rio-Janeiro; on l'engageait à partir en toute hâte, attendu qu'un oncle, qu'il aimait beaucoup, venait de mourir en lui laissant de quoi.

LEGRIS.

Un oncle d'Amérique.

SUBTIL.

Oui, Monsieur, on sait que c'est de ce pays-là que l'Europe tire ses meilleurs oncles... de l'Amérique du Sud, bien entendu, parce que, dans l'Amérique du Nord, les oncles ne réussissent pas, le climat est trop humide, à ce qu'on dit. Qui est-ce qui est content?... Dindonneau poussait des cris de joie qu'il s'en était abîmé le gosier, au point qu'on aurait dit d'un chat enrhumé... (Allant à Célestine.) A propos de chat, je voulais dire à mam'zelle que Moumout a encore fait de ses bamboches... il flâne par-

tout, et en flânant dans le garde-manger, il a cassé une tasse... quel vilain chat vous avez là!...

LEGRIS.

Allons, le chat à présent!... as-tu fini?...

SUBTIL.

Quoi, Monsieur?

LEGRIS.

Ton histoire?

SUBTIL.

Ah! tiens, c'est vrai... je commence...

LEGRIS, avec un mouvement de surprise.

Ah! sapristi!...

SUBTIL.

Alors le commissaire de police lui dit...

LEGRIS.

A qui?

SUBTIL.

A Dindonneau, qui lui avait demandé un passe-port... Il lui dit : voilà votre passe-port, je vous souhaite un bon voyage.

LEGRIS.

Enfin, il part pour l'Amérique?

SUBTIL.

Ah ben! oui, vous n'y êtes pas.

LEGRIS.

Si! si! il est parti.

SUBTIL.

Ah! alors... dès que ça vous arrange! le voilà donc revenu...

LEGRIS, riant.

Ah! ah! à la bonne heure! au moins, il n'a pas été longtemps.

SUBTIL.

J'ai oublié de vous dire qu'étant à Rio...

LEGRIS.

Nous retournons?

SUBTIL.

Non, Monsieur, mais...

LEGRIS, s'impatientant.

Il est arrivé! il est débarqué au Havre!

SUBTIL.

Monsieur, c'était à Nantes.

LEGRIS.

N'importe! il revient chez lui, il y est!

SUBTIL.

Avec plaisir, Monsieur; mais vous perdez... ça vous aurait fait palpiter, je ne crains pas de le dire... (S'attendrissant peu à peu.) Voir un homme qui va avec bonheur en Amérique pour hériter de son oncle qu'il adorait... et, après bien des recherches, trouver mort, quoi?... l'oncle d'autrui, un oncle dont on n'est pas le neveu... on l'avait induit en oncle... (Tirant son mouchoir et s'essuyant les yeux.) Mais vous ne voulez pas que je vous raconte cette chose douloureuse, je m'abstiens.

LEGRIS.

Il appelle cela s'abstenir!

SUBTIL.

Le défunt s'appelait Pigeonneau.

LEGRIS.

C'est de la même famille, mais c'est une autre branche.

SUBTIL.

Dindonneau, n'ayant ni sou ni maille, s'embarque donc.

LEGRIS, s'animant.

Il a débarqué, il est à Rouen !

SUBTIL.

Il y a pourtant une petite histoire de requin qui a bien son charme.

LEGRIS, avec énergie.

Nous sommes à Rouen !

SUBTIL.

Eh bien ! oui, Monsieur, oui... Au bout de deux ans... et quart, Dindonneau rentre donc chez lui... et qu'est-ce qu'il y trouve?

LEGRIS.

Sa femme, probablement?

SUBTIL.

Oui, Monsieur, qui lui saute au cou ; car elle adorait son mari... mais voilà le triste : il trouve dans la boutique un individu qu'il ne connaît pas... un jeune débitant de tabac, âgé de trois mois... qui lui donne beaucoup à réfléchir.

LEGRIS.

C'était clair, pourtant !

SUBTIL.

Il s'assied immédiatement, il compte sur ses doigts, il prend la plume et l'encre... et il n'arrive pas à son... produit !

LEGRIS.

Mais en quoi tout cela m'intéresse-t-il ?

SUBTIL.

Vous allez voir... On avait pas mal jasé dans le quar-

tier, on disait ceci, et puis cela, et patati, et patata... non, Monsieur, moi, qui connaissais madame Dindonneau, une femme sur laquelle il n'y a pas... un cheveu à dire; mais j'ai deviné la cause de tout... il ne faut pas rire des choses qu'on ne comprend pas... il est bien rusé, le malin!

LEGRIS.

Qui?

SUBTIL, plaçant deux doigts sur son front et s'en faisant des cornes.

Voilà la cause!... Chut!... Dans mon âme et conscience!... c'est Satan qui s'est mêlé de cela, à l'insu de ce pauvre Dindonneau; et comment s'y est-il pris? (Lui présentant le livre.) Lisez ce livre, Monsieur, vous verrez les ruses étonnantes qu'il emploie pour se faufiler.

LEGRIS, prenant le livre avec humeur.

Donne-moi ça, animal! (Prenant Subtil à part.) Et pas un mot à ma fille; il est inutile de bourreler la tête des enfants de toutes ces idées-là.

SUBTIL.

Quant à ça, ce n'est pas moi qu'on prendra à bourreler des têtes d'enfants.

LEGRIS.

Assez!

SUBTIL.

Avec plaisir.

LEGRIS, qui a ouvert le livre, à part.

Ah! que je suis fâché d'avoir consulté le guéridon de Bernardet... Voilà pourtant où mènent les excès... de table!...

Il sort, préoccupé, par la droite.

SCÈNE IV

CÉLESTINE, SUBTIL, *puis* JULIEN.

SUBTIL, allant à Célestine.

Il est bon de vous dire, Mademoiselle, que ce pauvre Dindonneau...

CÉLESTINE, se levant et l'interrompant.

Subtil, j'ai hâte de vous prier de me rendre un service.

SUBTIL.

Un, c'est trop peu, après ce que je vous dois; je voudrais vous en rendre deux, et peut-être trois.

CÉLESTINE.

J'ai entendu vaguement que vous avez des connaissances à Rouen.

SUBTIL.

Ah! oui; je connais d'abord le petit Dindonneau qui est en sevrage...

CÉLESTINE, l'interrompant.

Je voudrais avoir des renseignements sur... une personne que j'ai connue à Rouen... c'est un jeune homme...

SUBTIL.

Comment est-il?

CÉLESTINE.

Très-bien de figure, vingt-cinq ans, bien aimable et il danse... à merveille!

SUBTIL.

Il s'appelle?

CÉLESTINE.

J'ignore son nom, je ne l'ai vu que deux fois au bal, à ma pension.

SUBTIL.

C'est un peu vague... mais il me semble qu'en questionnant tous les jeunes gens de la ville de Rouen, on pourrait... après ça vous me direz qu'il est peut-être absent... ça me rappelle...

JULIEN, entrant par le fond, à droite.

Monsieur Subtil, il y a là un monsieur qui voudrait vous parler...

SUBTIL.

Quel ennui!... on ne peut pas raconter une petite histoire, ici!

CÉLESTINE, à Julien.

Qu'il entre!... (Julien sort par le fond, à droite.) Moi, je vais donner des ordres pour le déjeuner. (A Subtil.) Pensez à ce que je vous ait dit.

Elle se dirige vers la porte de gauche.

SUBTIL, la suivant jusqu'à la porte.

Oui, Mademoiselle, et je vous conterai ça... je ne crains pas de dire que ça vous fera...

Célestine disparaît par la gauche.

SCÈNE V

SUBTIL, ERNEST, *entrant par le fond, à droite.*

SUBTIL, se retournant.

Monsieur Ernest ici?... Ah! ben! ah! ben! ah! ben!

ERNEST, lui donnant la main.

Oui, mon brave Subtil, me voilà!... Vous avez toujours votre bonne figure.

SUBTIL, avec simplicité.

C'est toujours la même qui me sert.

Air du *Verre*.

De ce voyag' quel est l'objet?

ERNEST.

Mais j'attends qu'on me le révèle;
J'arrive sans aucun projet,
Je viens parce que l'on m'appelle.

SUBTIL.

On vous appelle, et vous venez!... c'est bien!
Vous avez un bon caractère,
Ça m' rappell' l'histoire d'un chien
Qui f'sait jadis tout le contraire.

Son maître était un appelé Jean de Ni...

ERNEST, l'interrompant.

Je connais! je connais!

SUBTIL, avec regret.

Ah! tant pis!

ERNEST.

Vous savez que, l'an passé, j'ai quitté l'île Bourbon, et que je suis venu en France pour réclamer l'appui, la protection de madame Rascalon, ma seule parente...

SUBTIL.

Et il s'est trouvé (que c'est original, mon Dieu!...) il s'est trouvé qu'elle était défunte, quand vous êtes arrivé ici... Et d'où venez-vous maintenant?...

ERNEST.

De Rouen, où j'ai un emploi honorable. Ces jours

derniers, j'ai reçu une lettre mystérieuse, pressante, d'un avocat de votre petite ville, un M. Bernardet, qui me dit que pour affaire d'un grand intérêt pour moi, il me prie de venir le trouver sans retard... il me laisse entrevoir vaguement qu'il a découvert les traces d'une espèce de fortune à laquelle j'aurais des droits sans le savoir, et que, si je veux partager avec lui, il me la fera recouvrer.

SUBTIL.

Acceptez, monsieur Ernest, acceptez!... Je m'engage à partager toute espèce de somme avec celui qui me la fera trouver, quand même il s'agirait de cent mille francs; et j'y gagnerais... probablement. Avez-vous été voir M. Bernardet?

ERNEST.

Certainement; mais c'est aujourd'hui dimanche, il est à la campagne; je ne pourrai le voir que demain.

SUBTIL.

Demain seulement?... c'est singulier... ça me rappelle une anecdote qui a un rapport étonnant... (Un peu à lui-même.) C'est l'histoire de l'âne à la queue coupée.

ERNEST, un peu à lui-même.

Je n'imagine pas qu'il ait voulu faire une mauvaise plaisanterie... (A Subtil.) Comment est-il?

SUBTIL.

Il est laid, vieux et fort têtu. *Tant qu'à* son accident, la mère Grenu...

ERNEST.

Je vous demande... si vous le croyez capable de me faire un méchant tour?

SUBTIL.

Parfaitement, Monsieur, il en fait même à sa maîtresse.

ERNEST.

Sa maîtresse!

SUBTIL.

La mère Grenu, oui... un jour elle entre tranquillement dans son étable.

ERNEST.

Dans son étude?

SUBTIL.

Dans son étude?... (En riant.) Depuis quand les ânes ont-ils des études? Après çà, vous me direz... (Plus sérieusement.) Mais ce n'est pas général.

ERNEST.

De qui diable me parlez-vous donc?

SUBTIL.

De l'âne de la mère Grenu, qui a eu la queue coupée...

ERNEST.

Mais je vous parlais de celui qui m'a écrit...

SUBTIL.

Qui vous a écrit? un âne savant, alors?

ERNEST.

De M. Bernardet!...

SUBTIL.

Ah! il fallait donc le dire... vous ne le dites pas!...

ERNEST.

Peut-on se fier à lui?

SUBTIL.

Pas grand'chose de bon... un finassier... Pour en

[illegible] même si [illegible] Je l'ai con- [illegible] que dirige une [illegible] de ma mère... Pour ne pas [illegible] elle, je n'ai pas osé [illegible] qui me manquent : tout [illegible] est dans sa famille, qui [illegible]

[illegible]

— [illegible] que?

ERNEST.

Et peut-être pourrez-vous m'aider à la découvrir... 18 ans, une taille charmante, des yeux d'une douceur angélique.

SUBTIL.

Blonde ou brune !

ERNEST.

Blonde.

SUBTIL, à part, riant.

C'est mam'zelle ! hé ! hé ! hé !

Subtil a une façon de rire saccadée et un peu stridente, qui sera la même toutes les fois qu'il aura occasion de rire.

ERNEST.

Cela vous fait rire ?

SUBTIL, comme s'il commençait un récit.

Monsieur... Il existe une demoiselle qui, dernièrement, me demandait des renseignements sur un jeune homme de Rouen.

ERNEST.

Elle est jeune ?

Célestine paraît dans le jardin venant du fond à gauche, et traverse le théâtre, toujours au fond, dans le jardin.

SUBTIL.

Je ne demande jamais l'âge des femmes. Les femmes font de leurs années ce que les avares font de leurs écus : plus elles en ont, plus elles les cachent. Du reste, celle dont je vous parle est très-bien conservée, et...

Il aperçoit Célestine qui fait un bouquet dans le jardin. Il remonte jusqu'au fond pendant qu'Ernest se détourne avec humeur.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] ... [illegible]

[illegible] ... Dieu ...

[illegible]

[illegible] possible ...

[illegible]

[illegible] vulgaire:

[illegible] le moi.

[illegible] mystère.

[illegible] le moi ?

[illegible] mystère.

[illegible] le moi ?

[illegible]

ERNEST, à Célestine.

Ah! Mademoiselle!... croyez que si j'avais su... je n'aurais pas eu la témérité de me présenter...

SUBTIL, à Ernest.

C'est faux! (A Célestine.) S'il l'avait su, il se serait encore présenté davantage. Monsieur vous aime... (Mouvement d'Ernest.) Allons, vous m'avez fait cet aveu bizarre.

CÉLESTINE.

Ah!

SUBTIL, à Célestine.

Tant qu'à vous, comme vous êtes amoureuse de monsieur.

ERNEST, vivement.

Est-il possible!

CÉLESTINE, vivement, et confuse.

Ah! Subtil!... je n'ai pas dit...

SUBTIL.

Pourquoi cette craque? alors, dites que je suis un menteur... dites-le!...

CÉLESTINE.

Oh! non... (Avec réserve.) Jamais vous ne faites de mensonge.

ERNEST, vivement.

Un si doux aveu!

Il prend la main de Subtil.

CÉLESTINE, à Subtil.

Ah! Subtil, vous êtes notre ange protecteur!

ERNEST, secouant la main de Subtil.

Ah! mon ami!

SUBTIL, cherchant à échapper aux témoignages affectueux de Célestine et d'Ernest.

C'est bon! c'est bon!

CÉLESTINE, regardant à droite.

Ciel! mon père!

SUBTIL.

Ciel! son père!

ERNEST, à part.

Son père!...

Tous trois gagnent la gauche.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LEGRIS, puis JULIEN.

LEGRIS, entrant lentement par la droite ; il est plongé dans la lecture du livre que lui a remis Subtil.

C'est le diable!

CÉLESTINE, bas à Subtil.

Pas un mot devant lui, il veut me marier.

SUBTIL, bas et gaiement.

Eh bien! l'occasion est bonne.

LEGRIS, voyant Ernest.

Hein? qu'y a-t-il?... que veut monsieur?... on ne peut donc pas avoir un jour pour se distraire. (A part.) Le diable! (Haut.) Le dimanche le bureau est fermé.

Il s'assied sur la causeuse et met le livre dans sa poche.

SUBTIL.

Oui, mais le cœur d'un receveur des contributions est ouvert tous les jours. Voici ce que c'est...

Célestine passe à la gauche de son père et vient s'appuyer sur le dossier de la causeuse.

ERNEST, à Legris, avec embarras.

Monsieur, je suis venu...

SUBTIL, bas à Ernest.

Laissez-moi parler. (Haut à Legris.) Monsieur, voici ce que c'est... Le monsieur ici présent... est un jeune homme !

LEGRIS.

Je le vois bien.

SUBTIL.

Et il est comme qui dirait... sans place... ce qui fait qu'il en cherche une... il a une très-belle plume.

LEGRIS.

Les paons aussi ont de très-belles plumes et ils ne sollicitent pas d'emploi.

SUBTIL, riant.

Hé! hé hé !

LEGRIS, formalisé.

Hein?

SUBTIL, très-sérieux.

Non !... je ris, parce que... (Naïvement.) Je voulais vous parler de son écriture.

LEGRIS.

J'avais parfaitement compris.

SUBTIL.

Ah !... alors je connais ce jeune homme et je me suis dit : monsieur n'est plus jeune, il n'est pas ce qui s'appelle gras... monsieur est d'un tempérament sec... monsieur se casse. (Legris se lève et se redresse.) Monsieur aurait bien besoin d'un commis...

LEGRIS.

Mais je n'ai chargé personne...

CÉLESTINE, qui est descendue auprès de Legris, avec câlinerie.

Qu'importe, papa... le repos t'est nécessaire, et je voulais, depuis longtemps, t'engager à prendre quelqu'un.

Ernest et Subtil se sont groupés au milieu, un peu à gauche, et causent bas.

LEGRIS, à lui-même.

Chère enfant, elle ne pense qu'à moi... (Haut.) Tu as peut-être raison... mais en ce moment je ne puis... je suis préoccupé. (A part.) Le diable !... et cette menace de ruiner ma fille !

ERNEST, à Subtil, qui lui parlait bas.

Y songez-vous? je n'ai que dix jours de congé.

SUBTIL, bas.

C'est assez ; il faut avoir un bien fort lombago pour ne pouvoir pas se retourner en dix jours.

JULIEN, entrant par le fond, à droite, à Legris.

Il y a là un monsieur qui désire vous parler en secret.

LEGRIS.

Qui est-ce ?

JULIEN.

Il dit que vous ne le connaissez pas.

LEGRIS, à part.

Encore un mystère. (Haut, à Ernest.) Revenez plus tard, nous en causerons. (A Célestine et à Subtil.) Allez ! allez !

Julien sort par le fond, à droite.

AIR du *Chevalier du guet.*

ENSEMBLE.

LEGRIS, à part.

Par quel moyen
Sauver son bien?
Mais je suis son père;
Ici, j'espère
Que rien encor n'est compromis,
Et cependant, oui, je frémis!

CÉLESTINE, à part.

Ne disons rien,
Tout ira bien,
Ici, mon bon père,
Oui, je l'espère,
Me semble presque avoir promis
De l'accepter pour son commis.

ERNEST, bas à Subtil.

Ne disons rien.
Tout va très-bien.
Mais tromper un père...
C'est téméraire!
Passer ici pour un commis...
Vraiment Subtil m'a compromis...

SUBTIL, bas, à Ernest.

Ne disons rien,
Tout ira bien.
Je crois que le père,
Car je l'espère,
Fidèle à ce qu'il a promis,
Voudra le prendre pour commis.

Célestine sort par la droite; Subtil et Ernest sortent par la porte du fond, à gauche.

SCÈNE VIII

LEGRIS, RASCALON, *entrant par la porte du fond, à droite.*

Rascalon, très-bourru et du cœur. Costume : habit de ville bleu, à boutons dorés ; gilet blanc, linge blanc, cravate noire ; Titus grise un peu frisée, pantalon noir, bottes. Il a une canne à la main ; cette canne ne doit pas être grosse. Sous la brutalité du personnage, on doit retrouver l'homme du monde.

RASCALON, avec une grande politesse.

C'est à monsieur Legris que j'ai l'honneur de parler ?

LEGRIS.

A lui-même, Monsieur.

RASCALON, avec brusquerie.

C'est parfait. (Legris lui offre un siége. — Rascalon refuse du geste.) Moi, Monsieur, je suis un ancien capitaine au long cours... abordé dix fois par les pirates... quatorze blessures... et pour le moment de fort mauvaise humeur !

LEGRIS.

J'en suis affligé, mais comme je n'y suis pour rien...

RASCALON.

C'est ce qui vous trompe. (D'un ton très-brusque.) Vous ne savez pas ce qui m'amène ?

LEGRIS.

Non ; mais quand vous me l'aurez dit... ainsi que votre nom...

RASCALON.

ous le saurez plus tard !... on ne signe qu'au bas

d'une lettre... Monsieur, je n'ai fait dans ma vie qu'une sottise...

LEGRIS.

C'est peu.

RASCALON.

Mais une sottise pommée, une énorme, une colossale!... je me suis marié.

LEGRIS.

Le mariage est une chose honorable, dans tous les cas.

RASCALON, avec colère.

Mais bête dans plusieurs!... vous comprenez que je n'étais guère en position de choisir une femme, moi, aujourd'hui dans la Baltique, demain à Calcutta... (mouvement de Legris) façon de parler. (Avec humeur.) Vous pensez bien qu'on ne fait pas ce trajet-là en vingt-quatre heures.

LEGRIS.

Certainement. (A part.) Ce monsieur a une énergie fatigante.

RASCALON.

Vous n'avez pas l'air de m'écouter!... Des amis avaient choisi pour moi. Ma future avait vingt-cinq mille francs de rente, elle était jolie... Je la vois, j'amène pavillon... elle était douce et mélancolique; elle n'avait pas de volonté, elle m'a rendu parfaitement heureux pendant les relâches que mon service me permettait de faire auprès d'elle... La dernière fois que je l'embrassai, c'était...

Air : *Sommeillez encor, ma chère.*

Douze ans après notre alliance,
Je partis pour Chandernagor ;

De l'armateur j'avais la confiance,
Je commandais le trois-mâts le *Butor*.
J'entrepris donc cette course lointaine,
J'étais heureux de ce commandement.

LEGRIS, à part.

D'autant plus que le capitaine
Pouvait servir d'enseigne au bâtiment.

RASCALON.

Et c'est pendant mon absence que ma femme mourut dans le château qu'elle a laissé à votre fille, ainsi que tous ses biens.

LEGRIS.

Grand Dieu!... Vous seriez monsieur Rascalon?

RASCALON.

Et je ne m'en vante pas!

LEGRIS.

Je devine, Monsieur, le motif qui vous amène... Vous venez protester?...

RASCALON.

Nullement, Monsieur... Ma femme avait le droit de disposer de son bien en faveur de qui bon lui semblait. Cela ne me regarde pas.

LEGRIS.

Alors, je ne devine nullement...

RASCALON.

Monsieur, il court dans cette petite ville des bruits étranges. On dit que cette demoiselle que vous nommez votre fille est tout simplement la fille de ma femme?

LEGRIS, à part.

Ciel!

RASCALON, vivement.

Née avant mon mariage, bien entendu... Ah! mille tonnerres!... sans ça!...

LEGRIS.

Je comprends.

RASCALON.

Et comment pouvez-vous comprendre ce que, moi, je ne comprends pas?... Vous me considérez donc comme un imbécile?

LEGRIS.

Mais non, Monsieur!... (A part.) Ah! mais, il est ennuyeux, cet homme-là.

RASCALON.

Eh bien! si cela n'est pas, dites-moi comment ma femme a pu laisser toute sa fortune à une jeune fille qui ne vivait pas auprès d'elle, qu'elle connaissait à peine, pour qui, par conséquent, elle n'aurait dû avoir aucune tendresse?

LEGRIS.

Tout ce que je puis vous dire...

RASCALON.

Faites-moi aussi la grâce de m'expliquer un autre phénomène, non moins curieux!... (Appuyant sur chaque mot.) Comment vous trouvez-vous être le père de l'enfant de ma femme?

LEGRIS.

Mais, Monsieur, vous faites là une supposition parfaitement insensée.

RASCALON.

Insensée?...

LEGRIS.

Pardon... Je voulais dire saugrenue.

RASCALON, avec impatience.

Pas de détours; je joue serré. Si peu de mémoire que je vous suppose, il me paraît impossible que vous ne vous rappeliez pas le nom de la mère de votre fille... Quel est-il? répondez!

LEGRIS.

Je vous proteste que je n'ai jamais eu pour madame Rascalon que les sentiments les plus... Ah! Dieu!... vous ne pouvez pas vous figurer comme mes sentiments pour madame Rascalon étaient... (Mouvement d'impatience de Rascalon.) Il y a plus, ce que vous supposez me fait monter la rougeur au visage!

RASCALON.

C'est-à-dire que vous seriez honteux de lui avoir plu?... Alors, moi, je suis un homme sans goût... j'ai épousé un monstre!

LEGRIS.

Quelle idée! je veux seulement vous assurer de l'innocence de mes relations...

RASCALON.

Mais, sacrebleu! vous avez tort de vous en défendre! je ne viens pas pour récriminer; ce qui est fait est fait!

LEGRIS.

Oui, mais pour mon honneur... mon honneur, à moi!...

RASCALON.

Ah! finissons!... Allez au but! et ne louvoyez pas, ou, mille caronades!...

LEGRIS.

Modérez votre colère... navale, et prêtez-moi un moment d'attention.

RASCALON.

J'ouvre toutes les écoutilles.

Il s'assied sur la causeuse.

LEGRIS.

Monsieur, j'ai été jeune.

RASCALON.

On le voit; c'est alors que vous êtes devenu amoureux de ma femme?

LEGRIS.

Mais non, Monsieur!

RASCALON.

Allez toujours.

LEGRIS.

Je dois vous faire un pénible aveu; même étant jeune, je n'ai jamais été joli.

RASCALON.

Parbleu, je le devine bien.

LEGRIS.

Tous mes amis avaient des bonnes fortunes; moi, j'avais beau assiéger les cœurs, écrire des billets doux dignes de la plume d'Anacréon... on en faisait des papillotes... J'avais beau bombarder la place avec de la bijouterie... (on recevait mes projectiles, il est vrai...) mais je restais dans la condition de ces infortunés commanditaires... qui ne reçoivent aucun dividende. Toutes les femmes me repoussaient, et, parfois, le mot : *Jobard!* s'échappait de leurs lèvres de rose.

RASCALON, à lui-même, regardant Legris, en souriant.

Je conçois ça.

LEGRIS.

Hein?...

RASCALON.

Rien!... C'est alors que vous avez pensé à mon épouse?

LEGRIS.

Mais non, Monsieur!... Mes amis se moquaient de moi, j'étais devenu le plastron de leurs quolibets... Je n'ai pas la tête très-forte, j'en avais perdu l'esprit.

RASCALON, riant, à part.

Et il ne l'a pas retrouvé depuis... Ah! ah! ah!

LEGRIS.

Un jour, j'habitais Paris alors, et j'étais... j'avais l'honneur d'être de la garde nationale... je flânais devant le poste de la mairie, en attendant la faction...

Car que faire en un *poste*, à moins que l'on ne *flâne?*

RASCALON.

Bon! bon! gardez vos vers... parlez-moi en prose.

LEGRIS.

Ah! je ne savais pas avoir fait des... enfin!... On apporte un enfant nouveau-né au bureau de l'état-civil; naturellement, moi, je suis le cortége; je n'avais jamais vu inscrire de nouveau-né. La nourrice développe l'enfant pour qu'on le fasse citoyen, et déclare que cette demoiselle est née de père et mère inconnus... « Père inconnu! » m'écriai-je... « Il y a donc des gens qui repoussent le bonheur... « En voilà un qui cache sa paternité... tandis que « moi... — Arrêtez! » Le maire, la nourrice, le commis... et le tambour qui se trouvait là... je ne sais pas pourquoi... mais enfin il était là... Ils me regardaient tous d'un air ébahi... Il y eut un moment de silence très-solennel dans le local des nais-

sances. Je demandai alors à prendre la petite pour mon compte : et le maire me nomme père !

RASCALON, se levant.

Mais, c'est un faux !

AIR *de Préville et Taconnet.*

Pour y voir clair en légitimité,
Les meilleurs yeux ont besoin de besicles ;
La loi sur la paternité
N'oblige pas l'auteur à signer ses articles.
Or, si l'auteur, pour un motif secret,
N'a point signé ce bon petit ouvrage
J'ai pu, je crois, éditeur moins discret,
Mettre mon nom sur sa première page.
J'ai mis mon nom sur sa première page.

Jugez de ma joie !... j'avais un titre officiel... j'étais père; donc... avec le cachet de la mairie !... donc, toutes les railleries tombaient... et j'installe Célestine chez moi.

RASCALON.

Célestine !... mais c'est le nom de madame Rascalon.

LEGRIS.

Et le seul qu'elle pût donner à son enfant.

RASCALON, bondissant.

C'est donc la fille de ma femme?

LEGRIS.

Je ne m'explique pas votre étonnement, vous le saviez.

RASCALON, avec beaucoup de vivacité.

Je le savais, je le savais... on me l'a dit... mais je ne le croyais pas, et j'espérais... (Éclatant.) Ah ! mille millions de milliards de tonnerres !

Il passe à gauche en marchant avec agitation, et va s'asseoir près de la table, sur laquelle il a frappé un coup de sa canne.

LEGRIS.

Ah ! si j'avais pu supposer, mon Dieu !

RASCALON.

Continuez !

LEGRIS.

Vous paraissiez si sûr de votre affaire. Vous disiez : ce qui est fait est fait.

RASCALON.

Continuez donc, sacrebleu !

LEGRIS.

Je n'ai plus rien à dire, j'ai fini.

RASCALON, *se levant.*

Mais on parle de lettres échangées entre vous et madame Rascalon.

LEGRIS.

C'est vrai.

RASCALON.

Ah !...

LEGRIS.

Ce fut d'abord à l'époque où je reconnus l'enfant, et une ou deux fois ensuite. Chaque fois que madame m'écrivit, elle m'enjoignit de lui renvoyer sa lettre avec ma réponse, je l'ai fait... et depuis son décès, cette correspondance a été complétement interrompue.

RASCALON.

Parbleu !... Que diable me dites-vous là?

LEGRIS.

Depuis son décès, cette correspondance...

RASCALON, *parlant en même temps.*

Mais justement...

LEGRIS.

Ah! oui, au fait... je suis si troublé.

RASCALON.

Et dans ses lettres... parlait-elle du lien qui l'attachait à cette... péronnelle?

LEGRIS.

Elle ne parlait guère que de cela.

RASCALON.

Ah! morbleu! c'est trop fort.

LEGRIS.

C'est assez fort... mais vous pensez bien que ce n'est pas à moi qu'elle avait besoin d'en faire mystère!

RASCALON.

Et ces lettres, ces lettres!... elles existent donc?

LEGRIS.

C'est vraisemblable... J'ai toujours pensé qu'en m'ordonnant de les lui renvoyer avec mes réponses, elle voulait conserver un titre certain de ses droits sur Célestine; car la pauvre femme espérait toujours que votre âge respectable, joint aux risques que l'on court dans votre noble carrière, la rendrait prochainement veuve, et alors...

RASCALON, avec colère.

Ventrebleu! elle espérait ma mort!

LEGRIS.

Pour elle; mais pour la marine française, oh! elle la redoutait beaucoup.

RASCALON.

Brisons sur ce chapitre. Les lettres existent, il me les faut; car si on venait à prouver que ma femme... avant mon mariage!...

LEGRIS.

Ce serait affreux, Monsieur !...

RASCALON.

N'est-ce pas ? Vous comprenez cela, vous...

LEGRIS.

On verrait que ma chère Célestine est une enfant naturelle... et qu'elle ne peut pas hériter de sa mère.

RASCALON, très-brusquement.

Je m'en moque bien ! ce qui m'inquiète, ce qu'il faut éviter à tout prix, c'est le ridicule qui en rejaillirait sur moi ! Ainsi, cherchez, fouillez, faites sauter la ville, s'il le faut. Vous comprenez que ça m'est égal !

LEGRIS.

Je conçois que n'étant pas propriétaire...

RASCALON.

Si vous ne me remettez pas ces lettres, pour que je les détruise, je vous préviens qu'il y aura un abordage, et que l'un de nous deux coulera... à pic !

LEGRIS, à lui-même.

A pic !... qu'est-ce que c'est que ça !

RASCALON, avec une grande politesse.

A l'honneur de vous revoir. Je reviendrai dans l'après-midi, pour savoir ce que vous aurez fait.

Il remonte vers la droite.

LEGRIS, le suivant.

Mais... permettez...

RASCALON, se retournant.

A pic !... il faut ce qu'il faut !... on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! (Avec une grande po-

litesse.) Monsieur, recevez mes salutations empressées. Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

Il sort par le fond, à droite.

SCÈNE IX

LEGRIS, *ensuite* SUBTIL ; *il a quitté sa veste grise, il porte une veste plus étoffée, de couleur rouge brique.*

LEGRIS, d'abord seul et cloué sur place par la terreur.

Mais je ne tiens nullement à faire une omelette, moi!... surtout si je dois jouer le rôle d'un œuf... Ce qui m'arrive est bien extraordinaire!... cette table de Bernardet qui bavarde sur la naissance de Célestine... cet homme qui découvre ce même secret et qui me menace... y aurait-il un lien mystérieux?... Non! c'est impossible!... un hasard fatal... (Tirant de sa poche le livre que lui a remis Subtil.) Mais ce livre... (il va pour l'ouvrir et s'arrête) non... je ne veux pas!... il m'égarerait encore... (Se ravisant et allant s'asseoir sur la causeuse.) Pourtant, au degré d'incertitude où je suis arrivé, qu'est-ce que je risque? (A ce moment Subtil entre par le fond, à gauche, sans être vu de Legris; il tient un habit et une baguette de jonc. En voyant Legris, il pose l'habit et la baguette sur une chaise, au fond, entre la porte et la carte de géographie : pendant ce qui suit, Subtil vient, à pas de loup et avec curiosité, se placer derrière Legris, et s'accoude sur le dossier de la causeuse. Legris a ouvert le livre et lit :) « Troisième interrogatoire. La table ayant été mise en mouvement. — Qui es-tu? — Un Esprit. — L'esprit de qui? — Du diable. — Pourrais-je te voir? » (S'interrompant, à lui-même.) Voilà la preuve qu'il me faudrait!... Ah! si j'avais celle-là!... (Lisant.) « Pourrais-je te voir? — Oui. — Où? — Regarde derrière toi! —

J'avoue ne pas avoir eu ce courage. » (Fermant le livre.) Ah ! le lâche ! si j'avais été à sa place, je n'aurais pas hésité, moi !... d'autant plus qu'il n'y avait que cela à faire...

Il se retourne et voit Subtil accoudé sur le dossier de la causeuse ; il reste stupéfait et se renverse sur le petit côté de la causeuse.

SUBTIL, riant.

Hé ! hé ! hé ! nous nous instruisons donc sans en avoir l'air?

LEGRIS, se levant et reculant très-effrayé, en balbutiant.

Qu'est-ce que tu fais là... pourquoi es-tu ici?...

SUBTIL, se rapprochant de lui, toujours derrière la causeuse.

Monsieur, mademoiselle vous fait dire que le déjeuner est prêt.

LEGRIS, à part, reculant devant Subtil et passant à gauche.

Il se tapit derrière moi comme un brigand dans les broussailles... je suis tout bouleversé.

SUBTIL, se rapprochant toujours de Legris.

Il paraît que monsieur commence à croire... (Riant.) Hé ! hé ! hé ! hé !...

LEGRIS, à part et reculant devant Subtil avec un peu de crainte.

Cet animal a une manière de rire qui est agaçante.

SUBTIL.

Ça viendra, je suis bien tranquille, Monsieur, ça viendra.

LEGRIS.

Garde pour toi tes absurdités et tes contes de portière !

Il sort par le fond, à gauche.

SCÈNE X

SUBTIL, *seul, suivant Legris jusqu'à la porte.*

Des contes de portière!... il appelle cela des contes de portière!... (Il reprend sa baguette, au fond, et redescend la scène.) Ça me rappelle la fameuse histoire du perruquier de la place du marché, qui avait été demandé, pour attifer les comédiens et les comédiennes de la comédie... Personne n'est là pour m'interrompre, je peux me régaler de cette anecdocte.... Pour lors, de loin en loin, il y a donc des comédiens qui viennent ici pour jouer la comédie... et quand ça arrive, ils choisissent la salle de spectacle pour se faire voir... je ne les blâme pas de ça... c'est moi qui suis l'orchestre, je joue de la contre-basse... je n'ai pas beaucoup appris, mais je gratte volontiers un air... voilà qui est bien!... Il est bon de dire que, quelquefois, on est des mois sans ouvrir la salle de spectacle, et qu'il y est poussé des rats, et ils ont *pilulé,* ils ont *pilulé,* au point que M. le maire s'en est ému, et qu'il venait des fois dans la salle, en plein jour; il montait sur une banquette du parterre, pour juger par lui-même et il disait : Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!... Mais cette allocution municipale n'avait aucun résultat... appréciable... voilà qui est bien!... Les comédiens qui venaient d'arriver étaient censément des chanteurs... ils demandent un perruquier... ce soir-là on devait jouer un opéra du vrai Grand-Opéra.... On avait

supprimé tous les chœurs... on avait coupé les ballets... et même les récitatifs... une chose très-ennuyeuse aussi, ainsi que presque tous les airs qui gênent. Dans les petites villes, on aime beaucoup le grand opéra... mais il y a bien des choses qu'on ne comprend pas, parce qu'il n'y a pas assez de spectateurs... il y a des opéras où il faut être de cent à cent-vingt personnes pour saisir le sujet... à Paris, c'est différent, il y a beaucoup de monde... on se cotise; l'un comprend un passage, l'autre un autre, et on arrive à un bon petit résultat... quelquefois... quelquefois!... Ici nous ne sommes pas assez... Voilà qui est bien!... ah! il est bon de dire que ce soir-là, on jouait comme qui dirait *Robert-le-Diable;* on a bien ri un peu, mais généralement on ne s'est pas beaucoup amusé... il me semble que pour une diablerie, ça manque de gaieté, cette grande machine-là... je trouve... je ne voudrais faire de peine à personne; mais... moi je trouve. Voilà donc que celui qui jouait Bertrand dans la pièce... (On l'appelait même Bertram, ce qui me fait supposer que ces comédiens sont des Provençaux qui voyagent pour propager leur accent.) Ah! la forte voix qu'il a ce M. Bertrand!... quand il a entonné la fameuse évocation... on avait conservé cet air-là à cause de son grand creux... on aurait dit que sa voix sortait de... il descendait... il descendait... au-dessous du sol... ah! la forte voix!... moi, j'étais de là avec ma contre-basse et j'accompagnais...

Il chante, en se servant de sa baguette comme d'un archet de contre-basse.

« Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre... »

Trom ! trom ! trom ! trom ! c'est moi qui faisais trom, trom, trom, trom.

Avec la voix de tête.

« M'entendez-vous ? »

Il ne peut atteindre la note élevée, qui reste muette.

(Parlant.) Ici on commence à entendre un bruit sourd. Patapan, patapan ! ce sont les rats qui se trémoussent... les dames sont émues.

SCÈNE XI

LEGRIS, *entrant*, *préoccupé*, *par le fond*, *à gauche ;* SUBTIL.

SUBTIL, continuant, sans voir Legris et élevant sa baguette.

Mais c'est lorsqu'il a dit :

« Roi des enfers, c'est moi qui vous appelle ! (*bis*) »

LEGRIS, s'arrêtant au fond, à part.

Roi des enfers !

SUBTIL.

« C'est moi ! (*ter*) Moi, damné comme vous ! (*bis*) »

A la seconde reprise, il ne peut atteindre la note basse, qui reste muette.

(Continuant son récit.) Terreur générale !... patapan, patapan, les rats déménagent sans attendre la fin de l'air... ces animaux ne paraissent pas goûter la musique allemande.

LEGRIS, s'approchant, à part.

Roi des enfers !...

SUBTIL, l'aperçevant et s'adressant à lui.

Eh bien ! Monsieur, depuis ce jour-là on n'en a plus revu un seul !... il n'y en a plus !... mais c'est le

perruquier qui ne s'attendait à rien... tiens, j'avais oublié le perruquier!... il fut frappé de stupeur au point que ses cheveux se sont crêpés tout seuls sur sa tête.

LEGRIS.

Mais qu'est-ce que tu faisais donc là... avec cette baguette?...

SUBTIL.

Une évocation.

LEGRIS, avec force.

Malheureux !

SUBTIL.

Il faut bien, Monsieur, quand on veut appeler le roi des enfers.

LEGRIS.

Assez.

SUBTIL.

Je profitais de ce que j'étais seul!... Il s'agit du diable...

LEGRIS, avec force.

Silence! j'ai de tes sots contes par-dessus les oreilles... je ne veux plus t'en entendre raconter.

Il passe à droite.

SUBTIL.

Avec plaisir, Monsieur... mais vous perdez.

Il remonte vers la gauche, et remet sa baguette sur la chaise où est l'habit.

SCÈNE XII

SUBTIL, LEGRIS, *puis* CÉLESTINE.

LEGRIS, *à part.*

L'animal!... venir me troubler la tête, quand j'ai tant de sujet d'inquiétude!...

Il reste tout pensif.

CÉLESTINE, *entrant vivement par le fond, à droite.*

Papa! papa! le voilà qui revient!

LEGRIS, *avec humeur.*

Qui?

CÉLESTINE.

Lui!

SUBTIL, *qui a regardé du côté du fond, à gauche, redescendant.*

Le jeune homme de tantôt... vous l'avez engagé à revenir... pour la place.

LEGRIS, *avec impatience.*

J'ai bien le temps de songer à cela!

CÉLESTINE.

Mais, papa... tu avais dit...

LEGRIS.

J'ai dit... j'ai dit que je veux être seul!... je suis d'une humeur!...

CÉLESTINE.

Mon petit père...

LEGRIS, *avec colère.*

Laisse-moi tranquille!... va-t'en!

SUBTIL, *bas à Célestine.*

Ne l'agaçons pas... il n'est pas caressant dans ce moment ici.

Célestine passe à gauche.

AIR du *Roi d'Yvetot.*

SUBTIL ET CÉLESTINE, à mi-voix.

ENSEMBLE.

Sans retard { éloignez-vous ; / éloignons-nous ;
Partez et faites / Partons et faisons } silence.
Bientôt le repos, je pense,
Aura calmé son courroux.

LEGRIS, à part.

Du destin je crains les coups.
L'étrange coïncidence !
Quelque fatale puissance
Va-t-elle frapper sur nous !

Célestine sort par le fond à gauche, reconduite jusqu'à la porte par Subtil, qui ensuite ferme les portes du fond.

SCÈNE XIII

SUBTIL, LEGRIS.

LEGRIS, à lui-même.

Rien !... je ne trouve rien pour satisfaire ce Rascalon !... Après une nuit blanche, ma pauvre tête est si fatiguée !...

SUBTIL, revenant près de Legris.

Fi, Monsieur !... à quoi ça rime-t-il une conduite pareille ?... Vous refusez de recevoir un pauvre jeune homme...

LEGRIS.

Qu'on ne m'en parle plus.

SUBTIL.

Et vous vous fâchez contre mademoiselle Célestine !... vous la tarabustez !... Ça n'est pas d'un père ! je ne veux pas dire du mal de madame votre

respectable épouse, que je n'ai pas eu l'honneur... Nonobstant, pour ce qui est de sa fille... (Avec reproche.) Vous n'avez pas l'air d'en être l'auteur.

LEGRIS.

Hein?... qui te fait supposer?...

SUBTIL.

Ça me rappelle...

LEGRIS, s'emportant.

Encore son insupportable « Ça me rappelle !... » Je t'ai déjà défendu de m'assommer de tes éternels racontages; ils m'agacent, ils m'irritent, ils me changent le caractère !...

SUBTIL, à lui-même.

Alors c'est tout profit dans ce moment ici... (A Legris.) La mère Grenu...

LEGRIS.

Essaie encore... et tu verras... je te chasse!

SUBTIL.

S'il est possible !... *Dehors en avant,* je tournerai sept fois ma langue avant de parler, alors.

LEGRIS.

Je t'y engage !... Et maintenant j'espère que tu me feras la grâce de me laisser... j'entends être seul !... (Subtil s'incline et s'éloigne lentement vers le fond à droite, en levant les bras au ciel.) Comment découvrir ces misérables papiers?... A qui m'adresser?... (Appelant.) Ah !... Subtil !... (Subtil revient.) Tu es de ce pays?... tu as connu madame Rascalon?... la dame du château? celle qui est morte?... réponds donc? (Pendant ce qui précède, Subtil, immobile, passe à sept reprises la langue sur ses lèvres, et lève à chaque fois un doigt, puis deux, etc..., pour se rendre compte.) Quelle est cette grimace?...

SUBTIL, ayant fini.

Et sept!... Oui, Monsieur, oui.

LEGRIS.

Oui, quoi?

SUBTIL.

J'ai connu madame Rascalon.

LEGRIS, avec insinuation.

Eh bien ! écoute-moi... C'était une femme bonne... affectueuse?...

SUBTIL.

Ah! Monsieur, si elle l'était!... c'est-à-dire qu'elle aurait voulu être utile à tout le genre humain... (S'attendrissant.) Elle nourrissait des pierrots... même des pierrots!

Il s'essuie les yeux avec son mouchoir.

LEGRIS, s'attendrissant aussi.

C'est d'un bon cœur... (Il s'essuie les yeux. A Subtil, comme l'engageant à se remettre.) Allons, voyons, voyons, voyons!... Mais, dans son entourage, y avait-il quelque personne à qui elle confiât de préférence ses secrets, ses pensées intimes?

SUBTIL, lentement, et d'un accent touché et convaincu.

A tout le monde, Monsieur. Elle n'avait rien à cacher... c'était une femme très-bien.

LEGRIS.

Mais encore?...

SUBTIL.

Attendez donc... oui, Monsieur, oui!...

LEGRIS.

Ah!

SUBTIL.

Il y avait M. Léonard, son valet de chambre...

vous savez, un serviteur de la vieille roche, comme on n'en voit plus, et qui sont généralement poudrés avec une petite queue en salsifis... qui s'embarrasse toujours dans le collet... Il avait toute la confiance de madame Rascalon, et il la méritait... Un jour, M. Léonard me disait dans le tuyau, que sa maîtresse lui avait confié... de l'oreille, bien entendu... un secret...

LEGRIS, avec intérêt.

Un secret?...

SUBTIL.

Car elle l'aimait beaucoup, beaucoup... sous enveloppe... (S'arrêtant tout à coup.) Oh ! sapristi !

LEGRIS, à part.

Des papiers !... ceux que je cherche sans doute.

SUBTIL, à part.

Je m'enfonçais dans une histoire... Quelle faute !...

LEGRIS.

Eh bien! tu disais que Léonard ?...

SUBTIL, cherchant à dissimuler.

Je ne pense pas, Monsieur.

LEGRIS.

Avait reçu sous enveloppe un dépôt mystérieux... Achève !...

SUBTIL.

Ah! pour ça, non !... Non, Monsieur, non !

LEGRIS.

Comment, non?

SUBTIL.

Ah ! c'est vilain !... Vous savez ma faiblesse, et vous tendez des traquenards sous ma langue pour m'induire en anecdote...

LEGRIS.

Mais du tout!... Voyons, continue...

SUBTIL.

Monsieur, je tiens à ma place, je ne veux pas me faire renvoyer... je ne parlerai pas.

LEGRIS, avec force.

Non?...

SUBTIL, de même.

Non!

LEGRIS, plus fort.

Non?...

SUBTIL, de même.

Non!...

LEGRIS, avec colère.

Eh bien!... eh bien! je te chasse.

SUBTIL, inquiet.

Oh! oh! Monsieur... vous dites cela comme si c'était sérieux?...

LEGRIS.

On ne peut plus sérieux... Va-t'en!

SUBTIL.

Mais c'est abominable!... Vous me renvoyez si je raconte, et vous me chassez, parce que je ne raconte pas!... vous me mettez dans une fausse position... Un receveur!... Mais vous faites rougir les finances!...

LEGRIS.

Sortez!... et que je n'entende plus parler de vous.

SUBTIL, avec une dignité comique.

Monsieur, les percepteurs passent et les porteurs de contraintes restent!... Quand vous n'y serez plus, moi j'y serai encore... Ça me rappelle...

LEGRIS.

Encore une anecdote !...

SUBTIL.

Non... Eh bien! si, au fait! cela vous déplaît, ça me va!... Un de vos prédécesseurs, qui était un imbécile aussi...

LEGRIS, blessé.

Monsieur Subtil !...

SUBTIL.

Auriez-vous la prétention de l'être tout seul?

LEGRIS, avec colère.

Sortez!...

SUBTIL.

Il m'avait mis à la porte, cet homme stupide!... et, en le quittant, je déposai sur sa tête la malédiction que je flanque sur la vôtre... (Il remonte vers la gauche, puis revient près de Legris, et dit avec beaucoup d'animation :) « Tu as beau vouloir me chasser, je serai toujours présent à ta pensée sous les formes les plus désagréables, comme le remords de ta vilaine action!... La nuit, tu ne dormiras que par petits morceaux!... le jour, en faisant tes comptes, les chiffres que tu traceras prendront des formes diaboliques!... Ta plume, à ton insu, fera les neuf les pattes en l'air... elle ajoutera une queue à tous les zéros... (d'un accent solennel) et tu chercheras sans cesse une erreur que tu ne trouveras jamais !!! »

LEGRIS, tombant assis sur la causeuse.

Arrête! misérable!...

SUBTIL, tranquillement.

J'arrête! (Après un temps, il dit avec éclat.) Mais ce n'est pas tout!... Tu ne crois à rien, dis-tu?... eh bien! désor-

mais, tu goberas les bêtises les plus saugrenues!... et c'est moi que tu en accuseras, c'est moi que tu verras partout!... Tes facultés se troubleront, et tes digestions aussi!...

Air : *Ainsi que vous* (*Haydée*).

Tête de veau, melon hâtif,
Chapon du Mans, perdreau, boudin de table,
Pâté d'Amiens, truffe ou rosbif,
Tout deviendra, sous ta dent, misérable !
Un purgatif!

LEGRIS, avec effroi.

Un purgatif?...

SUSTIL, avec force.

Un purgatif!

Adieu!... mes vœux sont malsains... l'enfer les exaucera!...

[illegible] la baguette et l'habit.

LEGRIS, [illegible] se levant.

Peut-on pousser plus loin l'audace!...

SUSTIL, tranquillement.

Pas beaucoup.

LEGRIS, [illegible]

[illegible] misère, niais, cruche, [illegible] les expressions me manquent...

SUSTIL.

[illegible]

[illegible]

Un purgatif! [illegible]

[illegible] à gauche, [illegible]

SCÈNE XIV

LEGRIS, *seul.*

Que j'ai bien fait de ne pas déjeuner!... (Il remonte la scène.) Je méprise tes injures, va... (Revenant.) Par bonheur, je ne suis pas superstitieux... si je l'étais... tout ce que m'a dit ce scélérat... je n'y crois pas, bien certainement, mais il avait un accent convaincu, qui m'a cassé bras et jambes... (Il chasse une mouche qui s'est fixée sur sa figure.) C'est qu'aussi on n'a jamais vu un homme dans une situation pareille. (Il chasse la mouche.) Les mouches piquent, le temps est orageux... Cette table de Bernardet... un affreux guéridon qui ne vaut peut-être pas quinze francs... qui sait le secret de la naissance de Célestine, et qui prédit sa ruine... Cet officier de marine, dont l'arrivée semble donner raison à... ce meuble... et qui menace ma vie si je ne lui livre des lettres que je ne sais où prendre. Ce Subtil, qui paraît savoir où sont ces papiers, et qui ne veut pas parler. (Il chasse la mouche.) Quel enchaînement!... y aurait-il, en effet, une puissance occulte qui préside à notre destinée?... (Tirant le livre de sa poche.) Ce livre l'affirme... (Il le jette sur la table.) Au diable!... (Éclairs.) Quel mot ai-je dit?... ce nom du d... (tonnerre lointain) prononcé presque malgré moi... serait-il vrai que... (éclairs) que cette... personne se mêlât de nos affaires?... (Mystérieusement.) On raconte même que parfois elle y intervient sous une forme humaine... c'est à faire frissonner! Il y a des gens qui se disent sceptiques, qui nient tout!... c'est bien facile quand

on n'a pas d'inquiétude, et que la fortune vous sourit... mais dès que l'adversité vous frappe... (deux coups de tonnerre successifs) à coups redoublés, c'est bien différent. (Grand éclair.) Je ne sais si c'est l'orage ou la conséquence de tant d'émotions, après une nuit blanche... (Il chasse la mouche.) J'ai la tête dans un état!... (Il s'assied auprès de la table.) Si le diable intervient, ces pactes dont parlent les anciens seraient donc réels... oh!... si cela était vrai!... avec quelle joie j'écrirais!... (Musique mystérieuse à l'orchestre jusqu'au baisser du rideau. Il va pour écrire, et s'arrête.) Pourquoi pas?... personne ne se moquera de moi, je suis seul... (Il écrit sur une feuille volante.) « Si tu assures à Célestine le bien de sa mère, signe avec moi cet écrit, et je me donne à toi! » (Avec impatience, en se grattant le nez.) Que ces mouches sont donc taquinantes, mon Dieu! (Il signe et présente le papier comme s'il y avait quelqu'un à sa gauche.) Signe... signe, Satan!... (Avec découragement.) Il ne signera pas!... (avec découragement) et moi... (Éclairs et tonnerre.) L'orage redouble... je n'en puis plus... tant de soucis... (L'obscurité augmente, Legris s'assoupit.) Subtil... d'un mot... tu pouvais me sauver... et...

Il s'endort tout à fait et laisse tomber le papier à terre, à sa gauche. L'orchestre joue en sourdine, jusqu'au baisser du rideau, l'air : *Nonnes, qui reposez*, de *Robert le Diable*. Un nuage s'élève du plancher devant la carte de géographie, et, en s'élevant, fait disparaître la carte; on aperçoit alors, derrière un rideau de gaze, la scène répétée comme par une glace. Legris y est endormi dans le même costume et dans la même position qu'il a en scène, la tête courbée en avant; près de lui, Subtil est debout à sa gauche. — Il ramasse l'écrit tombé aux pieds de Legris, passe près de la table, trempe ses doigts dans l'encre, et les applique sur le papier; puis il revient à la gauche de l'image de Legris. Subtil a sur la tête la couronne traditionnelle de Satan, dentelée et rouge. Il porte un manteau rouge sur le bord duquel sont de bizarres dessins en or.

SUBTIL, le papier à la main.

J'ai signé, et j'accepte le pacte... (Riant.) Hé! hé! hé! hé!...

LEGRIS, endormi sur le devant de la scène, agité dans son sommeil, et rêvant.

Quel bonheur!... je suis sauvé!...

Legris, dans le tableau du rêve, s'agite aussi.

SUBTIL, avec solennité, et présentant le papier à Legris, qui ne le prend pas.

Heureux dans ce monde, damné dans l'autre! (Riant.) Hé! hé! hé! hé!...

Forte à l'orchestre. Le tonnerre et les éclairs redoublent. — Le rideau baisse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Même décor. — La carte géographique a repris sa place au fond. L'encrier qui est sur la table de gauche est renversé; le papier que Legris a laissé tomber est toujours à ses pieds; mais il y a, de plus qu'au premier acte, une tache d'encre au bas de ce papier.

SCÈNE PREMIÈRE

LEGRIS, *endormi dans la même attitude qu'à la fin du premier acte*; SUBTIL *entrant par le fond, à droite.* — *Musique mystérieuse à l'orchestre.* — *L'orage s'éloigne et s'apaise.*

SUBTIL.

Il m'a renvoyé; mais au bout du compte, je ne peux pas m'en aller sans lui faire mes adieux. Les nobles cœurs ont une manière d'agir à eux!... Et puis, il ne m'a pas payé le mois échu; je veux concilier ce que je me dois, et ce qu'il me doit à moi-même... (Il s'avance.) Tiens! il dort!... non... il remue, il remue.

Il aperçoit, à terre, le papier que Legris a laissé tomber et le ramasse.

LEGRIS, s'éveillant et stupéfait de voir Subtil devant lui un papier à la main.

Quoi?...

Fin de la musique, qui s'achève brusquement par un *forte* au moment où Legris parle.

SUBTIL, lui présentant le papier, dans l'attitude exacte de la fin du rêve de Legris.

Ce papier est à vous.

LEGRIS, *hésitant.*

A moi?...

SUBTIL.

Je vous le rends.

LEGRIS, *prend le papier avec hésitation et le regarde avec effroi.*

Que vois-je?...

SUBTIL, *passant à droite de la table, par derrière.*

C'est une tache d'encre... tenez, l'encrier est renversé.

LEGRIS, *atterré, à part.*

Il a signé!... ce n'était point un rêve.

SUBTIL, *relevant l'encrier.*

Moumout aura rôdé par ici... il a marché dans l'encre... (*Indiquant le papier.*) On voit la trace de sa patte.

LEGRIS, *se levant et gagnant le milieu.*

Sa patte! (*A part.*) C'est sa griffe, à lui!... tous les ongles sont marqués!

SUBTIL, *s'approchant de Legris.*

Pour lors, Monsieur, je viens donc pour vous faire mes adieux.

LEGRIS.

Comment, tes adieux?...

SUBTIL.

Naturellement... vous m'avez donné mon compte... c'est-à-dire, vous m'avez renvoyé, parce que mon compte...

LEGRIS, *d'un ton suppliant.*

Tu t'en vas... après ce qui s'est passé entre nous?...

SUBTIL.

C'est justement pour ça.

LEGRIS.

Mais j'ai besoin de tes services... je ne veux pas que tu me quittes!

SUBTIL, très-surpris.

Bah !... (A part.) Il a des remords... (Haut.) Je me disais aussi, comment Monsieur pourra-t-il faire pour se passer de moi?...

LEGRIS.

Tu sais bien que c'est impossible.

SUBTIL.

Ah ! que je suis donc content... ah!... que je suis donc bien content!... *Dehors en avant*, jamais, Monsieur, aussi vrai que le jour nous éclaire, jamais je ne vous raconterai d'histoires.

LEGRIS.

Oh! cependant, si... je...

SUBTIL.

Jamais, Monsieur!... j'ai de ça, moi!... passons l'éponge, ne parlons plus du passé.

LEGRIS, à part.

Il ne veut pas d'allusion à notre pacte.

SUBTIL.

Mais je n'en dois pas moins m'excuser des horreurs que je vous ai dites... j'étais hors de moi, et (très-naïvement) vous savez, dans la colère, on dit tout ce qu'on pense.

LEGRIS.

Et tu ne donneras aucune suite à cette malédiction?...

SUBTIL.

Aucune, Monsieur... vous pourrez manger de tout ce que vous voudrez. Quand ma parole est donnée...

LEGRIS.

C'est comme si le tonnerre y avait passé... (Se reprenant.) Le notaire, je veux dire. (A part.) Ce que c'est que les mauvaises relations!... Je me sers du vocabulaire infernal. (Haut.) Mais, dis-moi... je voudrais te consulter sur un point.

SUBTIL, s'approchant de Legris.

Consultez-moi sur un point.

LEGRIS, le voyant s'approcher, avec une sorte d'effroi, et lui faisant signe de se tenir à distance. Subtil paraît étonné.

Cet héritage qu'a fait Célestine, crois-tu... crois-tu qu'on puisse le lui ravir?...

SUBTIL, après un geste d'assentiment, se reprenant vivement.

Le lui ravir!... pauvre chère demoiselle!... mais si quelqu'un l'essayait, je me mettrais en long, je me mettrais en travers, je me mettrais en rond pour boucher le trou par où le guignon voudrait entrer... on ne me connaît pas ici!...

LEGRIS, à part.

Je respire!

SUBTIL.

Au fond, je suis un bon diable.

LEGRIS, regardant au fond.

Silence! on vient...

SUBTIL.

Oui, Monsieur, mon devoir est de vous complaire.

SCÈNE II

LES MÊMES, ERNEST, *entrant par le fond, à droite.*

SUBTIL, allant au-devant d'Ernest.

Ah ! mon pauvre garçon... j'ai parlé pour vous, mais j'ai fait chou-blanc.

ERNEST, à Legris.

Monsieur, j'avais espéré mieux...

LEGRIS, vivement, à Subtil.

Mais je ne me suis pas prononcé positivement... (A Ernest.) Non, Monsieur, Subtil n'a point fait le chou qu'il pense, et si vous êtes intelligent...

SUBTIL.

Pour ce qui est de l'intelligence... figurez-vous un caniche... il n'en a pas le physique, mais...

LEGRIS, à Subtil, avec une déférence craintive.

Tu t'intéresses donc à lui?...

SUBTIL, avec entraînement.

Ah ! Monsieur, si je m'y intéresse !... (Légèrement.) Oui.

LEGRIS, à Ernest.

Eh bien ! Monsieur, c'est entendu... à dater de ce moment, vous m'appartenez...

SUBTIL, surpris, à part.

Tiens !...

LEGRIS, à part.

Je veux juger de son écriture. (Haut, à Ernest, en lui montrant la table.) Ma correspondance est un peu arriérée... mettez-vous là.

Il dispose des papiers sur la table.

ERNEST.

Mon cher Subtil, je n'oublierai jamais...

Il va s'asseoir à la table et regarde les papiers que Legris a préparés.

LEGRIS, bas, à Subtil.

N'oublie pas non plus ce que je fais à ta recommandation.

SUBTIL.

Soyez tranquille, Monsieur... (Avec sentiment.) J'ai une mémoire de possédé.

LEGRIS, à lui-même, avec un mouvement d'effroi.

De possédé !... (Haut, à Ernest qui se prépare à écrire.) Vous y êtes?...

Il lui désigne les papiers qu'il faut copier, et Ernest se met à la besogne; Legris, pendant ce qui suit, lui donne des explications à voix basse.

SCÈNE III

LES MÊMES, CÉLESTINE.

CÉLESTINE, entrant gaiement par le fond, à droite.

Mon bon Subtil, je venais vous demander... (A part, apercevant Ernest.) Il est ici !

ERNEST, à part, en voyant Célestine.

Elle !

CÉLESTINE, bas, à Subtil.

Mon père a donc consenti?...

SUBTIL, bas.

Oui, Mademoiselle... il est devenu si bon enfant, que je n'y comprends rien du tout.

CÉLESTINE.

Dites-moi... est-ce sérieux ce qu'on raconte dans le pays?

SUBTIL.

Ah ! je ne sais pas... mais je le sais peut-être...

CÉLESTINE.

On dit que dans l'épaisseur des murs du château, il existe de mystérieuses cachettes.

SUBTIL, riant.

Hé! hé! hé! c'est peut-être plus vrai que vous ne croyez. (Legris fait un soubresaut en entendant le rire de Subtil et prête l'oreille.) Même que Léonard, le valet de chambre de madame Rascalon, me racontait que sa maîtresse, en mourant, lui avait confié des papiers...

LEGRIS, à part.

Que dit-il?...

Il s'approche de Subtil.

CÉLESTINE.

Des papiers?...

SUBTIL.

Oui, des lettres d'une nature aussi délicate que... cocasse!

LEGRIS, à part, se rapprochant davantage de Subtil.

Des lettres... c'est cela !...

Subtil, se voyant écouté, gagne la droite avec Célestine.

SUBTIL.

Madame Rascalon ordonna donc à Léonard de les cacher dans un endroit...

LEGRIS, à part, s'approchant toujours de Subtil, derrière la causeuse.

Est-il possible !...

SUBTIL, l'apercevant et ramenant Célestine au milieu.

Mais madame Rascalon étant décédée, Léonard a emporté les lettres chez lui, dans la ville.

LEGRIS, avec joie et descendant la scène.

Grand Dieu!... il les a!...

CÉLESTINE.

Qu'as-tu donc, papa?...

LEGRIS, très-animé.

Ce que j'ai?... (Il est très-agité et dit à Subtil avec reconnaissance.) Ah ! Subtil !... mon ami !... donne-moi mon chapeau.

SUBTIL.

Oui, Monsieur.

Il va pour remonter.

LEGRIS, l'arrêtant.

Non !... je te demande pardon... je le prendrai bien moi-même. (A lui-même.) Je n'oserai plus lui faire faire mes commissions... (A part.) Léonard a les lettres... je suis d'une joie !...

Il sort vivement par la droite, après avoir salué respectueusement Subtil, qui, tout étonné, lui rend son salut et le suit jusqu'à la porte.

SCÈNE IV

ERNEST, CÉLESTINE, SUBTIL.

SUBTIL, à part, regardant sortir Legris.

Qu'est-ce qui lui prend encore?

ERNEST, à part, se levant, et ayant remarqué la sortie de Legris.

Cette histoire de papiers semble l'intéresser...

SUBTIL, redescendant la scène entre Ernest et Célestine.

Pour en revenir... Léonard ayant emporté les lettres chez lui n'était pas joyeux... d'abord, il avait des rhumatismes... ce qui généralement ne pousse pas à la gaieté... c'est pour vous dire que, craignant de ne pas aller loin, il ne voulut pas que ce dépôt tombât entre les mains d'autrui... alors, que fait-il!...

ERNEST, avec curiosité.

J'allais vous le demander...

SUBTIL.

Ah! d'abord, il est bon de vous dire que les lettres avaient été mises dans une boîte ronde à médaillon... et il y avait deux boîtes toutes pareilles, toutes pareilles... eh! eh! eh!... ça c'est une histoire extrêmement compliquée... suivez-moi bien...

CÉLESTINE.

Nous écoutons.

Ernest, qui s'impatiente gaiement d'écouter, passe auprès de Célestine.

SUBTIL.

Il paraîtrait pour lors que la vieille prenait pas mal de tabac...

CÉLESTINE.

Quelle vieille?...

SUBTIL.

La grand'maman.

CÉLESTINE.

La grand'maman de qui?...

SUBTIL.

De madame Rascalon. Elle prisait comme un Suisse. (*Voyant Ernest et Célestine qui se parlent tout bas, et passent vivement entre eux.*) Eh ben! eh ben! Qu'est-ce que vous faites donc là?

ERNEST ET CÉLESTINE.

Nous écoutons.

SUBTIL.

On peut écouter très-bien sans se prendre mains... Et... elle avait voulu avoir dessus le r-trait de madame Rascalon.

CÉLESTINE.

Sur quoi?...

SUBTIL.

Dessus sa tabatière, c'est naturel. Suivez-moi bien; mais il y avait un jeune cousin qui la lorgnait...

ERNEST.

La tabatière?...

SUBTIL.

La petite.

CÉLESTINE.

Quelle petite?...

SUBTIL.

Madame Rascalon, qui avait dix-sept ans... elle était jeune à l'époque... on assure même qu'elle l'avait été davantage auparavant...

ERNEST.

Voyons donc le cousin! prenait-il du tabac?...

SUBTIL.

Il n'en prenait pas... Nonobstant, il voulut avoir une tabatière toute semblable, avec le portrait de la demoiselle qui n'était pas mariée. Comment s'y est-il pris?... C'est ce que l'histoire ne dit pas... je suppose qu'il s'est adressé à un fabricant de tabatières, — il n'y a guère que ces gens-là qui soient capables de faire des choses... pareilles. (Ernest fait un mouvement d'impatience et passe près de Célestine, avec laquelle il cause tout bas.) Il a donc sa boîte... que voulait-il en faire?... Était-ce une bonbonnière?... Servait-elle à échanger des billets doux, à la barbe de la grand'maman?... (Subtil s'aperçoit que les jeunes gens causent bas, il les sépare et se place entre eux.) Si je le savais, je vous le dirais, mais je n'en sais rien...

ERNEST, à Subtil.

Mais ces papiers... parlez-nous de Léonard.

SUBTIL.

Monsieur, c'était un brave homme, rempli de qualités... très-bavard, ayant toujours à dire des histoires qui n'en finissaient pas... et ses anecdotes s'emboîtaient les unes dans les autres, comme les tuyaux d'une lunette d'approche... ce qui est très-ennuyeux.

ERNEST, à part.

Ah! oui!...

CÉLESTINE, à part.

A qui le dit-il?...

SUBTIL.

De plus, il était vieux; ça, ce n'était pas sa faute; vous comprenez qu'on ne sert pas dans la même maison pendant soixante ans... sans avoir gagné quelques années... il avait fini par avoir les cheveux tout blancs... là où il en avait, parce que là-dessus, votre serviteur de tout mon cœur!... Il avait été blond précédemment; mais pas méchant.

ERNEST.

Enfin, enfin, ces papiers... sa maîtresse les lui a remis dans une boîte... Il les emporte chez lui dans la ville?...

SUBTIL.

Comme il saisit... (A Célestine.) Ce n'est pas comme votre père, Mademoiselle; je n'en veux pas dire de mal... mais quel homme désagréable... il ne se doute pas de ce que c'est que d'écouter! ça ne fera jamais un auditeur de première classe!...

ERNEST.

Achevez donc! achevez!...

SUBTIL.

Ah! ça vous intéresse!... Léonard étant très-vieux, soit qu'il eût peur de mourir, soit pour tout autre motif... également honorable... il porte au château la boîte qui contenait les papiers...

ERNEST ET CÉLESTINE.

Au château?...

SUBTIL.

Et il y cacha la chose... (A Célestine.) Ce qui prouve bien qu'il y a des cachettes dans le château!

ERNEST.

Où ça, dans quel endroit a-t-il déposé ces papiers?...

SUBTIL.

Oh! ça ne vous intéresserait pas.

ERNEST ET CÉLESTINE.

Dites toujours...

SUBTIL.

Et puis, il ne l'a pas dit... mais je suis positivement sûr que... d'après certains mots qu'il a lâchés, que... à moins que je ne me trompe... que c'est derrière un marbre tournant qui représente madame Rascalon qui tricote en attendant son mari.

ERNEST, vivement.

Très-bien!

SUBTIL ET CÉLESTINE.

Quoi?...

ERNEST, passant au milieu.

AIR : *Époux imprudent.*

Je sais enfin ce qu'il me reste à faire!

CÉLESTINE.

Qu'avez-vous donc?

SUBTIL.

Est-il ensorcelé ?

ERNEST.

J'ai le moyen de fléchir votre père,
Et ce moyen, Subtil l'a révélé.

SUBTIL.

Moi ?... j' n'ai rien dit ; j' n'ai pas seul'ment parlé !

ERNEST, prenant les deux mains de Subtil.

Dieu, quel bonheur ! Subtil, que je vous aime !
Je vous proclame mon sauveur !

Il s'échappe en courant par le fond, à droite ; Célestine remonte et le regarde s'éloigner.

SUBTIL, passant à droite.

C'est un emploi qui me fait peu d'honneur ;
Car il se sauv' très-bien lui-même !

Qu'est-ce qu'il a aussi, celui-là?... C'est étonnant l'effet que je fais sur eux!... Mam'selle, est-ce que vous ne me trouvez pas quelque chose... d'imposant?... de... de majestueux?

CÉLESTINE, riant.

Ah ! ah ! ah ! quelle idée !

RASCALON, en dehors, criant.

Oh !... que le diable vous emporte !

SCÈNE V

CÉLESTINE, RASCALON, SUBTIL.

RASCALON, entrant par le fond, à droite.

Quel est ce projectile en habit noir, qui renverse tout sur son passage?... Bête brute !

CÉLESTINE.

:cusez-le, Monsieur ; sans doute il ne vous a pas :u.

RASCALON.

J'aime à le croire, sacrebleu! et cependant je suis visible!... (A Célestine, avec politesse.) M. Legris est-il chez lui?

CÉLESTINE.

Il ne peut tarder à rentrer, Monsieur, et si vous voulez bien vous asseoir...

Elle lui présente la chaise qui est près de la table.

RASCALON.

Merci, Mademoiselle... (A lui-même, en passant à gauche.) Charmante personne!...

CÉLESTINE.

Vous attendrez mon père plus commodément.

RASCALON, qui allait s'asseoir.

Vous êtes sa fille?... (A part, avec humeur.) Sa fille!... (Haut, avec brusquerie.) Vous êtes jolie... et vous paraissez bien élevée!

SUBTIL, à part, il a remonté derrière la causeuse.

Deux avantages dont ce monsieur ne jouit pas.

Rascalon s'assied près de la table.

CÉLESTINE, à Rascalon.

Votre indulgenee m'honore, Monsieur, mais...

RASCALON, brusquement.

Je ne suis pas indulgent! je dis ce que je pense... tant pis pour ceux qui s'en fâchent... M. Legris doit être fier d'avoir une fille comme vous.

CÉLESTINE.

Oh! fier!

RASCALON, à part, en se levant.

Je la déteste! mais elle a quelque chose de... si j'étais son père, je l'adorerais! (Haut.) N'avoir pas d'enfants, c'est triste... (Avec brusquerie.) Je vous les au-

rais dorlotés, sacrebleu!... la paternité était mon fait... (Célestine fait un petit geste de doute.) Oui, Mademoiselle, j'ai cette bosse-là, je m'en vante!

SUBTIL, doucement.

Les chameaux en ont deux, et ils ne s'en vantent pas.

RASCALON, le regardant fixement.

Mais, quel est donc cet animal?...

Il remonte vers le fond, à gauche, avec Célestine, qui cherche à le calmer.

SUBTIL, à part.

Tiens! il ne connaît pas les chameaux!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LEGRIS, *entrant par le fond, à droite.*

LEGRIS, désolé et à part.

Rien!... je n'ai rien trouvé!

CÉLESTINE.

Mon père, voici...

Elle désigne Rascalon, qui s'est retiré à l'écart, au fond, à gauche.

LEGRIS, qui s'approche de Subtil, sans regarder Rascalon.

Je suis à toi. (A Subtil, d'un ton de reproche.) Léonard est mort.

SUBTIL.

Oui, Monsieur, depuis trois mois.

LEGRIS, continuant sur le même ton.

Et tu m'en as fait mystère!... tu me caches ce qu'il m'est si utile de savoir... tu es sans pitié pour moi!

SUBTIL, à part.

Qu'est-ce qu'il dit?... Est-ce qu'il se moque de ?...

RASCALON, à Legris, en descendant la scène.

Quand vous aurez fini de vos broutilles domestiques !...

LEGRIS, à part.

Rascalon !...

RASCALON.

Je vous prierai de remarquer que je vous attends.

LEGRIS.

Je suis à vous, Monsieur... (A Célestine.) Laisse-nous, mon enfant... (Bas, à Subtil, d'un ton suppliant.) Va, Subtil... J'ai à causer avec ce phoque.

AIR : *Allez retrouver votre père.*

ENSEMBLE.

LEGRIS, à Célestine.

Allons, va, laisse-nous, ma chère,
Partez tous deux.

A part.

Et moi je vais
Seul m'exposer à la colère
De cet affreux coupe-jarrets.

SUBTIL, à part.

Si je ne suis pas nécessaire,
Avec plaisir, moi, je m'en vais ;
D'ailleurs ici que puis-je faire ?
Monsieur ne m'écoute jamais.

CÉLESTINE, à Legris.

Je te laisse, adieu donc, mon père,
Tu le désires, je m'en vais,
Mon seul bonheur est de te plaire
Et d'obéir à tes arrêts.

RASCALON, à part.

Ah ! tant de lenteur m'exaspère !
On dirait qu'ils s'entendent, mais
Legris saura qu'à ma colère
Nul ne peut échapper jamais !

Célestine sort par le fond à gauche, et Subtil par le fond à droite.

SCÈNE VII

LEGRIS, RASCALON.

RASCALON, à Legris, qui a conduit sa fille jusqu'à la porte, et avec une brusquerie toujours soutenue.

Eh bien! Monsieur, où en êtes-vous?... ces papiers?...

LEGRIS.

Eh! mon Dieu... je viens de courir pour cela... un instant j'ai cru mettre la main dessus... mais...

RASCALON.

Vous ne les avez pas!... ah! malheur à vous!

LEGRIS.

J'espère réussir... prochainement. (A part.) Il n'y a pas de mal à lui dire ça...

RASCALON, avec impatience.

Tâchez! sacrebleu! tâchez!

LEGRIS.

Ayez un peu de patience...

RASCALON, avec force.

J'en manque.

LEGRIS, à part.

Il est impossible que Subtil me laisse dévorer par ce monstre marin.

RASCALON, avec l'accent d'un vif reproche.

Mais que viens-je d'apprendre?... vous prenez du tabac?

LEGRIS, étonné de la question et balbutiant.

J'en prends... c'est-à-dire, j'en prends... pas beaucoup; enfin, j'en prends.

RASCALON.

Mais, Monsieur, sur la tabatière que vous portez est le portrait de madame Rascalon.

LEGRIS.

En effet... la tabatière qu'orne ce portrait...

RASCALON, l'interrompant.

Qu'orne!... quel est ce déplorable jeu de mots?... est-ce un brûlot que vous m'envoyez?...

LEGRIS.

Oh! Monsieur, quelle idée!... je voulais dire que ce portrait me rappelle des souvenirs...

RASCALON, vivement.

Galants?...

LEGRIS.

Mais non, Monsieur; je vous ai déjà rassuré à cet égard...

RASCALON.

A la bonne heure!... il n'en est pas moins inconvenant que le portrait de ma femme soit entre vos mains. Donnez-moi cette tabatière.

LEGRIS.

Permettez... je tiens beaucoup à cet objet.

RASCALON.

Et moi à ma réputation!... vous comprenez qu'en laissant cette boîte entre vos mains, je justifie tous les propos qu'on colporte et qui me couvrent de ridicule.

LEGRIS, avec bonhomie.

A votre place je les mépriserais parce que, dans mon opinion...

RASCALON, brusquement.

Ce n'est pas votre opinion que je vous demande,

c'est votre tabatière ! Il me la faut, je la veux !... quand je devrais faire sauter la Sainte-Barbe et vous avec !... je suis un vieux lapin !...

LEGRIS, à part.

Ça ferait du lapin sauté... tantôt il voulait faire une omelette... c'est peut-être un ancien cuisinier...

RASCALON, menaçant.

Finissons-en !... la modération n'est pas mon fort.

LEGRIS, intimidé.

Vous l'aurez, Monsieur, vous l'aurez.

RASCALON.

J'attends !

LEGRIS, à part, en se fouillant avec distraction.

S'ils sont tous comme ça dans la marine !... (Haut, en se fouillant.) Eh bien !... où est-elle donc ?...

Il va chercher sur la table.

RASCALON.

Dépêchons, dépêchons !

LEGRIS.

Je ne l'ai pas... Je ne sais ce que j'en ai fait.

RASCALON, avec impatience.

Me prenez-vous pour un mousse ?... J'ai passé vingt-deux fois sous le tropique.

LEGRIS, troublé.

Du Capricorne ?

RASCALON, avec éclat.

Mille tonnerres !

LEGRIS.

Non, non... monsieur Rascalon... au nom du ciel !... (Remontant vers la droite.) Ah ! mon Dieu !... je l'aurai perdue en route.

RASCALON.

Perdue!... Alors, quelles sont vos armes?

LEGRIS, *se retournant vivement.*

Mes armes!... Vous voulez me battre?...

RASCALON.

AIR : *Mon cœur bat* (Mozart).

Pour finir un débat qui me lasse...

LEGRIS, *à part.*

Que dit-il?

RASCALON.

Il est temps de punir votre audace.

LEGRIS, *à part.*

Quel péril!

RASCALON.

Ce moyen est le seul efficace.

LEGRIS, *à part.*

C'est gentil!

RASCALON.

L'un de nous doit rester sur la place!

LEGRIS, *à part.*

Et Subtil
Qui m'abandonne en ce péril!

Et moi qui avais la faiblesse de croire à sa puissance!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SUBTIL, *entrant par le fond, à gauche.*

SUBTIL, *mettant un petit paquet sous le nez de Legris.*

Pour Monsieur!

LEGRIS.

Hein?... qu'est-ce que c'est?... (*Il déchire l'enveloppe en papier sous laquelle il trouve une tabatière à médaillon. A part.*) C'est elle!... il l'a trouvée!...

SUBTIL.

A ce sujet, je vous dirai que ce jeune homme.

LEGRIS, *bas.*

C'est bien, c'est bien... plus tard...

SUBTIL.

Avec plaisir, Monsieur... (*A part.*) C'est M. Ernest qui a déniché ça au château, derrière les bonhommes de marbre...

Il va à la cheminée, où il fait quelques rangements.

LEGRIS, *regardant Subtil avec une admiration mêlée de terreur; à part.*

Et moi qui doutais de lui !...

RASCALON, *à Legris.*

Eh bien ! je vous ai laissé le temps de retourner vos poches, je pense...

LEGRIS, *regardant toujours Subtil.*

Et vous avez bien fait, mon cher Monsieur.

RASCALON.

Je ne suis pas votre cher Monsieur !...

LEGRIS, *lui remettant la tabatière.*

La voilà !

RASCALON.

Ah! enfin !... Pourquoi disiez-vous l'avoir perdue?...

LEGRIS, *regardant toujours Subtil.*

Je le disais, parce que...

RASCALON.

C'était donc un conte ?...

LEGRIS, *même jeu.*

Non, Monsieur, et je ne m'explique pas...

Pendant tout ce temps, Subtil a aussi regardé Legris, et paraît très-surpris d'être l'objet d'un pareil examen.

RASCALON.

Auriez-vous le projet de vous moquer de moi !...

LEGRIS.

Moi, grand Dieu!...

RASCALON.

Et vous croyez que je le souffrirais?...

LEGRIS.

Non!...

RASCALON.

Ah!... Mais ce n'est pas tout!

LEGRIS, effrayé.

Il y a encore quelque chose?....

RASCALON.

L'objet principal... Les papiers me manquent... Mettez-vous en campagne vivement.

LEGRIS.

Encore faut-il le temps...

RASCALON.

C'est trop juste; je ne veux pas l'impossible... (Tirant sa montre.) Je vous donne cinq minutes.

LEGRIS.

Cinq minutes!... (A Subtil qui se rapproche de lui.) Il me donne cinq minutes!...

SUBTIL, sans comprendre.

Cinq minutes?...

LEGRIS, bas.

Subtil, ne t'en va pas! (A part.) L'ogre va me dévorer!... Je suis dans la passe du jeune Poucet.

RASCALON.

Cinq minutes!... pas une seconde de plus...

LEGRIS, à Subtil.

Tâche d'arranger ça.

Subtil fait un signe d'assentiment.

SUBTIL, à Rascalon, près duquel Legris le fait passer.

Monsieur, vous gesticulez beaucoup, c'est quelquefois dangereux ! (Rascalon hausse les épaules.) Tenez, moi, l'autre nuit, je rêvais que j'avais un duel avec un singe... un grand singe... comme moi... les rêves sont folâtres... j'allonge un grand coup de poing dans ma table de nuit, et comme elle ne s'attendait à rien... patatras!... la vaisselle était cassée... Un vieux serviteur...

RASCALON, à Legris.

Ce garçon est idiot, n'est-ce pas?

SUBTIL, vivement à Legris.

Ne répondez pas!... (Moins vite.) Laissez-le dans le doute.

RASCALON, à lui-même, avec humeur.

J'ai donc affaire à une collection de crétins, ici!

Il marche à grands pas et ouvre la tabatière avec humeur comme pour y prendre une prise.

LEGRIS, bas à Subtil.

Tu vois sa fureur?...

SUBTIL, bas.

Laissez-le faire, Monsieur, il se calmera... et il redeviendra gentil.

LEGRIS, bas.

Tu me le promets!...

SUBTIL, bas.

Soyez tranquille.

Il remonte vers la droite.

RASCALON, ayant plongé ses doigts dans la tabatière avec distraction, en retire un papier qu'il porte à son nez.

Quoi! qu'est-ce que c'est?... l'écriture de ma femme?

LEGRIS, s'approchant et regardant dans la tabatière.

Et la mienne !

RASCALON.

Ce sont les lettres ! que diable ne le disiez-vous?

LEGRIS, stupéfait et joyeux.

Oui... oui... ce sont les lettres... Ah !... ah !... ah !... je ne le disais pas, mon Dieu ! c'est tout naturel... (A part, en regardant Subtil pendant que Rascalon vide la tabatière.) Quelle puissance !... il les a fait passer à point nommé dans ma tabatière... c'est prodigieux.

RASCALON, à part.

De quoi est-il surpris?

SUBTIL, se voyant regardé et s'approchant de Legris.

Vous désirez quelque chose, Monsieur?...

LEGRIS.

Si je désire... oui, être incomparable !...

Il lui saute au cou et l'embrasse avec effusion.

SUBTIL, stupéfait, à part.

Être incomparable !... et il m'a embrassé !... décidément, j'ai quelque chose d'étonnant !

AIR : *Je n'y puis rien comprendre* (*Dame Blanche*).

ENSEMBLE.

RASCALON, à part.

Quel est ce logogriphe ?
C'est un hiéroglyphe !
Du moins cet escogriffe
N'a pas pu m'attraper.
Il voulait me duper,
Il voulait me tromper;
Il n'a pas pu m'attraper.

SUBTIL, à part.

Quel est ce logogriphe ?
Mon esprit se rebiffe.
Tout me semble apocryphe;
Qui veut-on attraper ?

ENSEMBLE.

Qui donc veut-on tromper?
Qui donc veut-on duper?
Oui, qui veut-on attraper?

LEGRIS, à part.

Quel est ce logogriphe?
Ce n'est pas apocryphe.
A sa puissante griffe
Rien ne peut échapper.
Il a su l'attraper,
Il a su le duper;
Rien ne lui peut échapper.

RASCALON, à Legris.

Comment diable ces papiers se trouvent-ils dans cette tabatière?

SUBTIL, s'avançant.

Oh! c'est bien simple... je vais vous raconter ça; M. Legris désirait...

LEGRIS, l'interrompant vivement.

Tais-toi!... tais-toi!...

SUBTIL, à part, très-surpris.

Il n'a toujours pas de goût pour les anecdotes.

LEGRIS, à Rascalon, en ricanant.

L'essentiel, c'est qu'ils y soient.

RASCALON.

En effet.

Il s'assied près de la table et examine sommairement les papiers.

LEGRIS, à part, en regardant Subtil.

Je n'en reviens pas, et je l'échappe belle!... mais qu'il a bien l'œil satanique!

SUBTIL, à part, inquiet.

Comme il me regarde!... qu'est-ce qu'il me veut donc, cet homme-là?

LEGRIS, regardant toujours Subtil, à part.

Cela perce malgré lui... malgré la grossière enveloppe qu'il a jugé à propos de prendre... (Dans sa préoccupation, il fouille dans sa poche et en tire machinalement sa propre tabatière, qu'il ouvre et dans laquelle il puise. — Il s'arrête stupéfait, au moment d'aspirer sa prise.) Ma tabatière!... et l'autre qui... (Il s'approche de la table et regarde la tabatière que Rascalon a déposée dessus.) Toute pareille!... c'est renversant!... (Haut, à Rascalon, avec éclat.) Il fait des tabatières à volonté!

RASCALON, relevant la tête, et avec impatience.

Vous dites?... pourquoi venez-vous m'ennuyer?...

LEGRIS, vivement.

Rien, rien!... (A part, en se cachant de Rascalon.) Oh! s'il la voyait!... (Il met vivement sa tabatière dans sa poche, et dit à Subtil, avec une déférence craintive.) Ah! mon ami, que je te sais gré!...

SUBTIL.

Ça ne m'a pas donné grand mal, allez... et ça me rappelle une farce!... (Mouvement de Legris.) C'est-à-dire, non... ça ne me rappelle pas une farce... assez gaie, du reste. — Je ferai tout pour vous contenter.

LEGRIS, gaiement, à part.

Comme il est sûr de son fait!... mais alors je suis Aladin... (Montrant Subtil.) Voilà ma lampe merveilleuse!... je n'ai qu'à le frotter un peu...

Il s'approche de Subtil et lui frotte le bras.

SUBTIL.

Ne faites pas attention... je me serai sali quelque part.

Il s'essuie le coude et, pendant ce qui suit, va se brosser, au fond, avec une brosse qu'il prend sur la cheminée.

LEGRIS, allant à Rascalon.

Vous voilà satisfait; nous allons déchirer les lettres.

RASCALON, remettant les lettres dans la tabatière.

Doucement, quand je les aurai lues... (Il se lève.) Et puis, il y a encore une toute petite chose que, du reste, je ne demande pas...

LEGRIS.

Oh ! alors...

RASCALON, avec force.

Je l'exige !...

LEGRIS.

Ah !

RASCALON.

Quand j'avais la bêtise d'adorer ma femme, j'ai fait exécuter en marbre toute l'histoire de Pénélope, qui est représentée sous les traits de madame Rascalon. (Legris le regarde; Rascalon dit avec beaucoup d'humeur :) Je croyais ma femme une Pénélope !

LEGRIS.

Ah !...

RASCALON.

Mais, sacrebleu !... (Montrant la tabatière qu'il tient.) La preuve que j'ai dans les mains ne me permet pas de laisser exister plus longtemps ces odieux bas-reliefs... il faut qu'on les brise, je veux assister à leur destruction !

LEGRIS.

Permettez, le château appartient à Célestine... et y faire des dégradations... elle n'y consentira pas.

Subtil passe à gauche, où il reste, au fond.

RASCALON, vivement.

Ça m'est parfaitement égal !

LEGRIS.

A vous, je le crois bien.

RASCALON.

La paix est à ce prix!... voyez votre fille, obtenez son agrément, ou je m'en passerai!

LEGRIS.

Ne vous fâchez pas... j'y vais, j'y vais...

RASCALON.

Rondement, rondement, je vous attends.

Il passe à droite.

LEGRIS, remontant, à gauche, et prenant les mains de Subtil, qu'il trouve au fond, bas.

Ah! mon ami, je n'ai d'espoir qu'en toi... musèle ce chacal.

Il se dirige vers la porte de gauche.

SUBTIL, surpris.

Monsieur?...

LEGRIS, bas, et revenant près de Subtil.

Toi, qui es si puissant!... je t'en prie...

Il sort par la porte de gauche en lui jetant un regard suppliant, à la grande surprise de Subtil, qui le regarde niaisement.

SCÈNE IX

SUBTIL, RASCALON.

RASCALON, à lui-même.

Ces lettres prouvent, clair comme le jour, que ma femme... je suis complétement satisfait.

SUBTIL, s'avançant après avoir jeté un dernier regard du côté où Legris a disparu.

Monsieur, sans vous commander, est-ce que vous ne me trouvez pas quelque chose... d'imposant... de majestueux? comme qui dirait l'air de...

RASCALON.

L'air d'une buse, oui!

SUBTIL, à part.

Ah!... c'est un autre effet, alors.

RASCALON.

Enfin, je n'ai pas perdu mon temps; un vieux loup de mer qui a fait quatre fois le tour du monde connaît la manœuvre!...

SUBTIL.

Ah! ah!... Monsieur a vu du pays?... il a été aux colonies peut-être?...

RASCALON, brusquement.

Qu'est-ce que ça vous fait, à vous?...

SUBTIL.

A moi, rien... c'est-à-dire, ça me rappelle les malheurs d'une pauvre fille bien intéressante.

RASCALON.

Je n'ai que faire de vos bavardages!...

SUBTIL.

Il suffit, Monsieur... je n'ai pas l'intention de vous faire violence... Elle habitait Saint-Denis de l'île Bourbon... Monsieur n'est pas sans avoir entendu parler de l'île Bourbon?...

RASCALON.

Cela ne vous regarde pas!...

Il s'assied avec humeur sur la causeuse et se met à lire les lettres.

SUBTIL.

C'est plein d'intérêt... que même en arrangeant un petit peu ça, on en ferait une forte tragédie ou une pantomime très-drôle... Cette jeunesse était donc brune de peau... peut-être même de cheveux, mais je ne l'ai pas vue, et je ne voudrais pas... Pour

lors, le jeune marin... il y avait un jeune marin, que même son vaisseau était dans le port... qui venait très-souvent lui apporter une chose ou l'autre... Ah! j'oubliais de vous dire que le papa et la maman de la demoiselle faisaient du commerce; de vrai, ils étaient planteurs. On appelle comme ça, dans ce pays-là, des personnes qui *cueillent* du sucre, de la *castonade* et du café... qu'ils vendent... à d'autres personnes... qui les achètent. Ici, on appelle ça des épiciers, là-bas, ça s'appelle des planteurs... après ça, il y fait si chaud!...

En disant ces derniers mots, il s'est rapproché de Rascalon.

RASCALON, se levant, et allant s'asseoir, de l'autre côté du théâtre, près de la table.

Infernal bavard!...

Il continue à examiner les lettres.

SUBTIL, le suivant.

Le jeune marin flânait plus que jamais, sous prétexte de café, et il s'était faufilé dans les bonnes grâces de la demoiselle du sucrier, qui était toujours brune de peau et... parce qu'il faut vous dire qu'elle s'était comme qui dirait acoquinée de lui, et... de faufilage en acoquinement, le diable s'en mêle; va te promener, va te faire lanlaire, bref... (Il s'arrête un moment comme s'il allait achever sa pensée, puis il dit d'un ton affirmatif :) Bref!

RASCALON, à part, et commençant à prêter l'oreille, sans lever la tête.

Que raconte donc ce sot?...

Pendant ce qui suit, il remet les lettres dans la tabatière, et la tabatière dans sa poche, et écoute Subtil.

SUBTIL.

Mais un jour, le temps devient noir... mais si noir, si noir, qu'il effrayait... même les nègres! et voilà

un ouragan, Monsieur, qui déracine les maisons, qui fait crouler les arbres ; la mer était grosse... je n'ai pas l'intention de lui faire une mauvaise répu... mais il paraît que la mer était grosse. Les vaisseaux dansaient une polka pénible... ils trinquaient ensemble, comme des vaisseaux qui auraient bu... Ah ! quel vilain temps ! Le jeune marin, qui avait vu ça, s'était dit : Minute, ici, ça se gâte, et il file, il file, il file si bien, que voilà vingt-cinq ans de ça, et qu'on ne l'a jamais revu.

RASCALON, se levant.

Vingt-cinq ans... après un raz de marée... à Bourbon?...

SUBTIL, surpris, et avec joie.

Il m'écoutait !... Ah ! Monsieur, que je vous avais bien jugé, vous écoutez ce qu'on vous dit, vous !... Ce n'est pas comme cet imbécile de M. Legris... il n'est pas là, je peux faire prendre l'air à mon opinion... Figurez-vous, Monsieur, que cet homme-là...

RASCALON, vivement.

Mais achevez donc ! J'ai été témoin de ce raz de marée ; qu'est-il arrivé ensuite?... Parlez !

SUBTIL, avec empressement.

Oui, Monsieur... (Tranquillement.) Eh ! mon Dieu !... il est arrivé ce qui devait arriver... La pauvre jeune fille, quoique brune de peau...

Air de *Malbrough*.

Huit mois après l'orage,
Tous les jours à genoux sur la plage,
Elle app'lait son volage,
Un moutard dans ses bras.

RASCALON, parlant.

Quoi !

SUBTIL, avec sentiment.

Malbrough ne revient pas !

Il chante la reprise à la tierce, en s'attendrissant.

Malbrough ne revient pas !
Aussi, jugez sa peine,

Il s'essuie les yeux.

Mironton, ton ton...

Se reprenant.

Non !
En voyant que sa plainte était vaine...

Il s'arrête tout à coup et dit sans transition :

D'autant plus que notre jeune homme, qui vit, probablement, à l'heure qu'il est... (il regarde la pendule qui est sur la cheminée) trois heures un quart... roule peut-être sa bosse sur les mers, sans se douter que cette pauvre mademoiselle Clavaroche...

RASCALON, vivement et avec intérêt.

Clavaroche, dites-vous?...

SUBTIL.

Oui, ils ont de drôles de noms dans les colonies... à cause du climat !... *Tant qu'à* celui du jeune marin, je ne l'ai jamais, ce qui s'appelle, entendu dire... tout ce que je sais, c'est que c'était un enseigne... ou une enseigne, j'ignore le sexe de ce grade-là... mademoiselle Clavaroche devait le savoir, mais elle est morte sans le dire...

RASCALON.

Morte !

SUBTIL, à part, vivement.

Ça l'intéresse ! Et M. Legris qui ne veut jamais me laisser finir ; il dit que mes anecdotes ne sont pas piquantes... Je crois bien, il coupe tous les bouts !...

RASCALON.

Continuez, je vous en prie, continuez.

SUBTIL.

Je continue. (A part, avec un grand mouvement de joie.) Mais comme il écoute, cet homme-là! (Haut.) Et ce qu'il y a de bizarre dans cette affaire-là... c'est que mademoiselle Clavaroche était la seule parente de madame Rascalon.

RASCALON, avec éclat.

Est-il possible!...

SUBTIL, tranquillement.

Il est possible.

RASCALON, à lui-même.

Son héritière, alors!

SUBTIL.

Si bien, que mademoiselle Clavaroche a écrit de son vivant à madame Rascalon, pour lui recommander le malheureux résultat de... son ingénuité... Mais la lettre est arrivée juste au moment où madame Rascalon vous élevait à la dignité de veuf.

RASCALON, à part.

Quel rapprochement inouï!

SUBTIL.

Voilà l'anecdote, Monsieur, elle est forte. J'aurais pu y ajouter de vains ornements; mais la vérité n'est point frileuse, je vous la fais voir telle qu'elle est.

RASCALON, avec intérêt.

Mais cet enfant... cet enfant?...

SUBTIL.

C'est M. Ernest.

RASCALON, à part, avec joie.

Ernest!... Il s'appelle Ernest!... il porte mon nom!...

SUBTIL.

C'est lui que vous avez bousculé en entrant...

RASCALON.

Quoi! cet aimable garçon!...

SUBTIL.

Que vous avez traité de bête brute, oui, Monsieur.

Il remonte un peu.

RASCALON, à part, passant à droite.

Mon fils! Et c'est à lui que revient ce riche héritage... (Haut à Subtil en lui prenant les mains.) Ah! cher Subtil! brave garçon!

Il l'embrasse.

SUBTIL, stupéfait.

Lui aussi... ça vous est donc venu? vous trouvez que je suis...

RASCALON, avec éclat.

Admirable! incomparable!

SUBTIL, à part.

Il paraît que ça se confirme.

RASCALON, à part, au comble de la joie.

Ah! contenons-nous devant ce rustre. (Haut). Où est-il?... où est-il?... parlez.

SUBTIL.

Au bureau, probablement... à moins que...

RASCALON.

J'y cours... (A part.) Mon fils!... et moi qui... j'aurais un fils!...

Il se dispose à sortir par le fond à gauche, et rencontre Legris, qui entre par la gauche.

SCÈNE X

LES MÊMES, LEGRIS.

LEGRIS, à Rascalon.

Ah! Monsieur, j'en étais sûr!... impossible de faire entendre raison à Célestine... elle ne veut pas qu'on brise ces bas-reliefs... ces enfants sont si bêtes!

RASCALON, avec brusquerie.

Qu'est-ce que cela me fait?

LEGRIS.

C'est ce que je lui ai dit!... Aussi, quand je devrais démolir le château de mes propres mains...

Il fait un pas pour sortir.

RASCALON, l'arrêtant.

Eh bien! avisez-vous de ça! (Avec force.) Je vous défends d'y rien dégrader!

LEGRIS, surpris.

Bah! quand tout à l'heure vous exigiez?...

RASCALON, hors de lui.

Tout à l'heure, tout à l'heure... J'ai changé d'avis! grâce à ce merveilleux Subtil...

LEGRIS, regardant Subtil.

Bah!

SUBTIL, à part.

Qu'est-ce que j'ai donc sur moi?

Il reste ébahi.

RASCALON, à lui-même.

Cher petit! je vais donc le regarder... le serrer dans mes bras, mille tonnerres!

Il sort rapidement par le fond, à gauche.

SCÈNE XI

SUBTIL, LEGRIS.

LEGRIS, avec une joie folle, à part.

Tout me réussit! tout m'arrive à point, sans efforts... La tabatière, la correspondance, et me voilà d'accord avec Rascalon... (Montrant Subtil.) Quel artifice a-t-il employé pour tourner de mon côté cette redoutable girouette?... (Haut, à Subtil.) Ah! Subtil, tu m'as bien servi!

SUBTIL.

Nous avons nos petites conventions, je fais mon devoir.

LEGRIS.

Tu m'as sauvé!

SUBTIL.

Ah! oui?... (A part.) Après ça, je ne sais pas pourquoi ça m'étonne... (Haut.) Monsieur, est-ce que ça vous étonne, vous, que je vous aie sauvé?

LEGRIS.

Non... je vois bien qu'il se passe ici des choses qui ne sont pas... vulgaires.

SUBTIL.

N'est-ce pas, Monsieur?... et quel effet est-ce que je vous fais donc?...

LEGRIS.

Oh !...

SUBTIL.

Vous devez me trouver, parfois, quelque chose d'imposant, de... majestueux?...

LEGRIS.

Si ce n'était que ça !

SUBTIL, à part.

J'en étais sûr !

LEGRIS.

Tu remplis tes engagements avec une ponctualité qui me ravit...

SUBTIL.

Ah ! je suis bien aise que Monsieur soit content de moi, et si j'osais, je demanderais deux petites choses à Monsieur.

LEGRIS, un peu inquiet.

Qu'est-ce que c'est?...

SUBTIL.

La première, c'est que... franchement là... pour l'ouvrage que je fais ici, cent cinquante francs par an et nourri, ça n'est pas payé.

LEGRIS, surpris.

Comment, toi!... tu tiens à l'argent?

SUBTIL.

Dame... je ne suis qu'un pauvre diable...

LEGRIS, à part.

Ça n'est qu'un diable de troisième classe... j'aurais mieux aimé... mais il va bien.

SUBTIL.

Dans mon idée, ça vaudrait de quarante-huit à cinquante francs de plus, depuis que je vous ai

sauvé. La vie d'un percepteur des contributions, ça doit bien valoir de quarante-huit à cinquante francs.

LEGRIS.

Laisse-moi donc tranquille!... tu veux me faire accroire... de l'argent!... (A part.) Il en gagnerait autant qu'il voudrait, rien qu'avec le tour de la tabatière. (Haut.) C'est ridicule ce que tu me dis là.

SUBTIL.

Il me semblait pourtant... (Avec un peu de mécontentement.) Mais du moment que Monsieur ne veut pas...

LEGRIS, vivement.

Je n'ai pas dit cela... si tu y tiens, parbleu! je te l'accorde.

SUBTIL.

Ah! merci! Monsieur, merci!

LEGRIS, avec crainte.

Et... et la seconde chose... (A part.) C'est celle-là qui m'inquiète...

SUBTIL.

Tant qu'à la seconde chose... (Avec hésitation.) Elle va vous paraître bien extraordinaire...

LEGRIS.

Tu sais bien que je n'ai rien à te refuser.

SUBTIL.

Eh bien! Monsieur, je vous demande... je vous préviens que probablement je vais vous faire sauter.

LEGRIS, effrayé.

Comment! me faire sauter!... tu n'as pas le... (Se reprenant.) Vous n'avez pas le droit... c'est un abus de pouvoir.

SUBTIL.

Je vous demande... la main...

LEGRIS.

Ah ! si ce n'est que ça...

Il lui tend la main.

SUBTIL.

Non, ça n'est pas... c'est-à-dire, si, je veux bien. (Il lui donne la main.) Je vous demande la main de mademoiselle Célestine.

LEGRIS, très-surpris.

De ma fille?...

SUBTIL.

Net!...

LEGRIS, avec éclat.

Pour toi?...

SUBTIL, en ricanant.

Oh ! oh ! non, Monsieur, ça serait trop fort!...

LEGRIS, à part.

Oh ! je respire !...

SUBTIL.

Non... je vous la demande pour ce vénérable jeune homme, M. Ernest... il l'aime...

LEGRIS.

A lui, ma fille... (à part) qui m'a avoué ce matin qu'elle a donné son cœur... (Haut.) Jamais!...

SUBTIL, avec importance.

Monsieur, je sais des choses que vous ne pouvez pas savoir... Rappelez-vous l'histoire de Dindonneau, vous la connaissez... quand le diable met le nez dans ces choses-là, les pères y perdent leurs guêtres.

Il remonte.

LEGRIS, à part, avec effroi.

Serait-ce une menace?... (Se rassurant.) Mais je suis bien bon de m'alarmer... (Avec confiance.) Célestine est en possession de l'héritage, sans conteste!... On ne peut plus revenir là-dessus!

SCÈNE XII

LES MÊMES, CÉLESTINE.

CÉLESTINE, accourant par le fond, à droite, une lettre à la main.

Papa, papa, c'est une lettre pour toi, de la part de M. Rascalon.

LEGRIS, prenant la lettre.

Je sais ce que c'est... (Célestine va vers Subtil.) La confirmation de notre traité de paix.

Il ouvre la lettre.

SUBTIL, bas, à Célestine, qui va le rejoindre à l'écart.

Ah! Mademoiselle, si vous saviez...

CÉLESTINE, bas.

Quoi donc?...

Ils remontent; Subtil semble lui donner des explications que Célestine entend avec chagrin.

LEGRIS, lisant la lettre, à part.

« Si, dans une heure, vous n'avez pas formellement renoncé à l'héritage de madame Rascalon, les lettres qui établissent l'illégalité de ce legs seront remises à la justice. » (Après avoir lu; avec découragement.) Subtil s'est tourné contre moi!... il y a à peine un instant qu'il me menaçait, et toutes nos espérances s'écroulent!... c'est foudroyant!...

SUBTIL, bas, à Célestine.

Soumettez-vous, Mademoiselle... vous êtes en puissance de père... cepteur même, ce qui est plus fort. (Gaiement.) Du reste, il m'a *raugmenté* de cinquante francs.

LEGRIS, à lui-même, désespéré.

Il ruine ma fille, si je ne la donne à ce jeune polisson qu'elle ne connaît pas... ah!...

CÉLESTINE, allant à Legris.

Mon père, qu'as-tu donc?

LEGRIS.

Ah! ma pauvre fille, tu m'as dit ce matin que tu avais donné ton cœur...

CÉLESTINE.

Oui, papa.

LEGRIS, avec effort.

Eh bien!... tu vois en moi le successeur d'Agamemnon. Il faut que je te sacrifie.

CÉLESTINE.

Ah! papa!...

Elle s'éloigne un peu en pleurant.

SUBTIL, à part.

C'est cent francs de plus que j'aurais dû demander.

LEGRIS, allant à Subtil, bas et avec abandon.

Sois satisfait... tu m'as vaincu... je consens à tout ce que tu désires.

SUBTIL, vivement.

Vous me donnez cent francs d'augmentation?

LEGRIS, bas.

J'accorde la main de ma fille à ton protégé.

SUBTIL.

Aussi? (A part.) Ah ça! décidément je suis donc un homme remarquable?...

LEGRIS, bas, en indiquant Célestine.

Mais à la condition que tu obtiendras son consentement...

SUBTIL.

Si ce n'est que ça, vous comprenez que je m'en charge.

Il va à Célestine.

LEGRIS, à part.

Quel aplomb!

Il s'assied, désolé, près de la table.

SUBTIL, à Célestine.

Consolez-vous, Mademoiselle; votre père consent à... vous donner la main de M. Ernest.

CÉLESTINE, avec joie.

Est-ce possible!... (Courant à Legris, qu'elle embrasse.) Oh! papa, que tu es bon et que je suis heureuse!...

Subtil s'assied sur la causeuse.

LEGRIS, à part, stupéfait et se levant.

Quoi! déjà!... il a changé le cœur de ma fille en un tour de main!... il n'a qu'à vouloir! (Haut, et allant à Subtil qui se prélasse sur la causeuse.) Qu'est-ce que tu fais là?

SUBTIL.

Je trime depuis ce matin, je me repose.

LEGRIS.

Mais le procès dont on me menace?

SUBTIL.

Vous avez un procès?... ah! tant pis! tant pis!

LEGRIS, à part.

Il a toujours l'air de tout ignorer!... (Haut.) Rascalon

veut déposséder Célestine de sa fortune... c'est à toi de l'empêcher.

SUBTIL.

Soyez tranquille, Monsieur, si ça ne dépend que de moi, c'est une chose faite.

LEGRIS.

Alors mets-toi en mouvement.

Il se réunit à Célestine, à qui il parle bas.

SUBTIL, toujours étendu sur la causeuse.

J'y songe, Monsieur, j'y songe. (A part.) Je suis fâché de n'avoir pas demandé cent cinquante francs de plus... je les avais!...

La nuit vient peu à peu.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, RASCALON, ERNEST.

RASCALON, paraissant à la porte du fond, à gauche, avec Ernest.

C'est un amour insensé... mais enfin tu le veux!... (Lui remettant les lettres qu'il tient à la main.) Tiens, voilà!

ERNEST, descendant vivement la scène entre Célestine et Legris, et avec éclat. Rascalon descend la scène à gauche.

Ah! Mademoiselle... Monsieur... je suis d'une joie!... (Montrant les lettres à Legris.) Voici les papiers qui pouvaient invalider les droits de mademoiselle Célestine à l'héritage de madame Rascalon... (Remettant les lettres à Legris.) Ils vous sont livrés sans condition.

LEGRIS.

Il se pourrait! (Regardant Subtil, à part.) C'est renversant! (Subtil, se voyant regardé, se lève.) Il fait changer les gens d'opi-

nion, sans même leur parler!... et il y a des incrédules!... ah! les niais!

CÉLESTINE, sautant au cou de Rascalon.

Ah! Monsieur, que je vous aime!

RASCALON, se défendant avec brusquerie.

Eh bien!... eh bien!... sacrebleu! voyons donc... pas de sentiments... mille tonnerres!... (Il l'embrasse et essuie une larme. A part.) Elle est à croquer!

LEGRIS, à Rascalon.

Monsieur, vos procédés me désarment; votre conduite est admirable!

RASCALON, passant près de Legris, pendant que Célestine et Ernest, qui causent ensemble, sont un peu remontés.

Elle est stupide!... Vous avez les lettres, que je n'en entende plus parler... et que le diable les brûle!

SUBTIL, qui vient d'allumer deux bougies sur la cheminée, s'approchant de Legris.

Donnez-moi ça...

LEGRIS, donnant les lettres à Subtil.

Tiens!... (Subtil brûle les lettres à une bougie et les jette dans la cheminée. — A Rascalon.) Mais quel intérêt vous inspire donc ce jeune homme?

RASCALON, avec cœur.

Quel intérêt?... (Indiquant Subtil.) Cet imbécile le sait, demandez-le-lui.

LEGRIS, à Subtil.

Parle!

SUBTIL, s'approchant.

Moi?

LEGRIS.

Raconte-nous cette histoire.

SUBTIL, avec empressement.

Vous permettez?... (Du ton dont on commence un récit.) Monsieur... (Changeant de ton.) Ah! je n'ai pas de chance!... pour une fois que j'ai le placement d'une anecdote, je ne sais pas de quoi il s'agit.

RASCALON.

Mais, animal, c'est toi qui m'as appris...

SUBTIL.

Ah! s'il est possible qu'on invente des choses pareilles dans la marine!

RASCALON.

Comment, tu ne m'as pas...

LEGRIS, interrompant Rascalon.

Ne l'interrogez pas, il a ses motifs pour se taire. (Bas à Subtil.) Je les comprends... tu ne veux pas qu'on sache que c'est toi qui m'as tiré des pattes de cet ours?

SUBTIL, sans comprendre.

S'il vous plaît?

LEGRIS, élevant la voix.

Cette boîte, cette correspondance d'où dépendait l'héritage prêt à m'échapper...

ERNEST, à Legris.

C'est moi, Monsieur, qui ai trouvé la boîte.

SUBTIL.

Tant qu'au reste, je sais que cet intrigant de Bernardet y a mis le nez... soyez sûr et certain que c'est lui qui a tout fait.

LEGRIS.

Comment, c'est lui... qui a tout fait!... Eh bien! et toi?

SUBTIL.

Moi, Monsieur, j'ai semé le chemin de la vie de quelques anecdotes... je sais encore l'histoire de l'âne à la queue coupée, qui est un joli morceau...

LEGRIS, en colère.

Mais alors tu ne m'as servi à rien... et moi qui croyais... (Le prenant par l'oreille et le faisant passer entre Rascalon et lui.) Ah! gredin!... ah! flibustier!... tu m'as soutiré une augmentation... mais tu ne l'auras pas!

SUBTIL, se récriant.

Ah! mais! ah! mais! ah! mais!

LEGRIS.

Je ne te crains plus, va!... je suis un sceptique, un esprit fort, moi!... oser me ranger dans la catégorie des imbéciles qui croient aux puissances occultes!

SUBTIL, naïvement.

Oh! oh! Monsieur, non!... vous êtes de ceux qui n'y croient pas.

RASCALON, passant près de Legris.

J'intercède pour cet idiot; il a bien assez de sa bêtise, sans que vous lui mettiez la vôtre sur le dos!

CÉLESTINE, à Legris.

Oh! papa, je t'en prie, c'est lui qui est cause de mon mariage.

Ernest aussi implore Legris, du geste, en faveur de Subtil.

LEGRIS, consentant et passant près de Subtil.

Allons!

SUBTIL, à Célestine.

Ah! Mademoiselle, c'est bien de votre part... vous méritez d'être heureuse!... je vas vous raconter l'histoire de l'âne...

LEGRIS, l'interrompant.

Un mot de plus, et je te chasse!

SUBTIL, scandalisé.

Oh!...

Au public.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Pour un récit, n'eût-il qu'un paragraphe,
Pour un seul mot, je serais déposté !
Avec résignation.
Eh bien ! alors, je me fais télégraphe ;
Pour m'exprimer, en cette extrémité,
J'aurai recours à l'électricité.
Oui, de parler, Messieurs, puisqu'il m'empêche,
Frappant doucement dans sa main.
Voilà mon signe... il est simple et concis.
Avec mystère.
N'en dites rien à cet affreux Legris...
Avec finesse et à demi-voix.
Mais seulement répétez la dépêche,
Pour m'indiquer que vous avez compris. (*bis*)

ENSEMBLE.

Oui, seulement répétez la dépêche,
Pour indiquer que vous avez compris. (*bis*)

FIN DU DIABLE.

CE QUE
FEMME VEUT...

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 14 avril 1847.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LAUZANNE

PERSONNAGES

CHAMPIGNEL, professeur [1].
BALIVET, maître clerc d'avoué (38 ans) [2].
AGATHE DELAUNAY, jeune veuve [3].
ROSETTE, jeune ouvrière [4].
AMARANTHE, vieille fille, tante de madame Delaunay [5].
UN DOMESTIQUE [6].
UNE PORTIÈRE [7].

La scène se passe à Paris : au premier acte, chez Champignel ; au deuxième acte, chez madame Delaunay.

1. M. Arnal. — 2. M. Amant. — 3. Madame Nathalie. — 4. Madame Caroline. — 5. Madame Guillemin. — 6. M. Roger. — 7. Madame Leprevost.

CE QUE

FEMME VEUT...

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un petit jardin de Paris; au milieu, un massif de fleurs de forme ovale, dans le sens de la largeur du théâtre; au centre de ce massif, un socle d'un pied de haut sur lequel est un Amour en plâtre; à chaque bout de ce massif, un rosier-tige. Au fond, troisième plan, un mur de dix pieds garni d'un treillage auquel grimpent des clématites en fleurs et des cobæas. —Au premier plan, à droite, l'habitation de Champignel, dont la porte ouvre sur le jardin; à gauche, un pavillon en saillie qui dépend de l'habitation de madame Delaunay; la porte de ce pavillon est condamnée, et une fenêtre qui fait face au public est masquée par des persiennes. Derrière le pavillon, et au fond à gauche, une porte qui donne sur une cour dépendante de l'habitation de madame Delaunay et par laquelle on communique avec l'extérieur. — Devant les fenêtres de Champignel et sous les persiennes du pavillon de madame Delaunay, sont d'étroites plates-bandes garnies de fleurs. — Au delà du mur du fond, on aperçoit le haut des maisons qui sont de l'autre côté de la rue. — A droite, au premier plan, une table de jardin auprès de laquelle sont une chaise et un arrosoir.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSETTE, *seule ; elle semble avoir reconduit une personne qui est sortie par le fond, à gauche, et lui parle encore.*

Oui, mamzelle Amaranthe !... Oh! bien sûr, Mamzelle, que j'irai vous voir! (Elle descend la scène avec joie.) Est-il possible? Elle veut me donner sa pratique

pour ses dentelles... elle s'intéresse à mon mariage!... mais les parents d'Olivier s'y opposent parce que je n'ai pas de dot... Mademoiselle Amaranthe dit que cela ne fait rien; qu'elle en parlera à sa nièce, madame Agathe Delaunay (elle indique le pavillon à gauche), la propriétaire... Olivier est son bijoutier... et que bien sûr... (Avec joie.) Me marier!... Oh! rien que cette idée-là!...

AIR *d'Yelva.*

Pour moi ça s'rait un fameux avantage ;
Aussi j'y pense tous les jours,
Car un jeune homm' qui propos' le mariage...
Ah! c'est si rar' que ça se r'grett' toujours.
Des amoureux j'sais bien qu' l'espèce abonde.
Mais sans l' mariag' je n' veux pas de cela!...
C'est effrayant c' qu'on voit d'homm's dans le monde
Qui propos'nt tout... excepté c't objet là!

Oh! oui, elle a l'air d'une bien bonne personne c'te mamzelle Amaranthe!... pour une vieille fille. Et puis ce qui m'a prévenue en sa faveur, c'est qu'elle paraît prendre bien de l'intérêt à ce bon M. Champignel, qui a été si excellent pour ma famille... aussi, pendant son absence, je viens donner un coup d'œil à son ménage et arroser ses fleurs qu'il aime tant. — Mademoiselle Amaranthe m'en a-t-elle fait des questions de toutes sortes sur M. Champignel... Pourquoi, lui qu'est maître d'école au collége Louis-le-Grand, il est allé à Alger?... Pourquoi on ne l'a jamais vu chez madame Delaunay?... — Elle le croyait morose, taciturne. Ah! ben oui!... — Si M. Champignel n'a pas accepté les invitations de la propriétaire à ses dîners, à ses bals, c'est peut-être

bien parce qu'elle a refusé de faire quelques répations qu'il demandait.... — Locataire et propriétaire, c'est le chien et le chat; ils passent leur vie à grogner et à faire le gros dos. — Et puis il faut avouer que M. Champignel est un peu original!...

SCÈNE II

ROSETTE, BALIVET.

BALIVET, qui s'est approché sur la pointe du pied et lui prenant la taille... Il vient du fond à gauche.

Oh! oui, Rosette!...

ROSETTE.

Oh! vous m'avez fait peur!

BALIVET.

Ce n'était pas mon dessein... (la lutinant) ce n'était pas mon dessein!

ROSETTE.

Finissez donc, monsieur Balivet! Parole d'honneur! pour un premier clerc d'avoué, vous avez des manières de saute-ruisseau!... C'est bête pour un homme de votre âge!...

BALIVET, piqué.

Comment? de mon âge?... (A lui-même.) Il est vrai que j'en suis!... (Haut.) Rosette, parlons raison... Le motif qui m'amène est horriblement sérieux... Je guettais la sortie de mademoiselle Amaranthe, qui n'est pas si jolie que vous...

ROSETTE.

Taisez-vous donc!... si elle vous entendait?

BALIVET.

Par où?... Ce pavillon dépend de son appartement (il indique le pavillon à gauche) et de celui de sa nièce, c'est vrai... Mais la persienne est fermée et la porte est condamnée... une exigence de Champignel... Bon garçon, ce brave Champignel, mais quel ours!... (D'un air mystérieux.) Qu'est-ce que mademoiselle Amaranthe venait donc faire ici, ce matin?

ROSETTE.

Une visite.

BALIVET.

Une visite à un homme qui est en Afrique?

ROSETTE.

Pourquoi pas?

BALIVET.

Rosette!... ceci sort complétement des usages reçus... (D'un ton insinuant.) Je parie que mademoiselle Amaranthe vous a questionnée sur le compte de mon ami Champignel?

ROSETTE.

Oui.

BALIVET, à part.

J'en étais sûr! (Haut.) Et... elle a pris des renseignements sur ses habitudes, sur son caractère?...

ROSETTE.

Peut-être bien... (Elle retourne arroser les fleurs.) Ah çà! mais... il pleut des questions, dans c'te maison-ci...

BALIVET, à part.

C'est inconcevable! Elle a ouvert une enquête sur Champignel... Elle est capable d'exalter l'imagination de sa nièce, une veuve de quinze mille livres de rentes, qui m'irait si bien! Justement, j'éprouve le

besoin d'une femme de trois cent mille francs, pour acheter une étude... J'ai isolé madame Delaunay... Je lui dis du mal de Champignel... Elle ne voit que moi... c'est une chance; mais les femmes sont si singulières... Elle est capable de m'en préférer un autre... si elle le voit... Et mademoiselle Amaranthe fait des efforts inouïs pour attirer les galants... C'est terrible, ça!... (Appelant.) Rosette!

ROSETTE, qui arrose au fond, à droite.

Monsieur Balivet!

Elle redescend.

BALIVET.

Mademoiselle Amaranthe avait-elle un air... bien animé, en vous questionnant sur notre ami?

ROSETTE.

Mais... comme vous en me questionnant sur elle...

BALIVET, avec effroi.

Ah! sapristi!...

ROSETTE.

En quoi donc ça peut-il vous intéresser?

BALIVET.

Rosette! ces dames sont les clientes de mon patron; c'est moi qui fais toutes leurs affaires; elles n'ont rien de caché pour moi...

ROSETTE.

En ce cas, je n'ai rien à vous apprendre.

BALIVET.

D'un autre côté, Champignel est mon ami...

ROSETTE.

Et, comme il ne vous dit jamais rien... vous êtes bien aise de savoir par d'autres... Hein?...

BALIVET, d'un air résolu.

Eh bien ! oui, Rosette !... Il y a longtemps... il y a diablement longtemps que je vous ai distinguée... Vous m'inspirez une confiance, que je ne crains pas de qualifier de considérable... Et, si vous voulez me tenir au courant de tout ce que vous apprendrez sur les rapports de mes clients avec mon ami... je vous promets...

ROSETTE.

Quoi?

BALIVET.

Ma pratique !... c'est effrayant ce que j'ai de dentelles à raccommoder....

ROSETTE, riant.

Vous? un clerc d'avoué?... Ah ! ah ! ah !

BALIVET, lui prenant la taille.

Et, pour commencer, j'ai un baiser qui a besoin de réparations ; je vais vous le donner.

ROSETTE.

Par exemple ! voulez-vous bien !...

Rosette passe à gauche ; il la poursuit.

BALIVET.

Il n'y a pas de voulez-vous bien !...

Il l'embrasse, tandis qu'Amaranthe entre par le fond à gauche.

SCÈNE III

ROSETTE, AMARANTHE, BALIVET.

Amaranthe est une vieille fille sentimentale et exaltée. Son costume accuse une prétention à la jeunesse, mais ne doit pas être grotesque.

AMARANTHE, entrant vivement par le fond.

Rosette, me voilà revenue.

Rosette et Balivet se séparent en jetant un cri.

BALIVET, interdit.

Dieu ! mademoiselle Amaranthe !

AMARANTHE, vivement.

Que vois-je !

BALIVET, s'excusant.

Rien, rien du tout... une bêtise, une simple plaisanterie. (A part.) Quelle faute !... moi qui recherche la main de sa nièce !...

ROSETTE.

Mademoiselle Amaranthe, je vous prie de croire que c'est monsieur qui est venu de but en blanc...

AMARANTHE.

J'en suis persuadée, Rosette... sans cela, je ne serais pas accourue ici pour vous offrir de l'ouvrage de la part de madame Delaunay...

ROSETTE.

A moi ! (A part.) Encore une pratique !...

AMARANTHE.

Je lui ai parlé de vous, d'Olivier... Elle s'intéresse à votre bonheur... elle veut vous le prouver...

ROSETTE, avec joie.

Ah ! Mamzelle, si c'était vrai !

AMARANTHE.

Elle vous le dira elle-même !

BALIVET, à part.

Des intelligences dans la place, diable !...

AMARANTHE.

Quant à M. Balivet...

BALIVET, bas à Amaranthe.

Je tiens à me justifier à vos yeux... Je désire vou parler en l'absence de madame Delaunay.

AMARANTHE.

Ciel ! (A part.) Voudrait-il me parler d'amour? Mon Dieu ! que je suis émue ! (Haut.) Oui, Rosette, je désire vous occuper... Mais je voudrais voir un peu de votre ouvrage...

BALIVET, avec jöie, à part.

Elle l'éloigne !

ROSETTE, vivement et avec enjouement.

C'est trop juste, Mademoiselle !... je demeure en face... je vais chercher un voile que je suis en train de réparer...

AMARANTHE, à Rosette.

Et revenez vite ! (Rosette sort vivement par le fond, à gauche; regardant Balivet et minaudant.) Il faut si peu de temps pour être compromise !

SCÈNE IV

AMARANTHE, BALIVET.

BALIVET, vivement.

Oh ! merci ! vous êtes un ange tombé du ciel.

AMARANTHE, minaudant.

Ne trouvez-vous pas, monsieur Balivet, que je suis un peu bien imprudente de consentir à vous écouter loin des regards protecteurs de madame Delaunay.

BALIVET.

Au contraire, Mademoiselle... Et c'est précisément pour cela que je suis charmé...

AMARANTHE, l'interrompant.

Quand on est demoiselle... on ignore tout... (Soupirant.) Ah! monsieur Balivet, ce titre impose de pénibles dèvoirs...

BALIVET.

Horriblement pénibles!...

AMARANTHE.

Les hommes sont généralement... si coquins!

BALIVET, étonné.

Quoi?

AMARANTHE.

Dit-on!... — Les Saint-Preux, les Valmont... sont si nombreux!

BALIVET, à part.

Elle connaît *Les Liaisons dangereuses!*

AMARANTHE.

Il y a tant de Faublas dans le monde!

BALIVET, vivement.

Vous avez lu *Faublas?*

AMARANTHE, avec une dignité blessée.

Moi!... j'aurais lu... Ah!

BALIVET.

Je me disais aussi... une demoiselle...

AMARANTHE.

Non... mais je l'ai entendu lire.

BALIVET, stupéfait.

Ah !

AMARANTHE.

Voilà pourquoi je suis si craintive... (Minaudant.) Mais vous ne me direz que des choses que je comprenne et auxquelles je puisse répondre, n'est-ce pas?

BALIVET, vivement.

Rassurez-vous... Ne suis-je pas votre guide naturel... Où trouverez-vous des sentiments qui vous soient plus dévoués, à vous et à madame Delaunay?

AMARANTHE.

Vous êtes un bon jeune homme, je le sais.

BALIVET.

Et pourtant, mademoiselle Amaranthe, je n'ai plus votre confiance... Madame Delaunay ne me consulte plus... Malgré mes avis, elle a acheté cette propriété... un emplacement détestable... pourquoi êtes-vous venues l'habiter?... est-ce qu'on demeure dans le quartier de l'Estrapade?... Vous voyez bien qu'on me fait des cachotteries...

AMARANTHE, minaudant.

Non, Balivet.

BALIVET.

Le nom de Champignel, qui se trouve mêlé à toutes vos conversations, ces questions intarissables adressées à tout le monde, sur son caractère, ses habitudes... votre présence ici... Avouez-le... Il y a du Champignel là-dessous!

AMARANTHE, à part.

Il est jaloux... pauvre chérubin... (Haut.) Non, Balivet, jamais M. Champignel n'a jeté les yeux sur moi !

BALIVET, vivement et comiquement.

Oh ! je vous crois !

AMARANTHE.

Je l'avoue, si j'étais femme, au lieu d'être demoiselle, et par conséquent timide et ignorante (avec exaltation), j'adorerais un homme comme M. Champignel ; il a un si noble caractère, si beau, si généreux !

BALIVET, très-surpris.

Champignel?

AMARANTHE.

Oh ! Rosette m'a appris à le connaître... aussi, je le réhabiliterai dans l'esprit de ma nièce !

BALIVET, à part.

Ce que je craignais ! (Haut.) Et dans quel but?

AMARANTHE.

Mais pour faire cesser les injustes préventions d'Agathe, pour avoir un homme de plus dans notre société... nous n'avons que vous, c'est si peu...

BALIVET.

Cependant, il me semblait...

AMARANTHE.

Mais Agathe résiste... J'ai beau chercher à l'exalter... c'est un marbre, elle ne sent rien !

BALIVET, à part.

Tant mieux !...

AMARANTHE.

AIR : *Je sais attacher des rubans.*

Elle résiste aux conseils les plus doux !
Son cœur est froid... oui, son âme est glacée :
Je voudrais tant qu'elle prît un époux !

BALIVET, à part.

Grand Dieu ! (Haut.) Pourquoi cette ardeur empressée ?

AMARANTHE.

Un tendre espoir viendrait me ranimer,
Car alors, songeant à moi-même,
Pauvrette, j'oserais aimer,
Baissant les yeux avec embarras.
Pour apprendre comment on aime ! } (*bis.*)

BALIVET.

Songez donc que madame Delaunay a pris Champignel en grippe.

AMARANTHE.

C'est affreux !... un homme admirable !

BALIVET.

Voilà de l'exagération... Comment a-t-il répondu à vos politesses?... pas une visite, ni même une carte... C'est un locataire qu'elle ne pourra conserver...

AMARANTHE.

Par exemple ! il a un bail !

BALIVET.

Expiré depuis le terme dernier.

AMARANTHE.

Mais, madame Delaunay...

BALIVET, appuyant.

Sait qu'il dit partout un mal affreux d'elle ;... que son voisinage l'obsède, lui est insupportable !

AMARANTHE.

C'est impossible !... et dès qu'il sera de retour, je le verrai, je lui parlerai...

BALIVET.

Vous?... une demoiselle?... chez un homme seul?...

AMARANTHE.

C'est imprudent... mais je puis braver un danger... (minaudant) que j'ignore...

BALIVET.

Vous n'obtiendrez rien; car il répète à chaque instant qu'il aurait quitté cette maison le jour où madame votre nièce l'a achetée, si ce n'était ce jardin, ces fleurs, qu'il aime par-dessus toutes choses... Aussi, quand madame Delaunay a appris cela, elle a eu un mouvement d'indignation (mouvement d'Amaranthe; — appuyant) bien légitime, d'ailleurs! ce qui me fait penser qu'elle se débarrassera d'un locataire si désagréable!

AMARANTHE, avec force.

C'est ce que nous verrons!

BALIVET, à part, avec joie.

AIR : *A retourner dans votr' famille* (*Famille du Fumiste*).

Pour moi quel avenir prospère!
Oui, le combat est engagé!
J'en suis bien fâché, mais j'espère,
Il aura bientôt son congé!

AMARANTHE.

Oh! n'importe! on aura beau faire,
Champignel est mon protégé;
Je saurai braver leur colère,
Et certe, il n'aura pas congé!

SCÈNE V

BALIVET, AMARANTHE, ROSETTE.

ROSETTE, venant vivement du fond à gauche, et apportant un petit carton.

Mamzell' sera content', je gage,
Voyez! (Elle ouvre le carton et montre un voile en dentelle.)

AMARANTHE, sans regarder.

Bien! je vous emploierai!

ROSETTE.

Quoi? sans regarder mon ouvrage?

AMARANTHE, narguant Balivet.

Ici, j' vous en apporterai,
Et chaque jour je reviendrai!

ROSETTE, à Amaranthe.

De cett' promesse qui m'est chère,
Ah! mon cœur vous est obligé,
Ah! Mamzell', pour vous satisfaire,
Par moi, rien ne s'ra négligé!

BALIVET.

Pour moi, quel avenir prospère, etc.

AMARANTHE.

Oh! n'importe! on aura beau faire, etc.

Amaranthe et Balivet sortent par le fond à gauche.

SCÈNE VI

ROSETTE, *puis* CHAMPIGNEL.

ROSETTE, avec joie.

Est-il possible!... moi, qui depuis longtemps manque d'ouvrage, parce que c'est la morte-saison pour les dentelles, voilà que tout d'un coup... c'est inimaginable!... trois nouvelles pratiques dans un jour... c'est-à-dire deux... M. Balivet, c'est un hâbleur... Mais en v'là-t-il une chance!...

Elle a posé le carton sur la table à droite.

CHAMPIGNEL, à l'extérieur.

C'est bon! c'est bon!... puisque Rosette est dans le jardin... ça suffit.

ROSETTE, passant vivement à gauche.

n Dieu!... cette voix!... (Champignel entre vive-

ment, et se dirige vers son habitation ; il tient à la main une valise à laquelle sont attachés de grands pistolets d'arçon.) Monsieur Champignel !...

CHAMPIGNEL, gaiement.

Moi-même, ma bonne Rosette ! (Il jette vivement sa valise à terre.) Viens donc m'embrasser !

ROSETTE, se jetant dans les bras de Champignel.

C'est-il possible !... vous ?... Ah ! je suis si saisie !... Mon Dieu ! que je suis donc contente !...

CHAMPIGNEL.

Et moi donc !

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Mets donc le comble à mon bonheur extrême,
Quand je rentre dans mes foyers,
Parle-moi de tous ceux que j'aime...
As-tu greffé mes églantiers,
Que j'ai quittés depuis deux mois entiers ?
Et toi, toi, ma bonne petite !
Regardant tout autour de lui.
Vous, œillets au parfum si doux !
Et toi, surtout, ma blanche clématite,
Comment vous portez-vous ? (*bis*)

ROSETTE, gaiement.

Tout le monde va bien, soyez tranquille... Mais votre frère, lui?

CHAMPIGNEL.

Serais-je ici, serais-je gai comme je le suis, s'il n'était pas tiré d'affaire?... Oui, ma chère, bien portant, grand garçon, enfin, sauvé !

ROSETTE.

Est-ce qu'il était bien blessé ?

CHAMPIGNEL.

Blessé ? sous quel prétexte?... Il n'est pas militaire... Non, ma chère Rosette, une simple et triviale

pleurésie... affection purement civile ; il est employé dans les fourrages, le laurier ne le regarde pas, il ne s'occupe que du foin... c'est moins poétique (gaiement) mais les chevaux le préfèrent.

ROSETTE.

Et votre voyage a été bon?

CHAMPIGNEL.

Charmant!... déduction faite des ennuis sans nombre qui m'ont assailli pendant la route.

ROSETTE, vivement.

Vous avez été arrêté par des voleurs?

CHAMPIGNEL.

Non!... je les attendais, j'avoue que je les attendais... je m'étais même muni à leur intention d'une paire de pistolets d'arçon... (les montrant) que voilà... mais personne! Les chemins de fer ont supprimé les voleurs de grande route : les voyageurs ont changé de désagrément. Car, ma chère amie, une fois qu'on se confie à la mansuétude par actions, on abdique sa condition de citoyen; on se croit une personne, on devient une chose... on s'embarque comme homme, on voyage comme article.

ROSETTE.

S'il est possible!

CHAMPIGNEL.

D'abord en arrivant à l'embarcadère, après avoir fait enregistrer mon bagage, je croyais avoir une minute à moi!... parce que j'aurais été bien aise... enfin j'aurais voulu avoir une minute à moi! mais il paraît que j'étais en retard, le train allait partir, je n'ai que le temps de me jeter dans un wagon, j'entends tousser la locomotive, et nous voilà partis.—Après une heure

de glissade, le train s'arrête. — Je veux descendre, criai-je à pleine voix. — « On ne descend pas, » me répond une casquette, sous laquelle, je crois, il y avait un employé. — « Vous descendrez à Montereau, on ne s'arrête ici que pour renouveler l'eau de la chaudière. » — « Mais, Monsieur, lui répondis-je, bien que mon motif diffère essentiellement de celui de la chaudière!... je demande à fouler le sol... qui ne m'a point vu naître!... » Bah! il était déjà loin; la machine nous entraînait de nouveau dans toute l'ardeur de sa pituite. (S'animant.) Obligé d'attendre Montereau!... une heure de chemin, soixante minutes, soixante siècles!... Pour tromper mon martyre, je me blottis dans mon coin... te dire comment cela se fit... je n'en sais rien, mais je m'endormis. Combien de temps Morphée secoua-t-il sur moi ses bienfaisants pavots? je l'ignore... Tout à coup!... haoup!... je me sens réveillé par une secousse imprimée au wagon... — ô bonheur! m'écriai-je. Nous voilà à Montereau! — Oui, Monsieur, me dit un de mes voisins. — Cocher, je veux descendre! j'ai affaire! — A Joigny, Monsieur!

ROSETTE.

Comment, à Joigny?

CHAMPIGNEL.

Oui, ma chère, le convoi avait stationné pendant mon sommeil; il repartait!... et nous n'étions qu'à moitié chemin.

ROSETTE.

Ah! mon Dieu, mon Dieu!

CHAMPIGNEL.

Je voulais descendre plus que jamais!... à chaque

kilomètre, dès que j'apercevais un cantonnier, je tendais vers lui mes bras suppliants, je criais d'une voix déchirante : Conducteur!... oh! conducteur!... arrêtez!... pas un ne m'a répondu!... Enfin après deux heures d'une torture dont l'Inquisition elle-même n'a pas laissé d'exemple, la ville de Joigny s'arrêta devant nous.

ROSETTE.

Il était temps!

CHAMPIGNEL, avec une douloureuse confusion.

Non, Rosette, il n'était plus temps! — Voilà l'agrément dont j'ai joui en chemin de fer... (Il s'assied à droite.) Je regrette les relais.

ROSETTE.

Pauvre M. Champignel!... Enfin vous êtes arrivé à Alger sain et sauf!

CHAMPIGNEL, se levant d'un air enthousiasmé.

Oui, Rosette, j'ai vu l'Afrique! Quel pays, ma chère!!! Des cactus en pleine terre!... Des aloës qui viennent là, sans culture, comme chez nous le chiendent et le pissenlit... quel vaste champ pour l'amateur! Il y a bien quelques lions qui désenchantent le botaniste isolé... Mais qu'est-ce que cela?... c'est le roi des animaux.... l'essentiel est de ne pas le rencontrer. — Du reste, c'est un pays qui ne me plairait pas... Il y a trop de chameaux... Je ne blâme le goût de personne... mais moi... aussi, ma chère, dès que mon frère fut rétabli, je pris mes cliques et mes claques, et me voilà, ma foi, me voilà!... Je te trouve bonne mine... Est-il venu des lettres?...

ROSETTE.

Oui, monsieur Champignel. (Elle entre vivement chez Cham-

pignel qui, pendant ce temps, examine ses fleurs avec amour. Rosette revient aussitôt avec des papiers à la main.) Et puis des papiers griffonnés fin, fin, fin...

CHAMPIGNEL, prenant les papiers.

Procédons par ordre. Voyons les lettres... (Il les ouvre.) Des invitations de bal... (avec humeur) de la propriétaire!... Encore cette femme?

ROSETTE.

Sa tante est venue ici, ce matin; elle m'a parlé de vous avec un intérêt...

CHAMPIGNEL.

Je prie ces dames de me laisser tranquille... je ne les ai jamais vues, et elles me pourchassent comme une pièce de gibier.

ROSETTE.

Mais alors, vous n'avez pas de motifs sérieux?

CHAMPIGNEL.

Pas de motifs? Mais tu ne te rappelles donc pas les tracasseries sans nombre dont elle m'a accablé... ces mille persécutions à coups d'épingle, d'autant plus cruelles qu'elles sont légales... et je n'ai pas le droit de me plaindre... sans m'entendre dire que je suis un locataire désagréable. Non, je vois ce que c'est: elle veut me lasser, m'obliger à m'en aller; mais je la ferai enrager aussi, moi: je ne partirai pas.

ROSETTE.

Vous vous trompez, bien sûr, sur les intentions de madame Delaunay... Elle vous fait des politesses...

CHAMPIGNEL.

Mais je ne lui demande rien... que me veut-elle?

ROSETTE.

Vous voir, sans doute, puisqu'elle vous invite.

CHAMPIGNEL.

Eh bien! moi, je ne veux pas la voir; je refuse tout rapport avec cette femme; ainsi, ne m'en parle jamais!

ROSETTE.

Eh bien! c'est dommage, là!...

CHAMPIGNEL, examinant les papiers que lui a remis Rosette.

Qu'est-ce que c'est?... Protêt? signification?...

ROSETTE, avec tristesse.

Je n'ai pas pu tout déchiffrer, mais j'en ai lu assez pour savoir qu'il s'agit de lettre de change.

CHAMPIGNEL, effrayé, après avoir lu.

Ah! ma pauvre Rosette!

ROSETTE.

Qu'est-ce que c'est donc?

CHAMPIGNEL.

Tu sais bien, qu'il y a six mois, j'étais sur le point de me marier...

ROSETTE.

Oui! et c'est pour me doter que vous faisiez ce mariage-là...

CHAMPIGNEL.

Ça ne te regarde pas. Ma future... n'était plus jeune, mais j'ai tout lieu de croire qu'elle l'avait été... de plus elle n'était point jolie, et même elle avait une épaule un peu plus ambitieuse que l'autre...

ROSETTE.

Bossue alors?

CHAMPIGNEL.

Peut-être bien... Cependant, je te donne ma parole d'honneur que je l'aurais rendue heureuse.

ROSETTE.

Oh ! ça, j'en suis sûre !

CHAMPIGNEL.

J'avais arrangé pour elle un petit bonheur de son âge... je lui aurais fait la lecture... j'aurais appris le boston... je ne l'aurais jamais quittée ; ça m'aurait peut-être ennuyé, mais je l'aurais rendue heureuse !... Enfin, tout était convenu, le contrat était prêt, lorsque j'apprends qu'un de mes amis, un camarade d'école, est sur le point de se jeter à l'eau, faute de 4,000 fr.... pour une dette d'honneur... je vole chez lui, je le trouve noyé...

ROSETTE.

Grand Dieu !

CHAMPIGNEL, continuant.

Dans les larmes... Je n'avais pas le sou, mais j'allais être riche, j'étais sûr de pouvoir payer... Je lui fais une lettre de change, et mon ami est sauvé.

ROSETTE.

Je vous reconnais bien là, c'est un beau trait.

CHAMPIGNEL.

C'est un assez joli trait. Mais, quelque temps après, par une fatalité inouïe, ma future rompait avec moi, et me voilà aussi garçon et plus endetté que jamais... (Feuilletant des papiers.) Mon ami devait faire les fonds, il paraît que le pauvre diable... rien n'y manque... les formalités vont vite, quand on voyage... un jugement! un commandement !...

ROSETTE, avec anxiété.

Qu'est-ce que ça veut dire?...

CHAMPIGNEL.

Ce que ça veut dire, Rosette?... Tu vois bien ce collet?...

ROSETTE.

Eh bien?

CHAMPIGNEL.

La justice va mettre la main sur cette partie de mes vêtements.

ROSETTE.

Mais votre ami est donc un gueux?

CHAMPIGNEL, *gaiement.*

S'il n'avait pas été gueux, je n'aurais pas signé pour lui.

ROSETTE, *remontant.*

Où est-il! Je vas aller lui arracher les yeux!

CHAMPIGNEL.

Calme-toi; ce n'est pas avec des yeux arrachés qu'on paie des lettres de change... Et puis, l'exploit dit qu'il a disparu de son domicile... Pourvu qu'il ne se soit pas jeté à l'eau, le pauvre garçon!

ROSETTE.

Et dire que je n'ai pas 4,000 fr. à vous prêter!

CHAMPIGNEL.

Oh! sois tranquille.... J'ai ma place... J'ai... 166-66 à dépenser par mois... j'irai voir mon créancier, et, s'il a des entrailles, nous nous entendrons... Je lui dois 4,000 fr., plus les frais, mettons 5,000; je lui proposerai 10 fr. par mois: en 500 mois je serai quitte. Toute la question est de savoir s'il a des entrailles... ou s'il n'en a pas.

ROSETTE.

Mais s'il refuse?

CHAMPIGNEL.

S'il refuse!... Mon parti est pris, je lui abandonne tout.

ROSETTE.

Et comment vivrez-vous?

CHAMPIGNEL.

Je vivrai... de privations... Je n'achèterai plus de fleurs.

ROSETTE.

Vous?... Vous vous passeriez plutôt de pain!

CHAMPIGNEL.

Non, Rosette, je suis fort, va! quand je veux!

Il s'assied à droite.

Air *de la Robe et des Bottes.*

Non, plus de fleurs, ma petite Rosette,
Pour remplacer celles qui vont mourir;
Et pour toi, quand viendra ta fête,
Plus de ces dons que j'aimais à t'offrir!
J'y trouverai du moins cet avantage,
Heureux bienfait de la nécessité,
C'est d'aimer encor davantage
Lui tendant la main.
Celles qui n' m'auront pas quitté.

Et j'aurai fait honneur à ma signature.

SCÈNE VII

LA PORTIÈRE, ROSETTE, *un peu au fond*, CHAMPIGNEL, *assis*.

ROSETTE, qui remonte.

C'est madame Balandras, la portière. Qu'est-ce que c'est?

LA PORTIÈRE, venant du fond à gauche.

Une lettre et un papier pour M. Champignel.

CHAMPIGNEL, assis.

Une lettre?

LA PORTIÈRE.

Ce pauvre M. Champignel! un si bon locataire!

Elle sort; Rosette la reconduit et redescend.

CHAMPIGNEL, se levant et prenant les papiers des mains de Rosette.

Que diable a-t-elle avec son air plaintif?

Il passe à gauche en ouvrant la lettre qui est sous grand format et sous enveloppe.

ROSETTE.

Elle m'effraie... Qu'est-ce donc?

CHAMPIGNEL, qui a ouvert la lettre.

O ciel!

ROSETTE.

Mon Dieu, qu'avez-vous?

CHAMPIGNEL.

Lis, ma pauvre fille; je n'avais qu'une permission d'un mois; on a patienté six semaines; voilà deux mois que je suis absent, on me destitue!... Me voilà sur le pavé... plus rien!...

Il va s'asseoir à droite.

ROSETTE.

Est-il possible! Oh! ne vous désolez pas trop... ça ne sert à rien, d'abord... Il est impossible que le proviseur...

CHAMPIGNEL.

Oh! ce n'est pas le proviseur que je regrette... celui-là...

Il se relève.

ROSETTE

Oui, mais la place..

CHAMPIGNEL.

Ce n'est pas la place non plus... Ce sont les appointements;... les 166-66!

ROSETTE.

Mais cet autre papier... voyez donc... c'est peut-être du bonheur... car il est impossible...

CHAMPIGNEL, avec découragement.

Ah! oui, du bonheur... (On entend un bruit de marteau dans le pavillon à gauche.) Qu'est-ce que c'est?... on démolit la maison?

ROSETTE.

La tante de madame Delaunay est venue, ce matin, avec son architecte... elle se proposait d'embellir votre logement.

CHAMPIGNEL, qui a lu.

Grand Dieu! l'embellir, dis-tu?... Elle fait ouvrir cette porte de communication, elle me donne congé!

Le bruit cesse. Il remonte à gauche.

ROSETTE.

Congé!... vous aviez raison!... ah! c'est mal à madame Delaunay, car elle n'a pas toujours été heureuse et propriétaire!

CHAMPIGNEL.

Mais elle l'est aujourd'hui, elle se venge sur ses infortunés locataires.

ROSETTE.

Je lui croyais de la pitié pour les pauvres gens... ça lui était si facile!... elle n'avait qu'à se souvenir... car, dans les temps, à ce que m'a dit Olivier, sans un brave jeune homme qui lui est venu en aide... un artiste, M. Anatole Sautriot...

CHAMPIGNEL, *souriant de pitié.*

Sautriot, ce nom !

ROSETTE.

Ah ! c'est mal, c'est mal !

CHAMPIGNEL.

Mais tu ne vois pas où nous allons, elle confisque mes pauvres fleurs, elle me chipe mon jardin ; c'est le bouquet !... (*Nouveaux coups de marteau dans le pavillon à gauche, jusqu'à la scène suivante.*) Mais ça ne se passera pas comme ça ! (*Il s'approche du pavillon de gauche.*) Madame, permettez !...

ROSETTE.

Par exemple ! ne croyez-vous pas que madame Delaunay démolit elle-même?...

CHAMPIGNEL, *élevant la voix.*

Madame !

UNE VOIX DE BASSE-TAILLE, *dans le pavillon.*

Que voulez-vous ?

CHAMPIGNEL, *à Rosette.*

Tu avais raison, c'est un homme. (*Haut.*) Monsieur, cette porte ne peut pas être ouverte... J'ai un bail.

LA VOIX.

Expiré depuis deux mois.

CHAMPIGNEL.

Comment? expiré?... Et l'on ne m'en prévient pas?... c'est un guet-apens !... (*Redescendant.*) Ah ! je comprends les gens qui cassent et brisent leurs semblables !...

ROSETTE.

Calmez-vous !

CHAMPIGNEL.

Non ! il faut absolument que je lui parle. (*Il va à la porte du pavillon, et crie.*) Monsieur ! je vous prie de sus-

pendre un instant votre travail. (On continue de frapper, Champignel crie plus fort.) Je vous enjoins de modérer l'enthousiasme de votre merlin!... Je veux parler à madame Delaunay... On ne met pas un locataire à la porte de cette manière-là... Je demande madame Delaunay! Il faut que je voie madame Delaunay!...

Le bruit cesse et la porte du pavillon s'ouvre tout à coup ; Agathe paraît sur le seuil.

SCÈNE VIII

AGATHE, CHAMPIGNEL, ROSETTE.

AGATHE.

Me voilà, Monsieur.

CHAMPIGNEL, stupéfait.

Ah!

Il garde son chapeau sur la tête. Agathe fait signe à Rosette de s'éloigner ; celle-ci entre chez Champignel, avec la valise.

CHAMPIGNEL, à Rosette.

Prends garde, les pistolets sont chargés!

AGATHE, s'avançant.

Que me voulez-vous, Monsieur?

CHAMPIGNEL, avec énergie.

Madame, je suis charmé de vous voir!

AGATHE.

Vraiment, Monsieur! je ne m'en serais pas doutée!

CHAMPIGNEL.

Il ne s'agit pas de plaisanter, ici... (Avec une arrogance comique.) Qu'est-ce que c'est, Madame?... vous violez mon domicile, vous pénétrez militairement chez moi? vous entrez par la brèche?

AGATHE.

Ne m'avez-vous pas appelée?

CHAMPIGNEL.

Oui, Madame... parce que votre conduite est sans exemple, parce que vous avez profité de ce que mon bail est expiré, pour me flanquer à la porte!...

AGATHE.

Oh! l'expression...

CHAMPIGNEL.

L'expression ne fait rien... un autre dirait peut-être : vous me signifiez mon congé... vous m'évincez!... Moi, je dis : vous me flanquez à la porte, tout bonnement!

AGATHE.

Je suis désolée que cela vous désoblige... Mais, vous comprenez que ma volonté ne peut, en ceci, subir aucun contrôle... Ce jardin me plaît.

CHAMPIGNEL, avec ironie.

Il vous plaît, il vous plaît... parce que j'en ai fait un paradis terrestre, et je m'en vois chassé!... Je suis le second à qui cet accident arrive depuis la création!

AGATHE, très-gracieusement.

Que voulez-vous, Monsieur?... vivant seule dans cette maison... je désire être entourée d'amis... j'y ai fait tous mes efforts... je n'ai pas réussi... ma résolution est prise, je ne veux pour locataires que des personnes d'un commerce agréable.

CHAMPIGNEL.

Ah! voilà le grand mot lâché!... Vous croyez que je suis un homme grossier, sans usage! (Il retire vivement son chapeau qu'il avait gardé par oubli, et le cache derrière lui.) Eh bien!

Madame, vous vous trompez... Je connais parfaitement la théorie de la politesse.

AGATHE, souriant avec ironie.

Mais, vous ne pratiquez pas.

CHAMPIGNEL.

Mais, Madame, si je n'ai pas accepté vos invitations, c'est que je ne l'ai pas voulu !...

AGATHE, de même.

Mon Dieu, Monsieur, je m'en doutais !

CHAMPIGNEL, continuant.

C'est qu'il m'aurait fallu aller faire le galant, l'empressé dans votre salon... ça me déplaît... Ensuite, je ne sais pas parler aux dames... il faut leur dire une foule de futilités... les niais y sont fort habiles...je ne suis pas de force à lutter; et puis, quand je trouve une femme jolie... je m'embrouille, je parle *soze*, je zézeye, je passe incontinent pour un imbécile... je n'aime pas ça. Mais si elle est laide, oh ! alors, c'est tout différent, je me sens dans mon assiette, j'ai de la hardiesse, j'ai de l'aplomb... je n'éprouve pas plus d'embarras... qu'en ce moment.

AGATHE, souriant.

En effet, je remarque que vous me dites assez résolûment votre pensée.

CHAMPIGNEL, sans la regarder.

Avec vous, Madame, ça ne tire pas à conséquence, vous êtes peut-être jolie, je n'en sais rien, ça m'est bien égal. Pour moi, vous êtes propriétaire, pas plus!... à mes yeux, le propriétaire n'a ni sexe ni âge!... c'est un être à part, toujours le même... qui n'est doué que d'une sensibilité... trimestrielle... (Avec une animation croissante.) Le propriétaire est à l'espèce

humaine, ce qu'est le vautour aux infortunées brebis... Pour toucher ses loyers, pour prendre possession violemment d'un appartement, d'un simple jardin qui lui plait..., le vautour ne recule pas devant l'action la plus féroce... Le pauvre locataire a beau bêler ses réclamations... rien!... (*Il prononce le mot bêler, en affectant légèrement le bêlement.*) Le vautour plane sur lui, il fascine la victime de toute l'envergure de son bail expiré, il l'enlève dans ses serres et le laisse tomber à plat sur le pavé!... (*Avec beaucoup d'énergie.*) Sur le pavé, Madame!... Voilà où vous me placez, moi et mes meubles!... C'est une horreur! c'est une indignité! j'en suis... outré: mais surpris? ma foi, non!

AGATHE.

Vous avez, Monsieur, une terrible opinion des propriétaires!...

CHAMPIGNEL.

Je l'avoue, et je crois que je les flatte.

AGATHE.

Et si je vous prouvais, Monsieur, que vous êtes injuste, au moins en ce qui me concerne?...

CHAMPIGNEL.

L'entreprise est téméraire, je vous en préviens!

AGATHE.

Je la tenterai pourtant!... Oui, Monsieur, j'ai le droit de reprendre ce pavillon, ce jardin; mais enfin, (*d'un ton aimable*) ce droit, je puis ne pas l'exercer dans toute sa rigueur.

CHAMPIGNEL.

Que voulez-vous dire, Madame?

AGATHE, *très-gracieusement.*

Que je ne veux pas que vous me quittiez fâché...

Je me sens fort disposée... quand j'aurai consulté ma tante, à vous accorder un délai, tout le temps que vous désirerez... Venez... nous en causerons... ce soir, demain, toutes les fois que vous voudrez.

CHAMPIGNEL.

Un délai, à moi?... Je n'en veux pas, Madame. Après avoir été si indignement traité, accepter une grâce de vous... non!... je m'en vais avec joie!... je pars avec allégresse... je déménage... j'abandonne l'Estrapade. (Il remonte vivement et se dirige vers le fond à gauche.) Je vais dresser ma tente loin d'ici... aux Batignolles! Je jette Paris entre nous! (Redescendant.) Il y aura 900,000 âmes entre la mienne et la vôtre... jamais je ne remettrai les pieds dans cet affreux quartier!...

AGATHE.

Quoi, Monsieur...

CHAMPIGNEL, avec bonheur.

Je respire enfin!

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Vous avez vu, parfois, j'aime à le croire,
Le hanneton, cet insecte naïf,
Bourdonner un chant de victoire,
S'il rompt le fil qui le tenait captif!
Heureux aussi d'un congé qui me flatte,
Du hanneton je comprends la fierté!...

Avec enthousiasme, et se posant sur une jambe en agitant l'autre.

Je me dégage, en secouant ma patte, } (*bis*)
Et je m'envole avec ma liberté! }

Il sort vivement par le fond à gauche.

SCÈNE IX

AGATHE, AMARANTHE, BALIVET.

AGATHE, *stupéfaite et avec chagrin.*

Comment!... parti!... en méprisant mes offres!... ah!...

AMARANTHE, *à Balivet. Ils entrent tous deux par le pavillon de gauche.*

Comment?... que signifie?... Cette porte ouverte!...

BALIVET.

Madame Delaunay est dans son droit... c'était le seul moyen d'amener Champignel à confesser ses torts.

AMARANTHE, *vivement.*

L'amener?... (*A Agathe.*) Il est donc revenu?

AGATHE.

Oui, ma tante.

AMARANTHE.

Vous l'avez vu?

AGATHE.

Oui, ma tante.

AMARANTHE.

Et je n'étais pas là!!!... Ah! Agathe, que vous êtes heureuse!... Où est-il?...

AGATHE.

Il est parti furieux pour ne plus revenir.

AMARANTHE.

Ah!

BALIVET, *à part.*

Quel bonheur! tout ce que j'espérais!...

AMARANTHE, *avec reproche.*

Ma nièce! vous aurez été froide, dédaigneuse, comme à votre ordinaire!

AGATHE.

Mais, ma tante!...

AMARANTHE.

Ah! si j'avais été là, il ne serait pas parti. Je l'aurais fasciné, moi!

AGATHE ET BALIVET.

Fasciné!

AMARANTHE.

Je ne sais pas au juste comment, étant demoiselle, je suis naturellement ignorante... mais certainement, je l'aurais fasciné!

BALIVET.

Calmez vos regrets... Champignel ne serait pas resté longtemps votre locataire : on lui prépare un logement.

AGATHE ET AMARANTHE.

Où cela?

BALIVET.

Rue de Clichy... une lettre de change souscrite par lui... Un client m'a chargé...

AMARANTHE.

En prison?... lui?...

AGATHE, *à part.*

O ciel!

AMARANTHE.

Où demeure votre client?... je veux le voir... je suis demoiselle; *(avec exaltation)* il doit y avoir moyen de le fléchir!

BALIVET.

...iriez plutôt le diable... c'est un

AMARANTHE.

... placé, hier, tout l'argent dont je
...er... Mais vous, ma nièce?

...E, qui est pensive depuis quelques instants.

... Balivet et lui faisant des signes.) Mais M. Balivet
... matin... (A Balivet.) Je suis tout à fait au
..., n'est-ce pas!

BALIVET, appuyant.

...tement!... (A part.) Bravo!...

AGATHE, bas et vivement à Balivet.

...ez la créance en mon nom!

BALIVET, très-surpris.

...

AGATHE, de même.

... poursuivez! rien n'est changé, que le nom du
...cier.

BALIVET.

...!... (A part.) Très-bien... C'est charmant!...

AMARANTHE.

Qu'est ce que c'est?

AGATHE, vivement.

Rien, ma tante, rien.

BALIVET, à Amaranthe.

Je disais que, quand même madame Delaunay
aurait pu, elle ne devait pas venir en aide à un sauvage qui n'a eu pour elle que des procédés blessants!

AMARANTHE, sèchement.

...oi vous mêlez-vous?

AGATHE.

...ivet a raison... et je n'ai qu'une crainte...

(avec intention) c'est que quelque officieux ami, pour soustraire ce M. Champignel aux poursuites dont il est l'objet, ne lui offre un asile...

AMARANTHE, à part.

Quelle idée! (Haut.) Oui, ma nièce, oui... Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter...

Mouvement de joie d'Agathe.

BALIVET.

Moi, j'en doute très-fort.

AMARANTHE, hors d'elle et très-vite.

Monsieur Balivet!... vous êtes une oie!...

BALIVET, interdit, et jetant un cri.

Oh!

On entend un grand bruit de voix à l'extérieur et celle de Champignel qui dit à la portière : « Dites que je n'y suis pas. »

AGATHE.

Qu'est-ce donc?

SCÈNE X

BALIVET, AGATHE, ROSETTE, AMARANTHE.

ROSETTE, sortant vivement du pavillon de droite.

D'où vient ce bruit?... J'ai cru reconnaître la voix de M. Champignel!

BALIVET.

Rien du tout... Les gardes du commerce qui sont en train de le happer, sans doute... Rentrez, Mesdames...

ROSETTE.

Est-il possible? (A Agathe.) Et vous, Madame, vous le souffrez? Agathe indique par un geste qu'elle n'y peut rien.

AMARANTHE, très-animée.

Oui, Rosette!... Mais écoutez... En attendant que

je puisse me procurer les fonds, s'il a besoin d'un refuge, amenez-le chez moi. (Rosette fait un mouvement de joie. Avec exaltation, à part.) Quel malheur que le célibat!... Si j'avais un mari, je volerais dans les bras de Champignel!

AIR *de M. Doche.*

ENSEMBLE

ROSETTE.

J'entends ses pas,
Que faire? hélas!
Je suis tremblante,
Mais la tante,
Dans ce danger,
Vient de songer
Au moyen de le protéger.

AMARANTHE.

J'entends ses pas,
Je tremble, hélas!
Mais indulgente
Et bienfaisante,
Dans son danger
Je dois songer
A l'aider, à le protéger.

AGATHE.

J'entends ses pas,
Je tremble, hélas!
Mais ma tante,
Plus indulgente,
Dans ce danger,
Sans y songer,
Vient m'aider à le protéger.

BALIVET, aux dames.

J'entends ses pas,
Ne tardez pas,
A part.
Cett' scène affligeante
M'enchante,
Car sans bouger
Et sans danger,
Je vais le voir déménager.

Agathe, Amaranthe et Balivet sortent par le pavillon de gauche. Bruit de voix au dehors.

SCÈNE XI

ROSETTE, CHAMPIGNEL, *venant du dehors.*

CHAMPIGNEL, entrant très-vivement par la porte du fond, à gauche, qu'il ferme derrière lui.

(Parlé.) Rosette ! Rosette !

Suite de l'air.

On me poursuit !...

ROSETTE.

Point d'épouvante !
On vous attend là.

Elle indique le pavillon de madame Delaunay.

CHAMPIGNEL.

Quelle horreur !
Chez elle ! jamais !

ROSETTE.

Non ; la tante
Vous offre un abri protecteur.

CHAMPIGNEL.

La vieille ?... ah ! mais ça me fait peur !

Rumeurs au dehors.

ROSETTE.

(Parlé.) Les voici !

CHAMPIGNEL, vivement et avec effroi.

(Parlé.) Je ne veux pas les voir !

Pendant le milieu de l'air, Agathe a paru à la fenêtre du pavillon de gauche. Elle disparaît avec un mouvement de joie lorsque, pendant l'ensemble, elle voit que Champignel accepte l'asile qu'on lui offre. Elle referme la persienne.

ENSEMBLE

ROSETTE, l'entraînant.

J'entends leurs pas,
N'hésitez pas ;
Je suis tremblante
Et suppliante.
N'ayez pas peur,
Croyez mon cœur,
Hâtez-vous, et point de frayeur.

CHAMPIGNEL.

J'entends leurs pas,
Que faire, hélas !
Mais cette tante
M'épouvante.
Quelle douleur !
Moi, professeur,
Me cacher comme un malfaiteur !

Champignel et Rosette entrent dans le pavillon à gauche ; on frappe à la po du fond ; bruit. Le rideau tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Un salon élégant. Portes garnies de portières au fond, à droite et à gauche. La porte de droite communique au pavilllon de madame Delaunay, qui donne sur le jardin de Champignel. La porte de gauche conduit à l'appartement de madame Delaunay; celle du fond donne sur une galerie qui mène à l'extérieur. Une table et un fauteuil sur le devant de la scène, à gauche; sur la table, un livre; à droite, sur le devant de la scène, une causeuse et un petit guéridon élégant; sur le guéridon, tout ce qu'il faut pour écrire, et une sonnette; chaises, fauteuils, consoles.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, *en livrée*, AGATHE.

Pendant l'entr'acte, l'orchestre joue l'air final du premier acte; le rideau se lève au milieu de l'air. Agathe vient de la droite, traverse le théâtre et se trouve auprès de la porte à gauche au moment où elle parle. Pendant ce qui suit, pour arriver à la scène II, l'orchestre a achevé de jouer le milieu de l'air final du premier acte.

AGATHE, se retournant vers le domestique qui est au fond.

Dites à M. Champignel que mademoiselle Amaranthe le prie de l'attendre dans ce salon.

LE DOMESTIQUE.

Mais, Madame, mademoiselle Amaranthe vient de sortir.

AGATHE.

N'importe, faites ce que je vous dis.

Agathe sort par la gauche.

SCÈNE II

LE DOMESTIQUE. ROSETTE. CHAMPIGNEL.

Rosette et Champignel viennent de la droite. Tous les personnages ont le même costume qu'au premier acte. Rosette entre à reculons et semble inviter celui-ci à la suivre. Ils paraissent en chantant la reprise de l'ensemble final du premier acte.

ENSEMBLE.

ROSETTE.

J'entends leurs pas. etc.

CHAMPIGNEL, qui passe seulement, et avec hésitation, la tête à la porte de droite.

J'entends leurs pas. etc.

ROSETTE, à Champignel.

Mais entrez donc... que craignez-vous? Les gardes du commerce n'ont pas le droit de pénétrer ici.

CHAMPIGNEL.

Tu crois?...

ROSETTE.

J'en suis sûre.

CHAMPIGNEL, entrant.

C'est drôle; cette petite connaît les lois!

LE DOMESTIQUE.

J'ai ordre de faire attendre Monsieur dans ce salon et de prier Mademoiselle de me suivre.

ROSETTE.

C'est bien, Monsieur.

Ils se dirigent vers le fond.

CHAMPIGNEL, au domestique, qui s'arrête.

Dites à votre maîtresse de ne pas se déranger pour moi... J'ai le temps... j'ai tout le temps...

(Rosette et le domestique sortent par la porte du fond.) Le soleil n'est pas près de se coucher...

SCÈNE III

CHAMPIGNEL, *puis* AGATHE.

CHAMPIGNEL, seul.

Rosette aurait-elle raison?... La tante de la propriétaire me croirait-elle digne d'intérêt?... Certes, je partage complétement son opinion... mais pourquoi? à quel titre me protégerait-elle?... (Il pose son chapeau sur la table, à gauche.) A moins que ce ne soit pour faire enrager sa nièce... Eh! eh!... Les femmes qui s'aiment le mieux laissent rarement échapper l'occasion de se faire un mauvais trait... Allons, allons, la supposition n'est pas courtoise, mais elle ne manque pas de quelque vraisemblance!

Agathe vient de la gauche et remonte à la porte du fond pour s'assurer que personne n'est là.

CHAMPIGNEL, qui a entendu du bruit, à part.

Une femme!... c'est ma protectrice!... (Vivement en s'inclinant.) — Madame, croyez que je suis vivement touché... (Agathe redescend la scène, le salue gracieusement; il lève les yeux, la reconnait et s'écrie avec l'accent de la plus grande stupéfaction :) Vous, Madame?... Serait-ce chez vous que je suis?... Auriez-vous dressé sous mes pas cette nouvelle embûche?

AGATHE, tranquillement et avec aisance.

Vous êtes chez ma tante, Monsieur... Je la croyais ici... Pardon... ne vous dérangez pas...

Elle va à la table, à droite, sans paraître s'inquiéter de Champignel.

CHAMPIGNEL, *stupéfait.*

Mais, Madame, vous ne me reconnaissez donc pas?...

AGATHE, *naturellement, et d'un ton indifférent.*

Parfaitement; mon locataire du petit jardin; monsieur... monsieur Champignel, je crois?

CHAMPIGNEL, *plus stupéfait.*

Vous n'en êtes pas sûre?

AGATHE, *toujours de même.*

Il me semble que si.

CHAMPIGNEL, *avec véhémence.*

Et vous n'êtes pas surprise de me voir ici?... Vous ne vous informez pas du motif qui m'amène?

AGATHE, *tranquillement et avec grâce.*

Ma tante reçoit qui bon lui semble; je n'ai aucun droit d'investigation sur les visites qu'on lui fait. Il me suffit de savoir que vous n'êtes pas venu ici pour moi...

CHAMPIGNEL, *vivement.*

Oh! ça!

AGATHE.

Et que je n'ai pas l'honneur d'être de vos amis.

CHAMPIGNEL, *de même.*

Oh! non!

AGATHE.

La situation est franche: vous êtes mon ennemi.

CHAMPIGNEL, *s'exaspérant.*

Et comment pourrait-il en être autrement, après toutes les atrocités?...

AGATHE.

Permettez...

CHAMPIGNEL, avec humeur.

Que je permette quoi, Madame?...

AGATHE.

Un mot.

AIR : *Certains soucis oppressent ma pensée (Grand Palatin).*

Vers ce salon, et contre notre attente,
Le hasard seul a dirigé nos pas...

CHAMPIGNEL.

Hasard fatal!...

AGATHE.

J'en conviens, mais ma tante
Est étrangère à nos fâcheux débats.
Or, le bon goût ne veut pas qu'on trahisse
La loi de l'hospitalité...

CHAMPIGNEL.

Vous m'imposez alors...

AGATHE.

Un armistice
Sur le terrain de la neutralité (*bis*).

CHAMPIGNEL, interdit et convaincu malgré lui.

Ah!

AGATHE, très-gracieusement.

Ma tante peut tarder encore; mais rassurez vous, je n'aurai pas l'inhumanité de vous adresser la parole : je me considère comme absolument seule.

CHAMPIGNEL.

Ah!

AGATHE, indiquant la table de gauche.

Voici un siége, Monsieur... Prenez un livre, faites comme chez vous... Nous n'existons pas l'un pour l'autre. (Du ton le plus aimable.) Je m'engage à ne faire aucune attention à vous...

Elle va à la table de droite.

CHAMPIGNEL, interdit.

Trop bonne! (A part.) Elle a une manière de dire les choses... pas moyen de se fâcher... (Avec véhémence.) Je suis d'une humeur!...

AGATHE, se retournant.

Vous dites, Monsieur?... (Champignel la regarde; leurs yeux se rencontrent. Champignel détourne brusquement la tête, et Agathe prépare tout ce qu'il lui faut pour écrire. Agathe s'asseyant à droite.) N'oublions pas ce que j'ai promis à Rosette.

Elle se met à écrire.

CHAMPIGNEL, à part, s'asseyant à gauche.

Si c'est un démon vomi par l'enfer, comme tout me porte à le croire, quel bon déguisement il a pris! (A lui-même après un moment de silence.) Elle ne dit plus rien... Ça me faisait un certain plaisir de l'accabler de reproches... ça l'obligeait à répondre... Sa voix a quelque chose qui... je ne sais pas... Il me semble que j'ai déjà entendu cet organe, qui tient du rossignol... et de la... clarinette; malgré soi on a du plaisir... c'est effrayant ça!... Et la tante qui ne vient pas!... Lisons!... (Il prend un livre sur la table et en lit le titre:) « Guide du propriétaire. » (Il jette sur la table le livre avec humeur.) Ce genre de littérature est au-dessus de la portée de mes moyens...

AGATHE, mettant l'adresse.

A Monsieur Olivier, bijoutier. (Elle sonne. — Un domestique paraît; il vient du fond.) Cette lettre à son adresse... Cellarius n'a rien fait dire?

LE DOMESTIQUE.

Non, Madame.

Le domestique regagne le fond.

AGATHE, avec intention, et se tournant du côté de Champignel, qui ne la regarde pas.

Il va venir, alors... Je n'ai pas repassé ma leçon de valse. (Au domestique qui sort.) Vous demanderez une réponse.

Elle se lève et gagne le fond.

CHAMPIGNEL, s'enfonçant dans son fauteuil, et lisant avec une grande attention.

« Introduction. — Les embarras de la propriété sont tels, qu'on peut dire que les gens vraiment heureux sont ceux qui ne possèdent rien. » — Voilà une allégation qui prête beaucoup à la controverse.

AGATHE, dansant en chantant à demi-voix un air de valse.

Tra la la... Tra la la... (A part.) Il ne me regarde pas.

Elle s'arrête.

CHAMPIGNEL, à lui-même, en riant de pitié.

Comment?... Je suis sans place, j'ai quatre mille francs à payer, plus les frais; je n'ai pas d'asile, et voilà un animal de jurisconsulte qui prétend que je suis vraiment heureux de n'être pas en mesure...

AGATHE, dansant et chantant plus fort.

Tra la la! tra la la!

CHAMPIGNEL, regardant danser Agathe.

Comme cette dame, du reste... c'est la seule sympathie qui existe entre nous... (Chantant entre ses dents, avec humeur, et comme pour marquer la mesure.) Tra la la! tra la la! (Ouvrant le livre à un autre endroit.) « Tout propriétaire, joignant un mur, a la faculté de le rendre mitoyen... »

AGATHE, qui n'a pas cessé de valser, et chantant plus fort.

Tra la la la la.

CHAMPIGNEL, avec humeur, et jetant le livre.

Ah! une telle prose... et une telle musique... C'est

trop pour ma frêle organisation... (Il chante avec humeur et frappe sur la table pour marquer la mesure.) Tra la la, donc! Tra la la, donc!

AGATHE, continuant.

Tra la la! tra la la! (A part.) Il y vient! (Haut, et descendant un peu la scène en s'exerçant.) Mais, Monsieur, la mesure est brisée.

Elle s'arrête.

CHAMPIGNEL, vivement, et avec ironie.

Brisée... oh! oui!

AGATHE.

Quand on est forcée de danser seule, on n'est pas soutenue.

CHAMPIGNEL, avec humeur.

Eh! Madame, on n'est jamais obligé de danser seul.

AGATHE.

Quand on n'a pas de cavalier.

CHAMPIGNEL.

On ne danse pas; c'est un art qui est à la portée de tout le monde.

AGATHE, recommençant à valser.

Je vous demande pardon... Je vais ce soir au bal; il faut que je m'exerce, jusqu'à ce que je ne fasse plus de faute.

CHAMPIGNEL, à part, et reprenant son livre avec désespoir.

Ah!... J'ai une agréable perspective, alors!... Et la tante qui n'arrive pas!...

AGATHE, dansant.

Tra la la! Tra la la!...

CHAMPIGNEL, impatienté, posant son livre, et se levant.

Mon Dieu, mon Dieu, Madame... cela me paraît

pourtant bien simple! (Il prend le fauteuil sur lequel il était assis, l'enlace de ses deux bras, et fait quelques pas de valse en chantant l'air sur lequel dansait Agathe.) Tra la la la.

AGATHE, qui s'est arrêtée pour le regarder.

Mais, c'est cela, Monsieur!... C'est cela.

CHAMPIGNEL.

Alors, acceptez mon siége, si c'est là ce qui vous manque. (Il lui offre son fauteuil.) Prenez.

AGATHE.

Monsieur...

CHAMPIGNEL.

Ou plutôt, permettez... Vous n'en sortiriez jamais... (Il lui prend les deux mains.) Suivez bien le mouvement : Tra la la la! Tra la la la!

AGATHE, dansant.

Mais vous valsez à ravir, Monsieur.

CHAMPIGNEL.

J'en suis assez confus... Tra la la la...

Ils continuent de valser.

AGATHE.

Pourquoi donc?

CHAMPIGNEL.

C'est un art dans lequel les imbéciles jouissent d'une supériorité marquée.

AGATHE.

Comment, Monsieur! mais je vous assure que je connais des agents de change qui valsent fort bien.

CHAMPIGNEL, gaiement, et du ton dont on dit : C'est ce que je disais.

Eh bien?...

AGATHE.

Oh! voyez, quand on est bien conduite! (A demi voix.) Tra la la la...

CHAMPIGNEL, *à part.*

La victime et le bourreau qui valsent ensemble... Et j'ai une prise de corps sur le dos... Cette situation n'est pas commune.

AGATHE.

Êtes-vous content, Monsieur?

CHAMPIGNEL, *la quittant et s'arrêtant.*

C'est presque bien; il y a des valseuses qui exterminent leur cavalier, en s'appuyant sur lui, comme sur une béquille. Il faut vous rendre cette justice, on ne vous sent pas.

AGATHE, *qui n'a pas cessé de continuer légèrement, et sur place, le mouvement de la valse.*

De la galanterie!

CHAMPIGNEL, *recommençant à valser avec Agathe.*

Oh! ce n'est, ma foi, pas mon projet... Tra la la la... (*A part.*) Elle va bien, cette malheureuse femme... Elle va vraiment très-bien... Quelle misère!

SCÈNE IV

CHAMPIGNEL, ROSETTE, AGATHE.

ROSETTE, *venant du fond, très-étonnée.*

Est-il possible!... Vous êtes donc raccommodés?...

Champignel et Agathe se séparent vivement en jetant un cri.

CHAMPIGNEL, *s'asseyant vivement à gauche.*

Je suis brisé, au contraire.

AGATHE, *qui s'est assise sur la causeuse, à droite.*

Monsieur avait la bonté de me donner une leçon de valse, et avec une obligeance...

CHAMPIGNEL.

Mon Dieu, Madame, il n'y a pas d'obligeance à cela... votre façon de valser m'agaçait... J'ai eu recours à un antispasmodique, voilà tout.

ROSETTE, à Agathe.

Ne l'écoutez pas, Madame, il ne cherche qu'à rendre service; mais il n'aime pas qu'on lui en parle. Le dehors est un peu rude, mais le dedans est bien bon!

CHAMPIGNEL, avec humeur.

Comment, le dehors, le dedans?... (Se levant, et d'un ton impérieux.) Rosette! quelle est cette réputation de pâté d'Amiens que vous venez me faire ici?

ROSETTE.

C'est pas pour ça que je suis venue. M. Balivet m'a chargée de dire à Madame qu'il a exécuté ses ordres, et qu'il l'attend au salon.

AGATHE, se levant.

Ah! très-bien!

ROSETTE.

N'est-ce pas, Madame, que vous ne renverrez pas M. Champignel de son jardin?... vous ne lui ferez pas cette peine-là!

CHAMPIGNEL, allant vivement à Rosette.

Rosette, qui vous a chargée?...

ROSETTE, à Agathe.

Oh! vous en êtes incapable, bien sûr... vos domestiques vous aiment trop... ils m'ont dit de vous des choses qui sont si bien!...

CHAMPIGNEL, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc là?...

AGATHE.

Allons, venez, indiscrète... (Elle se dirige vers la gauche.) J'ai à sortir, je vais m'habiller.

CHAMPIGNEL.

Rosette, je te prie de rester.

AGATHE, à Rosette.

J'ai à vous parler...

ROSETTE, s'excusant en montrant Champignel.

Madame...

AGATHE, bas.

D'Olivier...

ROSETTE, vivement.

Oh! tout de suite, Madame!

CHAMPIGNEL.

Mais, Madame, j'ai besoin de Rosette.

AGATHE, très-gracieusement.

Et moi aussi, Monsieur. Entre ennemis, s'enlever ses alliés, c'est de bonne guerre.

Agathe sort par la gauche, Rosette la suit.

SCÈNE V

CHAMPIGNEL, *seul, remontant jusqu'à l'appartement d'Agathe.*

(Avec dépit.) Elle est partie!... (Il redescend.) Ah! je voudrais être là pendant qu'elle s'habille... (avec réserve) pour lui dire ma pensée tout entière... ou plutôt, non... Je ne lui ai déjà fait que trop beau jeu, en me montrant maussade, quinteux, grognon, me blessant de tout... tandis que madame ripostait avec un esprit... car, c'est triste à dire... elle a de l'esprit...

(d'un ton charmé) et une grâce, tout à fait... (avec humeur) désolante!... (Avec énergie.) Oh! mais, je me réhabiliterai, car je la reverrai, puisque je suis cloué ici... puisque je ne puis me montrer qu'après le coucher du soleil... comme la lune!... alors, il faudra bien qu'elle m'explique... car je la connais, j'en suis sûr à présent... Ses traits, que je me rappelle vaguement... (Se souvenant.) Ah!... (Après réflexion.) Non!... où diable l'ai-je vue?...

SCÈNE VI

BALIVET, CHAMPIGNEL.

BALIVET, venant du fond, au comble du désappointement.

Champignel!... toi, ici?

CHAMPIGNEL, allant vivement à lui, et l'amenant.

Ah! mon ami, tu ne sais pas!... Je suis poursuivi pour une lettre de change... Heureusement, la tante m'a offert un asile... Je croyais la trouver ici, et j'y rencontre, qui?... mon cauchemar!

BALIVET, stupéfait.

Madame Delaunay?

CHAMPIGNEL.

Oui, l'odieuse, l'exécrable madame Delaunay, mon infatigable ennemie!

BALIVET.

J'espère que tu l'as traitée de la bonne manière!

CHAMPIGNEL, vivement.

Tu peux t'en rapporter à moi... (Avec énergie.) J'ai été

atroce avec elle!... (Changeant brusquement de ton.) Nous avons valsé ensemble.

BALIVET, stupéfait.

Quoi?

CHAMPIGNEL.

La valse à deux temps.

Il remonte et regarde avec anxiété la porte de madame Delaunay.

BALIVET, désolé, à part.

Valsé! pendant qu'elle me faisait cerner le jardin par les recors!... C'était donc pour mieux le retenir auprès d'elle...

CHAMPIGNEL, à lui-même.

Mais elle ne revient pas... il faut qu'elle m'apprenne... (Il redescend près de Balivet.) Tu ne sais pas? je l'ai déjà vue, mais je ne peux pas me rappeler où... je suis sûr qu'elle le sait... je veux qu'elle me le dise!

BALIVET, à part.

S'il la revoit, je suis compromis! (Haut.) Tu veux lui parler, imprudent! Mon devoir est de t'éclairer.

CHAMPIGNEL.

Allume la torche!

BALIVET, d'un ton mystérieux.

J'ai appris, ce matin, une chose affreuse.

CHAMPIGNEL.

Dis-la, et je frémis immédiatement.

BALIVET.

Il y a six mois, ce mariage que tu allais contracter et qui devait t'enrichir...

CHAMPIGNEL.

Oui.

BALIVET.

Tu n'as jamais cherché la cause qui l'a fait manquer!

CHAMPIGNEL.

Ma foi, non; un homme qui se noie s'amuse rarement à chercher où prend sa source la rivière qu'il est en train d'avaler.

BALIVET.

Eh bien, mon ami... (avec force) c'est elle!

CHAMPIGNEL.

Qui?

BALIVET, plus fort.

Madame Delaunay!

CHAMPIGNEL, bondissant.

Ah! ventre de biche!

BALIVET, avec insistance.

Me croiras-tu, maintenant?... Dans ton intérêt, je t'en prie, ne lui parle pas, c'est une sirène, ne la revois jamais!

CHAMPIGNEL.

Mais que lui ai-je fait, à cette femme? que lui ai-je fait?... qu'elle me le dise! car enfin, on ne persécute pas un homme avec cet acharnement, sans avoir un motif quelconque!... On poursuit un lièvre, un chevreuil... c'est pour le manger... mais moi!...

BALIVET, vivement.

Quelle folie!...

CHAMPIGNEL.

C'est ce que je pense! (Très-animé.) Lui ai-je dit qu'elle était sans grâce?... Lui ai-je dit qu'elle semblait plus âgée qu'elle ne l'est?... L'ai-je laissée faire bas-relief dans un bal, quand je pouvais la faire

danser? voilà des raisons majeures d'en vouloir à un homme... Oh! alors, je comprendrais... Mais non!... Jamais je ne me suis trouvé au bal avec... (Se frappant le front et se souvenant tout à coup.) Attends donc!... (Avec éclat.) J'y suis!... ah! sacrebleu, j'y suis!...

BALIVET, surpris.

Quoi donc?

CHAMPIGNEL, marchant avec agitation.

Tu vois un homme perdu!... Elle me fera assassiner, si elle le peut!... C'est elle, mon ami!... Je suis dans la passe de Monaldeschi!

BALIVET.

Explique-toi, pour l'amour de Dieu!

CHAMPIGNEL.

Une aventure atroce, mon ami, et qui remonte déjà loin... C'était un jour de Noël... jour célèbre dans les annales de ma vie!

BALIVET.

En effet, j'ai quelquefois entendu madame Delaunay parler d'un jour de Noël, qui fait époque pour elle... mais elle ne m'a pas raconté...

CHAMPIGNEL, vivement et pressé d'arriver au fait principal.

Figure-toi qu'un ami m'avait invité à une soirée dansante... j'étais en retard, parce que je n'avais pas voulu manquer une leçon particulière qui m'était très-bien payée. Enfin, j'arrive; le maître de la maison, fort aimable garçon d'ailleurs, m'appelle *lambin;* je cherche à m'excuser; il m'appelle *lambini*, je donne mes raisons; il m'appelle *lambinos*... On rit beaucoup autour de lui de cette... plaisanterie, que je trouvai, moi, assez médiocre... mais c'est un ancien notaire, il fait ce qu'il peut. — Il

ajouta : « Nous avons ici une belle dame; tenez! celle qui est là, en robe de satin blanc... Elle est un peu parente du ministre; je lui ai parlé de vous, elle peut vous être fort utile; venez! » Mon cornac m'entraîne et me présente : « M. Champignel, savant distingué... professeur de grec et d'hébreu... » La dame me fait un salut de l'éventail; moi, je me courbe comme une parenthèse...

BALIVET.

Et l'affaire était faite.

CHAMPIGNEL.

Plût au ciel! Tu vas voir. — Ah! Monsieur, me dit la dame, vous parlez hébreu?... c'est bien aimable à vous... je serais enchantée d'entendre quelques mots de cette langue... remarquable... — Cette demande inattendue me frappa de stupeur... On ne peut pas se mettre à parler hébreu dans un bal... Du temps de Josué, c'eût été tout simple; mais aujourd'hui!... véritablement, je ne savais que dire, lorsque par bonheur, un domestique passa, avec un plateau de rafraîchissements... je saisis une glace, comme prétexte, et je l'offris à cette dame, en lui disant, en langue hébraïque : (Il cherche à se rappeler.) — En usez-vous?

BALIVET.

Le moyen était bon!

CHAMPIGNEL.

Excellent! Mais, tu vas voir.... En m'avançant, je marche sur le pied de la dame... elle fait un mouvement, je lève la jambe, j'attrape le plateau, je trébuche!... Va te faire lanlaire!... les rafraîchisse-

ments tombent sur la dame, le plateau tombe sur les rafraîchissements, et moi...

Il tourne sur lui-même.

BALIVET.

Sur le plateau?

CHAMPIGNEL.

Et sur le nez!

AIR : *Amis, jamais l'chagrin n'm'approche.*

Oui, tandis que chacun s'écarte,
Car, tu comprends, chacun craignait pour soi...
Comme des capucins de carte,
Nous déboulons dans ce grand désarroi,
Sorbets, plateau, groseille, orgeat... et moi!...
Pour un instant, mets-toi donc à ma place...
Conçois-tu bien cette chaîne d'horreur,
Ce chapelet de honte et de douleur,
Qui commence par une glace } (*bis*)
Et finit par un professeur? }

BALIVET.

Quel tableau! Mais la dame?... la dame?...

CHAMPIGNEL, *d'un ton posé.*

Ah! mon ami! as-tu quelquefois enlevé les petits d'une hyène, pendant que la mère était là?

BALIVET, *effrayé.*

Jamais!!

CHAMPIGNEL.

Alors, tu ne peux te faire aucune idée du cri que jeta cette dame, en ajoutant d'une voix stridente: Fichu maladroit!...

BALIVET.

Ah! ce mot!...

CHAMPIGNEL.

Il est grave. J'admets le mot fichu comme substantif;

comme adjectif, il acquiert, dans la bouche d'une dame, une déplorable importance... O mon ami! quel affreux spectacle! La blancheur de sa robe avait disparu sous des avalanches de sorbets, sous un cataclysme de sirop de groseilles... C'était une carte de Cassini, coloriée; c'était une femme panachée, vanille et pistache!...

BALIVET.

Quel événement!

CHAMPIGNEL.

J'ai la clé des indignités de madame Delaunay, car c'était elle... (D'un ton affirmatif.) Elle doit connaître le ministre?

BALIVET.

En effet, elle va quelquefois chez lui.

CHAMPIGNEL.

Tu vois... c'est elle qui m'a recommandé au ministre, pour la première destitution dont il pourrait disposer.

Il remonte.

BALIVET.

Allons, tu déraisonnes... (A part.) Le plus sûr serait encore de l'éloigner... Mais comment?... les recors que j'ai apostés... Maladroit!...

CHAMPIGNEL.

Balivet, sauve-moi, je veux m'en aller d'ici!...

AGATHE, au dehors.

C'est bien, Rosette... comptez sur moi... c'est entendu...

CHAMPIGNEL.

C'est elle!... Fuyons!...

BALIVET.

Il faut que je reste pour la retenir, afin qu'elle ne se doute pas...

CHAMPIGNEL.

Diable ! c'est juste !...

BALIVET.

Écoute bien, car cette maison est pleine de détours.

CHAMPIGNEL.

Comme la propriétaire, alors.

BALIVET, lui indiquant le fond, et à gauche.

Au bout de ce corridor, pousse une porte à gauche, descends six marches, puis tourne à droite, puis, à gauche, traverse une grande pièce démeublée, descends ensuite deux petits étages, tu seras auprès de la remise qui donne dans la seconde cour... il y a une petite porte ouvrant sur une rue déserte : va!

CHAMPIGNEL, qui l'a écouté avec la plus grande attention, et qui a indiqué comiquement la peine qu'il a à comprendre.

Et je n'ai pas la carte !...

Il sort par le fond et disparaît à gauche et tête nue.

SCÈNE VII

AGATHE, BALIVET.

AGATHE, à la cantonade.

J'ai changé d'avis... je ne sortirai pas...

BALIVET, à part.

Il était temps !

AGATHE, venant de la gauche, et cherchant des yeux.

Tiens !... il n'est plus là... où donc est-il passé ?...

(Haut.) Les recors sont à leur poste, n'est-ce pas, mon cher Balivet?...

BALIVET, à part, avec joie.

Son cher Balivet. (Haut.) Oui, Madame.

AGATHE.

Vous me tiendrez au courant de tout ce qu'ils feront?

BALIVET.

Oui, Madame.

AGATHE.

Je vous ai demandé les titres de cette créance.

BALIVET, lui remettant des papiers.

Les voici, Madame.

AGATHE, à part.

Il ne peut m'échapper... (Haut, rayonnante de joie et de bonheur.) Vous avez déployé en tout ceci un zèle et une intelligence... dont je saurai vous tenir compte, mon cher Balivet!...

BALIVET.

Elle récidive!...

AGATHE, dans le même sentiment.

J'ai eu parfois des torts envers vous... je vous ai brusqué... pardonnez-le-moi... on a des moments d'humeur... involontaires... souvent, l'esprit souffre sans cause apparente... alors, malgré soi... mais, aujourd'hui, je voudrais ne voir que des gens heureux autour de moi.

BALIVET, vivement, avec joie.

Quelle sympathie entre nous!... Je suis juste dans le même cas; c'est drôle, cet effet-là!... Oui, Madame, j'épouse vos joies, j'épouse vos chagrins... vous savez comment j'ai toujours épousé vos intérêts... ah!

pour vous plaire, Madame (avec passion) que n'épouserais-je pas!...

AGATHE.

Vraiment?...

BALIVET, soupirant.

Je souffre!...

AGATHE, le regardant avec surprise.

Vous, Balivet?

BALIVET, avec une passion comique.

Oui, Madame, et s'il faut tout vous dire, votre image me poursuit dans tous les greffes, jusque dans le tribunal de première instance, et j'y pousse des soupirs à troubler la magistrature!...

AGATHE, riant.

Ah! ah! ah! c'est amusant...

BALIVET, piqué.

Ah! Madame! (Agathe rit. A part.) Je crois qu'elle se moque de moi.

SCÈNE VIII

AGATHE, AMARANTHE, BALIVET.

AMARANTHE, entrant vivement du fond.

Où est-il?... où est-il?... J'ai mis nos amis à contribution, je viens, j'accours, j'ai réussi!

AGATHE, à part.

Que dit-elle?

AMARANTHE.

Où est ce bon Champignel?

BALIVET.

n sûreté; oui, en voulant soustraire aux

regards de Madame un homme dont la vue lui est pénible, j'ai secondé vos intentions bienveillantes, je lui ai donné la clé des champs.

AGATHE, vivement à Balivet, en allant à lui.

Vous, Monsieur !... qui vous a permis ?

BALIVET, avec passion, la main sur le cœur.

L'amour !

AGATHE.

C'est un abus de confiance !

BALIVET, de même.

Cupidon !

AMARANTHE.

De gré ou de force, ramenez-le ici, je tiens à le voir.

BALIVET.

Mais je ne sais pas où il est.

AGATHE.

Cherchez-le !... je l'exige... il le faut... je le veux !...

AMARANTHE.

Et moi, je vous l'ordonne !...

BALIVET, à part.

Elle l'aime !

Air : *La Voix de la patrie.*

ENSEMBLE

AGATHE.

Oui, qu'il vous en souvienne,
Choisissez ; désormais
En ces lieux qu'il revienne,
Ou n'y rentrez jamais !

BALIVET.

Que d'ennui, que de peine !
Il faut donc, ô regrets !
Qu'ici je le ramène
Ou que j' n'y r'vienn' jamais !

Agathe et Amaranthe l'entraînent jusqu'à la porte du fond.

SCÈNE IX

CHAMPIGNEL, AMARANTHE, BALIVET, AGATHE.

CHAMPIGNEL, venant de la gauche, ouvrant la porte.

Je crois que je me suis égaré. (Agathe, Amaranthe et Balivet, qui sont au fond, l'aperçoivent, et font un mouvement de surprise.) Ah ! par ici, peut-être...

ENSEMBLE.

AGATHE.

C'est lui !

AMARANTHE.

Champignel !

BALIVET.

Grand Dieu !

Ils redescendent la scène.

AMARANTHE, saisissant le bras de Champignel.

Ah ! à la fin, je vous tiens !

CHAMPIGNEL.

Vous me tenez !... (A part.) Serait-ce un recors déguisé ?

AMARANTHE.

Je veux vous venger des tracasseries inexplicables de ma nièce.

CHAMPIGNEL, à part.

C'est la tante... ah ! diable !

AMARANTHE.

Monsieur Balivet, éloignez les gardes du commerce... (A Agathe, en la narguant.) Je paie la dette de M. Champignel... (A Balivet.) Donnez-moi le dossier...

BALIVET.

C'est madame Delaunay qui l'a.

Mouvement de contrariété d'Agathe.

AMARANTHE, *surprise.*

Comment?

BALIVET.

Elle a désintéressé le créancier, c'est elle qui poursuit.

AGATHE.

Ciel!

Elle s'assied sur la causeuse auprès de laquelle elle était, s'appuie du coude sur le guéridon, tient sa tête dans sa main et paraît être en proie à une vive préoccupation.

CHAMPIGNEL, *jetant un cri.*

Ah!!!

AMARANTHE, *vivement et avec reproche.*

Vous, ma nièce?

CHAMPIGNEL.

Voilà qui passe tout! (*Allant vivement à Agathe, qui ne le regarde pas.*) Pousser l'atrocité jusqu'à acheter une créance sur moi... et véreuse!...

AMARANTHE.

C'est affreux!...

CHAMPIGNEL, *plus fort.*

Et véreuse!... (*A Agathe, avec reproche et un peu d'émotion comique.*) Et moi qui, intérieurement, me reprochais d'être peut-être injuste à votre égard?... Je sentais comme une espèce de remords... framboise et vanille!...

AMARANTHE, *vivement à Champignel.*

Mais vous avez toujours le droit de vous libérer!

CHAMPIGNEL, *avec éclat.*

Ce que je demande avant tout, c'est une vengeance!... Mais je la veux complète... éclatante... abominable!

AMARANTHE, vivement.

Si je vous l'offrais?...

CHAMPIGNEL.

Parlez! Je la saisis incontinent!

AMARANTHE.

Il y a une âme qui répond à votre âme, un cœur qui sympathise avec votre grand cœur!... je fais cause commune avec vous!

Agathe se lève et écoute avec anxiété.

CHAMPIGNEL.

Oui!...

AMARANTHE.

Je vous épouse!

CHAMPIGNEL, jetant un cri d'effroi, et se sauvant jusqu'à l'extrémité de l'avant-scène.

Oh! sapristi!... Où sont les huissiers?... qu'ils m'entraînent à Clichy!... je demande un abri sous son toit tutélaire!

AGATHE, avec satisfaction.

Il refuse!...

AMARANTHE, blessée.

Ah!!!... cherchez donc à faire des heureux!...

BALIVET.

Mais, la prison, tu n'y songes donc pas?

CHAMPIGNEL, passant à la gauche de Balivet.

Tu es bon, toi!... je n'en aurai que pour cinq ans; au bout du compte, ce n'est pas la mer à boire!

AMARANTHE, allant à Champignel, et d'un ton de reproche.

Mais, Monsieur!...

Champignel s'enfuit, épouvanté, à son approche, remonte la scène, puis redescend à droite.

CHAMPIGNEL.

AIR : *Allez retrouver votre père.*

ENSEMBLE.

A ses vertus je rends hommage,
Mais je repousse un tel hymen ;
Car je crois que ce mariage
Rendrait mon malheur plus certain !

AGATHE.

Je m'attendais à ce langage,
Il mérite un meilleur destin ;
Non ! il ne pouvait, à son âge,
Subir le joug d'un tel hymen !

AMARANTHE.

Quelle horreur ! quel est ce langage?
Refuser l'offre de ma main !
Pour me venger de cet outrage,
Je l'abandonne à son destin !

BALIVET.

Je n'approuve pas ce langage,
Quoi ! refuser ici sa main ?
A la prison, c'était plus sage,
Moi, j'aurais préféré l'hymen !

CHAMPIGNEL, à part.

Mais l'une après l'autre m'assiégent !

AMARANTHE, furieuse.

C'est affreux, Monsieur !

AGATHE, à Champignel.

C'est bien !

CHAMPIGNEL, surpris.

Quoi ?

AMARANTHE, vivement.

Partez !

AGATHE, à demi-voix.

Restez !

CHAMPIGNEL, très-surpris.

Serait-ce un piége ?

AMARANTHE, impérieusement.

Et ne songez jamais à moi !

CHAMPIGNEL.

(Parlé.) Oh!...

ENSEMBLE.

A ses vertus je rends hommage, etc.

AGATHE.

Je m'attendais à ce langage, etc.

AMARANTHE.

Quelle horreur! quel est ce langage, etc.

BALIVET.

Je n'approuve pas ce langage, etc.

Amaranthe et Balivet sortent par le fond.

SCÈNE X

CHAMPIGNEL, AGATHE.

CHAMPIGNEL.

Ah! Madame! je n'aurais jamais cru à tant de méchanceté!... Et cela pour une robe de satin à la pistache panachée...

AGATHE, qui ne comprend pas.

Vous dites, Monsieur?

CHAMPIGNEL.

J'ai fouillé dans mes souvenirs, je me suis rappelé dans quelle circonstance mémorable j'ai eu le malheur de vous voir pour la première fois, il y a deux ans de cela...

AGATHE, troublée, à elle-même.

En effet!

CHAMPIGNEL.

Je vivrais trois cents ans, comme les perroquets, dit-on, que je ne l'oublierais pas!... c'était un jour de Noël...

AGATHE, à part, troublée.

Ciel !

CHAMPIGNEL.

A ce bal, où grâce à ma maladresse... que je ne qualifierai pas autrement... quoique vous l'ayez fait avec bien plus d'énergie... je ne vous blâme pas, c'était le cri de la vérité... elle est assez légèrement vêtue pour qu'on puisse lui allouer un... fichu !

AGATHE, qui a cherché à comprendre.

Je cherche en vain, Monsieur, à quoi vous voulez faire allusion.

CHAMPIGNEL.

Mais est-ce ma faute, à moi, si ce misérable plateau de rafraîchissements est venu naufrager sur votre robe?... Ai-je fait exprès de vous badigeonner si odieusement?...

AGATHE, à part.

Il se méprend... il y a confusion dans son esprit. (Avec joie.) Il ne sait rien !... (Haut.) Un plateau renversé, dites-vous?... Ah ! ah ! vraiment, ce devait être un plaisant coup d'œil !

CHAMPIGNEL, au comble de la surprise.

Elle rit !... Vous riez, Madame !

AGATHE.

Je ris de voir que vos excuses font fausse route !... Je ne me suis jamais trouvée au bal avec vous.

CHAMPIGNEL, très-étonné.

Quoi !... ce n'était pas...

AGATHE, avec la plus grande sincérité.

Ce n'était pas moi.

CHAMPIGNEL, tout à fait désorienté.

Mais alors, je n'y suis plus du tout... Quand

je croyais vous avoir offensée, naturellement je supposais...

AGATHE.

Une absurdité. Il en est de même de toutes vos autres accusations.

CHAMPIGNEL, à part.

Elle me dit des injures! ça manquait!... (Haut.) Quoi! Madame, vous n'avez pas de honte?... Persécuter à outrance un homme à qui vous n'avez alors aucune raison d'en vouloir?... un homme que vous ne connaissiez même pas!...

AGATHE, avec un sentiment contenu.

Je vous connais depuis longtemps, monsieur Champignel!

CHAMPIGNEL, très-surpris.

Ah! bah!

AGATHE, avec expression.

Et je vous ai voué une estime...

CHAMPIGNEL.

Je la mérite...

AGATHE.

Une admiration... profondes.

CHAMPIGNEL, modestement.

Oh! une admiration!...

AGATHE.

Une admiration, Monsieur! Je connais la valeur des termes que j'emploie, et celui-ci n'a rien d'exagéré.

CHAMPIGNEL.

A Dieu ne plaise, Madame, que je veuille vous donner une leçon de français!... Seulement...

AGATHE, l'interrompant.

Mais, pour vous témoigner ce double sentiment, il fallait vous voir... vous rapprocher de moi...

CHAMPIGNEL.

Je n'ai pas le plaisir de vous comprendre...

AGATHE.

La difficulté était grande... Je pris le parti de me... rapprocher de vous.

CHAMPIGNEL.

C'est l'expédient inventé par Mahomet. Il est bon; mais je n'ai pas le plaisir...

AGATHE.

C'est dans ce but, Monsieur, que moi, qui déteste le monde, j'ai ouvert mon salon; que, pour vous y attirer, j'ai donné des dîners, des bals, auxquels j'ai invité tous mes locataires... vous seul n'êtes jamais venu!... (Avec douceur.) Pourquoi?

CHAMPIGNEL.

Madame, c'est que Virgile a dit : *Timeo Danaos...*

AGATHE, vivement.

Mais je ne suis pas votre ennemie!

CHAMPIGNEL, à part.

Tiens! elle sait le latin!

AGATHE.

C'est pour vous en donner la preuve que j'avais acheté cette maison.

CHAMPIGNEL.

A la porte de laquelle vous me mettez?

AGATHE.

Oui, Monsieur.

CHAMPIGNEL, avec ironie.

Toujours pour me rapprocher de vous?

AGATHE, avec un peu d'embarras d'abord, et appuyant un peu.

Oui, Monsieur.

CHAMPIGNEL, avec une résignation comique.

Allez toujours, Madame, je vous écoute avec la plus étonnante curiosité.

AGATHE.

Car j'étais sûre de vous amener, cette fois, à me demander grâce pour votre jardin, pour vos fleurs aimées...

CHAMPIGNEL, à part.

Ah! voilà le piége!...

AGATHE.

Vous vîntes, en effet; mais ce fut pour m'accabler de vos dédains, pour me fuir... Alors, il fallut vous forcer indirectement à chercher un asile chez moi... J'étais heureuse, je l'emportais enfin, vous alliez me connaître, et malgré les petits manéges de coquetterie dont j'étais réduite à faire usage pour commander votre attention, vous alliez être forcé... je l'espérais du moins... de m'accorder un peu de cette estime que j'ai tâché de mériter et dont tout le monde me croit digne, Monsieur... (Avec chaleur.) Je me suis trompée dans tous mes calculs, je n'ai pas cessé d'être pour vous un objet d'antipathie... Vous m'avez vaincue!

CHAMPIGNEL, un peu sous le charme et cherchant à échapper à la séduction.

Madame, si vous croyez que je suis encore accessible à vos séductions, je dois vous prévenir que vous vous abusez. (Il remonte la scène, redescend à droite et dit avec énergie :) Je préfère la prison, la vraie prison, avec de

vrais verrous, à l'hospitalité dangereuse que je reçois ici.

AGATHE.

Et quel avantage, Monsieur, y trouvèrez-vous?

CHAMPIGNEL.

Quel avantage, Madame? mais l'avantage immense de n'être pas obligé de trouver mon geôlier... joli! et de n'être pas ému à sa voix, qui sera très-désagréable, j'en ai l'espoir. Mon cerbère sera probablement un gros court, mal bâti... c'est énorme, ça!... et j'ai hâte de repaître mon regard de ce spectacle déplaisant... ça me changera un peu... Adieu, Madame...

Il va pour sortir.

AGATHE, avec effort.

Je n'ai pas le droit de vous retenir... Partez, Monsieur, vous êtes libre!...

CHAMPIGNEL, s'arrêtant.

Libre!... (Riant amèrement.) Ah! le mot est bon!...

AGATHE, avec une émotion contenue.

Oui, Monsieur, libre; car cette chaîne qu'on allait river sur vous, je la brise.

Elle prend un papier que lui a remis Balivet et le déchire.

CHAMPIGNEL, très-surpris, ramassant les morceaux.

Mon billet!... (Avec éclat.) Libre... libre par vous!... (A part.) Oh! Balivet me le disait bien, c'est une sirène... Mais je ne donnerai pas dans le piége... C'est bien, pourtant... c'est bien!... (Prêt à céder.) Ah! Madame!... Mais... mais... si je ne le voulais pas, Madame?... si... si je refusais?... ah!

AGATHE.

Auriez-vous maintenant la prétention de m'obli-

ger à vous poursuivre, quand il n'existe plus de titre contre vous?...

CHAMPIGNEL, *avec une fureur comique.*

Mais c'est affreux!... Voilà un genre de tyrannie tout neuf et qui n'a jamais servi! Rendre aux gens la liberté malgré eux... les obliger à être reconnaissants!...

AGATHE.

Non, Monsieur, partez sans scrupule; je n'ai agi que pour moi, vous ne me devez rien... pas même un souvenir!

AIR de *Téniers.*

Si j'eus pour vous un peu de bienveillance,
C'est pour moi seule et pour mon seul bonheur;
Même du joug de la reconnaissance,
Je veux affranchir votre cœur.
Quand je vous rends, par un soin qui m'honore,
La liberté qu'on allait vous ravir,
Je vous en laisse une plus douce encore,
La liberté...

CHAMPIGNEL.

De quoi?

AGATHE.

De me haïr;
La liberté, Monsieur, de me haïr.

CHAMPIGNEL, *vivement.*

La liberté à ce prix?... je n'en veux pas!

AGATHE.

Pourtant, Monsieur, vos sentiments...

CHAMPIGNEL, *vivement et avec sentiment comique.*

Moi!... moi, vous haïr!... Ah! Madame! tant que vous aurez cette opinion-là, je ne bouge pas d'ici. Moi, vous haïr?... (*Énergiquement.*) Allez chercher la garde, Madame!

AGATHE, *vivement.*

Une pareille émotion!...

CHAMPIGNEL.

De grâce, oubliez toutes mes injustices... c'est à genoux que je vous le demande!...

AGATHE, *cherchant à le retenir.*

Ah!

CHAMPIGNEL, *comiquement.*

Ne craignez rien, je ne voulais pas m'y mettre... C'est ce misérable Balivet qui m'a monté la tête en me disant de me défier de vous, que vous étiez une sirène!

AGATHE, *vivement.*

Il vous a dit cela?

CHAMPIGNEL.

Oui, Madame, il me l'a dit... avec cet air bête... qui l'honore, car, s'il ne l'avait pas, ce serait un fourbe. (*Très-exalté.*) Mais il ne le portera pas en paradis, je vais le frapper...

AGATHE.

Que dites-vous?

CHAMPIGNEL.

De stupeur, en lui signifiant que vous m'avez subjugué, moi, philosophe, moi, professeur!... Je lui apprendrai que vous êtes aussi bonne, aussi généreuse que jolie; (*avec abandon*) car je crois tout ce que vous m'avez dit... c'est peut-être une bêtise, mais je le crois.

AGATHE, *souriant.*

Prenez garde... c'est presque une déclaration...

CHAMPIGNEL, *vivement.*

Tant pis! ou plutôt tant mieux!... (*Après un temps.*) Et vous ne me repoussez pas?...

AGATHE, *avec expression.*

Vous repousser... vous?...

CHAMPIGNEL, *très-surpris.*

Quoi! Madame, mon physique vous aurait touchée à ce point?

AGATHE.

Je ne m'attache pas à de si périssables mérites.

CHAMPIGNEL.

Vous avez raison... (*Avec résignation.*) Je passerai... comme tout passe!

AGATHE, *avec âme.*

Mais vous serez toujours le meilleur et le plus généreux des hommes!

CHAMPIGNEL.

C'est étonnant, ça!... Mais où donc avez-vous eu le bonheur de me voir pour la première fois?...

AGATHE, *avec réserve.*

Oh! sur ce point, ne m'interrogez pas. Il est des choses d'une telle nature, qu'elles éveillent à la fois toutes les susceptibilités du cœur et... qu'une femme... ne peut les confier...

CHAMPIGNEL.

Qu'à qui?

AGATHE.

Qu'à celui dont elle porterait le nom.

CHAMPIGNEL, *très-exalté.*

Elle me demande ma fortune et ma main!... t à Agathe.) O bonheur!... Vous consentiriez?

Il lui baise la main avec transport. — Balivet entre.

SCÈNE XI

LES MÊMES, BALIVET, *venant du fond.*

BALIVET, entrant et apercevant Champignel baisant la main d'Agathe.

Grand Dieu !

AGATHE, jetant un cri.

Ah !

Elle s'esquive vivement par la gauche ; Champignel la suit jusqu'à la porte de son appartement.

SCÈNE XII

CHAMPIGNEL, BALIVET.

BALIVET.

Comment es-tu encore ici ?

CHAMPIGNEL, l'amenant vivement sur l'avant-scène.

Avance un peu, toi ! Je veux fuir cette enchanteresse, et tu me fais retrouver avec elle nez à nez !... Tu m'as complétement dupé !... (Avec abandon.) Viens que je t'embrasse !...

BALIVET, se débattant.

Quoi ! quoi !

CHAMPIGNEL.

Viens que je t'embrasse !... Je puis obtenir son cœur, sa main, tout, tout !

BALIVET, désolé.

Décidément elle t'aimait donc ?... (Il se lève.) C'était de l'amour !...

CHAMPIGNEL.

Il paraît ! Mais comment cela lui a-t-il pris ?...

Elle a oublié de me le dire... Tu dois savoir ça, toi, qui as la confiance de ma future...

BALIVET, avec une intention maligne.

Peut-être du vivant de son mari...

CHAMPIGNEL.

C'est possible!

BALIVET, de même.

Il est tout simple, alors, qu'elle ne t'ait pas avoué...

CHAMPIGNEL.

Ça m'ennuie, ça... parce que... ah! ça m'ennuie, ça!

BALIVET, de même.

Elle est très-impressionnable!

CHAMPIGNEL, le rudoyant.

Quelle horreur de supposition!... Mais, animal, c'est affreux, ce que tu dis là... Recommence un peu, tu vas voir...

BALIVET.

Après ça, elle a peut-être un motif secret... (Avec malignité.) Le pavillon couvre la marchandise...

CHAMPIGNEL.

Que signifie cet axiome commercial?

BALIVET, de même.

Il y a deux ans, madame Delaunay n'était pas riche... Il y avait sur son carré, ici, dans cette rue, au numéro 8, un artiste, un ciseleur, M. Anatole Sautriot...

CHAMPIGNEL.

Sautriot... oui, on m'a dit... Ah! je n'aime pas ce nom-là!

BALIVET, de même.

Il portait beaucoup d'intérêt à madame Delaunay... Elle le recevait...

CHAMPIGNEL, vivement.

Tais-toi, ça n'est pas vrai !

BALIVET, méchamment.

Il y a même eu correspondance entre eux...

CHAMPIGNEL, avec force.

Tu mens ! Je ne sais pas ce que tu veux dire ; mais je te défends de me parler de ça...

Il s'éloigne.

BALIVET.

Ça te regarde !...

SCÈNE XIII

ROSETTE, CHAMPIGNEL, BALIVET.

ROSETTE, entrant vivement, elle vient de la gauche.

Ah ! monsieur Champignel, quel bonheur !... Vous ne savez pas?... j'épouse Olivier... Madame Delaunay a tout arrangé... Elle est si bonne, si généreuse !...

CHAMPIGNEL, lui prenant la main.

Ah ! tu lui rends justice, toi...

BALIVET, ironiquement.

Et moi aussi ; elle a tous les sentiments d'une artiste.

ROSETTE.

A propos d'artiste, madame Delaunay m'a chargée d'aller chez M. Sautriot chercher un paquet qu'elle réclame de lui depuis longtemps.

CHAMPIGNEL, convaincu, à part, et avec chagrin.

Des lettres d'elle, sans doute?

ROSETTE.

Il paraît que c'est un souvenir précieux.

CHAMPIGNEL.

Ainsi, c'était vrai ! Elle me trompait encore !... Et moi qui allais l'épouser. (A Rosette, avec éclat.) J'allais l'épouser !

ROSETTE.

Comment!

CHAMPIGNEL.

Comme on épouse, parbleu! (Marchant dans toute la largeur du théâtre avec agitation.) Les femmes! les femmes! Quelle erreur de la création! Quelle affligeante nécessité!

BALIVET, désolé.

Ah ! mon ami!... (Il se jette dans les bras de Champignel.)

CHAMPIGNEL, doucement.

Qu'est-ce que c'est?

BALIVET, désolé.

Moi qui espérais l'emporter sur toi !

CHAMPIGNEL, le repoussant vivement.

Veux-tu bien me laisser tranquille!... Mais ce Sautriot, quel plat coquin!... je vais l'aller trouver dans cette rue, numéro 8... Mes pistolets sont chez moi.

Il remonte.

BALIVET, vivement.

Ah! bravo!

ROSETTE, allant à Champignel avec anxiété.

Qu'allez-vous faire?

CHAMPIGNEL.

Reconquérir ces lettres au péril de ma vie,

(redescendant) ou plutôt de la sienne, ce que je préfère de beaucoup!

Champignel sort vivement par la porte de droite, qui conduit chez lui.

SCÈNE XIV

BALIVET, ROSETTE.

ROSETTE.

Et vous restez là?... vous le laissez partir seul?

BALIVET.

Un duel... moi! un avoué?... (D'un ton solennel.) La Cour de cassation enchaîne ma vaillance!

ROSETTE.

Oh! vous êtes un vilain homme!... Moi, je saurai bien empêcher...

Elle remonte vivement.

SCÈNE XV

BALIVET, AMARANTHE, ROSETTE, *puis* AGATHE.

AMARANTHE, entrant vivement par la gauche.

Où est-il, ce cher Champignel!... où est-il?... Tout va le mieux du monde!...

ROSETTE, allant à Amaranthe.

Oh! Mademoiselle!... vous ne savez pas...

AMARANTHE, avec joie.

Si! si! il aime ma nièce... ça ne sort pas de la famille. Elle va pouvoir songer à mon établissement... Je suis d'une joie!...

ROSETTE.

Mais il est parti!

AMARANTHE.

Parti?

AGATHE, entrant; elle vient de la gauche.

Qui donc?

ROSETTE.

M. Champignel!... Ah! Madame, quel malheur!

AGATHE.

Expliquez-vous!...

ROSETTE.

M. Balivet prétendait que vous aimiez M. Anatole.

AMARANTHE, scandalisée.

Ah!...

AGATHE, avec énergie, à Balivet.

Vous avez supposé... et vous vous êtes permis de dire à M. Champignel?...

BALIVET, cherchant à faire l'empressé.

C'était dans votre intérêt... pour l'éprouver... pour savoir s'il était digne de l'honneur que vous voulez faire à un homme qui vous est peu connu... et j'ai réussi... il est parti en déblatérant contre vous!

ROSETTE.

Dites qu'il était désespéré, et qu'il va se battre avec M. Anatole!

AGATHE, vivement et avec éclat.

Se battre?

AMARANTHE, tombant sur la causeuse, à droite.

Ah! je m'évanouis!

AGATHE, *énergiquement, et désespérée.*

Courez... qu'on l'empêche, mon Dieu, qu'on l'empêche!... Mais courez donc, Monsieur!

Elle remonte.

La porte du fond s'ouvre ; Champignel paraît : il est pâle, défait, peut à peine se soutenir. Il porte à chaque main un grand pistolet d'arçon. Il s'arrête sur le seuil de la porte.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, CHAMPIGNEL.

TOUS.

Ah!

AMARANTHE.

D'où venez-vous, malheureux?

CHAMPIGNEL, *d'une voix éteinte.*

J'en viens...

TOUS.

D'où?

CHAMPIGNEL.

De chez Anatole...

TOUS.

O ciel!

CHAMPIGNEL.

Sautriot.

TOUS.

Eh bien!

CHAMPIGNEL, *après un temps.*

Mort!

TOUS.

Mort!!!

CHAMPIGNEL, descendant sur l'avant-scène.

Depuis quinze jours!

AGATHE.

Ah! pauvre garçon!

CHAMPIGNEL, à Agathe, avec réserve.

Je regrette, Madame, d'avoir à vous porter ce coup douloureux!

AGATHE.

Monsieur...

CHAMPIGNEL, avec effort.

Mais, avant de m'éloigner, je désire vous parler une dernière fois... seul...

AMARANTHE.

Ma nièce... il m'effraie!... ne craignez-vous pas?...

Agathe la rassure du geste. Champignel va déposer ses pistolets sur le guéridon à droite.

ROSETTE, BALIVET, AMARANTHE.

AIR : *Valse de Strauss.*

ENSEMBLE.

Le cœur me bat, c'est d'espérance!
Il est entre eux quelques secrets,
Obéissons; par convenance,
Retirons-nous : soyons discrets.

CHAMPIGNEL.

L'affreux espoir de la vengeance
Vient se mêler à mes regrets,
Lorsque mon cœur, heureux d'avance,
Rêvait déjà de doux apprêts.

AGATHE.

Je sens mon cœur trembler d'avance,
Il va savoir tous mes secrets;
Mais il le faut : ma confidence
Sera le prix de ses bienfaits.

Amaranthe, Rosette et Balivet sortent par le fond.

SCÈNE XVII

AGATHE, CHAMPIGNEL.

CHAMPIGNEL, froidement.

Madame, il n'y a plus d'équivoque possible entre nous. Le voile est déchiré.

AGATHE, en proie à une vive émotion et s'asseyant à gauche.

Je ne sais ce qui se passe en moi... j'éprouve...

CHAMPIGNEL.

Eh bien!... Elle se trouve mal!... (Allant à elle.) Madame!... madame!... Le moment est bien choisi... Remettez-vous, voyons, remettez-vous...

AGATHE, avec émotion et reconnaissance.

Ce n'est rien... une émotion bien naturelle... ce que vous avez fait... la pensée du danger auquel vous vous exposiez!...

CHAMPIGNEL.

Oh! si ce n'est que cela... (Froidement, et avec une dignité comique.) Madame!... j'allais chez le Sautriot en question pour m'emparer des lettres qui pouvaient vous ravir l'estime du monde; je ne voulais pas, moi, que la femme que j'avais aimée pendant... une heure un quart environ... pût être méprisée...

AGATHE, à part, avec bonheur, en se levant.

Il m'aime!... il m'aime!...

CHAMPIGNEL.

C'était mon idée, vous la trouvez peut-être ridicule, mais c'était mon idée... Heureusement, M. Sautriot n'était pas aussi coupable que je le supposais. Avant de décéder, il avait eu l'honnête pensée de des-

cendre chez son portier, et de lui confier le paquet dont vous étiez inquiète.

AGATHE, *vivement.*

Mais je ne l'ai pas reçu !

CHAMPIGNEL, *froidement.*

Vous m'avez rendu la liberté : ces lettres pouvaient vous perdre; les voici. (*Il tire de sa poche un paquet sous enveloppe, et le lui remet.*) Nous sommes quittes.

AGATHE.

Ouvrez ce paquet, Monsieur...

CHAMPIGNEL, *avec surprise.*

Moi !...

AGATHE.

Il le faut, pour que vous sachiez bien si je suis aussi coupable que vous le pensez.

CHAMPIGNEL, *vivement.*

Du tout, du tout, vous seriez capable de me prouver encore...

AGATHE.

Et si je vous en priais, Monsieur?

CHAMPIGNEL.

Mais...

AGATHE.

Au nom de mon honneur, pour lequel vous alliez exposer vos jours?

CHAMPIGNEL, *interdit.*

Ah !... alors... (*Il ouvre le paquet; à part.*) C'est étonnant comme je suis plat devant elle... (*Haut.*) Qu'est-ce que je vous disais... Une lettre signée : « A. Sautriot »... (*A part.*) Ce nom m'est désagréable ! (*Haut.*) Et vous ne tremblez pas?

AGATHE.

Lisez.

CHAMPIGNEL, à lui-même.

Quel sang-froid!... Cette femme était née pour être militaire!... (Lisant.) « Pardonnez-moi, Madame, de n'avoir pas obéi à vos ordres, mais dans mon état de souffrance, je n'ai pu achever plus tôt l'ouvrage que vous m'avez confié... » (Il tire un objet de l'enveloppe.) Un cadre ciselé!...

AGATHE.

Et puis?

CHAMPIGNEL.

Une médaille d'or... Oh! sans doute le portrait de l'objet aimé!... (Regardant avec un éclat de surprise.) Celui de Napoléon!...

AGATHE, un peu émue.

Oui... un Napoléon, en effet!

CHAMPIGNEL.

Que signifie?...

AGATHE.

Il faut donc tout vous apprendre?

CHAMPIGNEL.

Oui, Madame... tout m'apprendre!... C'est un aveu cruel dans la bouche d'un professeur... mais...

AGATHE, avec beaucoup de réserve, de simplicité, pendant tout le récit.

Monsieur Champignel, la confidence que je vais vous faire me coûterait beaucoup, si je m'adressais à tout autre... Je n'ai pas toujours eu une fortune indépendante... j'ai connu l'indigence...

CHAMPIGNEL, mettant le papier dans sa poche.

C'est une connaissance que je vous félicite d'avoir perdue de vue... moi...

AGATHE.

M. Delaunay, qui était un négociant honorable, ne se livrait qu'à des opérations régulières... Toute sa fortune, celle de sa tante, la mienne, consistaient dans la propriété de deux navires... Ils faisaient voile pour le Brésil, lorsqu'ils furent capturés par la croisière anglaise; on les croyait négriers!

CHAMPIGNEL, avec compassion.

Oh! les gueux d'Anglais!

AGATHE.

Cette capture ruinait M. Delaunay; tous ses amis l'abandonnèrent.

CHAMPIGNEL, même sentiment.

Oh! les gueux d'amis!

AGATHE.

Il fut forcé de suspendre ses opérations, et vint à Paris pour y cacher sa détresse et y poursuivre ses réclamations auprès du gouvernement. Des mois s'écoulèrent dans une douloureuse attente. Nos dernières ressources s'épuisèrent. M. Delaunay aurait supporté toutes les angoisses de sa situation, si elles n'eussent atteint que lui... mais voir sa tante, sa femme, en proie à toutes les horreurs de la misère...

CHAMPIGNEL, à lui-même.

Pauvres femmes!

AGATHE.

Notre avoué lui-même n'était pas bien certain que justice nous fût rendue. Tant de malheur excéda les forces de mon mari; une fièvre ardente s'empara de lui.

CHAMPIGNEL, avec compassion.

Il y avait de quoi!

AGATHE.

Je travaillais avec courage, ma tante me secondait ; mais le travail à l'aiguille est si peu productif !... le médecin continuait ses visites... il faisait des ordonnances... Un soir... oh ! mon mari souffrait horriblement... un dernier moyen indiqué par le docteur pouvait le rappeler à la vie... je courus chez le pharmacien... nous lui devions déjà quelque argent... il refusa.

CHAMPIGNEL, douloureusement.

Ah !

AGATHE, très-émue.

Je le priai... je le suppliai en pleurant... Il refusa !... (Pressant le débit avec émotion.) J'étais désespérée... Il allait mourir... Je ne pouvais me décider à retourner auprès de lui sans apporter le secours qui devait le rappeler à la vie... et je n'avais rien ! J'errais dans la rue, éperdue, égarée, lorsque instinctivement... (baissant la voix en ralentissant) j'implorai la pitié des passants... (Avec plus de réserve.) Oui, Monsieur... (tendant la main) je mendiai !... (Mouvement de Champignel ; elle répète avec une douloureuse résignation :) Je mendiai !...

CHAMPIGNEL, avec émotion et une grande simplicité.

Comme Bélisaire !

AGATHE.

Oh !... je ne m'en repens pas !...

CHAMPIGNEL, doucement et ému.

Je le crois.

AGATHE.

Beaucoup d'indifférents continuaient leur route, sans même me regarder !... d'autres me repoussaient durement en me disant de travailler !... d'autres...

(oh ! c'étaient les plus cruels, ceux-là !) ils m'insultaient, Monsieur, par de honteux propos... Il est des hommes qui ne comprennent pas la misère... unie à la jeunesse. Éplorée, accablée sous mon désespoir, j'allai tomber assise sur une borne, en m'écriant : (avec désespoir) Mon Dieu, mon Dieu! personne ne viendra-t-il au secours d'un pauvre mourant?...

CHAMPIGNEL, ému et du ton du découragement.

Personne ne vint?

AGATHE, vivement avec joie.

Si !

CHAMPIGNEL, avec joie.

Ah!...

AGATHE.

Un seul... un seul s'arrêta devant moi... (Du ton de la pitié.) — « Pauvre femme ! si jeune et si affligée ! dit il... « Tenez, tenez... volez au secours de celui que vous « plaignez !... » — Et il mit dans ma main quelques pièces de monnaie.

CHAMPIGNEL, avec simplicité.

Ah ! ça me soulage...

AGATHE.

Je me sentais riche... Je m'éloignais, Monsieur!... Il me rappela et me dit : « Non, c'est trop peu... « que feriez-vous demain?... Vous reviendriez en- « core implorer la pitié, et peut-être je n'y serais « pas... Prenez ceci... » Et il glissa dans ma main une dernière pièce...

CHAMPIGNEL, vivement.

Une pièce?...

AGATHE, vivement.

Une pièce d'or... celle-ci.

Elle indique le cadre que Champignel tient toujours à la main.

CHAMPIGNEL, vivement et commençant à comprendre.

Attendez donc!... Madame!... attendez donc!... C'était un jour de Noël !...

AGATHE, l'interrompant.

Oh ! laissez-moi, laissez-moi achever !... (Hâtant le débit.) Je rentrai avec le secours tant désiré; j'apportais plus que la richesse, c'était l'espérance, le bonheur ! car je trouvai chez le portier une lettre de notre avoué... Notre fortune nous était rendue... hélas ! trop tard ! Je conservai religieusement cette pièce d'or, qui devint pour moi l'objet d'un culte... Elle me rappelait l'homme généreux qui a donné à l'aumône les proportions du bienfait!... (Mouvement de modestie de Champignel.) Oui, Monsieur, du bienfait... car il a rendu douce et paisible la fin d'un mourant dont la dernière parole a été une bénédiction... Elle me rappelait celui qui, avec une touchante simplicité, a tendu une main secourable à une femme éplorée, et qui l'a soustraite aux regards impurs d'hommes méprisables, à la souillure de leurs discours ! Ceux-là m'insultaient dans ma misère et mon désespoir, et lui, le noble cœur, n'a songé qu'à me secourir, me consoler... (Vaincue par l'émotion, elle pleure et porte son mouchoir sur ses yeux.) Oh ! tenez, Monsieur, quand on est femme, on ne peut oublier cela.

CHAMPIGNEL, avec simplicité et une émotion comique et vraie.

Mon Dieu ! c'est tout simple... mais vous avez une si drôle de manière de raconter, que... je ne savais pas, moi, avoir fait une chose si jolie que ça...

AGATHE, vivement.

Vous êtes ému?... Alors, vous concevez combien de douces larmes j'ai versées... Vous concevez avec quelle ardeur je me suis mise à chercher mon bienfaiteur inconnu...

CHAMPIGNEL, avec simplicité.

Mon Dieu ! il fallait tout bonnement aller demander M. Champignel à Louis-le-Grand : tout le monde...

AGATHE, l'interrompant.

Il m'avait à peine regardée, lui !... il n'avait vu que ma détresse... Mais moi... oh! ses traits s'étaient gravés là !... Longtemps, sans succès, j'explorai les promenades, les lieux de réunion... lorsqu'un jour enfin... au marché aux Fleurs, je l'aperçus...

CHAMPIGNEL, avec simplicité.

Je suis un habitué du marché.

AGATHE.

Mais, pouvais-je aller lui dire : Monsieur, c'est moi que vous avez vue mendier... non !... Je voulais avant tout me faire de mon bienfaiteur un ami... Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai acheté cette maison que vous habitiez?

CHAMPIGNEL, à demi-voix, d'un air entendu et avec émotion.

Oui, oui, oui, oui...

AGATHE.

Pourquoi j'ai fait tout au monde pour vous rapprocher de moi ?

CHAMPIGNEL, de même.

Oui, oui, oui, oui.

AGATHE.

Voilà ma confession. Si je l'ai faite, c'est que,

tout à l'heure, sous la violence et l'injustice de vos suppositions, il y avait un tel chagrin de me croire coupable, un si vif désir de me trouver innocente!...

CHAMPIGNEL.

Oh! oui, oui, oui, oui.

AGATHE, avec grâce.

Que pour tranquilliser votre cœur, où j'avais jeté le trouble... un peu sciemment... (avec abandon) je vous devais toute la vérité.

CHAMPIGNEL, vivement.

Grand Dieu!... malgré mes indignités, vous consentez à oublier...

AGATHE, avec reconnaissance.

Non, je me souviens.

CHAMPIGNEL, vivement et comiquement.

A vous souvenir, ça m'est égal! Vous acceptez mon nom?...

AGATHE, avec sentiment et modestie.

Si vous me croyez digne de le porter...

CHAMPIGNEL, avec éclat.

Si je le crois?... ah! grand Dieu!... si je le crois?... Oui, je le crois, je vous crois, je ne veux croire que vous! Ah! je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas à vous offrir un nom plus digne de vous!... Je voudrais qu'il fût grand... comme votre âme; qu'il fût noble comme vos procédés... qu'il fût retentissant... comme un coup de canon!... Mais c'est impossible à présent... mon père s'appelait Champignel!... c'est un tort!... Me le pardonnerez-vous?

AGATHE, lui tendant la main.

Puisque je vais le partager!...

CHAMPIGNEL, *fou de joie et très-vivement.*

AIR : *Aux braves hussards du Deuxième.*

Est-il possible !... ah ! grand Dieu ! quelle ivresse !
A moi son cœur !... serait-ce un rêve ?... oh non !
Ah ! par pitié, ménagez ma faiblesse,
J'ai peur, vraiment, d'en perdre la raison...

A part, s'éloignant vers la droite.

Heureusement, je suis encor garçon !

A Agathe, revenant près d'elle.

Oui, concluons cette douce alliance,
Mais hâtez-vous ! jugez quelle douleur,
Si j'allais mourir d'espérance
Au lieu de mourir de bonheur !
J'aime mieux mourir de bonheur !

Il tombe aux genoux d'Agathe et lui baise la main.

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, AMARANTHE, BALIVET, ROSETTE, *venant du fond.*

AMARANTHE, *d'abord hors de vue et entrant un peu à reculons.*

Venez ! venez !... Il est capable de se porter à quelque violence...

AMARANTHE, BALIVET ET ROSETTE, *entrant.*

Que vois-je ?

AGATHE.

Un mari aux genoux de sa femme... c'est dans l'ordre.

CHAMPIGNEL, *gaiement.*

J'étais sans place... j'ai choisi celle-ci.

Il se relève.

AMARANTHE.

Ma nièce, il sait donc tout ?

AGATHE.

Tout! ma tante.

AMARANTE, à Champignel.

Mon neveu! voilà deux ans que je désire vous embrasser; venez là!

CHAMPIGNEL, gaiement à lui-même.

Voilà le revers de la médaille!

Il embrasse Amaranthe.

ROSETTE.

Il n'y a donc que M. Balivet qui ne se marie pas? lui qui a tant intrigué pour trouver une belle dot!

AMARANTHE, vivement.

J'ai ce qu'il lui faut.

BALIVET, vivement.

Vrai?

AMARANTHE, jouant de la prunelle.

Une demoiselle qui ne se refuserait pas à embellir vos jours... et qui baisse timidement les yeux sous votre regard incendiaire...

BALIVET, détournant la vue.

Elle me menace!...

CHAMPIGNEL, regardant Balivet d'un air ironique.

C'est bien fait!...

AGATHE.

Ma tante, M. Balivet est encore jeune, et c'est un choix qui me semble...

AMARANTHE.

Je n'en rougis pas, ma nièce! Un premier clerc... c'est un amant qui peut être avoué!

BALIVET.

Mademoiselle!... est-ce un calembour?... Est-ce une charge que vous me faites?...

CHAMPIGNEL, gaiement.

Acheter, oui.

BALIVET, à part.

C'est cher!... Mais je crois que...

CHAMPIGNEL, vivement.

Balivet! voici une occasion unique de devenir mon oncle... Saisis-la, et je t'accable de ma vénération.

AMARANTHE, lui tendant la main amoureusement.

Balivet!

BALIVET, à part.

Il y a 200,000 francs... je traite!

AMARANTHE.

Enfin! je vais donc pouvoir abjurer cette timidité qui me pesait tant... (A Balivet qui va lui baiser la main.) Non!... sur mon cœur!

Elle lui tend les bras.

BALIVET.

Ah! Mademoiselle!

Il se précipite dans ses bras.

CHAMPIGNEL, gaiement à Agathe en regardant Balivet.

Il rembourse! il rembourse!!

AGATHE.

Méchant!

CHAMPIGNEL, avec bonheur et abandon.

Non! je ne veux pas l'être... je suis trop heureux... j'ai une femme charmante... une jolie maison... et tout ça pour vingt francs... quel placement!... Mais, à ce taux-là, si j'avais eu mille francs disponibles, le jour en question, j'aurais cinquante maisons aujourd'hui!

AGATHE, souriant.

Et cinquante femmes!

CHAMPIGNEL, avec empressement.

Oh! je m'y tiens!

Champignel, prenant Agathe par la main et l'amenant sur le devant du théâtre.

AIR : *De Fleurette* (Mlle Loïsa Puget).

Que votre grâce séduisante
Pour nous intercède aujourd'hui...

AGATHE, au public.

Messieurs, je suis obéissante ;
Je me fais encor... mendiante...

Montrant Champignel.

Serez-vous aussi bons que lui ?

CHAMPIGNEL, au public.

Ainsi qu'un aveugle débile
Elle implore...

AGATHE, au public.

La charité.

CHAMPIGNEL.

Et moi, du pauvre, ami docile,
Dans mes dents je tiens la sébile...

AGATHE.

Je suis là pour l'humilité.

CHAMPIGNEL, gaiement.

Moi, je peins la fidélité!

ENSEMBLE.

Un succès pour l'humilité,
Et payez la fidélité.

FIN DE CE QUE FEMME VEUT...

TABLE

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

Paris. — Imprimerie E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.






UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03086 4097

